This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036929 2

~~Big. F. 6~~
(Montemont)
KBD
~~FLSIB-10~~

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME X.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN	Noubel, imprimeur-libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fnd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.

PARIS — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cie, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

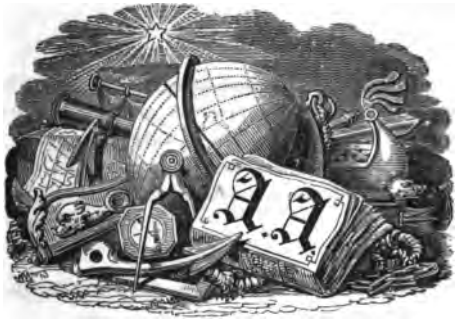
CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

NOT WITH
OUT
PAGE

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE QUATRIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE III.

TROISIÈME VOYAGE DE COOK.

DEUXIÈME SECTION.

(SUITE.)

§ 9.

Description d'une grande fête appelée *natche* relative au fils du roi. Processions et autres cérémonies qui eurent lieu le premier jour. Nuit passée dans la maison du roi. Continuation de la fête le lendemain. Conjectures sur son objet. Départ de Tongatabou et arrivée à Eooa. Description de cette île, et récit de ce qui nous y arriva.

Nous étions prêts à appareiller de Tongatabou; mais le vent soufflant de la partie de l'est, le jour ne devait pas durer assez long-temps pour débouquer les passes avec la marée du matin ou avec celle du soir; l'une finissait trop tôt, et l'autre

trop tard, et à moins qu'il ne survînt un vent très bon, je sentis qu'il faudrait attendre deux ou trois jours.

Ce délai me causa d'autant moins de regrets, que je résolus d'assister à une grande fête fixée pour le 8 juillet, à laquelle le roi nous avait invités lorsque nous allâmes lui faire notre dernière visite. Il quitta notre voisinage le 7, et il se rendit, ainsi que tous les insulaires d'un rang distingué, à Mooa, où les cérémonies devaient se passer. Plusieurs d'entre nous le suivirent le lendemain. D'après ce que Poulaho nous avait dit, nous jugeâmes que son fils, l'héritier présomptif de la couronne, allait être revêtu solennellement de certains priviléges, et en particulier de celui de manger avec son père, honneur dont il n'avait pas encore joui.

Nous arrivâmes à Mooa sur les huit heures, et nous trouvâmes le roi dans un enclos si petit et si sale, que je fus étonné de voir un lieu aussi malpropre dans cette partie de l'île. Un grand nombre d'insulaires étaient assis devant lui. Ils se livraient aux soins qui les occupent ordinairement le matin ; ils préparaient un bol de kava. Sur ces entrefaites nous allâmes faire une visite à quelques-uns de nos amis, et observer les préparatifs de la cérémonie qui devait bientôt commencer. A dix heures les naturels s'assemblèrent au milieu d'une prairie, qui est en face du Malaee, ou du grand

édifice auquel on nous avait conduits quand nous allâmes à Mooa pour la première fois. Nous aperçûmes, à l'extrémité de l'un des chemins qui débouchent dans cette prairie, des hommes armés de piques et de massues: ils récitaient ou chantaient constamment une petite phrase, sur un ton pleureur qui annonçait la détresse et qui semblait demander quelque chose. Ces phrases de récitatif ou de chant se continuèrent pendant une heure : durant cet intervalle, une multitude d'insulaires arrivèrent par le chemin dont je viens de parler; chacun d'eux apportait une igname attachée au milieu d'une perche, qu'il déposa aux pieds de ceux qui psalmodiaient si tristement. Le roi et le prince arrivèrent également, et s'assirent sur la prairie : on nous pria de nous asseoir à leurs côtés, mais d'ôter nos chapeaux et de délier nos cheveux. Tous ceux qui apportaient des ignames étant arrivés, chacune des perches fut relevée et portée sur les épaules de deux hommes. Après s'être formés en compagnies de dix ou douze, ils traversèrent le lieu de la scène d'un pas pressé; les compagnies étaient conduites par un guerrier armé d'une massue ou d'une épée, et gardées à droite par plusieurs autres qui avaient différentes armes. Un naturel, portant sur une perche un pigeon en vie, terminait la procession, composée d'environ deux cent cinquante personnes.

Je chargeai Omaï de demander au chef où l'on portait les ignames avec tant d'appareil : le chef ne se souciant pas de satisfaire notre curiosité, deux ou trois d'entre nous suivirent la procession contre son gré. Les insulaires s'arrêtèrent devant le moraï ou le fiatooka[1] d'une maison située sur une petite montagne éloignée d'un quart de mille du lieu où ils se rassemblèrent d'abord. Ils y déposèrent les ignames, dont ils formèrent deux tas ; mais j'ignore quelle était leur intention. Comme notre présence semblait les gêner, nous les quittâmes et nous retournâmes auprès de Poulaho, qui nous dit de nous promener dans les environs, parce qu'il y aurait un entr'acte de quelque durée. Nous nous éloignâmes peu, et notre promenade ne fut pas longue ; nous craignions de perdre une partie de la cérémonie. Lorsque nous rejoignîmes le roi, il m'engagea à ordonner aux matelots de ne pas sortir du canot ; il ajouta que chaque chose serait bientôt *taboui*, si l'on rencontrait dans la campagne quelques-uns de mes gens ou des siens ; qu'on les renverserait à coups de massues, et même qu'ils seraient *mateed*, c'est-à-dire *tués*. Il m'avertit aussi que nous ne pouvions pas nous trouver parmi les acteurs de la cérémonie, mais qu'on nous mènerait dans un lieu d'où nous verrions tout ce qui se passerait. Notre vêtement fournit à Poulaho un

[1] C'est le fiatooka dont M. Anderson a parlé plus haut.

premier prétexte pour nous exclure; il dit que si nous voulions assister à la cérémonie, il faudrait avoir la partie supérieure du corps découverte jusqu'à la poitrine, ôter nos chapeaux et délier nos cheveux. Omaï répondit qu'il se conformerait aux usages du pays, et il commença à se déshabiller. Le prince imagina ensuite d'autres prétextes, et Omaï fut exclus aussi bien que nous.

Cette défense ne me convenait pas trop, et je m'éloignai pour quelques momens, afin de découvrir ce que voulaient faire les insulaires. J'aperçus peu de monde dans la campagne, excepté les hommes vêtus pour la cérémonie; quelques-uns d'entre eux portaient des bâtons d'environ quatre pieds de longueur, au-dessous desquels étaient attachés deux ou trois morceaux de bois, de la grosseur du pouce, et longs d'un demi-pied : ils allaient au moraï dont je parlais tout à l'heure. Je pris le même chemin, et je fus arrêté plusieurs fois par leurs cris de *tabou;* je continuai cependant ma route, sans trop m'occuper de leurs cris, jusqu'au moment où je vis le moraï et les insulaires qui étaient assis devant la façade : on me pressa alors très vivement de rétrograder; et ignorant quelles seraient les suites de mon refus, je revins sur mes pas. J'avais observé que les naturels chargés des bâtons de quatre pieds dépassaient le moraï, ou le temple. Je crus, d'après cette circonstance, qu'il

se passait derrière cet édifice des choses qui méritaient d'être examinées : je formai le projet de m'y rendre par un détour; mais je fus si bien surveillé par trois hommes, que je ne pus exécuter mon dessein. Cherchant à tromper ces sentinelles, je retournai au malaee où j'avais laissé le roi, et je m'évadai une seconde fois; mais je rencontrai bientôt mes trois hommes, en sorte qu'ils me parurent chargés d'épier tous mes mouvemens. Je ne fis aucune attention à leur démarche ou à leurs propos, et je ne tardai pas à apercevoir le principal fiatooka, ou moraï du roi, que j'ai décrit. Une multitude d'insulaires étaient assis devant cet édifice; c'étaient les naturels que j'avais vus dépasser l'autre moraï placé à peu de distance de celui-ci. Comme je pouvais les observer de la plantation du roi, je m'y rendis, à la grande satisfaction de ceux qui m'accompagnaient.

Dès que j'y fus entré, je racontai ce que j'avais vu à ceux de nos messieurs qui s'y trouvaient, et nous nous plaçâmes de manière à bien examiner la suite de la cérémonie. Le nombre des naturels qui occupaient le fiatooka continua pendant quelque temps à augmenter; ils quittèrent enfin leurs siéges, et ils se mirent en marche; ils marchaient en couple, l'un après l'autre. Les deux naturels qui formaient un couple portaient entre eux, sur leurs épaules, un des bâtons dont j'ai parlé : on nous dit

que les petits morceaux de bois attachés au milieu étaient des ignames : il est vraisemblable que les naturels emploient des morceaux de bois pour emblèmes de ces racines. Le second de chaque couple plaçait communément une de ses mains au milieu du bâton, comme si cet appui eût été nécessaire pour l'empêcher de rompre sous le poids ; ils affectaient aussi de marcher courbés, comme s'ils eussent été accablés par la pesanteur d'un fardeau. Nous comptâmes cent huit couples : les hommes qui les composaient étaient tous, ou la plupart, d'un rang distingué. Ils vinrent très près de la haie derrière laquelle nous nous trouvions, et nous les vîmes fort à notre aise.

Lorsqu'ils eurent tous défilé devant nous, nous retournâmes à la maison de Poulaho. Ce prince sortait : on ne nous permit pas de le suivre, et on nous mena sur-le-champ à l'endroit qu'on nous destinait, c'est-à-dire derrière une palissade, voisine de la prairie du fiatooka où l'on avait déposé les ignames le matin. Comme nous n'étions pas les seuls exclus de la cérémonie, et qu'on souffrait à peine que nous la regardions en cachette, il arriva près de nous un assez grand nombre d'insulaires. J'observai que les enclos des environs étaient d'ailleurs remplis de monde ; mais on avait pris tous les soins imaginables pour nous masquer la vue ; non-seulement on avait réparé les palissades dans

la matinée, on en avait élevé presque partout de nouvelles, d'une telle hauteur, qu'un homme de la plus grande taille ne pouvait voir par-dessus. Nous ne craignîmes pas de faire des trous dans la haie avec nos couteaux, et de cette manière nous observâmes assez bien tout ce qui se passait de l'autre côté.

Lorsque nous nous postâmes derrière la haie, deux ou trois cents personnes étaient assises sur l'herbe, près de l'extrémité du sentier qui débouchait dans la prairie du moraï; d'autres, en plus grand nombre, ne tardèrent pas à les venir joindre. Nous vîmes aussi arriver des hommes portant de petits bâtons et des branches ou des feuilles de cocotier : dès qu'ils parurent, un vieillard s'assit au milieu du chemin, et, les regardant en face, il prononça un long discours sur un ton sérieux; il se retira ensuite, et les insulaires dont je viens de parler s'avancèrent vers le centre de la prairie, et élevèrent un petit hangar. Quand ils eurent achevé cet ouvrage ils s'accroupirent un moment, ils se relevèrent et ils allèrent se placer parmi le reste de la troupe. Bientôt après le fils de Poulaho entra, précédé de quatre ou cinq insulaires; il s'assit avec son cortége derrière le hangar, un peu de côté. Douze ou quatorze femmes du premier rang se montrèrent; elles marchaient lentement deux à deux, et elles portaient une pièce étroite d'étoffe

blanche, de deux ou trois verges de longueur, étendue dans l'intervalle qui séparait les deux personnes de chaque couple; elles s'approchèrent du prince, elles s'accroupirent devant lui, et ayant mis autour de son corps quelques-unes des pièces d'étoffe qu'elles apportaient, elles se relevèrent, elles se retirèrent dans le même ordre, et elles s'assirent à une certaine distance sur sa gauche. Poulaho lui-même parut, précédé de quatre hommes qui marchaient deux à deux, et qui s'assirent à environ vingt pas et à la gauche de son fils. Le jeune prince quitta alors sa première place; il alla s'asseoir avec son escorte sous le hangar, et un nombre considérable d'autres insulaires s'assirent sur l'herbe devant le pavillon royal. Le prince regardait le peuple et avait le dos tourné au moraï. Trois compagnies de dix ou douze hommes chacune sortirent l'une après l'autre du milieu du groupe le plus nombreux, et, courant avec précipitation du côté opposé de la prairie, elles s'assirent durant quelques secondes; elles retournèrent ensuite de la même manière à leur première place. Deux hommes qui tenaient un petit rameau vert à la main se levèrent et s'approchèrent du prince; ils s'assirent durant quelques secondes, à trois reprises différentes, à mesure qu'ils avancèrent, et ils se retirèrent dans le même ordre. Nous observâmes qu'ils penchèrent leurs rameaux les uns vers

les autres jusqu'à ce qu'ils fussent assis. Peu de temps après un troisième et un quatrième insulaires répétèrent cette cérémonie.

La grande procession que j'avais vue se mettre en marche de l'autre moraï arriva à cette époque. Si l'on juge du détour qu'elle fit par le temps qu'elle employa, il dut être considérable. Dès que les hommes qui la composaient eurent atteint la prairie, ils s'avancèrent à droite du hangar; après s'être prosternés sur le gazon ils déposèrent leurs prétendus fardeaux (les bâtons dont j'ai déjà parlé) et ils regardèrent le prince; ils se relevèrent, ils se retirèrent dans le même ordre, en joignant leurs mains, qu'ils tenaient devant eux de l'air le plus sérieux, et ils s'assirent sur les bords de la scène. Tandis que cette bande nombreuse défilait et déposait ses bâtons, trois hommes, assis sous le hangar avec le prince, prononcèrent des phrases d'un ton langoureux. Ils gardèrent un silence profond durant quelque temps; ensuite un homme, assis au front de la prairie, commença un discours ou une prière, pendant laquelle il alla à plusieurs reprises briser un des bâtons apportés par ceux qui étaient venus en procession. Lorsqu'il eut fini, la troupe assise devant le hangar se sépara pour former une haie, à travers laquelle le prince et sa suite passèrent, et l'assemblée se dispersa.

Quelques-uns d'entre nous, satisfaits de ce qu'ils

avaient déjà vu, retournèrent aux vaisseaux; mais, comme je ne voulais perdre aucune occasion de m'instruire des institutions politiques et religieuses de ce peuple, je demeurai à Mooa avec deux ou trois de mes officiers, afin d'être témoin de la fête qui ne devait se terminer que le lendemain. Les petits morceaux de bois et les bâtons apportés sur la prairie par ceux qui étaient venus en procession se trouvant abandonnés, j'allai les examiner quand il n'y eut plus de foule. Je ne trouvai que des morceaux de bois attachés au milieu des bâtons, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant les naturels placés près de nous nous avaient répété plusieurs fois que c'étaient de jeunes ignames, et quelques-uns de nos messieurs, comptant sur cette assertion, ne voulaient pas en croire leurs yeux. Puisque ce n'était pas des ignames, il est clair que les naturels ne purent nous les donner que pour les emblèmes de ces mêmes racines, et que nous les comprîmes mal. On servit notre souper à sept heures : il fut composé de poissons et d'ignames. Il ne tenait qu'à nous de manger du porc, mais nous ne voulûmes pas tuer un gros cochon que le roi nous avait donné pour ce repas. Le roi soupa avec nous, il but une très grande quantité d'eau-de-vie et de vin, et il alla se coucher à demi ivre. Nous passâmes la nuit dans la même maison que lui et quelques personnes de sa suite.

Les insulaires s'éveillèrent à une ou deux heures du matin, ils causèrent environ une heure, et ils dormirent de nouveau. Excepté Poulaho, ils se levèrent à la pointe du jour, et je ne sais où ils allèrent. Bientôt après une des femmes qui accompagnaient ordinairement le prince entra et demanda où il était. Je le lui montrai. Elle s'assit sur-le-champ près de lui, et elle se mit à le macer, ainsi que M. Anderson avait vu macer Futtafaihe; elle lui frappait doucement sur les cuisses avec ses poings fermés. Cette opération, destinée à prolonger le sommeil du roi, eut un effet contraire; mais, quoiqu'il ne dormît pas, il se tint couché.

Nous allâmes, Omaï et moi, faire une visite au jeune prince, qui nous avait quittés dès le grand matin, car il ne logeait pas avec le roi, et il occupait une maison particulière à quelque distance de celle de son père. Nous le trouvâmes environné de petits garçons ou de jeunes gens de son âge assis devant lui. Une vieille femme et un homme d'un âge avancé, qui semblaient prendre soin de lui, étaient assis par derrière. Nous vîmes d'autres hommes et d'autres femmes occupés du service de sa cour.

Nous retournâmes ensuite auprès du roi, qui venait de se lever, et qui était entouré d'un cercle nombreux, composé surtout de vieillards. Tandis qu'on préparait un bol de kava, on apporta un

cochon cuit au four et des ignames fumantes. Comme les insulaires, et surtout ceux qui boivent la kava, mangent peu le matin, ils nous donnèrent la plus grande partie de ces alimens, ce qui fit beaucoup de plaisir à l'équipage de mon canot. Je fis une seconde promenade, et j'allai voir plusieurs autres chefs : ils prenaient tous leur boisson du matin, ou ils l'avaient déjà prise.

Quand je rejoignis le roi je le trouvai endormi dans une petite hutte écartée; deux femmes le frappaient mollement sur les cuisses. Il s'éveilla sur les onze heures, et on lui servit du poisson et des ignames qui semblaient avoir été cuits dans du lait de coco; il en mangea très peu et il se recoucha de nouveau. Je le quittai alors, et je portai au prince des étoffes, des grains de verre et d'autres choses que je voulais lui donner : il y avait assez d'étoffe pour un habit complet à la mode du pays, et il s'en revêtit tout de suite; fier de sa parure, il vint d'abord se montrer à son père, et il me conduisit ensuite chez sa mère, près de laquelle il y avait dix ou douze femmes, dont la physionomie inspirait le respect. Ici le prince changea d'habit, et il me fit présent de deux pièces d'étoffe de l'île. Il était plus de midi, et je retournai dîner au palais, où l'on m'avait invité. Plusieurs de nos messieurs étaient revenus des vaisseaux durant la matinée; on les invita, ainsi que moi, au repas. Le festin fut com-

posé d'ignames et de deux cochons. J'éveillai Poulaho, qui dormait toujours, et je l'engageai à se mettre à table. Sur ces entrefaites on lui apporta deux mulets et des coquillages, et, ayant joint sa portion à la nôtre, il s'assit près de nous et il mangea de bon appétit.

Quand le dîner fut fini, on nous dit que la cérémonie de la veille recommencerait bientôt, et on nous enjoignit d'une manière expresse de ne pas nous trouver aux environs des acteurs; mais j'avais résolu de ne plus observer la fête derrière la toile, et de m'approcher davantage. Je m'échappai en effet de la plantation, et je marchai vers le moraï qui devait être le lieu de la scène. Les insulaires que je rencontrai m'engagèrent plusieurs fois à revenir sur mes pas; je ne les écoutai point, et ils me laissèrent passer. En arrivant au moraï, je vis un assez grand nombre de naturels assis à l'un des bords de la prairie, de chaque côté du chemin; quelques autres étaient également assis au bord opposé, et j'aperçus au milieu deux hommes qui avaient le visage tourné contre le cimetière; dès que j'eus atteint la première troupe, on me dit de m'asseoir, et je m'assis. Il y avait à l'endroit où je m'assis une multitude de petits paquets de feuilles de noix de coco attachés à des bâtons qui présentaient la forme d'une civière. On m'apprit qu'ils étaient *tahou*, et c'est tout ce que je pus sa-

voir. La foule des acteurs augmentait d'un moment à l'autre, ils arrivaient tous du même côté : l'un des insulaires se tournait par intervalles vers ceux qui venaient nous joindre, et il prononçait un petit discours dans lequel le mot de *areeghee*, c'est-à-dire roi, frappait souvent mes oreilles. L'un des naturels dit quelque chose qui produisit parmi l'assemblée des éclats de rire d'une gaîté bien franche, et plusieurs des orateurs obtinrent des applaudissemens. On me pria à diverses reprises de m'éloigner; lorsqu'ils virent que je ne voulais pas, ils délibérèrent entre eux, et ils m'exhortèrent à prendre leur costume et à découvrir mes épaules : j'y consentis, et ma présence ne sembla plus les gêner.

Je fus plus d'une heure sans observer autre chose que ce que je viens de raconter; enfin le prince, les femmes et le roi, arrivèrent comme ils étaient arrivés la veille. Le prince se plaça sous le hangar; deux hommes qui portaient chacun une natte y entrèrent en récitant des paroles d'un air très sérieux, et ils mirent leurs nattes autour de Futtafaihe. Les cérémonies commencèrent alors : trois compagnies coururent au bord opposé de la prairie : elles s'y assirent durant quelques secondes, et elles retournèrent à leur place avec précipitation de la même manière que le jour précédent : bientôt après, les deux hommes qui étaient assis au milieu

de l'esplanade firent un discours ou une prière de peu de durée; la troupe entière dont je faisais partie se leva brusquement et courut s'asseoir devant le hangar qu'occupaient le prince ou quatre insulaires. J'étais sous la direction de l'un des naturels qui s'empressait de me rendre service; il eut soin de me placer avantageusement; et si l'on m'avait permis de faire usage de mes yeux, je n'aurais rien perdu de tout ce qui se passait; mais il fallut me tenir assis les regards baissés, et prendre l'air réservé et modeste d'une jeune fille.

La procession entra de la même manière que la veille. Les naturels marchaient deux à deux; les divers couples portaient sur leurs épaules un bâton, au milieu duquel se trouvait une feuille de coco. Ces bâtons furent déposés avec les cérémonies du jour précédent : la première bande fut suivie d'une seconde; les insulaires qui composaient celle-ci apportèrent des paniers de feuilles de palmier, de la même forme que ceux dont ils se servent dans leurs ménages. Une troisième apporta différentes espèces de petits poissons, dont chacun était placé à l'extrémité d'un bâton fourchu. On plaça les paniers aux pieds d'un vieillard, qui me parut être le grand-prêtre, et qui était assis à la droite du prince en dehors du hangar; il en prit un à sa main tandis qu'il fit un discours ou une prière, il le mit ensuite à terre; il en demanda un second,

qu'il tint de la même manière, en marmottant quelques paroles, et il continua jusqu'à ce qu'il eût fait la même cérémonie sur tous les paniers. Les poissons attachés aux bâtons fourchus furent présentés, l'un après l'autre, à deux hommes qui étaient assis à gauche du hangar, et qui tenaient des rameaux verts. Le premier poisson fut déposé à leur droite, et le second à leur gauche : au moment où on leur présentait le troisième, un insulaire fort et robuste, assis derrière les deux autres, étendit son bras et saisit le poisson : les deux autres le saisirent en même temps; ils parurent se disputer également chacun des poissons qu'on leur offrit; mais comme il y avait deux mains contre une, indépendamment des avantages de la position, l'insulaire qui se trouvait par derrière n'en attrapait que des morceaux; il ne quittait jamais prise, il fallait toujours lui arracher le poisson de force, et il jetait derrière lui ce qu'il pouvait en garder; les deux autres plaçaient les poissons alternativement à droite et à gauche. L'insulaire qui agissait seul s'empara enfin d'un poisson entier, sans que les deux autres s'y opposassent, et j'ignore si ce fut par hasard, ou selon les règles du cérémonial. L'assemblée s'écria alors *mareeai*, c'est-à-dire, *très bien* ou *c'est très bien fait.* Il me sembla qu'il était à la fin de son rôle, car il n'essaya point de saisir les poissons qu'on offrit depuis. Ces

poissons, ainsi que les paniers, furent tous présentés par les personnes qui les avaient apportés ; elles se tenaient assises. On suivit, dans cette présentation, l'ordre et la méthode qu'avait suivis la première bande, lorsqu'elle déposa les petits bâtons à terre.

Quand la dernière bande fut arrivée, quelques personnes firent des harangues ou des prières, et nous nous levâmes tous brusquement au signal qu'on nous donna : nous courûmes durant un moment à gauche, et nous nous assîmes le dos tourné au prince et aux insulaires qui occupaient le hangar. On me dit de ne pas regarder derrière moi : toutefois, malgré la défense des naturels et le souvenir de l'accident arrivé à la femme de Loth, je détournai le visage pour voir ce qui se passait. Le prince regardait le moraï ; mais la dernière évolution avait placé tant de monde entre lui et moi, que je ne pus apercevoir ce qu'on faisait au hangar. On m'assura ensuite que ce fut le moment où l'on revêtit le prince de l'honneur suprême de manger avec son père, et qu'on servit au roi et à son fils un morceau d'igname grillée. Je le crois d'autant plus, qu'on nous avait annoncé d'avance que cela devait arriver durant la cérémonie, et que d'ailleurs « les insulaires regardaient d'un autre « côté, ce qu'ils font toujours lorsque leur monar- « que mange quelque chose. »

Peu de temps après, nous nous retournâmes tous en face du hangar, et nous formâmes un cercle devant le prince, laissant entre nous et lui un grand espace libre. Quelques hommes s'approchèrent alors de nous, deux à deux ; ils portaient sur leurs épaules de gros bâtons ou des perches ; ils firent un bruit auquel on peut donner le nom de chant, et ils agitèrent leurs mains à mesure qu'ils s'avancèrent. Lorsqu'ils furent près de nous, ils remuèrent leurs jambes avec beaucoup d'agilité, de manière qu'ils eurent l'air de marcher très vite sans faire un seul pas : trois ou quatre insulaires se levèrent en ce moment du milieu de la foule, ils tenaient à la main de gros bâtons, et ils coururent vers ceux dont je viens de parler. Les premiers jetèrent à l'instant leurs bâtons et ils s'enfuirent ; les trois ou quatre hommes fondirent sur les bâtons, qu'ils frappèrent vigoureusement, et ils repassèrent à leurs places ; mais, en s'éloignant, ils proposèrent le défi qui précède leurs combats de lutte, et des champions d'une haute taille arrivèrent bientôt du même côté, en réitérant le cartel. Le côté opposé détacha presque au même instant des guerriers qui vinrent leur répondre. Les deux troupes paradèrent autour de l'esplanade pendant quelques minutes, et elles se retirèrent chacune vers leur bande. Il y eut des combats de lutte et de pugilat, qui durèrent une demi-heure :

deux hommes s'assirent alors devant le prince, et prononcèrent des discours que je crus adressés à Futtafaihe. La fête était terminée, et l'assemblée se dispersa.

Je m'approchai pour voir les différens paniers; on ne m'avait pas permis jusqu'ici de satisfaire ma curiosité, parce que, disait-on, tout était *tabou*. Je ne trouvai que des paniers vides, et, s'ils étaient censés contenir quelque chose, ce ne pouvait être qu'allégoriquement : excepté les poissons, ce qu'on avait étalé durant la cérémonie fut aussi emblématique.

Nous nous efforçâmes en vain de découvrir l'objet de cette cérémonie en général, qui est appelée *natche*, et de ses différentes parties. On ne répondit guère à nos questions que *tabou*, mot qui s'applique à beaucoup d'autres choses, ainsi que je l'ai fait observer plus haut. Comme le roi nous avait dit dix jours auparavant que les insulaires lui apporteraient des ignames, qu'il mangerait avec son fils, et comme il avait indiqué d'avance quelques détails de la fête, nous jugeâmes sur ses propos et sur ce que nous vîmes que le prince, en qualité d'héritier présomptif de la couronne, « venait de jurer ou de promettre solennellement « de ne jamais abandonner son père, et de lui four- « nir toujours les divers articles désignés par leurs « emblèmes. » Cette conjecture est d'autant plus

vraisemblable, que les principaux personnages de l'île assistèrent à la cérémonie. Quoi qu'il en soit, tout se passa avec un appareil mystérieux, et le lieu et les détails de la scène prouvent assez que la religion y joua un grand rôle. Les insulaires ne s'étaient point récriés jusqu'alors contre notre vêtement ou nos manières; ils voulurent cette fois nous obliger à nous découvrir jusqu'à la ceinture, à délier nos cheveux, à les laisser flotter sur nos épaules, à nous asseoir, comme eux, les jambes croisées, à prendre quelquefois la posture la plus humble, à baisser les yeux et à joindre nos mains. L'assemblée entière se soumit à ce cérémonial d'un air pénétré; enfin tout le monde fut exclus, excepté les acteurs et les insulaires d'un rang distingué : d'après ces diverses circonstances, je suis persuadé qu'ils croyaient agir sous l'inspection immédiate d'un être suprême.

La natche, dont je viens de faire la description, peut être regardée comme purement figurative. La petite quantité d'ignames que nous vîmes le premier jour ne supposait pas une contribution générale, et on nous laissa entendre que c'était une portion consacrée à l'*Otooa* ou à la Divinité. On nous apprit que, dans trois mois, on célèbrerait à la même occasion une fête encore plus solennelle et plus importante; qu'alors on étalerait les tributs de Tongatabou, celui de Hapaee, de Va-

vaoo, et de toutes les autres îles, et que, afin de rendre la cérémonie plus auguste, on *sacrifierait des victimes humaines* choisies parmi le bas-peuple : ainsi la superstition et la stupide ignorance influent d'une manière terrible sur les mœurs du peuple le plus humain et le plus bienfaisant de la terre ! Nous demandâmes la raison de ces meurtres barbares. On se contenta de nous répondre qu'ils étaient nécessaires à la natche, et que la Divinité exterminerait sûrement le roi, si on ne se conformait pas à l'usage.

La nuit approchait lorsque l'assemblée se dispersa, et comme nous étions assez loin des vaisseaux et que nous avions une navigation difficile à faire, nous partîmes bien vite de Mooa. Quand je pris congé de Poulaho, il me pressa beaucoup de demeurer à terre jusqu'au lendemain, et pour m'y déterminer il me dit que je verrais une cérémonie funèbre. La femme de Mareewagee, c'est-à-dire la belle-mère du roi, était morte depuis peu, et la natche avait obligé de porter son corps dans une pirogue qui mouillait dans la lagune. Poulaho promit de m'accompagner à Eooa dès qu'il aurait rendu les derniers devoirs à sa belle-mère, et de s'y rendre après moi si je ne l'attendais pas. Ses propos me firent comprendre que, sans la mort de cette femme, la plupart des chefs seraient venus avec moi à Eooa, où il paraît qu'ils ont tous des

possessions. J'aurais volontiers attendu le roi, si la marée n'eût pas été favorable pour débouquer les passes : d'ailleurs le vent, orageux depuis plusieurs jours, s'était affaibli et fixé, et en laissant échapper cette occasion, notre départ pouvait être renvoyé à quinze jours : ce qui acheva de me déterminer, c'est que nous sûmes que la cérémonie funèbre durerait cinq jours, et c'était trop long-temps pour nous, qui mouillions dans un endroit où l'appareillage ne dépendait pas de nous. J'assurai néanmoins le roi que si nous ne mettions pas à la voile, je viendrais le revoir le lendemain. Nous le quittâmes ainsi, et nous arrivâmes aux vaisseaux sur les huit heures du soir.

J'ai oublié de dire qu'Omaï assista aux cérémonies du second jour; mais nous ne nous trouvâmes pas ensemble, et même je ne sus qu'il y était que lorsque la fête fut terminée. Il m'apprit ensuite que le roi s'étant aperçu de mon évasion, envoya plusieurs émissaires l'un après l'autre, auxquels il recommanda de me ramener : vraisemblablement ces messagers ne furent pas admis à l'endroit où j'étais, car je n'en vis aucun. Poulaho, instruit que j'avais enfin découvert mes épaules comme les acteurs de la cérémonie, permit à Omaï d'y assister également, sous la condition de prendre le costume usité en cette occasion. On exigeait d'Omaï qu'il se conformât à un usage de sa patrie, et il consentit

volontiers à ce qu'on désirait; on lui donna un habit convenable, et il arriva vêtu de la même manière que les naturels. Il est probable qu'on nous avait d'abord exclus parce qu'on s'attendait à un refus de notre part sur ces préliminaires.

Au moment où je me rendis à Mooa pour observer la natche, j'y fis conduire les chevaux, le taureau, la vache et les chèvres que je me proposais de laisser dans l'île; je crus qu'ils seraient plus en sûreté sous les yeux des chefs que dans un lieu qui devait être désert durant notre absence. Outre les quadrupèdes dont je viens de parler, j'enrichis Mooa d'un verrat et de trois jeunes truies de la race d'Angleterre. Les naturels, prévoyant que ces individus amélioreraient beaucoup leurs cochons qui ne sont pas gros, montrèrent un grand désir de les avoir. Feenou obtint aussi de moi deux lapins, un mâle et une femelle : on nous dit, avant notre départ, qu'ils avaient déjà produit. Si nos quadrupèdes se multiplient, ce dont je suis bien persuadé, ces îles auront fait une acquisition importante, et l'île de Tongatabou n'étant pas montueuse, les habitans tireront de grands secours des chevaux.

Nous appareillâmes de Tongatabou le 10 juillet, à huit heures du matin, et à l'aide d'un vent ferme du sud-est, nous traversâmes le canal qui se trouve entre les petites îles appelées *Makkahoa* et *Monooafai :* celui qu'on rencontre entre la dernière île et

Pangimodou est beaucoup moins large. La marée nous fut très favorable jusqu'au moment où nous atteignîmes le travers du chenal qui mène à la lagune où le flot de l'est rencontre celui de l'ouest. Cette rencontre, jointe à la profondeur de la lagune et aux bas-fonds qui sont à son entrée, produit dans les vagues beaucoup de clapotage et de gouffres. D'autres choses accroissent encore le péril, car la profondeur de la mer, dans le canal, excède la longueur d'un câble : il n'y a point de mouillage, excepté près des rochers où nous trouvâmes quarante et quarante-cinq brasses, fond de sable brun; et ici même un bâtiment serait toujours exposé aux gouffres que forment les vagues. J'avais résolu de jeter l'ancre dès que nous aurions débouqué les passes, et de descendre de nouveau à Tongatabou, afin d'assister à la cérémonie funèbre dont on m'avait parlé; mais ne voulant pas laisser les vaisseaux dans une position où je ne les croyais point en sûreté, je renonçai à mon projet.

Nous continuâmes à manœuvrer au vent, sans avancer ni reculer d'un pied, jusqu'à l'instant de la marée haute. A cette époque nous vînmes à bout de nous jeter dans l'espace où la marée de l'est exerce son action; nous comptions y avoir le jusant très bon pour notre route, mais sa force fut si peu considérable, qu'en tout autre temps nous

ne l'aurions pas remarqué. Nous reconnûmes que la plus grande partie de l'eau qui se porte dans la lagune vient du nord-ouest et se retire du même côté. Voyant, à cinq heures de l'après-dîner, que nous ne pouvions gagner la haute mer avant la nuit, je mouillai sous la côte de Tongatabou par quarante-cinq brasses, et à environ deux encâblures du récif qui borde cette partie de l'île. *La Découverte* mouilla aussi derrière nous; mais elle dériva sur les bancs de sable avant que son ancre eût pris fond, et, à minuit, elle se trouvait encore dans une sorte de danger.

Nous demeurâmes à l'ancre jusqu'à onze heures du lendemain; nous appareillâmes alors pour marcher à l'est; mais il était dix heures du soir avant que nous eussions doublé l'extrémité orientale de l'île, et avant que nous pussions mettre le cap sur Middelbourg ou Eooa (comme l'appellent les habitans du pays), où nous mouillâmes à huit heures du matin le 12, par quarante brasses, fond de sable entremêlé de pointes de corail. Les extrémités de l'île se prolongeaient du nord-est au sud-ouest; la haute terre d'Eooa nous restait au sud-est, et Tongatabou au nord-ouest : nous étions à environ un demi-mille de la côte, et à peu près à l'endroit que j'occupai en 1773, et que je nommai la *Rade Anglaise.*

Nous fûmes à peine mouillés que Taoofa, l'un

des chefs du pays, et plusieurs autres naturels vinrent nous voir; ils semblèrent se réjouir beaucoup de notre arrivée. Taoofa[1] avait été mon *tayo* (ami) quand je relâchai ici durant mon second voyage; ainsi, nous nous connaissions bien. Je descendis à terre avec lui pour chercher de l'eau douce; car c'était surtout pour remplir mes futailles que j'abordais à Eooa. On m'avait dit à Tongatabou que j'y trouverais un ruisseau qui vient des collines et qui se jette dans la mer; mais je n'en trouvai point. On me conduisit d'abord à une source saumâtre, située entre la marque de la marée basse et celle de la marée haute, parmi des rochers, dans l'anse où nous débarquâmes et où aucun navigateur ne songerait à faire de l'eau. Je crois cependant que l'eau de cette source serait bonne, s'il était possible de la puiser avant qu'elle se mêle à celle de la marée. Nos amis, apercevant qu'elle ne me plaisait point du tout, nous menèrent vers l'intérieur de l'île, où je rencontrai de très bonne eau dans une ouverture profonde : avec du temps et de la peine, nous aurions amené cette eau à la côte, au moyen de quelques augets composés de feuilles et de tiges de bananiers; mais, plutôt que d'entreprendre ce travail ennuyeux, je me contentai du sup-

[1] Le capitaine Cook ne donne, dans la relation de son second voyage, que le nom de Tioony au chef qu'il rencontra ici.

plément que les vaisseaux avaient embarqué à Tongatabou.

Avant de retourner à bord, j'indiquai aux naturels un endroit où nous achèterions des cochons et des ignames. Ils nous vendirent beaucoup d'ignames, mais peu de cochons. Je déposai sur cette île un belier et deux brebis du cap de Bonne-Espérance, et j'en donnai le soin à Taoofa, qui parut s'enorgueillir de cette commission. Je fus bien aise que Mareewagee, à qui j'en avais fait présent, les eût dédaignés : Eooa n'ayant pas encore de chiens, les moutons s'y multiplieront plus aisément qu'à Tongatabou.

Quand nous regardions cette île des vaisseaux, elle nous offrait un aspect très différent de celles que nous avions rencontrées jusqu'alors, et elle présentait un très beau paysage : Kao pouvant être considérée comme un immense rocher, nous n'en avions point vu d'aussi haute depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande : de son sommet, qui est presque aplati, elle s'abaisse doucement vers la mer. Comme les îles de ce groupe sont aplanies, on n'y découvre que des arbres, lorsqu'on les contemple du milieu des vagues : mais ici la terre s'élève insensiblement, et elle présente un point de vue étendu, où l'on aperçoit des bocages formant un joli désordre à des distances irrégulières, et des prairies dans l'intervalle de l'un à l'autre. Près de

la côte elle est entièrement couverte de différens arbres, parmi lesquels se trouvent les habitations des insulaires; il y avait, à droite de notre mouillage, un bocage de cocotiers si vaste, que nous n'en avions jamais vu d'aussi grands.

Le 13 juillet, dans l'après-midi, nous allâmes sur la partie la plus élevée de l'île, située un peu à droite de nos vaisseaux, afin de découvrir tout le pays. Nous traversâmes à mi-chemin une vallée profonde, dont le fond et les côtés, quoique composés presque en entier de rochers de corail, étaient revêtus d'arbres. Notre élévation excédait de deux à trois cents pieds le niveau de la mer, et cependant nous y vîmes le corail rempli de trous et d'inégalités comme dans les rochers de cette substance, exposés à l'action de la marée. Du corail dans le même état s'offrit à nos regards, jusqu'au moment où nous approchâmes des sommets des plus hautes collines. Il faut remarquer que ces collines présentaient surtout une pierre jaunâtre, tendre et sablonneuse. Le sol y est d'une argile rougeâtre qui nous parut très profonde en bien des endroits. Nous rencontrâmes sur la partie la plus haute de l'île une plate-forme ronde ou un amas de terre soutenu par une muraille de pierres de corail, qu'on n'a pu conduire à cette élévation qu'avec beaucoup de peine. Nos guides nous apprirent qu'on l'avait construite par ordre des chefs,

et que les insulaires s'y rassemblaient quelquefois pour boire la kava : ils l'appelaient *etchee*, c'est-à-dire du nom qu'on donne, à Tongatabou, à un autre ouvrage de la même espèce. On trouve à quelques pas d'ici une source d'une eau excellente, et, environ un mille plus bas, un ruisseau qui, à ce qu'on nous dit, se jette dans la mer quand les pluies sont abondantes. Nous vîmes aussi de l'eau dans une multitude de petits trous, et on en découvrirait sans doute une grande quantité si l'on creusait des puits.

De la hauteur où nous étions arrivés, l'île entière s'offrit à nos regards, excepté une partie de la pointe méridionale. Le côté sud-est, dont les hautes collines sur lesquelles nous étions ne se trouvent pas éloignées, s'élève immédiatement du bord de la mer, d'une manière très inégale, en sorte que les plaines et les prairies, qui ont quelquefois une grande étendue, occupent toutes le côté nord-ouest; et comme elles sont ornées de touffes d'arbres entremêlées de plantations, chaque point de vue présente un beau paysage. Tandis que je regardais ce pays charmant, je songeai, avec un plaisir extrême, que les navigateurs verraient peut-être un jour, du même point, ces prairies couvertes de quadrupèdes utiles apportées par des vaisseaux anglais; que la postérité nous tiendrait compte de l'exécution d'un projet si noble, et que ce bienfait suffirait seul pour attester aux généra-

tions futures que nos voyages contribuèrent au bonheur de l'humanité. Outre les plantes communes dans les autres îles des environs, nous trouvâmes ici une espèce d'*acrosticum*, le *melastoma* et la fougère arbre, ainsi qu'un petit nombre d'autres fougères ou plantes, qui ne croissent point plus bas.

Nos guides nous dirent que tous les terrains, ou du moins la plus grande partie des terrains de cette île, appartiennent aux chefs de Tongatabou, dont les habitans sont les vassaux ou les fermiers. Il paraît qu'il en est de même des îles voisines, si j'en excepte Anamooka, où quelques chefs semblent agir avec une sorte d'indépendance. Omaï, qui aimait beaucoup Feenou et les habitans de ces îles en général, eut envie de s'établir ici : on lui proposait de le faire un des chefs de la contrée; je pense qu'il aurait été bien aise de s'y fixer, si cet arrangement eût obtenu mon aveu. J'avoue que je le désapprouvai, parce que je crus que mon brave camarade serait plus heureux dans sa patrie.

Quand je fus de retour aux vaisseaux, on m'informa que des insulaires avaient donné des coups de massue à un de leurs compatriotes, au milieu du cercle où nous faisions des échanges, qu'ils lui avaient ouvert le crâne et cassé une cuisse; et qu'ils l'auraient laissé mort sur la place si nos gens ne les avaient pas arrêtés; que le blessé sem-

blait devoir mourir bientôt, mais qu'on l'emporta dans une maison voisine, et qu'il reprit ses forces. Je demandai la raison d'un traitement si barbare, et on me dit qu'on l'avait surpris caressant une femme qui était tabou : nous comprîmes toutefois qu'elle était tabou, parce qu'elle appartenait à un autre homme, et parce qu'elle se trouvait d'un rang supérieur à celui de son amant. Nous reconnûmes ainsi que les insulaires des îles des Amis punissent sévèrement les infidélités. Le châtiment de la femme fut moins rigoureux : on nous assura qu'elle recevrait seulement de légers coups de bâton.

Le 14 juillet je plantai une pomme de pin, et je semai des graines de melons et d'autres végétaux, dans la plantation du chef. J'avais lieu de croire que ces soins ne seraient pas infructueux, car on me servit à dîner un plat de turneps produits par les graines que j'avais laissées ici, lors de mon second voyage.

J'avais fixé mon départ au 15, Taoofa me pressa de prolonger ma relâche d'un ou deux jours, afin qu'il pût me faire le présent qu'il me préparait : ce motif, joint à l'espérance de voir quelques-uns de nos amis de Tongatabou, me détermina à différer l'appareillage.

Je reçus le présent du chef le lendemain : il fut composé de deux paquets d'ignames et de fruits,

qu'il me parut avoir rassemblés en exigeant des naturels une sorte de contribution. La plupart des habitans s'étaient réunis à l'endroit où l'on m'offrit les fruits et les ignames; et, ainsi que nous l'avions déjà éprouvé sur les autres îles, lorsque la foule se trouvait nombreuse, nous eûmes bien de la peine à contenir leurs dispositions au vol. Afin de nous amuser, on nous donna le spectacle de divers combats de bâtons, de lutte et de pugilat. Des femmes prirent part aux deux derniers. Le chef voulait terminer la fête par le *bomaï*, ou la danse de nuit; mais un accident imprévu fit manquer cette partie du spectacle, ou du moins nous empêcha d'y assister : l'un de mes gens, se promenant à quelque distance du lieu de la scène, fut environné par vingt ou trente insulaires, qui le renversèrent par terre et le dépouillèrent de tout, même de ses habits. Dès que j'en fus instruit, je saisis deux pirogues et un gros cochon, et j'enjoignis à Taoofa de me rendre les habits et de livrer les coupables. Il parut très affligé de la violence de ses compatriotes, et il fit sur-le-champ les démarches que je désirais. Cette affaire alarma tellement l'assemblée, que la plupart des naturels s'enfuirent. Ils revinrent néanmoins, lorsqu'ils s'aperçurent que je n'employais pas d'autres moyens de vengeance. On me livra bientôt un des coupables, et on me rendit une chemise et une paire de

culottes. Le reste de ce qu'avaient pris les voleurs n'étant pas arrivé à l'entrée de la nuit, je fus obligé de quitter la côte pour me rendre à bord; la mer était si grosse que les canots eurent bien de la peine à sortir de la crique, bien qu'on vît encore un peu clair.

Je débarquai de nouveau le 17 juillet, avec un présent pour Taoofa; je voulais le remercier de celui qu'il m'avait fait. Comme il était de bonne heure, je trouvai peu de monde sur la côte; et les insulaires que j'y vis montraient de la crainte. Je chargeai Omaï de les assurer que nous ne méditions aucune entreprise contre eux. Afin de ne point leur laisser de doutes sur la sincérité de cette promesse, je relâchai les pirogues que j'avais saisies, je rendis la liberté au coupable qu'ils m'avaient livré, et ils reprirent leur gaîté ordinaire. Ils formèrent tout de suite un grand cercle, dont le chef et les principaux personnages de l'île faisaient partie. On m'apporta alors le reste des habits de celui de mes gens qu'on avait dépouillé; mais ils étaient en lambeaux, et ils ne valaient pas la peine d'être conduits à bord. Taoofa partagea avec trois ou quatre chefs ce que je lui donnai; il ne réserva qu'une petite portion pour lui. Ils avaient peu compté sur un aussi riche présent, et l'un des chefs, vieillard d'une figure respectable, me dit que, nous ayant donné si peu de chose, et ayant

maltraité une personne de l'équipage, ils ne méritaient pas cette preuve de bienveillance. Je demeurai parmi eux jusqu'au moment où ils eurent achevé leur bol de kava; et après leur avoir payé la valeur du cochon dont je m'étais emparé la veille, je retournai à bord, accompagné de Taoofa et de l'un des domestiques de Poulaho, à qui je remis un morceau de fer en barre, en lui enjoignant de le porter au roi, comme une dernière marque de mon estime et de ma reconnaissance.

Nous appareillâmes bientôt; et, à l'aide d'une brise légère du sud-est, nous gouvernâmes au large : Taoofa et un petit nombre d'autres insulaires qui se trouvaient sur mon bord nous quittèrent à cette époque. En relevant l'ancre nous nous aperçûmes que les rochers avaient beaucoup endommagé le câble, et qu'on ne doit pas compter sur le fond de cette rade. Nous sentîmes d'ailleurs qu'elle est exposée à une houle prodigieuse du sud-ouest.

Nous étions en mer depuis peu de temps lorsque nous vîmes une pirogue à voile qui arriva de Tongatabou, et qui gagna la crique devant laquelle nous avions mouillé. Quelques heures après, une petite embarcation, montée par quatre hommes, se rendit à la hanche de mon vaisseau : il faisait peu de vent, et nous étions peu éloignés de la côte. Les insulaires nous dirent que la pirogue à voile, ve-

nant de Tongatabou, avait apporté un ordre aux habitans d'Eooa de nous fournir un certain nombre de cochons, et que le roi et d'autres chefs arriveraient dans deux jours : ils m'exhortèrent à retourner à notre dernier mouillage. Je n'avais aucune raison de douter de ce qu'ils me disaient; deux d'entre eux étaient venus de Tongatabou sur la pirogue à voile, et ils ne s'étaient approchés de nous qu'afin de nous donner cet avis. Cependant, comme nous nous trouvions hors des terres, je crus devoir d'autant moins retourner sur mes pas, que nous comptions avoir à bord assez de provisions jusqu'à notre arrivée à Taïti. Indépendamment de ce que je reçus en présent de Taoofa, nous achetâmes à Eooa des ignames que nous payâmes surtout avec de petits clous; nous y augmentâmes considérablement aussi notre supplément de cochons; mais nous en aurions obtenu un bien plus grand nombre, si les chefs de Tongatabou, propriétaires de la plupart des richesses de l'île, avaient été avec nous. Les quatre insulaires, s'apercevant de l'inutilité de leurs instances, nous quittèrent à l'entrée de la nuit; d'autres, qui étaient venus sur deux pirogues, et qui nous avaient apporté des noix de coco et des shaddecks qu'ils échangèrent contre des bagatelles, nous quittèrent aussi. Les naturels avaient un si grand désir de se procurer encore quelques-unes de nos marchan-

dises, qu'ils suivirent nos vaisseaux en mer, et qu'ils prolongèrent les échanges jusqu'au dernier instant.

§ 10.

Avantages que nous procura notre séjour aux îles des Amis. Remarques sur les articles les plus propres aux échanges avec les naturels. Rafraichissemens qu'on peut s'y procurer. Nombre des îles et leurs noms. Les îles de Keppel et de Boscawen en dépendent. Remarques sur Vavaoo, Hamoa, Feejee. Voyages de long cours que les naturels font sur leurs pirogues. Combien il est difficile d'obtenir des informations exactes. Détails sur la personne des insulaires de l'un et l'autre sexe; sur la couleur de leur peau, leurs maladies, leur caractère. De quelle manière ils portent leurs cheveux; piquetures de leur corps; habits et ornemens dont ils se parent; propreté personnelle.

Nous quittâmes ainsi les îles des Amis et leurs habitans, après une relâche d'environ trois mois, pendant lesquels nous vécûmes dans l'amitié la plus cordiale avec les insulaires. Leur extrême disposition au vol, trop souvent encouragée par la négligence de nos équipages, produisit, il est vrai, des querelles passagères; mais ces querelles n'eurent jamais de suites funestes. Je m'occupai constamment du soin de prévenir une brouillerie générale, et je crois que peu d'hommes sur les deux vaisseaux partirent sans regret. Le temps que je passai ici ne fut pas mal employé. Nous consommâmes une très petite quantité de nos provisions de mer : les productions du pays nous suffirent à

peu près, et nous y prîmes même un supplément de vivres assez considérable pour gagner Taïti, où j'étais sûr de trouver beaucoup de rafraîchissemens. Je fus bien aise d'ailleurs d'avoir une occasion d'améliorer le sort de ce bon peuple, en lui laissant des animaux utiles; j'ajouterai que les quadrupèdes destinés pour Taïti reprirent des forces dans les pâturages de Tongatabou : en un mot, nous tirâmes une multitude d'avantages de notre séjour aux îles des Amis. Rien ne troubla nos plaisirs; et la poursuite du grand objet de notre voyage n'en souffrit pas, car la saison de marcher au nord était passée, comme je l'ai déjà dit, lorsque je pris la résolution de gagner ces terres.

Outre l'utilité immédiate dont cette relâche fut pour nous et pour les habitans des îles des Amis, les navigateurs européens qui feront la même route profiteront des connaissances que j'ai acquises sur la géographie de cette partie de l'océan Pacifique; et les lecteurs philosophes, qui aiment à étudier la nature humaine dans tous les degrés de la civilisation, et qui se plaisent à recueillir des faits exacts sur les habitudes, les usages, les arts, la religion, le gouvernement et la langue des peuplades qui habitent des contrées lointaines du globe nouvellement découvertes, jugeront peut-être instructifs et amusans les détails que je puis leur donner touchant les insulaires de cet archipel.

Je vais exposer avec une fidélité scrupuleuse les remarques que j'ai faites.

Les articles les plus propres aux échanges avec les naturels sont en général les meubles, les outils et les instrumens de fer. Ils recherchent beaucoup les grandes et les petites haches, les clous de fiche ou les clous d'une moindre grosseur, les râpes, les limes et les couteaux. Ils estiment aussi beaucoup les étoffes rouges, les toiles blanches ou de couleur; les miroirs et les grains de verre : les grains bleus obtiennent la préférence sur tous les autres, et les blancs sont ceux dont ils font le moins de cas. On nous donnait un cochon pour un collier de grains de verre bleus. Il faut observer que les choses purement agréables étaient quelquefois plus ou moins recherchées. Lorsque nous abordâmes à Anamooka pour la première fois, les naturels voulaient à peine échanger leurs fruits contre des grains de verre bleus; mais Feenou étant arrivé, ce personnage important les mit à la mode, et ils acquirent la valeur dont je parlais tout à l'heure.

Avec les articles que je viens d'indiquer on obtiendra tous les rafraîchissemens que produisent ces îles, c'est-à-dire des cochons, des volailles, du poisson, des ignames, du fruit à pain, des bananes, des noix de coco, des cannes de sucre, et en général les diverses provisions qu'offrent Taïti ou les autres îles de la Société. Les ignames des îles des

Amis sont excellentes, et quand elles se trouvent à leur point de maturité, elles se gardent très bien à la mer; mais le porc, le fruit à pain et les bananes, d'une assez bonne qualité d'ailleurs, ne valent pas les mêmes articles tirés de Taïti et des terres des environs.

L'eau parfaitement douce, dont les vaisseaux ont si grand besoin dans les longs voyages, est rare sur ces terres : on en trouve, il est vrai, sur chacune, mais en trop petite quantité ou en des lieux trop incommodes pour les navigateurs. Cependant, comme les îles des Amis offrent des provisions, et surtout des noix de coco en abondance, les vaisseaux dont les équipages n'auront pas trop de délicatesse pourront se contenter de l'eau qu'on y rencontre. Tandis que nous mouillions au-dessous de Kotoo, à notre retour de Hapaee, quelques-uns des habitans de Kao nous apprirent qu'il y a dans leur île un ruisseau qui descend des montagnes, et qui porte ses eaux à la mer, au côté sud-ouest, c'est-à-dire au côté qui est en face de Toofoa. Il est aisé de reconnaître Toofoa à son élévation, ainsi qu'au volcan considérable dont j'ai déjà parlé, et dont nous vîmes toujours sortir de la flamme et de la fumée. Ces détails sur le ruisseau de Kao sont d'autant plus intéressans que, selon le rapport des naturels, cette partie de la côte présente un mouillage. On nous assura que la pierre noire qui sert

à ces peuplades de haches et d'autres outils vient de Toofoa.

Il faut comprendre sous la dénomination générale d'îles des Amis, non-seulement le groupe de Hapaee que j'ai visité, mais aussi toutes les terres découvertes au nord à peu près au même méridien, et d'autres qu'aucun navigateur européen n'a aperçues jusqu'ici. Chacune d'elles dépend à quelques égards de Tongatabou qui, sans avoir la plus grande étendue, est la capitale et le siége du gouvernement.

Selon les informations que nous reçûmes à Tongatabou, cet archipel est fort vaste. Les naturels nous indiquèrent plus de cent cinquante îles; ils firent usage de feuilles d'arbres pour en déterminer le nombre, et M. Anderson, dont le zèle et l'activité étaient infatigables, vint à bout d'en savoir les noms. Ils en comptaient quinze d'élevées et montueuses comme Toofoa et Eooa, et trente-cinq de grandes. Nous n'en vîmes que trois de ces dernières, Hapaee, regardée par les insulaires comme une seule île, Tongatabou et Eooa : je ne puis rien dire des trente-deux que nous n'avons pas aperçues, si ce n'est qu'elles doivent être plus étendues qu'Anamooka, car les personnes qui nous donnèrent ces détails la mettaient au nombre des petites îles : il est vrai que plusieurs de celles-ci sont des rochers ou des bancs de sable inhabités.

J'en ai indiqué plus de soixante sur ma carte; mais c'est aux navigateurs futurs à déterminer exactement la position et l'étendue d'environ cent autres qui se trouvent dans ce parage que nous n'avons pas eu occasion d'examiner, et dont nous ne connaissons l'existence que par le témoignage de quelques-uns des naturels du pays. En voici la liste; je la publie pour faciliter les recherches qu'on fera après nous.

Noms des îles des Amis et des autres de ce parage, dont les habitans d'Anamooka, de Hapaee et de Tongatabou nous ont parlé [1].

Komooefeeva.	Konookoonama.	Motooha.
Kollalona.	Kooonoogoo.	Laoakabba.
Felongaboonga.	Geenageena.	Toofanaetollo.
Kovereetoa.	Kowourogoheefo.	Toofanaelaa.
Fonogooeatta.	Kottejeea.	*Kogoopoloo.*
Modooanoogoono.	Kokabba.	*Havaeeeeke.*
Ogoo.	Boloa.	*Tootooeela.*
Tongooa.	Teofagga.	Kongahoonoho.
Koooa.	Loogoobahanga.	Komalla.
Fonooa eka.	Taoola.	Kooababoo.
Vavaoo.	Maneeneeta.	Konnetale.
Koloa.	Novababoo.	Komongoraffa.
Fafeene.	Golabbe.	Kotoolooa.
Taoonga.	Vagaeetoo.	Kologoobeele.
Kobakeemotoo.	Gowakka.	Kollokolahee.
Noogoofaeeou.	*Goofoo.*	Matageefaia.
Koreemou.	Mafanna.	Mallajee.
Failemaia.	Kolloooa.	Mallahahee.
Koweeha.	Tabanna.	Gonoogoolaiee.

[1] On a marqué en lettres italiques les îles auxquelles les naturels donnent une grande étendue.

Toonobai.	*Feejee.*	*Oloo.*
Konnevy.	*Oowaïa.*	*Takounove.*
Konnevao.	*Kongaiavahoi.*	*Kopaoo.*
Moggodoo.	*Kotooboo.*	*Kovooeea.*
Looamoggo.	*Komotte.*	*Kongaireekee.*
Fonooaooma.	*Komoarra.*	*Tafeedowaia.*
Fonooonneonne.	*Kolaivai.*	*Hamoa.*
Wegaffa.	*Koofoona.*	*Neeootabootaboo.*
Fooamotoo.	*Konnagillelaiooo.*	*Fotoona.*
Fonooalaiee.	*Manooka.*	*Vytoboo.*
Tattahoi.	*Leshainga.*	*Lotooma.*
Latte.	*Pappataia.*	*Toggelao.*
Nevafo.	*Loubatta.*	*Talava.*

Il me paraît sûr que les îles du prince William, découvertes et ainsi nommées par Tasman, sont comprises dans la liste que je viens de donner; car, durant notre relâche à Hapaee, l'un des naturels me dit qu'on trouve au nord-ouest de cette terre, et à trois ou quatre jours de navigation, un groupe d'îles composé de plus de quatre. Les journaux du voyage de Tasman n'assignent pas d'autre position aux îles du prince William [1].

Il y a lieu de croire aussi que les îles Keppell et Boscawen, découvertes par le capitaine Wallis en 1765, s'y trouvent également; qu'elles sont non-seulement aux îles des Amis, mais qu'elles dépendent du même souverain : je produirai sur ce point un témoignage qui me semble décisif. Demandant un jour au roi Poulaho comment les habitans de

[1] Tasman vit dix-huit ou vingt de ces petites îles, dont chacune était entourée de bancs de sable, de bas-fonds et de rochers. Quelques cartes leur donnent le nom de *bancs de Heemskirk.*

Tongatabou avaient acquis la connaissance du fer, et d'où ils avaient tiré un outil de ce métal que j'aperçus parmi eux lorsque je relâchai sur cette terre en 1773, il me répondit qu'il venait d'une île nommée *Neeootabootaboo*. Je continuai mes questions, et je voulus savoir s'il avait ouï dire de qui le tenaient les insulaires de Neeootabootaboo. Je le trouvai bien instruit de ces détails : il m'apprit que l'un d'eux vendit à un vaisseau qui relâcha dans leur pays une massue pour cinq clous, et que les cinq clous avaient été envoyés à Tongatabou ; il ajouta que jusqu'alors il n'avait point vu de fer : ainsi celui que laissa Tasman devait être usé et oublié depuis long-temps. Je fis des recherches particulières sur la position, l'étendue et la forme de l'île ; je témoignai le désir d'apprendre à quelle époque ce vaisseau relâcha, quelle fut la durée de son séjour, et s'il y avait plus d'un bâtiment. Le roi paraissait connaître ce qui avait rapport à ce fait important ; il me répondit qu'il n'y avait qu'un vaisseau, que ce vaisseau ne mouilla point, et qu'il s'éloigna de l'île après avoir envoyé un canot à terre. Plusieurs circonstances me persuadèrent que l'arrivée de ce vaisseau était assez récente. Selon ce qu'il me dit, il y a deux îles l'une près de l'autre ; il les avait parcourues toutes deux ; il me décrivit la première comme étant élevée et en forme de pic, de même que Kao, et il l'appelait *Kootahee ;* il me

représenta comme beaucoup plus basse la seconde, où débarquèrent quelques personnes du vaisseau, et il l'appelait *Neeooatabootaboo*. Il ajouta que les habitans des deux îles sont de la même race que ceux de Tongatabou; qu'ils construisent leurs pirogues de la même manière; qu'ils ont des cochons et des volailles, et en général les mêmes productions végétales. Le vaisseau dont me parla le roi doit être *le Dauphin*, le seul bâtiment sans conserve que je sache avoir touché dans ces derniers temps à quelques-unes des îles de cette partie de la mer Pacifique, avant ma première relâche aux îles des Amis [1].

Hamoa, Vavaoo et Feejee, dont on nous parla beaucoup, sont les îles les plus considérables de ces environs qu'on nous ait indiquées. On nous les représenta comme plus grandes que Tongatabou. Je présume que ces terres n'ont été aperçues d'aucun Européen. Tasman marque, il est vrai, sur sa carte

[1] Le capitaine Wallis dit que ces deux îles sont élevées; mais il fait observer que l'une a la forme d'un pain de sucre, d'où l'on peut conclure qu'elle a plus d'élévation que l'autre, et qu'elle ressemble beaucoup à Kao. En comparant les détails donnés par Poulaho au capitaine Cook avec le journal du capitaine Wallis, il paraît sûr que l'île Boscawen est l'île Kootahee, et l'île Keppel l'île Neeootabootaboo. La dernière est une des terres étendues marquées dans la liste précédente. Le lecteur, averti déjà que les navigateurs écrivent d'une manière très différente les mots prononcés par les naturels, jugera que Kottejeea et Kootahee sont la même île.

une île à l'endroit où je suppose Vavaoo, c'est-à-dire par environ 19 degrés de latitude sud[1]; mais il donne peu d'étendue à cette terre; au lieu que Vavaoo, selon le témoignage unanime de nos amis de Tongatabou, est plus grande que cette dernière île, et a de hautes montagnes. J'y serais allé, et j'aurais accompagné Feenou lorsqu'il s'y rendit de Hapaee, s'il ne m'avait pas découragé en me disant faussement qu'elle est peu considérable, et même qu'on n'y trouve point de havre. Poulaho, c'est-à-dire le roi, m'assura bientôt qu'elle est grande, qu'elle offre non-seulement toutes les productions de Tongatabou, mais qu'elle a l'avantage particulier de posséder un ruisseau d'eau douce et un havre aussi beau que celui de la métropole des îles des Amis. Il proposa de me servir de guide si je voulais faire le voyage; il en vint jusqu'à me dire que je pourrais le tuer si tout ce qu'il m'assurait n'était pas vrai. Ses assertions ne me laissèrent aucun doute, et je fus convaincu que Feenou, par des vues d'intérêt, avait cherché à m'induire en erreur.

Hamoa, qui dépend aussi de Tongatabou, gît au

[1] Dalrymple et Campbell, qui ont imprimé les journaux du Voyage de Tasman, ne disent pas qu'il ait vu cette île. La carte à laquelle renvoie le capitaine Cook est vraisemblablement celle qu'on trouve dans la collection des Voyages de Dalrymple, où la route de Tasman est indiquée d'une manière exacte. On y voit plusieurs petits îlots sur le parage dont il est ici question.

nord-ouest de Vavaoo, à deux jours de navigation. Si je crois tout ce qu'on m'en a dit, elle est la plus grande des îles des Amis, elle a des havres et de bonne eau, et on y trouve en abondance chacune des productions de ces terres; Poulaho y réside souvent. Il paraît que les habitans sont très estimés à Tongatabou, car on nous apprit que les chants et les danses exécutés devant nous étaient copiés sur les leurs, et nous vîmes quelques maisons qu'on nous assura avoir été bâties sur le modèle des maisons de Hamoa.

D'après les instructions qu'on nous a données, Feejee gît au nord-ouest-quart-ouest de Tongatabou, à trois jours de navigation. On nous en parla comme d'une terre élevée, mais très fertile, où il y a beaucoup de cochons, de chiens, de volailles, et toutes les espèces de fruits et de racines qu'on trouve dans ces parages. On nous assura qu'elle est beaucoup plus étendue que Tongatabou, dont elle ne dépend pas, ainsi que les autres îles de cet archipel; que Feejee et Tongatabou sont souvent en guerre. Plusieurs circonstances nous firent connaître que les habitans de Tongatabou redoutent beaucoup les insulaires de Feejee; pour exprimer le sentiment de leur infériorité ils avaient coutume de plier leur corps en avant, et de se couvrir de leurs mains le visage. Il ne faut pas s'étonner de l'effroi qu'inspiraient les naturels de Feejee, car la dextérité avec

laquelle ils manient l'arc et la fronde les rend redoutables; et comme ils mangent, à l'exemple des Zélandais, les guerriers qu'ils tuent dans les batailles, cet usage abominable ajoute encore à la frayeur de leurs voisins. Les habitans de Tongatabou, qui les accusaient d'être cannibales, ne les ont point calomniés, car plusieurs personnes de Feejee, que nous interrogeâmes, convinrent du fait.

Puisque je parle des anthropophages, je demande à ceux qui soutiennent que le défaut de subsistances a déterminé les premiers cannibales à manger de la chair humaine, ce qui a déterminé les habitans de Feejee à conserver cet usage au milieu de l'abondance. Les insulaires de Tongatabou, qui sans doute par crainte s'efforcent de vivre en paix avec leurs farouches voisins, les détestent beaucoup : cependant ils vont quelquefois les combattre, et ils rapportent du pays ennemi des trophées de plumes rouges qu'on trouve en grande quantité à Feejee, et qui sont très estimées aux îles des Amis, ainsi que je l'ai dit tant de fois. Lorsque les deux îles sont en paix, la communication entre les deux terres est assez vive; il paraît qu'elles se connaissent depuis peu, autrement Feejee ayant beaucoup de chiens, ce quadrupède se serait répandu plus tôt à Tongatabou et aux îles des environs, où j'en laissai les premiers couples en 1773.

Les naturels de Feejee que nous rencontrâmes ici étaient d'une couleur plus foncée que celle des habitans des îles des Amis en général; l'un d'eux avait l'oreille fendue, et le lobe si allongé qu'il touchait presque les épaules, singularité que j'avais observée sur d'autres îles de la mer du Sud dans mon second voyage. Il me parut qu'on avait pour eux beaucoup d'égards; au reste, la vivacité de leur esprit ne contribuait peut-être pas moins à ce bon accueil que la puissance et la cruauté de leur nation. Leur pénétration est bien supérieure à celle des naturels de Tongatabou, si j'en juge par quelques-uns de leurs ouvrages mécaniques que nous aperçûmes; ils ont des massues et des piques sculptées de la manière la plus adroite, des étoffes en compartimens, d'un dessin exact, des nattes dont les couleurs sont nuées avec goût, et enfin des pots de terre et d'autres meubles qui annoncent de très habiles ouvriers.

J'ai dit que Feejee gît à trois jours de navigation de Tongatabou : ces peuplades n'ont d'autre méthode de mesurer la distance d'une île à l'autre que par le temps dont elles ont besoin pour faire la traversée sur une de leurs pirogues. Voulant déterminer avec une sorte de précision l'espace que peuvent parcourir leurs embarcations par un vent modéré, dans un intervalle fixe, j'allai à bord d'un de ces petits bâtimens qui était sous voile, et après

diverses expériences du loch, je reconnus que, en serrant le vent par une jolie brise, elles font sept nœuds ou sept milles en une heure. J'en conclus qu'elles parcourent sept ou huit milles par heure avec les brises qui soufflent ordinairement sur ces parages. Mais la longueur d'un jour ne doit pas être ici comptée de vingt-quatre heures; car, en parlant d'un jour de navigation, ils comprennent seulement l'intervalle qui se trouve du matin au soir, c'est-à-dire dix ou douze heures au plus : ainsi, deux jours de voile désignent l'intervalle qu'il y a du matin du premier jour au soir du second. Ils se guident sur le soleil pendant le jour, et sur les étoiles pendant la nuit : lorsque l'obscurité de l'atmosphère leur ôte ce moyen de direction, les points d'où viennent les vents et les vagues leur servent de boussole. Si le vent et les vagues changent de route au moment où le ciel est nébuleux, ce qui n'arrive guère alors que dans les parages qui sont le théâtre du vent alisé, ils s'égarent, ils manquent souvent le port où ils allaient, et on n'en entend plus parler. Le lecteur se souvient de ce que nous avons dit des compatriotes d'Omaï jetés à Wateeoo par les courans et les tempêtes, et il paraît que les équipages dont on ne reçoit plus de nouvelles ne périssent pas toujours.

De tous les havres et de tous les mouillages que

j'ai rencontrés parmi ces îles, celui de Tongatabou est sans comparaison le meilleur, non-seulement parce qu'il est très sûr, mais à raison de son étendue et de la bonté de son fond. Les dangers que nous courûmes en y entrant du côté du nord doivent servir de leçon, et j'exhorte les navigateurs à ne pas essayer cette route avec un vaisseau lourd : l'autre passage par lequel nous sortîmes est beaucoup plus facile et beaucoup plus sûr. Ceux qui voudront entrer par le canal de l'est doivent gouverner sur la pointe nord-est de l'île, et longer la côte septentrionale en la laissant, ainsi que les petites îles, à stribord [1], jusqu'à ce qu'ils aient atteint le travers de la pointe orientale de l'entrée dans la lagune, et côtoyer ensuite le récif des petites îles; en prenant cette route, ils passeront entre Makkahaa, et Manooafai ou la quatrième et la cinquième des îles qu'on voit à la hauteur de la pointe ouest de la lagune : on peut aussi passer entre la troisième et la quatrième île, c'est-à-dire entre Pangimodou et Monooafai; mais ce canal est bien plus étroit que l'autre. La marée est très forte dans tous les deux; le flot vient du nord-ouest, comme je l'ai déjà fait observer, et l'Ebbe suit la même direction. Dès qu'on est au milieu de l'un des deux canaux, il faut serrer la côte de Ton-

[1] Le côté droit du vaisseau quand on va de la poupe à la proue, c'est-à-dire de l'arrière à l'avant. Il est opposé à babord.

gatabou, et mouiller entre cette terre et Pangimodou, devant une crique qui mène à la lagune où les canots peuvent entrer à mi-flot.

Si Tongatabou a le meilleur havre, Anamooka offre la meilleure eau, qu'on ne peut pas toutefois appeler bonne ; mais en creusant des puits près de l'étang, nous en trouvâmes d'assez passable. Cette dernière île, gisant au centre du groupe, est d'ailleurs la mieux située pour tirer des rafraîchissemens des terres des environs. Outre la rade dans laquelle nous mouillâmes, et le havre qui est en dedans de la pointe sud-ouest, il y a une crique dans le récif qu'on voit en face de l'anse sablonneuse orientale, au côté septentrional de l'île, où deux ou trois vaisseaux peuvent tenir en sûreté en s'amarrant de manière à ne point éviter, et en établissant leurs ancres ou amarres de l'avant et de l'arrière sur les rochers.

J'ai déjà décrit les îles Hapaee ; j'ajouterai seulement ici qu'elles se prolongent au sud-ouest-quart-sud, et au nord-est-quart-nord, l'espace d'environ dix-neuf milles. L'extrémité septentrionale gît par 19 degrés 39 minutes de latitude sud et 33 minutes de longitude à l'est d'Anamooka. On trouve dans l'intervalle qui les sépare les unes des autres une multitude de petites îles, de bancs de sable et de brisans. Lefooga, en travers de laquelle nous mouillâmes, est la plus fertile des îles qu'on nomme

Hapaee ; elle est aussi la plus peuplée : elle offre un mouillage le long du côté nord-ouest.

J'omets ici plusieurs remarques géographiques qui se trouvent dans la relation de mon second voyage ; je renvoie d'ailleurs aux observations que j'y ai insérées sur les habitans, les mœurs et les arts des îles des Amis : en général, je n'ai rien découvert depuis qui m'oblige de changer d'opinion. Je me borne donc à quelques particularités intéressantes qu'on n'y rencontre pas, ou qui y sont exposées d'une manière inexacte et imparfaite, et aux choses qui peuvent éclaircir davantage le récit que j'ai fait de nos entrevues avec les insulaires.

Les naturels des îles des Amis excèdent rarement la taille ordinaire (nous en avons cependant mesuré quelques-uns qui avaient plus de six pieds), mais ils sont très forts et bien faits, surtout aux cuisses, aux jambes et aux bras. En général, leurs épaules ont beaucoup de largeur; et quoique leur stature musculeuse, qui paraît la suite d'un grand exercice, annonce plus la vigueur que la beauté, plusieurs offrent réellement une belle figure. On est surpris de la variété de leurs traits, et il n'est guère possible de les caractériser par une conformité générale. On peut dire qu'il est très commun d'y voir des pointes de nez épatées ; mais, d'un autre côté, nous avons aperçu cent visages pareils à ceux des Européens, et de véritables nez

aquilins. Ils ont les yeux et les dents d'une bonne qualité ; mais leurs dents ne sont ni si blanches, ni si bien rangées que celles qu'on rencontre souvent parmi les peuplades de la mer du Sud. Au reste, pour balancer ce défaut, il y a peu de ces lèvres épaisses si communes dans les îles de l'océan Pacifique.

On reconnaît moins les femmes à leurs traits qu'à la forme générale de leur corps, qui n'offre pas ordinairement l'embonpoint nerveux de celui des hommes. La physionomie de quelques-unes est si délicate qu'elle indique leur sexe, et qu'elle a droit aux éloges qu'on donne à la beauté et à la douceur du visage ; mais les physionomies de cette espèce sont assez rares. Au reste, c'est la partie la plus défectueuse ; car le corps et les membres de la plupart des femmes sont bien proportionnés, et il y en a qui pourraient servir de modèles aux artistes. La petitesse et la délicatesse extraordinaires de leurs doigts, comparables aux plus jolis doigts de nos Européennes, sont ce qui les distingue davantage.

La couleur générale de la peau est d'une nuance plus foncée que le cuivre brun ; mais plusieurs des hommes et des femmes ont un teint vraiment olivâtre : quelques-unes des personnes du sexe sont même assez blanches ; leur blancheur vient probablement de ce qu'elles s'exposent moins au soleil ;

ainsi qu'une disposition à l'embonpoint, dans un petit nombre des principaux du pays, paraît être la suite d'une vie plus oisive. Les chefs offrent souvent aussi une peau plus douce et plus propre : celle du bas peuple est ordinairement plus noire et plus grossière, surtout dans les parties qui ne sont pas couvertes, différence qu'il faut peut-être attribuer à des maladies cutanées. Nous vîmes à Hapaee un homme et un petit garçon, et à Anamooka, un enfant d'une blancheur parfaite. On a trouvé de pareils individus chez tous les peuples noirs; mais je présume que leur couleur est plutôt une maladie qu'un phénomène de la nature.

A tout prendre néanmoins, il y a peu de défectuosités ou de difformités naturelles parmi eux : nous en rencontrâmes deux ou trois qui avaient les pieds tournés en dedans, et quelques-uns affligés d'une sorte de cécité occasionée par un vice de la cornée. Ils sont sujets à d'autres maladies : les dartres, qui semblent affecter la moitié des insulaires, et qui laissent après elles des taches blanchâtres et serpentines, sont la maladie la plus commune; mais elle est moins grave qu'une seconde très fréquente, laquelle se manifeste sur toutes les parties du corps en larges ulcères qui ont de grosses bordures blanches et qui jettent une matière légère et claire. Nous vîmes quelques-uns de ces ulcères très virulens. et les naturels qui en avaient

sur le visage inspiraient le dégoût. Nous en vîmes plusieurs de guéris ou sur le point de l'être; mais, dans ce cas, les malades avaient perdu le nez ou ils en avaient perdu la plus grande partie.

Comme nous savions, de manière à n'en point douter, que les habitans des îles des Amis étaient sujets à cette maladie dégoûtante avant mon second voyage, et que les naturels en convenaient, malgré la conformité des symptômes elle ne peut être l'effet du virus vénérien, à moins qu'on ne suppose que nous n'avons pas apporté ici la maladie vénérienne en 1773. Il est sûr que nous l'y avons trouvée en 1777; car, peu de jours après notre arrivée, quelques-uns de mes gens la prirent; et je sentis avec regret que je m'étais en vain donné, lors de ma première relâche, tous les soins possibles pour prévenir l'introduction d'une calamité aussi terrible. Ce qui est extraordinaire, les naturels ne semblent pas s'en occuper beaucoup, et nous vîmes peu de traces de ses effets destructifs; vraisemblablement le climat et leur régime affaiblissent son venin. Il y a deux autres maladies répandues aux îles des Amis : la première est une enflure coriace qui affecte les jambes et les bras, et les grossit extrêmement dans toute leur longueur, mais qui n'a rien de douloureux; la seconde est une tumeur de la même espèce qui vient aux testicules et qui surpasse quelquefois la grosseur des deux poings. On

peut d'ailleurs regarder comme des hommes très sains les habitans de ces contrées : nous n'avons pas rencontré, durant notre séjour, une seule personne détenue chez elle pour cause de maladie. Au contraire, leur force et leur activité sont, à tous égards, proportionnées à la vigueur de leurs muscles; et ils déploient tellement l'une et l'autre dans leurs occupations habituelles et dans leurs amusemens, qu'ils sont, à coup sûr, peu sujets aux maladies nombreuses qui résultent de l'indolence ou d'une manière de vivre contraire à la nature.

Leur contenance est gracieuse et leur démarche ferme; ces avantages leur paraissent si naturels et si nécessaires que, en nous voyant tomber souvent sur les racines des arbres ou les inégalités du terrain, ils riaient de notre maladresse plus que de toute autre chose.

Leurs physionomies expriment à un point remarquable la douceur et l'extrême bonté de leur caractère; on n'y aperçoit pas le moindre trait de cette aigreur farouche qu'on remarque sur le visage des peuples qui vivent dans un état de barbarie. Leur maintien est si calme, ils ont tant d'empire sur leurs passions, et tant de fermeté dans leur conduite, qu'ils semblent assujettis dès l'enfance aux prohibitions les plus sévères; mais ils ont d'ailleurs de la franchise et de la gaîté, quoiqu'ils prennent quelquefois sous les yeux de leurs

chefs une sorte de gravité et un air sérieux qui leur donnent de la raideur, de la mauvaise grâce et de la réserve.

L'accueil amical qu'ont reçu tous les navigateurs montre assez les dispositions pacifiques des naturels des îles des Amis. Loin d'attaquer les étrangers ouvertement ou clandestinement, à l'exemple de la plupart des habitans de ces mers, on n'a pas à leur reprocher la plus légère marque d'inimitié; ils ont au contraire, à l'exemple des peuples civilisés, cherché à établir des communications par des échanges, c'est-à-dire par le seul moyen qui réunit les différentes nations. Ils sont si habiles dans les échanges (ils les appellent *fukatou*), que nous jugeâmes d'abord qu'ils s'étaient formés en commerçant avec les îles voisines; mais nous nous assurâmes ensuite qu'ils ne font point de trafic, ou qu'ils en font un très peu considérable, excepté avec Feejee, d'où ils tirent des plumes rouges et un petit nombre d'articles que j'ai indiqués plus haut. Il n'y a peut-être pas sur le globe de peuplade qui mette plus d'honnêteté et moins de défiance dans le commerce. Nous ne courions aucun risque à leur permettre d'examiner nos marchandises et de les manier en détail, et ils comptaient également sur notre bonne foi. Si l'acheteur ou le vendeur se repentaient du marché, on se rendait réciproquement, d'un commun accord et d'une

manière enjouée, ce qu'on avait reçu. En un mot, ils semblent réunir la plupart des bonnes qualités qui font honneur à l'homme, telles que l'industrie, la candeur, la persévérance, l'affabilité, et peut-être des vertus moins communes que la brièveté de notre séjour ne nous a pas permis d'observer.

Le penchant au vol, universel et très vif dans les deux sexes et parmi les individus de tous les âges, est le seul défaut que nous leur connaissions. J'observerai toutefois que cette partie défectueuse de leur conduite semblait ne regarder que nous, car j'ai lieu de croire qu'ils ne se volent pas entre eux plus souvent, peut-être pas aussi fréquemment qu'en d'autres pays, où les larcins de quelques personnes corrompues ne nuisent point à la réputation du corps du peuple en général. Il faut avoir beaucoup d'indulgence pour les tentations et les faiblesses de ces pauvres insulaires de la mer Pacifique, à qui nous inspirons les désirs les plus ardens en leur montrant des objets nouveaux dont l'utilité ou la beauté fascinent leurs esprits. Le vol, parmi les nations civilisées, annonce un caractère souillé par la bassesse, par une cupidité qui méprise les règles de la justice, par cette paresse qui produit l'extrême indigence et qui néglige les moyens honnêtes de s'en affranchir. Mais on ne doit pas juger aussi sévèrement les vols commis par les naturels des îles des Amis et des autres terres

où nous avons abordé : ils paraissent résulter d'une curiosité ou d'un désir très pressant de posséder des choses qui étaient absolument nouvelles pour eux, et qui appartenaient à des étrangers très différens de leur propre race. Si des hommes aussi supérieurs à nous en apparence que nous le sommes à eux arrivaient parmi nous avec des richesses aussi séduisantes que le sont les nôtres pour des peuplades étrangères aux arts, est-il sûr que nos principes de justice suffiraient pour contenir la plupart des individus de notre nation ?

La cause de leur penchant au vol que je viens d'indiquer paraît d'autant plus vraie qu'ils volent tout indifféremment dès la première vue, avant de songer le moins du monde à se servir de leur proie d'une manière utile : il n'en est pas de même parmi nous ; le dernier de nos voleurs ne voudrait pas risquer sa réputation, ou s'exposer au châtiment, sans savoir d'avance l'usage qu'il fera des choses dérobées. Au reste, la disposition au vol de ces insulaires, très désagréable et très incommode d'ailleurs, nous fournit un moyen de connaître la vivacité de leur intelligence, car ils commettaient les petits larcins avec beaucoup de dextérité, et les vols plus capitaux avec une suite et des combinaisons proportionnées à l'importance des objets. J'en ai donné une preuve frappante, en racontant

qu'ils essayèrent d'enlever en plein jour une des ancres de *la Découverte*.

Leur chevelure est en général lisse, épaisse et forte; celle d'un petit nombre d'entre eux boucle naturellement. Elle est noire, presque sans exception; mais la plupart des hommes, et quelques-unes des femmes la peignent en brun ou en pourpre, et quelquefois en orangé. Ils produisent la première couleur, en y mettant une sorte d'enduit de corail brûlé, mêlé avec de l'eau; la seconde, en y appliquant des râpures d'un bois rougeâtre, délayées également dans de l'eau; et la troisième, en la parsemant, je crois, d'une poudre tirée du souchet des Indes.

Lorsque j'abordai sur ces îles pour la première fois, je crus que les hommes et les femmes étaient dans l'usage de porter leurs cheveux courts; mais notre relâche ayant été plus longue cette fois, j'ai vu beaucoup de cheveux longs. Leurs modes, en ce point, sont si variées, qu'il est difficile d'indiquer celle qui est la plus répandue. Quelques-uns les portent coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté opposé a toute sa longueur; ceux-ci les ont coupés près, et peut-être rasés dans un endroit; ceux-là ont la tête rasé, excepté une seule touffe, qu'ils laissent ordinairement près de l'oreille : d'autres les laissent prendre toute leur croissance, sans y toucher. Les femmes, en géné-

ral, portent leurs cheveux courts; les hommes se coupent la barbe, et les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles; j'ai déjà décrit de quelle manière. Les hommes ont des piquetures d'un bleu foncé, depuis le milieu du ventre jusqu'à mi-cuisses. Ils produisent ces piquetures avec un instrument d'os, rempli de dents : après avoir plongé les dents dans le suc du *doeedoee*, ils les impriment dans la peau, à l'aide d'un morceau de bois, et il en résulte des points ineffaçables. Ils tracent ainsi des lignes et des figures si variées et si bien disposées, qu'elles ont quelquefois de l'élégance. Les femmes ne se tatouent que l'intérieur des mains. Le roi n'est point assujetti à cette coutume; il n'est pas obligé non plus de se faire, dans les temps de deuil, ces blessures, dont je parlerai tout à l'heure.

Les hommes sont tous circoncis, ou plutôt *supercis*, car on leur coupe seulement un petit morceau de la partie supérieure du prépuce; ce qui l'empêche de recouvrir jamais le gland. Ils ne veulent pas autre chose; ils disent que la propreté leur a dicté cette opération.

L'habillement des femmes est le même que celui des hommes; il est composé d'une pièce d'étoffe ou d'une natte (plus ordinairement de la première large d'environ deux verges, et de deux et demie de longueur, et toujours assez long pour faire un tour et demi sur les reins, où il est arrêté par une

ceinture ou une corde. Il est double sur le devant, et il tombe comme un jupon jusqu'au milieu de la jambe. La partie qui est au-dessus des reins offre plusieurs plis; en sorte que si on la développe dans toute son étendue, il y a assez d'étoffes pour envelopper et couvrir les épaules, qui restent presque toujours nues. Tel est, pour la forme, le vêtement général des deux sexes. Les insulaires, d'un rang distingué, portent seuls de grandes pièces d'étoffe et de belles nattes. Le bas peuple s'habille de pièces plus petites, et très souvent il ne porte qu'une pagne de feuilles de plantes, ou le maro, qui est un morceau d'étoffe étroit, ou une natte ressemblant à une ceinture : ils passent le maro entre leurs cuisses, et ils en couvrent leurs reins. Il paraît destiné principalement aux hommes. Ils ont divers habits pour leurs grand haivas ou fêtes, mais la forme est toujours la même; et les vêtemens les plus riches sont plus ou moins garnis de plumes rouges. Je n'ai pu savoir à quelle occasion les chefs mettent leurs chapeaux de plumes rouges. Les hommes et les femmes ont quelquefois de petits bonnets composés de différentes matières, pour se garantir le visage du soleil.

La parure des deux sexes est aussi la même. Les ornemens les plus communs sont des colliers du fruit de pandanus, ou de diverses fleurs odoriférantes; on leur donne, dans le pays, le nom gé-

néral de kahulla. Les naturels suspendent quelquefois sur leur poitrine de petites coquilles, l'aile et les os de la cuisse des oiseaux, des dents de requins, etc. Ils portent souvent, à la partie supérieure du bras, une nacre de perle bien polie, ou un anneau de la même substance sculpté; ils ont d'ailleurs des bagues d'écaille de tortues, et des bracelets.

Les lobes de leurs oreilles sont percés en deux endroits, et ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire, d'environ trois pouces de long, qu'ils introduisent par l'un des trous et qu'ils font sortir par l'autre, ou de petits roseaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre, dont les femmes se frottent tout le visage, ainsi que nos dames se mettent du rouge sur les joues, paraît être du souchet des Indes pulvérisé. Nous avons vu souvent le lobe d'une seule oreille percé d'un trou et non pas de deux.

La propreté du corps est ce qu'ils semblent préférer à tout; aussi se baignent-ils fréquemment dans les étangs, qui ne paraissent pas destinés à autre chose[1] : quoique l'eau de la plupart de ces étangs soit d'une puanteur insupportable, ils aiment mieux s'y laver que dans la mer; ils savent très

[1] On retrouve cet usage parmi les habitans des îles Carolines; ils sont accoutumés à se baigner trois fois le jour : le matin, à midi et sur le soir.

bien que l'eau salée gâte la peau; et lorsque la nécessité les oblige à prendre des bains dans l'Océan, ils ont ordinairement des cocos remplis d'une eau douce, dont ils font usage pour détruire cette impression. Ils recherchent beaucoup l'huile de la noix de coco par la même raison; non-seulement ils en jettent une quantité considérable sur leur tête et sur leurs épaules, ils ont soin de plus de s'en frotter tout le corps. Quand on n'a point vu l'effet de cette opération, on ne peut concevoir à quel point elle embellit la peau. Tous les insulaires cependant n'ont pas des moyens de se procurer de l'huile de coco, et c'est sans doute parce que le bas peuple ne s'en sert point que sa peau est moins fine et moins douce.

§ 11.

Occupations des femmes des îles des Amis. Occupations des hommes. Agriculture, construction des maisons, outils, cordages et instrumens de pêche; instrumens de musique; armes; nourriture et manière d'apprêter les alimens. Amusemens. Mariages. Cérémonies funèbres. Divinités du pays. Idées sur l'âme et sur une autre vie. Temples. Gouvernement. Hommages qu'on rend au roi. Détails sur la famille royale. Remarques sur la langue.

La vie domestique des insulaires des îles des Amis n'est pas assez laborieuse pour être fatigante, et pas assez oisive pour être accusée de paresse. La nature a été si prodigue envers eux qu'ils ont ra-

rement besoin de se livrer à beaucoup de travail; et leur activité les empêchera toujours de s'abandonner à la mollesse. Par une heureuse combinaison des circonstances, leurs occupations habituelles sont en si petit nombre et de si peu de durée qu'ils ont bien du temps pour leur récréation; le travail et les affaires ne viennent point troubler leurs amusemens, et ils ne quittent ces amusemens que lorsqu'ils en sont rassasiés.

Les occupations des femmes n'ont rien de pénible; elles font la plupart de leurs travaux dans l'intérieur de la maison; elles se trouvent chargées seules de la fabrique des étoffes. J'ai déjà décrit les procédés de cette manufacture, j'ajouterai seulement qu'il y a des étoffes de différens degrés de finesse. La plus grossière, dont ils forment de très grandes pièces, ne reçoit l'impression d'aucun modèle. Parmi les espèces les plus fines on en voit de rayées, d'autres sont à carreaux ou sur divers dessins de couleurs nuancées. Je ne dirai pas comment on applique les couleurs, car je n'ai pas été témoin de cette opération. Les étoffes en général résistent quelque temps à l'eau, mais la plus lustrée est la plus solide.

La seconde de leurs manufactures, qui est aussi confiée aux femmes, est celle des nattes, dont la texture et la beauté surpassent toutes les nattes que j'ai vues ailleurs. Quelques-unes en particulier sont

si supérieures à celles de Taïti, que les navigateurs peuvent en porter comme articles de commerce à la métropole des îles de la Société. J'en ai distingué sept ou huit sortes qui leur servent de vêtemens ou de lits, et on en trouve beaucoup d'autres destinées à des objets d'agrément ou de luxe. Ils tirent surtout ces dernières de la partie membraneuse et coriace de la tige du bananier; les nattes qu'ils portent se font avec le pandanus, qu'ils cultivent pour cela, et auquel ils ne permettent jamais de se former en tronc; les plus grossières, sur lesquelles ils dorment, viennent d'une plante appelée *ewarra*. Les femmes emploient leurs momens de loisir à des ouvrages moins importans; elles font, par exemple, une multitude de peignes, de petits paniers avec la matière première des nattes, avec la gousse fibreuse de la noix de coco, qu'elles tressent simplement ou qu'elles entrelacent de grains de verre; et ce qui sort de leurs mains a tant d'élégance et de goût, qu'un étranger ne peut s'empêcher d'admirer leur constance et leur adresse.

Le département des hommes est plus laborieux et plus étendu; ils sont chargés de l'agriculture, de la construction des maisons et des pirogues, de la pêche et d'autres choses relatives à la navigation [1]. Comme ils se nourrissent surtout de racines

[1] Le P. Cantova nous apprend que les travaux sont distribués de la même manière aux îles Carolines. La principale occupation

et de fruits cultivés, ils s'occupent sans cesse du travail de la terre, et ils semblent avoir porté l'agriculture au degré de perfection que permet l'état où ils se trouvent. J'ai déjà parlé du vaste terrain qu'occupent les champs de bananiers; les districts plantés d'ignames ne sont pas en moindre quantité: ces deux articles réunis sont, à l'égard du reste, dans la proportion de dix à un. S'il s'agit de planter des bananiers ou des ignames, ils creusent de petits trous, et ils ont soin d'extirper à l'entour l'herbe qui y croît : ces gramens ne tardent pas, dans un pays aussi chaud, à être privés de leur force végétative, et leurs détrimens deviennent bientôt un bon marnage. Les instrumens qu'ils emploient, et qu'ils appellent *hooo,* sont tout uniment des pieux de différentes longueurs, selon le degré de profondeur qu'ils veulent donner à la fouille. Les hooos sont aplatis et tranchans sur un bord de l'une des extrémités; les plus grands portent un morceau de bois fixé transversalement, afin de le presser contre terre avec le pied d'une manière plus aisée. Quoique leur largeur ne soit pas de plus de deux à quatre pouces, c'est le seul instrument dont ils se servent pour fouiller et planter un ter-

des hommes, dit-il, est de construire des barques, de pêcher et de cultiver la terre. L'affaire des femmes est de faire la cuisine, de mettre en œuvre une espèce de plante sauvage et un arbre pour en faire de la toile.

rain qui renferme un grand nombre d'arpens. Les plantations de bananiers et d'ignames se trouvent rangées de manière qu'on aperçoit des lignes régulières et complètes, de quelque côté qu'on jette les yeux.

Les cocotiers et les arbres à pain sont dispersés sans aucun ordre, et ils ne semblent point donner de peine lorsqu'ils ont atteint une certaine hauteur. On peut dire la même chose d'un grand arbre qui produit une multitude de grosses noix arrondies et comprimées appelées *eeefee*, et d'un arbre plus petit qui porte une noix ovale avec deux ou trois amandes triangulaires, coriaces et insipides; celui-ci est appelé *mabba*, et les naturels le plantent souvent autour de leurs maisons.

En général le kappe forme des plantations assez vastes, mais irrégulières. Les mawhahas sont entremêlés parmi d'autres productions, ainsi que le jeejee et les ignames. J'ai remarqué fréquemment des ignames dans les intervalles des bananiers. Les cannes de sucre occupent ordinairement peu de terrain, et elles ne sont pas clair-semées. Le mûrier-papier dont les naturels tirent leurs étoffes est planté sans ordre, mais ils lui laissent l'espace nécessaire à sa croissance, et ils ont soin de nettoyer ses environs. Le pandanus est la seule plante qu'ils cultivent d'ailleurs pour leurs manufactures; les différens pieds sont communément rangés sur une

ligne très serrée aux bords des champs mis en culture. Le pandanus cultivé leur paraît si supérieur à celui qui vient naturellement qu'ils lui donnent un nom particulier, d'où il résulte qu'ils connaissent très bien les améliorations que produit la culture.

Il faut observer que cette peuplade, qui montre beaucoup de goût et d'esprit en plusieurs choses, en montre peu dans la construction de ses maisons; au reste, l'exécution en est moins défectueuse que la forme. Celles du bas peuple sont de pauvres cabanes très petites, et elles garantissent à peine de la rigueur du temps. Celles des insulaires d'un rang distingué sont plus grandes et mieux abritées, mais elles devraient être meilleures. Une maison de moyenne grandeur a environ trente pieds de long, vingt de large et douze de hauteur; c'est, à proprement parler, un toit couvert de chaume, soutenu par des poteaux et des solives disposés d'une manière très judicieuse; le plancher, qui est de la terre battue, se trouve un peu élevé et revêtu d'une natte forte et épaisse qu'on tient très propre. La plupart sont fermées du côté du vent, et quelques-unes dans plus des deux tiers de leur circonférence, avec de grosses nattes ou des branches de cocotier entrelacées : ces branches descendent des bords du toit jusqu'à terre, et elles servent ainsi de murailles. Une autre natte grossière et forte, d'en-

viron deux pieds et demi ou trois pieds de largeur, courbée en demi-cercle et posée de champ, dont les extrémités touchent le côté de la maison, renferme un espace où couchent le maître et la maîtresse du ménage. La femme s'y tient la plus grande partie de la journée ; le reste de la famille couche sur le plancher sans avoir aucune place fixe : les hommes et les femmes qui ne sont pas mariés y sont éloignés les uns des autres ; si la famille est nombreuse, il y a de petites huttes contiguës à la maison où les domestiques se retirent la nuit, en sorte que leur intérieur est aussi réservé et aussi décent qu'il peut l'être.

J'ai déjà dit qu'ils dorment sur des nattes; les vêtemens qu'ils portent le jour leur tiennent lieu de couvertures pendant la nuit. La liste de leurs meubles n'est pas longue; ils ont un bol ou deux dans lesquels ils font la kava, un petit nombre de gourdes, des coques de cocos, de petites escabelles de bois qui leur servent de coussins, et quelquefois une escabelle plus grande sur laquelle s'assied le chef ou le maître de la maison.

La seule raison plausible que je puisse donner de leur dédain pour les ornemens de l'architecture de leurs chaumières, c'est qu'ils aiment passionnément à se tenir en plein air. Ils ne mangent guère dans leurs maisons ; ils y couchent, ils s'y retirent lorsque le temps est mauvais, et c'est tout l'usage

qu'ils semblent en faire. Le bas peuple, qui passe une grande partie de sa vie autour des chefs, n'y va ordinairement que dans le dernier cas.

Leurs soins et leur dextérité pour ce qui a rapport à l'architecture navale, si je peux employer ce nom, excusent la négligence que je viens de leur reprocher. La relation de mon second voyage donne la description de leurs pirogues et de leur manière de les construire ou de les manœuvrer; j'y renvoie les lecteurs.

Des haches de cette pierre noire et polie qu'on trouve en abondance à Toofoa, des dents de requin fixées sur de petits manches qui tiennent lieu de tarières, des limes composées de la peau grossière d'une espèce de poisson, attachées à des morceaux de bois aplatis, plus minces d'un côté que de l'autre, et garnis aussi d'un manche, sont les seuls outils dont ils se servent pour construire leurs pirogues. Ces embarcations, qui sont les plus parfaits de leurs ouvrages mécaniques, leur coûtent beaucoup de temps et de travail, et on ne doit pas s'étonner s'ils en prennent tant de soin. Ils les construisent et ils les gardent sous des hangars; et lorsqu'ils les laissent sur la côte, ils couvrent la partie supérieure de feuilles de cocotier, afin de la garantir du soleil.

Si j'en excepte diverses coquilles, qui tiennent lieu de couteaux, ils n'emploient jamais d'autres

outils. Au reste ils ne doivent sentir la faiblesse et l'incommodité de leurs instrumens que dans la construction des pirogues ou la fabrique de quelques-unes de leurs armes, car ils ne font guère d'ailleurs que des meubles de pêche et des cordages.

Ils tirent leurs cordages des fibres de la gousse de coco; ces fibres n'ont que neuf ou dix pieds de long, mais ils les joignent l'une à l'autre en les tordant; ils en font ainsi des ficelles de l'épaisseur d'une plume et d'une très grande longueur, qu'ils roulent en pelotes et qu'ils réunissent ensuite pour avoir de gros cordages. Leurs lignes de pêche sont aussi fortes et aussi unies que les meilleures des nôtres. De grands et de petits hameçons forment le reste de leur attirail de pêche; les derniers sont en entier de nacre de perles, mais les premiers sont seulement recouverts de cette matière. La pointe des uns et des autres est ordinairement d'écaille de tortue; celle des petits est simple, et celle des grands barbelée. Ils prennent avec les grands des bonites et des albicores; pour cela, ils adaptent un roseau de bambou, de douze ou quatorze pieds de long; l'hameçon suspendu à une ligne de la même longueur. Le bambou est assujetti par une pièce de bois entaillée posée à l'arrière de la pirogue, et à mesure que l'embarcation s'avance, elle traîne sur la surface de la mer, sans autre appât

qu'une touffe de lin qui se trouve près de la pointe. Ils possèdent aussi une multitude de petites seines dont quelques-unes sont d'une texture très délicate; ils s'en servent pour pêcher dans les trous des récifs au moment du reflux.

Leurs autres ouvrages mécaniques sont surtout des flûtes de roseau composées, des flûtes simples, des armes de guerre, et ces escabelles qui leur tiennent lieu de coussins. Les flûtes composées ont huit, neuf ou dix roseaux placés parallèlement, mais dans une progression qui n'est pas régulière, car les plus longs sont quelquefois au milieu, et il y en a plusieurs de la même longueur. Je n'en ai vu aucun qui donnât plus de six notes; ils paraissent incapables d'en tirer une musique dont nos oreilles puissent distinguer les divers sons. Les flûtes simples sont des morceaux de bambou fermés aux deux bouts et garnis de six trous, deux desquels sont voisins des extrémités; en jouant ils ne font usage que de deux trous du milieu, et de l'un de ceux de l'extrémité. Ils bouchent la narine gauche avec le pouce de la main gauche, et, avec la narine droite, ils soufflent dans le trou de l'extrémité : ils mettent le doigt du milieu de la main gauche sur le premier trou de la gauche, et l'index de la droite sur le trou inférieur de ce côté : ainsi, avec trois notes seulement, ils produisent une musique simple et agréable qu'ils varient beaucoup

plus qu'on ne le croirait, vu l'imperfection de leur instrument. Ils ne paraissent pas goûter notre musique qui est si compliquée; et cela vient peut-être de l'habitude d'entendre la leur, qui est composée de si peu de notes. Au reste, ils trouvent du plaisir à des chants plus grossiers encore que les leurs, car nous remarquâmes qu'ils écoutaient avec intérêt ceux de nos deux Zélandais, lesquels poussaient des sons forts qui n'avaient rien de mélodieux ou de musical.

Les armes qu'ils fabriquent sont des massues de différentes espèces dont la sculpture est très longue, des piques et des dards. Ils ont des arcs et des flèches qui semblent destinés seulement à leurs plaisirs, à la chasse des oiseaux, par exemple, et non pas à tuer leurs ennemis. Les escabelles ont à peu près deux pieds de long, quatre ou cinq pouces d'élévation et environ quatre pouces de largeur; elles se courbent dans le milieu, et elles portent sur quatre forts jambages qui ont des pieds circulaires: elles sont d'un seul morceau de bois noir ou brun, bien poli et incrusté d'ivoire. Ils incrustent également d'ivoire les manches de leurs chasse-mouches qu'ils sculptent d'ailleurs. Ils font avec de l'os de petites figures d'hommes, d'oiseaux et d'autres choses, travail qui doit être difficile, car ils n'emploient qu'une dent de requin.

Les ignames, les bananes et les noix de coco

forment la plus grande partie des végétaux dont ils se nourrissent; les cochons, les volailles, les poissons et les coquillages de toute espèce sont les principaux articles de leur nourriture animale, mais le bas peuple mange des rats. L'igname, la banane, le fruit à pain, le poisson et les coquillages deviennent leur ressource habituelle aux diverses époques de l'année; les cochons, les volailles et les tortues paraissent être des friandises extraordinaires réservées pour les chefs. L'intervalle entre les saisons des végétaux doit être quelquefois considérable, car ils préparent une sorte de pain de banane, qu'ils tiennent en réserve : pour cela ils déposent les fruits sous terre avant qu'ils soient mûrs, et ils les y laissent jusqu'au moment de la fermentation; ils les en tirent alors, et ils en font de petites boules si aigres et de si mauvaise qualité, qu'ils préféraient souvent notre pain, quand même il était un peu moisi.

En général ils cuisent leurs alimens au four de la même manière qu'à Taïti, et ils ont l'art de tirer de quelques fruits différens mets que la plupart d'entre nous jugèrent très bons. Je ne les ai jamais vus faire usage d'aucune espèce de sauce, ou boire à leur repas autre chose que de l'eau ou du jus de coco : ils ne boivent la kava que le matin. Leur cuisine ou leur manière de manger sont malpropres; en général ils posent leurs alimens

sur la première feuille qu'ils rencontrent, quelque sale qu'elle soit; mais la nourriture destinée aux chefs se met communément sur des feuilles vertes de bananier. Quand le roi faisait un repas, il était servi par trois ou quatre personnes : l'une découpait, une seconde divisait en bouchées les gros morceaux, et d'autres étaient prêtes à offrir les noix de coco et les diverses choses dont il pouvait avoir besoin. Je n'ai jamais rencontré de nombreux convives dînant ensemble, ou mangeant à la même portion : lors même qu'ils paraissent réunis pour un repas, on divise les mets en grosses portions destinées à un certain nombre; ces grosses portions se subdivisent, en sorte qu'il est rare de trouver plus de deux ou trois naturels qui mangent ensemble. J'ai déjà dit que les femmes ne sont point exclues des repas des hommes; mais il y a des classes d'insulaires qui ne peuvent ni manger ni boire ensemble. Cette distinction commence au roi et je ne sais pas où elle finit.

Je jugeai qu'ils n'ont point d'heure fixe pour leur repas. Au reste, il faut observer que durant notre séjour parmi eux, leur assiduité auprès de nous dérangea beaucoup leur manière de vivre habituelle. Si nous ne nous sommes pas trompés dans nos observations, les naturels d'un rang supérieur ne prennent que la kava, le matin, et les autres mangent peut-être un morceau d'igname;

mais il nous a semblé qu'ils mangent tous quelque chose dans l'après-midi. Il est vraisemblable que l'usage de faire un repas pendant la nuit est assez commun, et, que, interrompant ainsi leur sommeil, ils dorment souvent le jour. Ils vont se coucher avec le soleil, et ils se lèvent avec l'aurore [1].

Ils aiment beaucoup à se réunir : il est très commun de ne trouver personne dans les maisons; les maîtres du logis sont chez leurs voisins, ou plutôt au milieu d'un champ des environs, où ils s'amusent à causer, et où ils prennent d'autres divertissemens. Des chants, des danses et de la musique, exécutés par des femmes, forment surtout leurs amusemens particuliers. Lorsque deux ou trois femmes chantent à la fois, et font claquer leurs doigts, on donne à ce petit concert le nom d'*oobai;* mais lorsqu'elles sont en plus grand nombre, elles se divisent en groupes qui chantent sur différentes clefs, et qui produisent une musique agréable, ce qu'on appelle *heeve,* ou *haiva.* Les naturels varient également les sons de leurs flûtes; et pour faire plusieurs parties, ils emploient des instrumens de diverses longueurs, mais leurs danses approchent beaucoup de celles qu'ils exécutent en public. Les danses des hommes, si tou-

[1] Cantova dit aussi des habitans des îles Carolines : « Ils prennent leur repas dès que le soleil est couché, et ils se lèvent avec l'aurore. »

tefois, on peut ici faire usage de ce terme, ne consistent pas surtout dans le mouvement des pieds comme les nôtres, mais on y remarque mille mouvemens de la main que nous ne pratiquons pas. Chacun de ces mouvemens a une aisance et une grâce qu'il est impossible de décrire ou de faire concevoir à ceux qui ne les ont point vus. Il n'est pas besoin de rien ajouter à ce que j'ai dit sur ce point dans le récit des fêtes qu'on nous donna aux îles des Amis.

J'ignore si la durée de leur mariage est assurée par une sorte de contrat solennel; mais je puis dire que le gros du peuple se contente d'une femme. Les chefs, néanmoins, en ont ordinairement plusieurs [1]; au reste, il sembla à quelques-uns d'entre nous qu'une seule était regardée comme la maîtresse de la famille.

Nous jugeâmes d'abord qu'ils n'estiment pas beaucoup la vertu des femmes, et nous nous attendions à voir souvent des infidélités conjugales; mais nous étions bien loin de leur rendre justice. Je ne sache pas qu'il se soit commis une infidélité de cette espèce durant notre séjour : les femmes des premiers rangs qui ne sont point mariées ne

[1] Cantova dit des habitans des îles Carolines : « La pluralité des femmes est non-seulement permise à tous ces insulaires, elle est une marque d'honneur et de distinction. Le tamole de l'île d'Huoguoleu en a neuf. »

prodiguèrent pas plus leurs faveurs. Il est vrai que la débauche se montra d'ailleurs : peut-être même, relativement à la population, est-elle plus commune ici que dans les autres pays; mais il me parut que les femmes qui s'y livraient étaient en général, si elles n'étaient pas toutes, des classes inférieures; et celles qui permirent des familiarités à nos gens faisaient le métier de prostituées.

Le chagrin et la douleur que cause à ces insulaires la mort de leurs amis ou de leurs compatriotes est la meilleure preuve de la bonté de leur caractère; pour me servir d'une expression commune, leur deuil ne consiste pas en paroles, mais en actions; car, indépendamment du tooge, dont j'ai déjà parlé, ils se donnent des coups de pierre sur les dents, ils s'enfoncent une dent de requin dans la tête, jusqu'à ce que le sang en sorte à gros bouillons; ils se plongent une pique dans l'intérieur de la cuisse, dans le flanc au-dessous des aisselles, et dans la bouche à travers les joues. Ces violences supposent un degré extraordinaire d'affection, ou des principes de superstition très cruels: leur système religieux doit y contribuer; car elles sont quelquefois si universelles, que la plupart de ceux qui se maltraitent si rudement ne peuvent connaître la personne qu'on pleure. Nous vîmes, par exemple, les insulaires de Tongatabou pleurer ainsi la mort d'un chef de Vavaoo, et nous fûmes

témoins d'autres scènes pareilles. Il faut observer que leur douleur ne se porte aux derniers excès qu'à la mort de ceux qui étaient très liés avec les pleureurs. Quand un naturel meurt, on l'enterre, après l'avoir enseveli à la manière des Européens, dans des nattes et des étoffes. Les fiatookas semblent être des cimetières réservés aux chefs; mais le bas peuple n'a point de sépulture particulière [1]. Je ne puis décrire les cérémonies funèbres qui ont lieu immédiatement après l'enterrement, mais il y a lieu de croire qu'ils en pratiquent quelques-unes; car on nous apprit, comme je l'ai déjà raconté, que les funérailles de la femme de Mareewagee seraient suivies de diverses cérémonies, que ces cérémonies dureraient cinq jours, et que chacun des principaux personnages de l'île y assisterait.

La durée et l'universalité de leurs deuils annoncent qu'ils regardent la mort comme un très grand mal : ce qu'ils font pour l'éloigner le prouve d'ailleurs. Lorsque j'abordai sur ces îles, en 1773, je m'aperçus qu'il manquait aux naturels un des petits doigts de la main, et souvent tous les deux :

[1] Le P. Cantova dit en parlant des naturels des îles Carolines : « Lorsqu'il meurt quelque personne d'un rang distingué, ou qui leur est chère par d'autres endroits, ses obsèques se font avec pompe. Il y en a qui renferment le corps du défunt dans un petit édifice de pierre, qu'ils gardent en dedans de leurs maisons, d'autres les enterrent loin de leurs habitations. »

on ne me rendit pas alors un compte satisfaisant de cette mutilation ; mais on m'apprit cette fois qu'ils se coupent les petits doigts lorsqu'ils ont une maladie grave, et qu'ils se croient en danger de mourir : ils supposent que la Divinité, touchée de ce sacrifice, leur rendra la santé. Ils font l'amputation avec une hache de pierre. Nous en vîmes à peine un sur dix qui ne fût pas mutilé de cette manière : ces petits doigts de moins produisent un effet désagréable, surtout quand ils les coupent si près, qu'ils enlèvent une partie de l'os de la main, ce qui arrive quelquefois [1].

En voyant avec quelle rigueur ils pratiquent quelques-unes de leurs cérémonies funèbres ou religieuses, on est tenté de croire qu'ils cherchent à assurer leur bonheur au-delà du tombeau, mais ils n'ont guère en vue que des choses purement temporelles; car ils semblent avoir peu d'idée des châtimens d'une autre vie, à la suite des fautes commises dans ce monde. Ils pensent néanmoins qu'ils méritent d'être punis sur la terre, et ils n'oublient rien de ce qui peut mériter la bienveillance de leur dieu.

Ils donnent le nom de Kallafootonga à l'auteur suprême de la plupart des choses; ils disent que

[1] Il est très commun de voir le bas peuple se couper une des jointures du petit doigt lorsque les chefs dont ils dépendent sont malades.

c'est une femme, qu'elle réside au ciel, qu'elle dirige le tonnerre, les vents et la pluie, et en général toutes les variations du temps; ils imaginent que, lorsqu'elle est fâchée contre eux, les récoltes sont mauvaises; que la foudre détruit une multitude de corps; que les hommes sont en proie à la maladie, à la mort; aussi bien que les cochons et les autres animaux; et que, si la colère de Kallafootonga diminue, tout rentre dans l'ordre naturel: il paraît qu'ils comptent beaucoup sur l'efficacité de leurs efforts pour l'apaiser. Ils admettent plusieurs dieux inférieurs; ils nous parlèrent en particulier du dieu des nuages et de la brume, et de quelques-uns qui habitent les cieux. Celui qui occupe le premier rang et qui a le plus d'autorité est chargé du gouvernement de la mer et de ses productions; ils croient qu'il y a dans l'Océan, comme au ciel, plusieurs potentats inférieurs.

Toutes les îles de ce groupe n'adoptent pas cependant le même système religieux; car le dieu suprême de Hapaee, par exemple, est appelé *Alo-Alo*, et il y a des îles qui adorent deux ou trois divinités particulières. Au reste ils se forment des idées très absurdes sur la puissance et les attributs de ces êtres supérieurs, qui, selon leur croyance, prolongent seulement jusqu'à la mort les soins qu'ils prennent des hommes.

Toutefois ils ont des principes sains sur la spiri-

tualité et l'immortalité de l'âme. Ils lui donnent le nom de vie, ou de principe vivant, ou, ce qui est plus conforme à leur système général de mythologie, d'*Otooa*, c'est-à-dire d'une divinité, ou d'un être invisible. Ils croient qu'immédiatement après le trépas les âmes des chefs se séparent de leurs corps, et qu'elles vont dans un endroit appelé *Boolootoo*, où elles rencontrent le dieu Gooleho. Il paraît que ce Gooleho est la mort personnifiée; car ils avaient coutume de nous dire : « Vous et « les hommes de Feejee vous êtes soumis à la puis- « sance et à l'autorité de Gooleho. » En nous associant ainsi à une peuplade qu'ils redoutent, ils voulaient nous faire un compliment, et reconnaître notre supériorité. Personne n'a jamais vu le pays de Gooleho, qui est le rendez-vous général de tous les morts : nous jugeâmes cependant qu'ils le placent à l'ouest de Feejee; que ceux qui y arrivent une fois vivent à jamais, ou, pour me servir de leurs expressions, qu'ils ne sont plus soumis à la mort, et qu'ils y trouvent en abondance celles des productions de leur pays qu'ils aiment le mieux. Quant aux âmes des classes inférieures du peuple, elles subissent une sorte de transmigration, ou, s'il faut me servir de leur langage, elles sont mangées par un oiseau appelé *loata*, qui voltige autour des cimetières.

Je crois pouvoir assurer qu'ils n'adorent aucun

ouvrage de leurs mains, ou aucune partie visible de la création. Ils n'offrent pas à leurs dieux, comme les Taïtiens, des cochons, des chiens et des fruits, à moins que ce ne soit d'une manière emblématique : car nous n'aperçûmes rien de pareil dans leurs moraïs; mais il m'est démontré qu'ils leur offrent des sacrifices humains. Leurs moraïs ou fiatookas (on leur donne ces deux noms et surtout le dernier) servent en même temps, de cimetières et de temples, ainsi qu'aux îles de la Société, et en diverses parties du globe. Quelques-uns nous parurent destinés seulement aux sépultures ; ils étaient petits, et inférieurs aux autres à tous égards.

Nous ne pouvons parler que de la forme générale du gouvernement des îles des Amis. Il règne parmi eux une subordination qui ressemble au système féodal de nos ancêtres ; au reste, j'avoue que je ne connais pas même imparfaitement les subdivisions de l'autorité, les parties intégrantes de l'administration, et l'enchaînement de ces parties d'où résulte un corps politique. Quelques insulaires m'ont dit que le pouvoir du roi est illimité, et qu'il est le maître de la propriété et de la vie de ses sujets; mais le petit nombre d'observations qui se sont offertes à nous sur ce point sont plus contraires que favorables à l'idée d'un gouvernement despotique. Mareewagee, le vieux Toobou et Feenou agissaient comme de petits souverains, et

ils traversaient fréquemment les mesures du roi dont ils excitaient les plaintes. La cour de ces deux chefs, les plus puissans du pays, était aussi brillante que celle du monarque : nous comptions après eux Feenou et le fils de Mareewagee. Si les grands personnages ne sont pas soumis au pouvoir despotique du roi, il nous fut démontré assez souvent que la propriété et la sûreté personnelle du bas peuple sont à la merci des chefs dont ils dépendent.

Il y a à Tongatabou une multitude de districts: nous apprîmes les noms de plus de trente. Chacun de ces cantons a un chef particulier, qui termine les différends, et qui rend la justice; mais il nous a été impossible de connaître avec quelque précision l'étendue de leur pouvoir, ou les règles qu'ils suivent pour proportionner les châtimens aux délits. La plupart de ces chefs ont dans les autres îles des domaines d'où ils tirent des subsides. Nous savons du moins que le roi reçoit de Tongatabou, à certaines époques, le produit de ses domaines éloignés. Cette île est la résidence principale, et elle paraît être aussi celle de tous les personnages d'importance des îles des Amis. Les naturels l'appellent ordinairement la *terre des Chefs*, et ils nomment les îles subordonnées les *terres des Serviteurs*.

Le bas peuple ne se contente pas de donner à

ces chefs le titre de seigneurs de la terre; ils les appellent en outre seigneurs du soleil et du firmament. Les membres de la famille du roi prennent le nom de Futtafaihe, c'est-à-dire celui d'un de leurs dieux qui est vraisemblablement leur protecteur, et peut-être leur ancêtre commun. Toutefois le souverain n'a d'autre titre que celui de *tooee-tonga.*

Les naturels gardent en présence de leurs chefs, et surtout du roi, une décence vraiment admirable. Lorsque le monarque s'assied chez lui, ou en dehors de sa maison, tous les gens de sa suite s'asseyent en même temps, et forment un cercle devant lui; mais ils ne manquent jamais de laisser entre le prince et eux un espace libre, que personne n'ose traverser sans avoir une affaire particulière. On ne peut non plus passer ou s'asseoir derrière lui, et même près de lui, qu'avec son ordre ou sa permission; et comme on nous accorda souvent ce privilége, il n'est pas besoin de citer d'autres preuves du respect que nous leur inspirions. Lorsqu'un des naturels veut parler au roi, il s'approche et il s'assied aux pieds du souverain; il s'explique en peu de mots, et quand il a reçu une réponse, il va reprendre sa place dans le cercle. Mais si le roi parle à l'un de ses sujets, celui-ci répond de l'endroit où il se trouve et sans se lever, à moins qu'on ne lui commande quelque

chose; dans ce cas, il quitte sa place pour aller s'asseoir aux pieds du chef, les jambes croisées : ils sont si habitués à cette posture, que toute autre manière de s'asseoir leur est désagréable [1]. Celui qui parlerait ici debout au roi serait réputé aussi grossier que les hommes qui, parmi nous, se tiendraient assis et le chapeau sur la tête en adressant la parole à leur supérieur, placé debout et découvert.

Aucune des nations du monde les plus civilisées ne semble surpasser celle-ci dans le bon ordre de ses assemblées, dans l'empressement avec lequel elle obéit à ses chefs, dans l'harmonie qui règne parmi toutes les classes du peuple, et qui les dirige comme si elles ne formaient qu'un seul homme mené par des principes invariables. On est frappé surtout de cette régularité de conduite lorsque les chefs haranguent une troupe d'insulaires, ce qui arrive souvent : l'auditoire garde le plus profond silence durant le discours, il prête une attention qu'on ne trouve pas dans nos sénats, où l'on agite les questions les plus intéressantes et les plus sérieuses. Quel que fût le sujet d'un discours, nous n'avons jamais vu l'un des auditeurs montrer de l'ennui ou du déplaisir, ou rien qui annonçât le

[1] Cette manière de s'asseoir est particulière aux hommes; lorsque les femmes sont assises elles ont toujours les jambes jetées un peu sur le côté.

désir de s'opposer à la volonté de celui qui avait le droit de donner des ordres. Telle est même la force de ces lois verbales, si je puis les appeler ainsi, qu'un des chefs fut étonné de ce qu'on avait agi contre de pareils ordres dans une occasion où il me parut que le délinquant n'avait pu en être informé assez tôt pour s'y soumettre [1].

Quelques-uns des chefs les plus puissans le disputent au roi en ce qui regarde l'étendue des domaines; mais la dignité de son rang et les marques de respect qu'il reçoit des diverses classes du peuple le mettent bien au-dessus d'eux. En vertu d'un privilége particulier de sa souveraineté, il n'a point le corps piqueté; il n'est pas circoncis, comme le sont ses sujets; quand il se montre en public, tous ceux qu'il rencontre doivent s'asseoir jusqu'à ce qu'il ait passé; les naturels ne peuvent se tenir dans un endroit qui se trouve au-dessus de sa tête, il faut au contraire qu'ils viennent se mettre sous ses pieds. On ne peut rien imaginer de plus respectueux que le cérémonial observé envers le souverain et les autres grands personnages de ces îles. Ceux qui veulent faire leur cour s'accroupissent devant le chef; ils posent leur tête sous la plante

[1] Cantova nous apprend que les naturels des îles Carolines sont aussi soumis aux ordres du tamole. Ils les reçoivent avec le plus profond respect. Ses paroles sont autant d'oracles qu'on révère.

de ses pieds, et après avoir touché d'ailleurs ses pieds avec le dedans et le revers des doigts des deux mains, ils se lèvent et ils se retirent.

Il paraît que le roi ne peut rebuter aucun de ceux qui viennent lui rendre cet hommage, appelé *moe-moea*, car le bas peuple s'avisa souvent d'user de ce triste droit lorsque le roi marchait; le prince alors était toujours contraint de s'arrêter et de tendre un de ses pieds par derrière jusqu'à ce que le courtisan eût achevé la cérémonie. Il y a des occasions où les mains qui ont touché les pieds du roi deviennent inutiles pour quelque temps, car les gens du pays sont contraints de les laver avant de les approcher d'aucune espèce d'alimens. Une pareille interdiction dans une île où il y a peu d'eau semble exposer à beaucoup d'inconvéniens, mais les naturels ne sont jamais embarrassés : ils se purifient avec une plante remplie de suc, qu'ils frottent sur leurs mains aussi bien qu'avec de l'eau douce. Quand leurs mains ont besoin de cette purification ils disent qu'ils sont *tabou-rema : tabou* signifie en général ce qui est défendu, et *rema* signifie main.

Si le tabou vient des hommages rendus aux chefs, il est aisé de le faire disparaître, comme je le disais tout à l'heure; mais il y a des occasions où il dure un certain temps. Nous avons vu souvent des femmes tabou-rema auxquelles on mettait les mor-

ceaux dans la bouche [1]. A la fin de l'époque fixée pour la durée de la souillure elles se lavent dans un des bains du pays, c'est-à-dire dans des trous boueux remplis communément d'une eau saumâtre. Elles vont ensuite trouver le roi, et après lui avoir rendu leurs devoirs selon le cérémonial usité, elles prennent un des pieds du prince, qu'elles appliquent sur leur poitrine, sur leurs épaules et sur d'autres parties de leur corps. Le roi les baise aux deux épaules, et elles se retirent bien purifiées. Omaï m'a assuré qu'alors elles vont toujours auprès du roi, mais je n'ose le garantir; si cela est, on expliquera peut-être pourquoi il voyage presque sans cesse de Tongatabou aux îles voisines. Je l'ai vu deux ou trois fois purifier des femmes; j'ai assisté aussi à une purification semblable qu'opéra Feenou pour une de ses épouses; mais, Omaï n'étant pas avec moi, je ne pus savoir à quelle occasion.

Le mot *tabou* a une signification très étendue, ainsi que je l'ai déjà fait observer. Les naturels donnent aux sacrifices humains le nom de *tangata-tabou;* et lorsqu'il n'est pas permis de manger ou de se servir d'une telle chose, ils disent qu'elle est *tabou.* Ils nous apprirent en outre que si le roi entre dans une maison appartenant à un de ses

[1] Le capitaine Portlock a reconnu un usage analogue dans le groupe des îles Sandwich.

sujets, cette maison est *tabou*, et que le propriétaire ne peut plus l'habiter; en sorte que le prince trouve dans ses voyages des maisons particulières qui lui sont destinées. Le vieux Toobou présidait, durant notre relâche, au *tabou;* c'est-à-dire, si Omaï ne se trompa pas, lui et ses députés étaient inspecteurs de toutes les productions de l'île; ils veillaient à ce que chaque insulaire cultivât sa portion de terrain; ils désignaient ce qu'on pouvait manger, et ce dont il fallait s'abstenir. Ces sages dispositions préviennent la famine, mettent en culture une quantité suffisante de terres, et empêchent la dissipation des récoltes.

D'après un autre règlement, qui n'est pas moins sage, ils ont une sorte d'officier de police. Feenou était chargé de ce département durant notre séjour. On nous dit que la punition de ceux qui commettaient des délits envers l'État ou envers les individus dépendait de lui. Il était d'ailleurs généralissime des troupes, et il commandait les guerriers appelés au combat; mais, selon le témoignage unanime de tous les insulaires, il exerce rarement cette dernière fonction. Le roi prit souvent la peine de nous informer de l'étendue du pouvoir de ce magistrat; il nous dit, entre autres choses, que s'il devenait jamais un méchant homme, il serait tué par Feenou. Je cherchai à deviner le sens de cette expression de *méchant homme*, et je

jugeai que, si Poulaho s'écartait dans son administration des lois et des coutumes, Feenou recevrait des autres chefs, et du peuple en général, l'ordre de mettre à mort le monarque. Il paraît clair qu'un souverain soumis à de pareilles entraves, et dont les abus d'autorité sont punis de mort, ne peut être appelé un roi despotique.

Lorsqu'on réfléchit sur la multitude d'îles qui composent ce petit État, et sur la distance à laquelle elles se trouvent du siége du gouvernement, il semble que les sujets doivent essayer fréquemment de secouer le joug et d'acquérir l'indépendance; mais les naturels nous dirent que ces révoltes n'arrivent jamais. Parmi les raisons qui contribuent à une pareille tranquillité, il faut peut-être compter la résidence à Tongatabou de tous les chefs puissans. La célérité des opérations du gouvernement maintient aussi la dépendance des autres îles, car, s'il paraissait sur quelques-unes un séditieux qui eût la faveur du peuple, Feenou, ou le magistrat chargé de la police, serait envoyé tout de suite dans le pays des factieux avec ordre de le tuer. De cette manière ils étouffent les rébellions dès leurs commencemens.

Il y a parmi les chefs ou parmi ceux qui en prennent le nom autant de classes diverses que parmi nous; mais ceux de ces chefs qui possèdent de vastes districts sont en petit nombre; les autres

relèvent d'un supérieur que j'appellerais le principal baron si je voulais me servir des termes de la langue féodale. On m'a dit qu'à la mort d'un insulaire sa succession entière appartient au roi ; que le monarque est néanmoins dans l'usage de la donner au fils aîné du défunt, à condition que celui-ci pourvoira aux besoins du reste des enfans. Le fils du roi n'enlève pas à son père, comme à Taïti, dès le moment où il vient au monde, le titre et les honneurs de la royauté, mais il en hérite ; en sorte que la forme du gouvernement est monarchique et héréditaire.

D'après ce que nous avons dit du roi actuel, il est naturel de penser qu'il se trouve le premier personnage de ces îles; nous avons vu cependant des choses qui ne nous permettent pas de le croire, et nous en fûmes très surpris. Latooliboolo, qu'on m'avait indiqué comme le roi, lorsque j'arrivai à Tongatabou en 1773, et trois femmes, sont, à quelques égards, supérieurs à Poulaho. Nous demandâmes ce qu'étaient donc ces personnages extraordinaires, distingués par le nom et le titre de *tammaha* [1] : on nous répondit que le dernier roi, père de Poulaho, avait une sœur d'un rang égal au sien, et plus âgée que lui; que cette sœur eut un

[1] *Tamoloa* signifie chef dans le dialecte de Hamao, et, en changeant une seule lettre, dont l'articulation n'est pas très marquée, on fait *tammaha*.

fils et deux filles, d'un homme qui arriva de l'île de Feejee, et que ces trois enfans, ainsi que leur mère, étaient supérieurs au roi en dignité. Nous nous efforçâmes en vain de découvrir la cause de cette prééminence singulière des *tammaha;* nous ne pûmes la savoir.

La langue des îles des Amis a la plus grande affinité avec les idiomes de la Nouvelle-Zélande, de Wateeoo et de Mangia, et par conséquent avec celui de Taïti et des îles de la Société. Elle emploie en bien des occasions les mêmes mots que le dialecte de l'île des Cocos. La prononciation diffère souvent beaucoup, il est vrai, de celle de la Nouvelle-Zélande et de Taïti; mais il y a un plus grand nombre de mots exactement les mêmes, ou si peu altérés qu'on explique d'une manière satisfaisante leur origine commune L'idiome des îles des Amis est assez riche pour énoncer toutes les idées des insulaires; et nous avons eu des preuves multipliées qu'il s'adapte aisément au chant ou au récitatif, qu'il est même assez harmonieux dans la conversation. Ses élémens sont peu nombreux, si nous pouvons en juger d'après nos faibles connaissances; et quelques-unes de ses règles se trouvent conformes à celles des idiomes perfectionnés: nous y observâmes, par exemple, les différens degrés de comparaison dont se sert le latin; mais nous n'y aper-

çûmes pas de variétés dans les terminaisons des noms et des verbes.

Nous sommes venus à bout de recueillir trois ou quatre cents mots; et, parmi ces mots, il y en a qui expriment les nombres jusqu'à cent mille : les naturels ne comptent jamais par-delà ce terme. Il paraît qu'ils en sont incapables, car nous observâmes que, arrivés à ce point, ils se servent ordinairement d'un mot qui désigne un nombre indéfini.

TROISIÈME SECTION.

RELACHE A TAÏTI ET AUX ÎLES DE LA SOCIÉTÉ. SUITE DU VOYAGE JUSQU'A NOTRE ARRIVÉE SUR LA CÔTE D'AMÉRIQUE.

§ 1.

Observation d'une éclipse de lune. Découverte de l'île Toobouai. Sa situation, son étendue et son aspect. Entrevues avec les habitans. Description de leur figure, de leurs vêtemens et de leurs pirogues. Arrivée à Oheitepeha, l'une des baies de Taïti. De quelle manière Omaï est reçu. Imprudence de sa conduite. Entrevue avec le chef du district d'Oheitepeha. L'olla ou le dieu de Bolabola. Arrivée dans la baie de Matavaï.

On a vu plus haut à quelle époque nous quittâmes les îles des Amis, et je reprends la suite de mon journal. Le 17 juillet, à huit heures du soir, le centre d'Eaoo nous restait au nord-est-quart-nord, à trois ou quatre lieues. Le vent soufflait alors de l'est grand frais. J'en profitai pour marcher au sud jusqu'à six heures et demie du matin du jour suivant.

Je continuai à m'étendre à l'est-sud-est, sans rien apercevoir qui mérite d'être cité. Le 30 nous nous trouvions par 28 degrés 6 minutes de latitude sud, et 198 degrés 23 minutes de longitude est : nous aperçûmes ici des damiers; ce furent les premiers

oiseaux que nous rencontrâmes depuis notre départ des îles des Amis.

Le 1er août nous découvrîmes une terre; elle se montra d'abord en collines détachées, qui semblaient former autant d'îles particulières; mais, en nous approchant, nous reconnûmes qu'elles étaient toutes réunies et qu'elles appartenaient à une île. Je manœuvrai sur cette terre, et nous la vîmes environnée partout d'un récif de rocher de corail qui s'étendait en quelques endroits à un mille de terre, et soumise à l'action d'un ressac élevé. Quelques personnes de l'équipage crurent apercevoir une terre au sud de celle-ci; mais cette nouvelle terre étant au vent, je ne pus m'occuper de la vérification de leur conjecture. En nous approchant, nous découvrîmes en différentes parties de la côte des insulaires qui se promenaient ou qui couraient le long du rivage; dès que nous eûmes atteint le côté sous le vent, nous les vîmes bientôt lancer à la mer deux pirogues conduites par douze hommes qui ramaient vers nous.

Je diminuai de voiles, afin de donner aux pirogues le temps de nous joindre, et au master le loisir de chercher un mouillage. A un demi-mille du récif, la sonde rapporta de quarante à trente-cinq brasses, fond de beau sable: plus près, le fond était parsemé de rochers de corail. Les deux pirogues s'étant avancées à une portée de pistolet du

vaisseau, elles s'arrêtèrent. Omaï employa ici toute son éloquence, ainsi qu'il l'avait toujours fait en des occasions pareilles, pour engager les insulaires à venir à la hanche du vaisseau : ses sollicitations et ses caresses ne purent les y déterminer. Ils ne cessèrent de nous montrer la côte avec leurs pagaies et de nous inviter à y descendre; plusieurs de leurs compatriotes, placés sur la grève, agitaient quelque chose de blanc, et nous jugeâmes qu'ils nous invitaient aussi à débarquer. Nous aurions pu mouiller, car il se trouvait un bon ancrage en dehors du récif, et en dedans une ouverture sans ressac par laquelle les pirogues étaient sorties, et où il y avait plus d'eau qu'il n'en fallait pour nos canots, s'il n'y en avait pas assez pour *la Résolution* et *la Découverte;* mais je ne crus pas devoir m'exposer à perdre l'avantage d'un vent favorable, afin d'examiner une île qui me paraissait de peu d'importance. Nous n'avions pas besoin de rafraîchissemens, et notre arrivée aux îles de la Société ayant déjà été si retardée par des contre-temps imprévus, je voulais éviter tout ce qui pourrait prolonger ce délai : m'apercevant donc que les insulaires ne s'approcheraient pas de nous davantage, je les quittai et je marchai au nord. Ils m'apprirent le nom de leur île, à laquelle ils donnaient le nom de *Toobouai.*

Elle gît par 23 degrés 25 minutes de latitude

sud, et 210 degrés 37 minutes de longitude orientale. Sa plus grande étendue n'excède pas cinq ou six milles, non compris le récif. Le récif de la bande nord-ouest se montre en morceaux détachés, entre lesquels la mer semble se briser sur la côte. Cette terre, malgré sa petitesse, offre des collines d'une élévation considérable. On voit au pied des collines une bordure étroite qui en fait tout le tour; le sol de cette bordure est aplati, et il se termine vers la mer par une grève de sable. Les collines sont couvertes de gazon ou d'autres herbages, si j'en excepte un petit nombre de rochers escarpés dont les sommets sont ornés de touffes d'arbres: les plantations sont plus nombreuses dans quelques-unes des vallées, la bordure y est revêtue partout d'arbres d'une haute taille et d'une grande force, parmi lesquels nous n'avons pu distinguer que des cocotiers et des étoa. D'après le témoignage des insulaires qui montaient les deux pirogues dont j'ai parlé, cette île a des cochons et des volailles, et elle produit les fruits et les racines qu'on rencontre sur les autres îles de cette partie de la mer du Sud.

En causant avec les insulaires qui s'approchèrent de nous, nous reconnûmes que les habitans de Toobouai parlent la langue de Taïti; d'où je conclus, sans craindre de me tromper, qu'ils viennent de la même nation. Ceux que nous aperçûmes dans les pirogues étaient forts et robustes; leur peau

avait la couleur du cuivre; leur chevelure était noire et lisse; quelques-uns la portaient nouée en touffes au sommet de la tête, et d'autres la laissaient flotter sur les épaules; leurs visages nous parurent ronds et pleins, mais peu aplatis, et leur physionomie annonçait une sorte de férocité naturelle; une pagne étroite qui enveloppait leurs reins, et qui, passant entre les cuisses, voilait les parties que cache la pudeur, composait tout leur vêtement. Plusieurs de ceux que nous vîmes assemblés sur la grève avaient une espèce d'habit blanc qui leur couvrait le corps en entier. Nous ne remarquâmes d'autres parures que des coquilles de perles suspendues sur la poitrine. L'un d'eux souffla constamment dans une grosse conque à laquelle était fixé un roseau d'environ deux pieds de longueur : il n'en tira d'abord qu'un seul ton, mais il en fit bientôt une sorte d'instrument de musique, et il répéta sans cesse deux ou trois notes qui étaient de la même force. Je ne sais pas ce qu'annonçait cette conque; mais je n'ai jamais observé qu'elle annonçât la paix.

Les pirogues me parurent avoir trente pieds de long, et deux pieds au-dessus de la surface de l'eau. L'avant se projetait un peu en saillie, et il était coupé par une entaillure horizontale, qui semblait représenter la gueule de quelque animal : l'arrière s'élevait par une courbure légère, en diminuant

peu à peu de largeur, jusqu'à la hauteur de deux ou trois pieds, et il était sculpté partout, ainsi que la partie supérieure des côtés; le reste des côtés, qui avait une direction perpendiculaire, se trouvait incrusté de coquilles blanches et plates, disposées en demi-cercles concentriques, la courbure tournée vers le haut. La première de ces embarcations portait sept hommes, et la seconde huit; les insulaires les manœuvraient avec de petites pagaies dont les pales étaient presque rondes; elles avaient chacune un balancier d'une assez grande longueur; elles marchaient quelquefois si voisines l'une de l'autre, qu'elles semblaient former un seul canot, muni de deux balanciers. Les rameurs se tournaient quelquefois vers l'arrière, et ils allaient de ce bord sans revirer. Lorsqu'ils nous virent décidés à partir, ils se tinrent debout, et ils prononcèrent tous ensemble quelques paroles d'un ton très haut; mais j'ignore si cette espèce de chant indiquait leur bienveillance ou leur inimitié; il est sûr, toutefois, qu'ils n'avaient point d'armes, et que nous ne découvrîmes pas, avec nos lunettes, que les naturels qui nous regardaient du rivage fussent armés.

En m'éloignant de cette île, je mis le cap au nord, et le lendemain 12, à la pointe du jour, nous aperçûmes l'île Maitea. Taïti se montra bientôt après. Je gouvernai sur une baie, afin de tirer des rafraîchissemens de la bande sud-est de l'île, avant

d'aller à Matavaï, où je comptais surtout embarquer des vivres.

Du moment où nous approchâmes de l'île, plusieurs pirogues, conduites chacune par deux ou trois hommes, prirent la route des vaisseaux; mais comme ces insulaires étaient des classes inférieures, Omaï ne fit point attention à eux. Les naturels ne le regardèrent pas avec plus d'empressement, et ils ne semblèrent pas même s'apercevoir qu'il fût un de leurs compatriotes; ils lui parlèrent néanmoins quelque temps. Enfin nous vîmes arriver un chef, appelé Ootee, que j'avais connu autrefois; il était beau-frère d'Omaï, et il se trouvait par hasard dans cette partie de l'île : trois ou quatre personnes, qui toutes avaient connu Omaï avant qu'il s'embarquât sur le bâtiment du capitaine Furneaux, l'accompagnaient. Leur entrevue n'eut rien de sensible ou de remarquable; ils montrèrent, au contraire, une indifférence parfaite, jusqu'à ce qu'Omaï, ayant amené son beau-frère dans la grande chambre, ouvrit la caisse qui renfermait ses plumes rouges, et lui en donna quelques-unes.

Les naturels qui étaient sur le pont apprirent cette grande nouvelle, et les affaires changèrent tout de suite de face : Ootee, qui voulait à peine parler à Omaï, le supplia de permettre qu'ils fussent tayos[1], et qu'ils changeassent de nom. Omaï

[1] Amis.

accepta cet honneur; et, pour témoigner sa reconnaissance, il fit un présent de plumes rouges à Ootee, qui envoya chercher à terre un cochon qu'il destinait à son nouvel ami. Chacun de nous sentit que ce n'était pas Omaï, mais ses richesses, qu'aimaient les insulaires : s'il n'eût point étalé devant eux ses plumes rouges, qui sont les choses les plus estimées dans l'île, je crois qu'ils ne lui auraient pas même donné une noix de coco.

C'est ainsi que se passa la première entrevue d'Omaï avec ses compatriotes; j'avoue que je m'y étais attendu, mais j'espérais toujours qu'avec les trésors dont la libéralité de ses amis d'Angleterre l'avait chargé, il deviendrait un personnage important; que les chefs les plus distingués des diverses îles de la Société le respecteraient et lui feraient leur cour. Cela serait sûrement arrivé s'il avait mis quelque prudence dans sa conduite; mais il fut loin de mériter cet éloge, il fit trop peu d'attention aux avis multipliés de ceux qui lui voulaient du bien, et il se laissa duper par tous les fripons du pays.

Les amis d'Omaï publièrent dans l'île qu'il y avait des plumes rouges à bord de nos vaisseaux, et cette importante nouvelle excita les désirs de tout le monde : le lendemain, dès le point du jour, nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues, remplies d'insulaires, qui apportaient au marché

des cochons et des fruits. Une quantité de plumes aussi peu considérable que celle qu'on tire d'une mésange nous procura d'abord un cochon du poids de quarante ou cinquante livres; mais presque tous les hommes des vaisseaux ayant en propre une pacotille quelconque de cette marchandise précieuse, sa valeur diminua de cent pour cent avant la nuit. Après cette diminution de prix, les échanges continuaient néanmoins à nous être fort avantageux, et les plumes rouges l'emportèrent toujours sur chacun des autres articles. Quelques-uns des naturels ne voulaient échanger un cochon que contre une hache; mais les clous, les grains de verre, et les bagatelles de cette espèce, qui avaient une si grande vogue dans nos voyages antérieurs, étaient alors si méprisés, qu'ils attiraient à peine les regards d'un petit nombre de personnes.

Nous ne mouillâmes qu'à neuf heures dans la baie, où nous amarrâmes avec deux ancres. La sœur d'Omaï arriva à bord peu de temps après. Je vis avec un extrême plaisir qu'ils se donnèrent l'un et l'autre des marques de la plus tendre affection; il est plus aisé de concevoir que de décrire leur bonheur.

Lorsque cette scène attendrissante fut terminée, je descendis à terre avec Omaï. Je voulais surtout faire une visite à un homme que mon ami me peignait comme un personnage bien extraordi-

naire; car, à l'en croire, c'était le dieu de Bolabola. Nous le trouvâmes assis sous un de ces abris qu'offrent ordinairement leurs plus grandes pirogues. Il était avancé en âge, il avait perdu l'usage de ses membres, et on le portait sur une civière. Quelques insulaires l'appelaient Olla, ou Orra, nom du dieu de Bolabola; mais son véritable nom était Etari. D'après ce qu'on m'en avait dit, je comptais que le peuple lui prodiguerait une sorte d'adoration religieuse; mais excepté de jeunes bananiers placés devant lui, et par-dessus l'abri sous lequel il était, je n'aperçus rien qui le distinguât des autres chefs. Omaï lui présenta une touffe de plumes rouges liées à l'extrémité d'un petit bâton; et lorsqu'il eut causé quelques momens sur des choses indifférentes avec ce prétendu dieu de Bolabola, il remarqua une vieille femme, la sœur de sa mère, qui se précipita à ses pieds et les arrosa de larmes de joie.

Je savais que Taïti et les îles voisines nous fourniraient en abondance des noix de coco, dont l'excellente liqueur peut tenir lieu de toutes les boissons artificielles, et je désirais beaucoup retrancher le grog de l'équipage, durant notre séjour ici. Mais, en supprimant cette boisson favorite des matelots sans leur en parler, je pouvais exciter un murmure général, et je crus qu'il était à propos de les assembler. Je les assemblai en effet, et je leur ex-

posai le but de notre voyage et l'étendue des opérations que nous avions encore à faire. Voulant leur inspirer du courage et de la gaîté, je leur rappelai les récompenses offertes par le parlement aux sujets de Sa Majesté qui découvriront les premiers, dans l'hémisphère septentrional, de quelque côté que ce soit, une communication entre l'océan Atlantique et la mer Pacifique, ou à ceux qui pénètreront au-delà du quatre-vingt-neuvième degré de latitude nord. Je leur dis que je ne doutais pas de leur bonne volonté; qu'ils feraient sûrement tous leurs efforts pour mériter l'une de ces récompenses, et même toutes les deux; mais que, pour avoir plus de moyens de réussir, il fallait ménager, avec une économie extrême, nos munitions et nos vivres, et principalement les derniers; puisque, selon les apparences, nous ne pourrions pas en embarquer de nouveaux, après notre départ des îles de la Société. Pour donner encore plus de poids à mes argumens, je leur fis observer qu'il était impossible de gagner cette année les hautes latitudes septentrionales, et que notre expédition excèderait, au moins d'une année, la durée sur laquelle nous avions compté d'abord. Je les priai de songer aux obstacles et aux difficultés que nous rencontrerions inévitablement, et à tout ce qu'ils auraient à souffrir d'ailleurs, s'il devenait nécessaire de diminuer leurs rations sous un climat

froid. Je les exhortai à peser ces solides raisons, à voir s'il ne valait pas mieux être prudent de bonne heure, que courir les risques de n'avoir point de liqueurs fortes, dans un temps où elles leur seraient le plus utiles; s'ils ne devaient pas consentir qu'on retranchât leur grog, maintenant que nous avions du jus de coco pour le remplacer; j'ajoutai qu'après tout je les laissais les maîtres de prononcer sur ce point.

J'eus la satisfaction de voir qu'ils ne délibérèrent pas un moment; ils approuvèrent mon projet d'une voix unanime et sans faire aucune objection. J'ordonnai au capitaine Clerke de proposer la même chose à son équipage, qui s'imposa d'aussi bon cœur la même abstinence. On ne servit donc plus de grog, excepté les samedis au soir; nous en donnions ces jours-là une ration entière à nos gens, afin qu'ils pussent boire à la santé de leurs amies d'Angleterre, et que les jolies filles de Taïti ne leur fissent pas oublier tout-à-fait leurs anciennes liaisons.

Le lendemain nous commençâmes quelques travaux indispensables; on examina les provisions, on ôta les tonneaux de bœuf ou de porc, et le charbon, du lieu qu'ils occupaient, et on mit du lest en leur place; on calfata les vaisseaux qui en avaient grand besoin; car notre dernière traversée avait produit beaucoup de voies d'eau. J'envoyai à

terre le taureau, les vaches, les chevaux et les moutons, et je chargeai deux hommes de les surveiller au milieu des pâturages. Je ne voulais laisser aucun de nos quadrupèdes dans cette partie de l'île.

Nous allâmes voir d'abord Étari, qui nous accompagna sur sa civière dans une grande maison où on l'assit; nous nous assîmes à côté de lui, et je fis étendre devant nous une pièce d'étoffe de Tongatabou, sur laquelle je mis les présens que j'apportais. Waheiadooa entra bientôt, suivi de sa mère et de plusieurs grands personnages, qui se placèrent tous à l'autre extrémité de l'étoffe, en face de nous. Un homme assis près de moi prononça un discours composé de phrases courtes et détachées; ceux qui l'environnaient lui en soufflèrent une partie. Un autre insulaire, qui était de la bande opposée, et qui se trouvait près du chef, lui répondit. Étari parla ensuite, et Omaï après lui : un orateur répondit à tous deux. Ces discours roulèrent uniquement sur mon arrivée et sur mes liaisons avec les naturels.

Enfin, j'emmenai à bord Waheiadooa qui me donna dix ou douze cochons, des fruits et des étoffes. Nous tirâmes le soir des feux d'artifice qui étonnèrent et amusèrent une assemblée nombreuse.

Le 19, quelques-uns de nos messieurs trouvèrent

dans leurs promenades un édifice auquel ils donnaient le nom de *chapelle catholique*. Il ne semblait pas qu'on pût en douter, d'après ce qu'ils disaient; car ils décrivaient l'autel et tout ce qu'on voit dans un temple de cette espèce. Ils observaient néanmoins que deux hommes chargés de la garde du temple ne voulurent pas leur permettre d'y entrer; je pensai qu'ils pouvaient s'être mépris, et j'eus la curiosité de m'assurer de ce fait par moi-même. L'édifice qu'ils prenaient pour une chapelle catholique était un *toopapaoo* où l'on tenait solennellement exposé le corps du prédécesseur de Waheiadooa. Le toopapaoo se trouvait dans une maison assez étendue qu'environnait une palissade peu élevée; il était d'une propreté extraordinaire, et il ressemblait à un de ces petits pavillons ou abris que portent les grandes pirogues du pays. Peut-être avait-il été originairement employé à cet usage. Les étoffes et les nattes de différentes couleurs qui le couvraient et qui flottaient sur les bords produisaient un joli effet : on y voyait entre autres ornemens un morceau de drap écarlate, de quatre ou cinq verges de longueur, que les insulaires avaient sûrement reçu des Espagnols. Ce drap et quelques glands de plumes que nos messieurs supposèrent de soie, leur donnèrent l'idée d'une chapelle catholique; leur imagination suppléa à ce qui manquait d'ailleurs, et, s'ils n'avaient pas été ins-

truits auparavant du séjour des Espagnols, ils n'auraient jamais fait une pareille méprise. Je jugeai que les naturels apportaient chaque jour à ce sanctuaire des offrandes de fruits et de racines; car il y avait des racines toutes fraîches. Ils les déposaient sur un *whatta* (un autel) placé en dehors de quelques palissades, qu'il n'est pas permis de franchir. Deux gardes veillaient nuit et jour sur le temple; ils devaient de plus le parer dans l'occasion : en effet, lorsque j'allai l'examiner une première fois, l'étoffe et les draperies étaient roulées; mais, à ma prière, ils le revêtirent de ses ornemens après avoir pris eux-mêmes des robes blanches très propres. Ils me dirent qu'on comptait vingt mois depuis la mort du chef.

Le 22 août nous avions embarqué de l'eau et achevé ceux de nos travaux que je crus indispensables; je fis ramener à bord le bétail et les moutons que j'avais envoyés dans les pâturages du pays, et je me disposai à remettre en mer.

Le 23 nous mîmes à la voile et nous gouvernâmes sur la baie de Matavaï, où *la Résolution* mouilla dans la soirée. *La Découverte* n'y arriva que le lendemain.

§ 2.

Entrevue avec O-Too, roi de Taïti. Conduite imprudente d'Omaï. Nos occupations à terre. Débarquement de nos quadrupèdes d'Europe. Détails sur Œdidée. Révolte d'Eimeo. Guerre contre cette île résolue dans un conseil des chefs. Sacrifice humain qui eut lieu à cette occasion. Description particulière des cérémonies pratiquées au grand moraï, où l'on offrit la victime. Autres coutumes barbares de ce peuple.

O-Too, roi de l'île entière de Taïti, suivi d'une multitude de pirogues remplies de naturels, arriva d'Opare, lieu de sa résidence, et après avoir débarqué sur la pointe Matavaï, il m'avertit par un exprès qu'il désirait beaucoup de me voir. Je descendis à terre, accompagné d'Omaï et de plusieurs de mes officiers. Je m'approchai tout de suite du monarque et je le saluai. Omaï se jeta à ses pieds et embrassa ses genoux; il avait eu soin de mettre son plus bel habit, et il se conduisit de la manière la plus respectueuse et la plus modeste. On fit cependant peu d'attention à lui : l'envie eut quelque part à ce froid accueil. Il offrit au roi une grosse touffe de plumes rouges et deux ou trois verges de drap d'or. De mon côté, je donnai au prince un vêtement de belle toile, un chapeau bordé d'or, des outils, et, ce qui était plus précieux encore, des plumes rouges et un des bonnets que portent les naturels des îles des Amis.

Le roi et la famille royale m'accompagnèrent à bord, suivis de plusieurs pirogues chargées de toutes espèces de provisions, en assez grande abondance pour nourrir une semaine les équipages des deux vaisseaux. Les divers membres de la famille royale indiquaient telle portion qu'ils avaient fournie et je leur fis à chacun un présent; c'était là ce qu'ils voulaient. La mère du roi, qui ne s'était point trouvée à la première entrevue, arriva près de nous bientôt après; elle apportait des provisions et des étoffes qu'elle distribua à Omaï et à moi. Quoique Omaï eût d'abord attiré faiblement les regards, les insulaires recherchèrent son amitié dès qu'ils connurent ses richesses. J'entretins cette disposition autant que je pus, car je désirais le fixer près d'O-Too. Comme j'avais dessein de laisser dans cette île tous les animaux que j'amenais d'Europe, je pensai qu'il serait en état de diriger un peu les habitans sur les soins qu'ils en devaient prendre et sur l'usage auquel ils pouvaient les employer: je prévoyais d'ailleurs que plus il serait éloigné de sa patrie, plus il serait considéré. Malheureusement le pauvre Omaï ne profita point de mon avis, et il se conduisit avec tant d'imprudence qu'il ne tarda pas à perdre l'amitié d'O-Too et de tous les Taïtiens d'un rang distingué. Il ne fréquenta que des vagabonds et des étrangers qui cherchaient sans cesse à le duper; et, si je n'étais pas intervenu à propos,

ils l'auraient dépouillé complétement. Il s'attira la malveillance des principaux chefs qui s'aperçurent qu'ils n'obtenaient pas de moi ou de mes gens des articles aussi précieux que ceux dont Omaï faisait présent aux gens du peuple ses camarades.

Dès que nous eûmes dîné, je ramenai O-Too à Oparre; je pris avec moi les volailles dont je voulais enrichir cette terre. J'emportai un paon et sa femelle, un coq d'Inde et une poule, quatre oies, un mâle et trois femelles, un canard mâle et quatre femelles. Je déposai toutes ces volailles à Oparre, et je les donnai à O-Too : elles couvaient déjà lorsque nous quittâmes l'île. Nous y trouvâmes une oie mâle dont le capitaine Wallis avait fait présent à Oberéa, plusieurs chèvres et le taureau espagnol qu'on tenait attaché à un arbre près de la maison d'O-Too.

Le 26 août je fis défricher une pièce de terre, où je plantai plusieurs graines de jardinage et quelques arbres fruitiers. Au moment où nous partîmes, les melons, les patates et deux pommiers de pin poussaient de manière à me donner les plus grandes espérances. J'avais apporté des îles des Amis plusieurs plants de shaddeks; je les mis également dans le jardin que je venais de former. Mes graines et mes arbres ne manqueront pas de réussir, à moins que la curiosité prématurée des Taïtiens n'arrête leur développement.

Quarante-huit heures après notre arrivée dans la baie de Matavaï, nous reçûmes la visite de nos anciens amis dont parle la relation de mon second voyage. Aucun d'eux ne se présenta les mains vides, et nous eûmes des provisions par-delà ce qu'il nous en fallait; ce qui nous fit encore plus de plaisir, nous ne craignions point d'épuiser l'île, où nous apercevions de toutes parts une multitude intarissable de productions et d'animaux propres à notre subsistance.

Nous rencontrâmes le jeune homme que nous appelâmes autrefois Œdidée; il s'était embarqué à Uliétéa, en 1773, sur mon vaisseau, et je l'avais ramené dans sa patrie, en 1774, après l'avoir conduit aux îles des Amis, à la Nouvelle-Zélande, à l'île de Pâques et aux Marquises; traversées qui durèrent sept mois. Il s'efforçait de nous montrer sa politesse et de s'exprimer dans notre langue; il disait souvent *yes, sir; if you please, sir.* Il était à Taïti depuis trois mois; et, selon ce que nous apprîmes, sans autre dessein que de satisfaire sa curiosité, ou peut-être la passion de l'amour qui anime tous les habitans des îles de la Société: les insulaires qui voyagent d'une terre à l'autre ne paraissent pas avoir d'autre but. Nous vîmes clairement qu'il préférait à nos modes et à nos parures celles de ses compatriotes; car lorsque je lui eus donné des habits que le bureau de l'amirauté

m'avait chargé de lui remettre, il les porta quelques jours et il refusa ensuite d'en faire usage. Cet exemple prouve bien la force de l'habitude qui ramène l'homme aux manières et aux coutumes qu'il a prises dans son enfance et que le hasard est venu interrompre. Je suis tenté de croire qu'Omaï lui-même, malgré le changement absolu que semblaient avoir produit sur lui les mœurs anglaises, ne tardera pas à reprendre les vêtemens de son pays, ainsi qu'Œdidée et un Taïtien qui avait été conduit au Pérou par les Espagnols.

M. de Bougainville avait dit, sur le témoignage du Taïtien qu'il amena en France, que les sacrifices humains font partie des institutions religieuses de l'île d'Attahooroo. Les recherches dont je m'occupai en 1774, et mes conversations avec Omaï, ne me donnaient que trop lieu de penser qu'un usage si contraire à l'humanité y est établi : mais comme on veut toujours douter d'une coutume si atroce, à moins qu'un voyageur n'en ait été le témoin oculaire, je résolus d'assister moi-même à un sacrifice qui allait avoir lieu.

Je descendis pendant la route sur une petite île qui gît en travers de Tettaha, où je rencontrai le chef Towha et les gens de sa suite : lorsque les deux chefs eurent causé quelque temps sur la guerre, Towha m'adressa la parole, et il réclama encore mes secours; je fis pour la troisième fois

une réponse négative, et il parut fâché : il lui semblait étrange que, m'étant toujours déclaré l'ami de Taïti, je ne voulusse pas combattre ses ennemis. Il donna à O-Too deux ou trois plumes rouges liées ensemble, et un chien très maigre fut mis dans une de nos pirogues. Nous nous rembarquâmes et nous prîmes à bord un prêtre qui devait assister à la cérémonie.

Nous arrivâmes à Attahooroo sur les deux heures de l'après-dîner; O-Too me pria d'ordonner aux matelots de demeurer dans le canot, et il recommanda à M. Anderson, à M. Webber et à moi d'ôter nos chapeaux dès que nous serions au moraï. Nous en prîmes à l'instant même le chemin; une multitude d'hommes et quelques petits garçons nous escortèrent, mais je n'aperçus pas une femme. Quatre prêtres et leurs acolytes ou assistans nous attendaient au moraï : le corps de l'infortuné qu'on allait offrir aux dieux était dans une petite pirogue retirée sur la grève et exposée en partie à l'action des vagues : deux prêtres et plusieurs acolytes étaient assis près de la pirogue, les autres se trouvaient au moraï. Nous nous arrêtâmes à vingt ou trente pas des prêtres : O-Too se plaça en cet endroit, et nous nous tînmes debout près de lui, avec quelques habitans du pays; le gros du peuple se tint plus éloigné.

Les cérémonies commencèrent alors. L'un des

acolytes apporta un jeune bananier qu'il mit devant le roi; un autre apporta une touffe de plumes rouges, montées sur des fibres de cocos; il toucha le pied du prince avec une de ces plumes, et il se retira vers ses camarades. L'un des prêtres assis au moraï, en face de ceux qui se trouvaient sur la grève, fit une longue prière, et il envoya de temps en temps de jeunes bananiers qu'on déposa sur la victime. Durant cette prière, un homme qui était debout, près du prêtre officiant, tenait dans ses mains deux paquets qui nous parurent être d'étoffe : nous reconnûmes ensuite que l'un d'eux contenait le maro royal, et l'autre l'arche de l'eatooa, si je puis me servir de cette expression. Dès que la prière fut terminée, les prêtres du moraï et leurs acolytes vinrent s'asseoir sur la grève, et ils apportèrent les deux paquets dont je parlais tout à l'heure. Ils recommencèrent ici leurs prières pendant lesquelles les bananiers furent ôtés un à un et à différens intervalles de dessus la victime, couverte en partie de feuilles de cocotier et de petites branches d'arbre : on la tira alors de la pirogue, et on l'étendit sur le rivage, les pieds tournés vers la mer. Les prêtres se placèrent autour d'elle, les uns assis et les autres debout, et l'un ou plusieurs d'entre eux répétèrent quelques phrases l'espace d'environ dix minutes : on la découvrit en écartant les feuilles et les branchages

qui la cachaient, et on la mit dans une direction parallèle à la côte. L'un des prêtres, qui se tint debout aux pieds du corps, fit une longue prière à laquelle se joignirent quelquefois les autres : chacun d'eux avait à la main une touffe de plumes rouges.

Vers le milieu de la prière, on enleva quelques cheveux de la tête de la victime, et on lui arracha l'œil gauche ; les cheveux et l'œil furent enveloppés dans une feuille verte et présentés à O-Too. Le roi n'y toucha point, mais il donna à l'homme qui les lui offrit la touffe de plumes rouges qu'il avait reçue de Towha. Les cheveux et l'œil de la victime furent reportés au prêtre avec les plumes. O-Too leur envoya bientôt après d'autres plumes qu'il avait mises le matin dans ma poche, en me recommandant de les garder. Tandis qu'on procédait à cette dernière cérémonie, on entendit un martin-pêcheur qui voltigeait sur les arbres : O-Too se tournant près de moi, me dit : C'est l'eatooa, et il parut enchanté d'un si bon présage.

Le corps fut porté quelques pas plus loin, et on le déposa la tête tournée vers le moraï, sous un arbre près duquel étaient trois morceaux de bois minces et larges chargés de sculptures grossières, mais différentes les unes des autres. On plaça les paquets d'étoffes dans le moraï, et on mit les touffes de plumes rouges aux pieds de la victime :

les prêtres se rangèrent autour du corps, et on nous permit d'en approcher autant que nous le voulûmes. Celui qui paraissait exercer les fonctions de grand-prêtre était assis à peu de distance; il parla un quart d'heure, en variant ses gestes et les inflexions de sa voix; il s'adressa toujours à la victime, et il parut souvent lui faire des reproches; il lui proposa différentes questions; il me sembla qu'il lui demandait si on n'avait pas eu raison de la sacrifier : d'autres fois il lui adressa des prières, comme si le mort avait eu assez de pouvoir ou de crédit sur la Divinité pour en obtenir ce qu'il solliciterait. Nous comprîmes surtout qu'il le suppliait de livrer aux mains du peuple de Taïti Eiméo, le chef Maheine, les cochons, les femmes et tout ce qui se trouvait dans cette dernière île. Le sacrifice n'avait pas, en effet, d'autre but. Il chanta d'un ton plaintif une prière qui dura près d'une demi-heure; deux autres prêtres, Potatou et une partie de l'assemblée l'accompagnèrent durant cette prière: l'un des prêtres arracha encore de la tête de la victime quelques cheveux qu'il mit sur des paquets d'étoffes : ensuite le grand-prêtre pria seul, tenant à la main les plumes dont Towha avait fait présent à O-Too. Lorsqu'il eut fini, il donna ces plumes à un second prêtre qui pria de la même manière. Les touffes de plumes furent déposées sur les paquets d'étoffe, et le lieu de la scène changea.

On porta le corps dans la partie la plus visible du moraï; on y porta aussi les plumes, les deux paquets d'étoffes et des tambours : les plumes et les étoffes furent placées sur les murs du moraï, et on posa la victime au-dessous. Les prêtres l'entourèrent de nouveau, et après s'être assis, ils recommencèrent leurs prières, tandis que quelques-uns de leurs acolytes creusèrent un trou de deux pieds de profondeur, où ils jetèrent l'infortunée victime qu'ils couvrirent de terreau et de pierres. Au moment où on mettait le corps dans la fosse, un petit garçon poussa des cris, et Omaï me dit que c'était l'eatooa. Sur ces entrefaites on avait préparé un feu : on amena le chien dont j'ai parlé plus haut, et on lui tordit le cou jusqu'à ce qu'il fût étouffé; on enleva ses poils en le passant sur la flamme, et on lui arracha les entrailles qu'on jeta au feu, où on les laissa brûler. Les naturels chargés de ce détail se contentèrent de rôtir le cœur, le foie et les rognons qu'ils tinrent sur des pierres chaudes l'espace de quelques minutes; ils barbouillèrent ensuite le corps du chien avec du sang qu'ils avaient recueilli dans un coco, et ils allèrent le placer, ainsi que le foie, etc., devant les prêtres qui priaient autour du tombeau. Ils continuèrent quelque temps à prier sur le chien, tandis que deux hommes frappaient avec force par intervalles sur deux tambours : un petit garçon poussa à trois reprises

différentes des sons perçans, et on nous apprit que c'était pour inviter l'eatooa à se régaler du mets qu'on lui préparait.

Dès que les prêtres eurent achevé leurs prières, on déposa le corps du chien avec ses entrailles, etc., sur un whatta ou sur un échafaud de six pieds de hauteur qui se trouvait près de là : ce whatta offrit à nos regards deux autres gros cochons et deux cochons de lait qu'on avait offerts dernièrement à l'eatooa, et qui exhalaient une odeur insupportable. Cette puanteur nous tint plus éloignés qu'on ne l'eût d'ailleurs exigé de nous; car du moment où l'on eut porté la victime du bord de la mer près du moraï, on nous laissa les maîtres d'en approcher autant que nous le désirions : il est vrai que depuis cet instant nous n'aperçûmes plus parmi les spectateurs l'air recueilli et l'attention que nous avions remarqués d'abord quand on déposa le chien sur le whatta : les prêtres et leurs acolytes terminèrent la cérémonie par une acclamation. La nuit approchait, et on nous conduisit à une maison qui appartenait à Potatou, où on nous donna à souper, et où nous couchâmes. On nous avait annoncé que les cérémonies religieuses recommenceraient le lendemain, et je ne voulais pas quitter cet endroit de l'île tant qu'il restait quelque chose à voir.

Nous craignions de perdre une partie du spectacle, et quelques-uns d'entre nous se rendirent

au lieu de la scène de très bonne heure; mais tout y était tranquille. Bientôt après on sacrifia cependant un cochon de lait qu'on déposa sur le whatta. A huit heures, O-Too nous remena au moraï, où les prêtres et une multitude d'insulaires venaient de se rassembler. Les deux paquets d'étoffes occupaient la place où on les avait mis le soir de la veille; les deux tambours étaient au front du moraï, mais un peu plus près que le jour précédent. O-Too se plaça entre les deux tambours, et il me dit de me tenir à ses côtés.

La cérémonie commença de la même manière que le jour précédent. On apporta un jeune bananier qu'on mit aux pieds du roi : les prêtres, qui tenaient dans les mains plusieurs touffes de plumes rouges et un panache de plumes d'autruche que j'avais donné à O-Too et qu'on avait consacré depuis, firent une prière : lorsqu'ils eurent fini, ils changèrent de position; ils se placèrent entre nous et le moraï; et l'un d'eux, le même qui avait joué le principal rôle la veille, marmotta une seconde prière qui dura environ une demi-heure. Durant cet intervalle les plumes furent portées une à une et déposées sur l'arche de l'eatooa.

Peu de temps après on amena quatre cochons de lait; l'un de ces animaux fut tué : on conduisit les trois autres dans une étable qui se trouvait près de là, et on les réserva vraisemblablement

pour le premier sacrifice. On ouvrit alors un des paquets d'étoffe, et on trouva, comme je l'ai déjà dit, qu'il renfermait le maro dont les Taïtiens investissent leurs rois : le maro est parmi eux ce que sont en Europe les symboles de la royauté. On le tira avec soin de l'enveloppe qui le couvrait, et on l'étendit devant les prêtres. C'est une ceinture longue d'environ cinq verges, et large de quinze pouces; il paraît, d'après son nom, que le monarque le porte sur ses reins, comme le reste des naturels porte le maro ordinaire. Il était orné de plumes jaunes et rouges, et surtout des dernières que fournit une colombe de l'île : l'une des extrémités avait une bordure de huit pièces, chacune de la grandeur et de la forme d'un fer-à-cheval, avec des franges de plumes noires : l'autre extrémité était fourchue, et les pointes se trouvaient de différentes longueurs.

Les plumes offraient deux lignes de compartimens carrés, et elles étaient d'ailleurs disposées de manière à produire un effet agréable. On les avait d'abord collées ou arrachées sur des morceaux de l'étoffe du pays, et on les avait cousues ensuite au haut d'une flamme de navire que le capitaine Wallis arbora et laissa flottante sur la côte la première fois qu'il débarqua à Matavaï; c'est du moins ce qu'on nous dit, et nous n'avions aucune raison d'en douter, car nous y reconnaissions une flamme

anglaise. Une bande du maro de six ou huit pouces en carré était dénuée d'ornemens : on n'y voyait point de plumes, si ce n'est quelques-unes envoyées par Waheadoa. Les prêtres firent une longue prière relative à cette partie de la cérémonie; et si je ne me mépris point, ils l'appelaient *prière du maro.* Le symbole de la royauté fut ensuite enveloppé soigneusement dans l'étoffe, et remis sur le moraï.

On ouvrit l'autre paquet auquel j'ai donné le nom *d'arche;* mais on ne nous permit pas d'en approcher assez pour examiner les choses mystérieuses qu'il contenait. On nous dit seulement que l'eatooa, auquel on venait d'offrir un sacrifice, et qui s'appelle *Ooro,* s'y trouvait caché, ou plutôt que l'arche renfermait le signe représentatif du dieu. Ce tabernacle est composé de fibres entrelacées de la gousse de cocos qui présentent la forme d'un pain de sucre, c'est-à-dire qui sont arrondies et beaucoup plus épaisses à une extrémité qu'à l'autre. Différentes personnes nous avaient vendu de ces cônes, mais nous n'en apprîmes l'usage qu'ici.

On nettoya alors le cochon, et on en ôta les entrailles. Ces entrailles offrirent plusieurs des mouvemens convulsifs qu'on remarque en diverses parties du corps d'un animal qu'on vient de tuer; et les insulaires les prirent pour un présage très favorable de l'expédition qui occasionait le sacri-

fice. On les laissa exposées pendant quelque temps, afin que les naturels pussent examiner des indices si heureux, et on alla ensuite les déposer aux pieds des prêtres. Tandis que l'un d'eux faisait une prière, un autre examinait plus attentivement les entrailles qu'il retournait d'une main légère avec un bâton; et lorsqu'ils les eurent bien examinées, ils les jetèrent dans le feu. Le corps du cochon, son foie, etc., furent mis sur le whatta, où l'on avait déposé le chien, la veille; on renferma dans l'arche avec l'eatooa toutes les plumes, excepté le panache de plumes d'autruche, et la cérémonie se trouva complétement terminée.

Il y eut toute la matinée quatre doubles pirogues sur la grève, devant le lieu où se passa le sacrifice. L'avant de chacune de ces embarcations portait une petite plate-forme couverte de feuilles de palmier, liées entr'elles par des nœuds mystérieux; les naturels donnent aussi à ces plates-formes le nom de *moraï*. Des noix de coco, des bananes, des morceaux de fruit à pain, du poisson et d'autres choses étaient étalés sur ces moraïs de mer. On nous dit que les pirogues appartenaient à l'eatooa, et qu'elles devaient accompagner l'escadre destinée pour Eiméo.

L'infortuné qu'on sacrifia à cette occasion me parut un homme entre deux âges; on nous apprit qu'il était towtow, c'est-à-dire de la dernière

classe des insulaires. Je fis beaucoup de recherches, et je ne découvris pas qu'on l'eût désigné pour victime, parce qu'il se trouvait coupable d'un crime capital. Il est sûr néanmoins qu'en général ils immolent, dans leurs sacrifices, des individus qui ont commis des délits graves, ou bien des vagabonds des derniers rangs de la société qui courent de bourgade en bourgade, ou d'une île à l'autre, sans avoir de domicile ou des moyens connus de pourvoir à leur subsistance, espèce d'hommes que l'on rencontre souvent sur ces terres. J'eus occasion d'examiner le corps de la malheureuse victime; je remarquai que le derrière de la tête et le visage étaient ensanglantés, qu'il y avait une meurtrissure énorme sur la tempe droite : je reconnus alors de quelle manière on l'avait tué. On m'annonça en effet qu'on l'avait assommé à coups de pierre.

Ceux qui doivent être les victimes de cet affreux sacrifice ignorent l'arrêt prononcé contre eux, et ils n'en sont instruits qu'à l'instant où ils reçoivent le coup mortel. Lorsque l'un des grands chefs juge qu'un sacrifice humain est nécessaire, il désigne lui-même l'infortuné qu'on immolera; il détache ensuite quelques-uns de ses serviteurs affidés qui tombent brusquement sur la victime, et qui l'assomment à coups de massue ou de pierres. On porte la nouvelle de sa mort au roi, dont la

présence, comme je l'ai déjà dit, est absolument indispensable aux cérémonies qui doivent suivre: O-Too joua en effet un des premiers rôles au sacrifice dont j'ai fait la description. La cérémonie, en général, est appelée *poore-eree*, ou la prière du chef; et la victime offerte à la divinité, *taata-tabou*, ou l'homme dévoué.

C'est le seul cas où nous ayons entendu à Taïti le terme de *tabou*; il semble y avoir une signification mystérieuse, ainsi qu'à Tonga. Les habitans de cette dernière île l'emploient toutes les fois qu'ils veulent désigner des choses auxquelles il ne faut pas toucher; mais on se sert alors à Taïti du mot *raa*, dont l'acception n'est pas moins étendue. Le moraï où se passèrent les cérémonies atroces que j'ai décrites est sûrement tout à la fois un temple, un lieu destiné aux sacrifices, et un cimetière. C'est celui où l'on enterre le chef suprême de l'île entière, et il se trouve réservé à sa famille et à quelques-uns des principaux du pays. Il ne diffère guère des moraïs ordinaires que par sa grandeur. La partie la plus remarquable est une masse large et oblongue de pierres, posées l'une sur l'autre, sans ciment; elle a environ douze ou quatorze pieds de hauteur, elle se resserre au sommet, et elle offre de chaque côté un terrain carré, pavé de cailloux mobiles, au-dessous desquels on enterre les chefs.

On trouve, à peu de distance de l'extrémité la plus voisine de la mer, le lieu où l'on offre les sacrifices ; il est pavé aussi de pierres mobiles, presque en entier. On y voit un grand échafaud ou whatta, sur lequel on met les fruits et les différens végétaux qu'on offre à la divinité ; mais les animaux sont déposés sur des whattas plus petits que j'ai déjà indiqués, et on enterre sous diverses parties du pavé les pauvres malheureux qu'on immole aux dieux. On aperçoit aux environs divers monumens de la superstition des Taïtiens : on rencontre, par exemple, de petites pierres qui s'élèvent au-dessus du pavé; d'autres pierres auxquelles sont attachés des morceaux d'étoffe; plusieurs en sont entièrement couvertes; et on trouve à côté de la grande masse de pierres, qui est en face de l'esplanade du moraï, un grand nombre de morceaux de bois sculptés, où ils supposent que la divinité réside quelquefois, et qui, par conséquent, sont sacrés à leurs yeux. Un amas de pierres, qui est à l'une des extrémités du whatta, devant lequel on offrit la victime, et qui présente d'un côté une espèce de plate-forme, mérite une attention particulière. On y expose les crânes de tous les infortunés qu'on immole aux dieux; car on va les déterrer quelques mois après la sépulture : on aperçoit au-dessus de ces crânes une multitude de planches de bois. On plaça au même endroit, du-

rant la cérémonie, le maro, et l'autre paquet qui contient le dieu Ooro, selon la folle croyance des insulaires, et que j'ai appelé l'*arche :* ainsi, on peut comparer cet amas de pierres aux autels des autres nations.

On ne peut trop regretter qu'une coutume si atroce et si destructive d'un droit sacré, dont tous les hommes sont revêtus en naissant, subsiste encore dans la mer du Sud [1]; et on est effrayé de la puissance de la superstition qui étouffe les premiers sentimens de l'humanité, lorsqu'on voit cette institution abominable établie chez un peuple qui n'a plus d'ailleurs la brutalité de la vie sauvage. Ce qui afflige davantage, c'est qu'elle est vraisemblablement répandue sur la vaste étendue des terres de la mer Pacifique. La conformité des usages et des idiomes, que nous avons eu occasion de remarquer entre les îles de cette partie de l'Océan qui se trouvent les plus éloignées, donne lieu de croire qu'elles se rapprochent aussi par quelques-uns des articles les plus importans de leurs cérémonies religieuses. Nous avons su en effet, de manière à n'en pouvoir douter, que les habitans des îles des Amis sacrifient des hommes à leurs dieux. Lorsque j'ai décrit la *natche* dont nous fûmes témoins à Tongatabou, j'ai dit que les insulaires, en nous parlant de la suite de cette fête, nous assurèrent qu'on

[1] Elle a cessé à Taïti depuis l'arrivée des missionnaires.

immolerait dix victimes humaines ; d'où l'on peut se former une idée de la multitude de leurs massacres religieux. Nous jugeâmes que les Taïtiens ne sacrifient jamais plus d'une personne à la fois, mais il est au moins probable que ces sacrifices reviennent souvent, et qu'ils enlèvent une foule d'individus ; car je comptai jusqu'à quarante-neuf crânes exposés devant le moraï : ces crânes n'avaient encore éprouvé qu'une légère altération, et il est clair qu'on avait immolé quarante-neuf personnes sur cet autel de sang, depuis un temps peu considérable.

Rien ne peut, sans doute, affaiblir l'horreur qu'inspire une pareille coutume; mais ses funestes effets se trouveraient diminués à quelques égards, si elle contenait la multitude en lui donnant du respect pour la divinité, ou pour la religion du pays. Elle est si loin de produire ce faible avantage, que la foule nombreuse assemblée au moraï, lors du sacrifice auquel nous assistâmes, ne parut point du tout pénétrée de ce que firent ou dirent les prêtres durant la cérémonie. On l'avait déjà commencée quand Omaï arriva, et la plupart des spectateurs se précipitèrent autour de lui ; ils ne songèrent qu'à lui demander le récit de quelques-unes de ses aventures : ils l'écoutèrent avec une attention extrême, et ils ne s'occupèrent plus du sacrifice. Les prêtres eux-mêmes, trop habitués à

de pareilles scènes, ou ayant trop peu de confiance à l'efficacité de leurs rites, ne prirent point cette gravité imposante, nécessaire pour donner du poids aux cérémonies religieuses; j'en excepte néanmoins celui qui faisait communément les prières. Ils avaient l'habit ordinaire des naturels, ils causaient entre eux sans le moindre scrupule. Ils interposèrent, il est vrai, leur autorité, afin d'empêcher la populace de venir à l'endroit où se passaient les cérémonies, et afin de nous rapprocher davantage du lieu de la scène, parce que nous étions étrangers; mais ils n'imaginèrent rien autre chose pour conserver un air de décence. Ils répondirent d'ailleurs, d'une manière très franche, aux questions que nous leur fîmes sur cette institution. Lorsque je les priai de m'en expliquer le but, ils me dirent que c'était une vieille coutume; qu'elle était agréable à leur dieu, qui aimait les victimes humaines, ou, selon leur expression, qui s'en nourrissait; qu'après une pareille cérémonie ils en obtenaient ce qu'ils voulaient. Je ne manquai pas de répliquer que leur dieu ne pouvait manger les victimes, puisqu'ils ne le voyaient pas, et que les corps des animaux demeuraient long-temps intacts; qu'en enterrant les victimes humaines ils lui ôtaient les moyens de s'en nourrir. Ils me répondirent que leur dieu arrivait la nuit sans qu'on l'aperçût; qu'il se nourrissait de l'âme ou de la

partie immatérielle, qui, selon leur doctrine, demeure autour du moraï, jusqu'à ce que la putréfaction ait entièrement détruit le corps.

Il est bien à désirer que cette peuplade aveuglée par la superstition apprenne à regarder avec horreur ces sacrifices humains [1] dont elle régale ses dieux, et qu'elle s'en dégoûte, comme elle s'est dégoûtée de l'usage de manger de la chair humaine; car on est très fondé à croire que jadis elle était cannibale. On nous assura qu'il est indispensable d'arracher l'œil gauche de l'infortuné qu'on sacrifie : le prêtre le présente au roi, ainsi que nous le vîmes nous-mêmes; il l'approche du monarque, à qui il recommande d'ouvrir la bouche; mais il le retire sans le mettre dans la bouche du prince. Ils appellent cette partie de la cérémonie : *manger l'homme*, ou *régal du chef;* et c'est peut-être un reste des temps où le roi mangeait véritablement le corps de la victime.

Je n'insisterai pas sur ces détails qui souillent l'imagination. Il est sûr que, outre les sacrifices humains, ces insulaires, si remplis de bienfaisance et de douceur, ont d'autres coutumes barbares. Ils coupent les mâchoires de ceux de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles; ils offrent même en

[1] Il ne s'en fait plus maintenant, du moins à l'île de Taïti, depuis que les missionnaires y ont obtenu quelque ascendant sur les naturels, qu'ils ont convertis au christianisme.

sacrifice à l'eatooa les corps des vaincus. S'ils sortent vainqueurs d'un combat, ils rassemblent peu de temps après les morts qui sont tombés entre leurs mains; ils les apportent au moraï, où ils creusent une fosse avec beaucoup d'appareil, et ils les y enterrent; mais ils ne les déterrent pas ensuite pour en ôter les crânes.

La sépulture de ceux de leurs premiers chefs qui meurent dans les combats est différente. On nous apprit que Tootahah, leur dernier roi, Toubouraï Tamaïdé, et d'autres qui périrent dans une bataille livrée aux habitans de Tiarraboo, furent rapportés au moraï d'Attahooroo. Les prêtres leur ayant ouvert les entrailles, qu'ils déposèrent devant le grand autel, enterrèrent ensuite les corps en trois endroits qu'on nous montra sous la grosse masse de pierres qui forme la partie la plus remarquable de ce moraï. Les hommes du peuple tués par l'ennemi durant le même combat furent enterrés dans une seule fosse, au pied de la masse de pierres dont je viens de parler. Omaï avait été au combat, et il me dit que les obsèques eurent lieu le lendemain; qu'on les célébra avec beaucoup de pompe et d'appareil, au milieu d'un concours nombreux d'insulaires; que dans l'intention des naturels ce furent des actions de grâces rendues à l'eatooa pour la victoire qu'ils venaient d'obtenir. Les vaincus, qui se sauvèrent dans les montagnes

7

sur ces entrefaites, s'y tinrent cachés une semaine ou dix jours, jusqu'à ce que la fureur des vainqueurs fût apaisée, et qu'on eût arrangé le traité de paix. Ce traité déclara O-Too roi de l'île entière : on l'investit du maro en grande pompe dans le même moraï, et en présence de tous les chefs de la contrée.

§ 3.

Conférence avec Towha. Description de quelques heivas. Omaï et Œdidée nous donnent à dîner. Feux d'artifice. Magnifique présent d'étoffes qu'on nous fait. Manière de conserver les cadavres des chefs. Un autre sacrifice humain. Promenade à val. Soins d'O-Too pour nous fournir des provisions et empêcher les vols. Quadrupèdes que je lui donne. Étari et les députés d'un chef du pays obtiennent une audience. Combat simulé de deux pirogues de guerre. Force navale de ces îles. Comment elles font la guerre.

Lorsque l'exécrable cérémonie dont j'ai fait la description dans le dernier chapitre avec une fidélité scrupuleuse fut terminée, nous n'eûmes plus rien à voir à Attahooroo, et nous nous embarquâmes à midi, afin de retourner à Matavaï : durant la route nous descendîmes chez Towha, qui était demeuré sur la petite île où nous l'avions rencontré la veille. Il causa quelque temps avec O-Too sur les préparatifs de guerre, et il me pressa de nouveau de joindre mes forces aux leurs contre les habitans d'Eimeo. Je lui déclarai d'une

manière positive que je ne donnerais aucun secours à Taïti, et je perdis complétement les bonnes grâces de ce chef.

Il nous demanda si la cérémonie à laquelle nous venions d'assister avait répondu à notre attente; quelle opinion nous nous formions de son efficacité, et s'il se passait dans notre pays quelque chose de pareil. Nous avions gardé un silence profond durant l'affreux sacrifice dont j'ai tant parlé, mais dès le moment où il finit je n'avais pas craint de dire librement ma façon de penser à O-Too et aux insulaires qui l'environnaient; je n'usai pas d'une moindre franchise en parlant à Towha, à qui je témoignai combien je trouvais leur coutume odieuse. Je ne me contentai point de l'accuser de cruauté et de barbarie, je dis qu'un pareil sacrifice, loin d'attirer sur la nation la bienveillance de l'eatooa, comme les Taïtiens le croyaient stupidement, attirait au contraire la vengeance du dieu; que, d'après cette seule action, j'osais leur prédire le mauvais succès de leur entreprise contre Maheine. C'était compromettre beaucoup la justesse de mes avis; au reste j'avais lieu de croire que ma prédiction s'accomplirait : je savais que l'on comptait dans l'île trois partis au sujet de la guerre, l'un qui la désirait avec fureur, le second qui montrait une indifférence parfaite, et le troisième qui se déclarait ouvertement en faveur de Maheine et

de sa cause. La discorde divisant ainsi leurs conseils, il n'était pas vraisemblable qu'ils formassent un plan d'opérations militaires qui pût donner seulement l'espoir de réussir. Omaï me servit d'interprète durant cette conversation, et il exposa mes argumens avec tant de courage et de chaleur, que Towha parut très indigné. La colère du chef augmenta quand on s'avisa de lui dire que, s'il avait tué un homme en Angleterre comme il venait d'en tuer un à Taïti, la dignité de son rang ne l'eût pas sauvé de la corde; il s'écria: *maeno! maeno!* (misérable! misérable!) et il ne voulut pas écouter un mot de plus. Un assez grand nombre d'insulaires, et surtout les gens de la suite et les serviteurs de Towha, assistèrent à cette discussion. Lorsque Omaï commença à leur expliquer le châtiment qu'on infligerait en Angleterre au plus grand des personnages qui tuerait le dernier des domestiques, ils parurent prêter une oreille fort attentive, et vraisemblablement ils avaient sur ce point une autre opinion que celle de leur maître.

En quittant Towha nous prîmes le chemin d'Oparre, où O-Too nous détermina à passer la nuit. Nous débarquâmes le soir, et tandis que nous nous rendions à sa maison, nous eûmes occasion d'observer en quoi consistent leurs heivas particuliers. Nous trouvâmes une habitation remplie d'un certain nombre de naturels; il y avait au milieu du

cercle deux femmes, derrière chacune desquelles était un vieillard qui frappait doucement sur un tambour ; les femmes chantaient par intervalles, et je n'avais jamais entendu de chant si doux : l'assemblée les écoutait avec une attention extrême; elle paraissait absorbée dans le plaisir que lui faisait la musique, car nous attirâmes peu de regards, et les acteurs ne s'arrêtèrent pas une seule fois. La nuit était déjà obscure lorsque nous arrivâmes à la maison de O-Too, où il nous donna un heiva public, dans lequel ses trois sœurs jouèrent les principaux rôles : ce fut un de ces spectacles qu'ils appellent *heiva-raa*, durant lequel personne ne peut entrer dans l'habitation ou sur la prairie où il se passe. Cette prohibition a toujours lieu quand les sœurs du roi jouent. Leur habit était vraiment pittoresque, et il avait de l'élégance. Elles remplirent leurs rôles d'une manière distinguée. Cependant des farces exécutées par quatre hommes parurent causer plus de plaisir à l'auditoire, qui était nombreux. Le 3 septembre nous nous rendîmes à Matavaï, et nous laissâmes O-Too à Oparre; mais sa mère, ses sœurs et plusieurs autres femmes m'accompagnèrent à bord, et O-Too lui-même y arriva bientôt après.

Le 4 Omaï nous donna à dîner dans l'île : son repas fut très bon, et composé de poissons, de volailles, de porc et de pudding. O-Too dîna avec

nous. Dans l'après-midi je l'accompagnai à sa maison, où je trouvai tous ses domestiques occupés à rassembler des provisions qu'on me destinait ; il y avait entre autres choses un gros cochon, qu'ils tuèrent en ma présence; ils firent onze portions des entrailles, et on distribua ces portions aux serviteurs ; quelques-uns firent cuire la leur dans le même four que le cochon, et la plupart emportèrent cru ce qu'ils reçurent. Il y avait aussi un grand pudding, que je vis faire : les cuisiniers prirent d'abord du fruit à pain, des bananes mûres, du taro, des noix de palmier et de pandanus, râpés, découpés en petits morceaux ou pilés et cuits séparément; ils exprimèrent ensuite de l'amande de la noix de coco une quantité assez considérable de jus, qu'ils jetèrent dans un baquet ou vase de bois, et, après y avoir mis le fruit à pain, les bananes, etc., qui sortaient du four, ils y placèrent quelques pierres chaudes afin de faire bouillir doucement le tout; trois ou quatre hommes remuèrent avec un bâton les différentes matières jusqu'à ce qu'elles furent incorporées l'une à l'autre et que le jus de la noix de coco fût changé en huile; les diverses parties ne tardèrent pas à prendre de la consistance. Quelques-uns de ces puddings sont excellens, et on en fait peu en Angleterre d'une saveur aussi exquise.

Le 7, dans la soirée, nous tirâmes des feux d'ar-

tifice devant une multitude d'insulaires : ce spectacle fit grand plaisir à quelques-uns d'entre eux, mais il causa un effroi terrible à la plupart, et nous eûmes bien de la peine à la retenir jusqu'à la fin. Une table de fusées volantes devait terminer le jeu; l'assemblée entière se dispersa au moment où elles partirent, et les hommes du pays les plus courageux s'enfuirent avec précipitation.

Le 8, Œdidée, notre ancien camarade, donna à dîner à quelques-uns d'entre nous; son festin fut composé de poisson et de porc : le cochon pesait environ trente livres; il fut tué, cuit et servi en moins d'une heure. Nous achevions de dîner lorsque O-Too arriva. Il me demanda si mon ventre était plein. Je lui répondis que oui; et il me dit: « Dans ce cas, venez avec moi. » Je le suivis chez son père, où je trouvai différentes personnes qui habillaient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuse de belles étoffes, arrangées d'une façon singulière. Une extrémité des pièces, qui étaient en grand nombre, se trouvait relevée par-dessus la tête des jeunes filles, tandis que le reste environnait le corps, à commencer de dessous les aisselles; l'autre extrémité tombait en plis jusqu'à terre, et ressemblait à un jupon de femme porté sur un large panier; plusieurs pièces enveloppaient le bord extérieur de ce panier, et grossissaient l'attirail. Les étoffes occupaient l'espace de cinq ou six verges de

circuit, et ces pauvres filles étaient accablées sous un si énorme poids; elles avaient en outre deux *taamas* (deux pièces de corps), qui leur servaient de parure et qui donnaient un air pittoresque à leur accoutrement. On les conduisit dans cet équipage à bord de mon vaisseau; la pirogue qui les amena était chargée de plusieurs cochons et d'une quantité assez considérable de fruits, dont le père de O-Too voulait me faire présent, ainsi que des étoffes. On donne le nom d'*atee* aux personnes de l'un et l'autre sexe habillées de cette manière; mais je crois que cette mode bizarre a seulement lieu quand ils veulent offrir à quelqu'un des présens considérables d'étoffes; du moins je ne l'ai jamais vu que dans cette occasion : c'était la première fois qu'on nous présentait ainsi des étoffes; mais le capitaine Clerke et moi nous en reçûmes ensuite d'autres, étalées également sur le corps des naturels qui nous les apportèrent.

Le 9 septembre O-Too me fit présent d'un cochon et de quelques fruits, et chacune de ses sœurs me donna un cochon et d'autres fruits. Nous ne manquions pas d'ailleurs de provisions. Les naturels avaient pris en dedans du récif, avec la seine, une quantité considérable de maquereaux; ils en échangèrent une partie dans notre camp et sur nos vaisseaux.

O-Too, si soigneux de nous fournir des vivres,

cherchait avec le même soin à nous procurer des amusemens continuels. Nous allâmes le 10 à Oparre, et il fit donner pour nous une espèce de comédie. Ses trois sœurs y jouèrent; elles avaient des habits neufs et élégans, du moins nous n'en avions pas encore vu sur ces îles d'aussi agréables à l'œil. Mais le principal objet de mon voyage à Oparre était d'examiner un corps embaumé que quelques-uns de nos messieurs avaient rencontré par hasard près de la résidence d'O-Too; j'appris que c'était celui de Tee, l'un des chefs que j'avais connus autrefois; je le trouvai dans un toopapaoo, mieux construit que les toopapaoos ordinaires, et pareil, à tous égards, à celui que nous avions vu quelque temps auparavant à Ohetepeha, où les restes de Waheadooa sont déposés et embaumés de la même manière. Lorsque nous arrivâmes le corps était couvert et enveloppé d'étoffes; mais, à ma prière, l'insulaire qui le gardait le tira du toopapaoo, il le plaça sur une espèce de bière, et nous l'examinâmes à notre aise. On ne nous permit pas toutefois de pénétrer en dedans des palissades qui enfermaient le toopapaoo. L'insulaire orna le cercueil de nattes et d'étoffes qui produisaient un joli effet. Le corps était entier dans toutes ses parties, et, ce qui nous surprit bien davantage, la putréfaction paraissait à peine avoir commencé, car il n'exhalait point d'odeur désagréable : cependant le climat

est très chaud, et Tee était mort depuis plus de quatre mois. On n'y apercevait d'autre altération qu'une contraction des muscles et des yeux; les cheveux et les ongles se trouvaient en bon état, et ils adhéraient fortement à la peau; les diverses jointures avaient de la souplesse, ou elles présentaient ce relâchement qui arrive aux personnes attaquées d'un évanouissement subit.

M. Anderson, qui me communiqua ces remarques, fit des recherches sur les moyens qu'emploient les naturels pour conserver ainsi les corps, et on lui dit qu'immédiatement après la mort on tire par l'anus les intestins et les autres viscères, qu'on remplit le ventre et l'estomac d'étoffes; que s'il y a de l'humidité sur la peau on la fait disparaître, et qu'on frotte ensuite tout le corps avec une quantité considérable d'huile de noix de coco parfumée; que cette friction le conserve assez long-temps sans qu'il tombe en pourriture. De mon côté je ne pus me procurer sur cette opération d'autres détails que ceux d'Omaï. Il m'assura que les Taïtiens se servent alors du suc d'une plante qui croît parmi les montagnes, et d'huile de noix de coco; qu'ils lavent souvent le corps avec de l'eau de mer. Il m'apprit d'ailleurs qu'on conserve ainsi les restes de tous les grands personnages qui meurent de mort naturelle; qu'on les expose d'abord à l'une des extrémités du toopapaoo les jours

où il ne pleut pas, qu'ensuite les jours d'exposition deviennent plus éloignés, et qu'enfin on les voit rarement.

Nous revînmes le soir d'Oparre, où nous laissâmes O-Too et la famille royale. Je ne vis aucun de ses parens jusqu'au 12, mais le 12 je reçus la visite d'eux tous, excepté le roi. Ils me dirent que le prince était allé à Attahooroo pour assister à un autre sacrifice humain que les chefs de Tiarraboo avaient ordonné. Puisqu'ils immolèrent deux hommes dans l'intervalle de peu de jours, il est malheureusement trop sûr que les victimes de cette superstition barbare sont bien nombreuses.

Le 13 au soir, O-Too revint d'Attahooroo, où il était allé exercer la plus désagréable de ses fonctions de souverain. Le lendemain nous montâmes devant lui à cheval, le capitaine Clerke et moi, et nous fîmes le tour de la plaine de Matavaï; la foule nombreuse qui nous examinait fut saisie d'étonnement, et elle parut aussi émerveillée que si elle avait vu des centaures. Omaï avait déjà essayé une fois ou deux de monter à cheval; mais il avait toujours été jeté par terre avant de se mettre en selle, et les Taïtiens n'avaient pas encore vu d'hommes portés sur des quadrupèdes. Nos gens continuèrent, depuis cette époque, à monter chaque jour à cheval durant notre relâche; cependant la curiosité des naturels ne diminua point: ayant vu l'usage

que nous faisions des chevaux, ils les estimèrent beaucoup, et, autant que je puis en juger, ce spectacle leur donna une plus haute idée de la grandeur des autres nations que toutes les nouveautés réunies offertes à leurs yeux par les navigateurs européens. Le cheval et la jument se portaient bien et ils avaient une bonne mine.

Le 15, Étari ou Olla, c'est-à-dire le prétendu dieu de Bolabola, qui se tenait depuis quelques jours aux environs de Matavaï, se rendit à Oparre avec plusieurs pirogues à voile. On nous dit qu'O-Too n'aimait pas à le voir si près de notre camp; qu'il craignait les vols des insulaires de la suite de ce prétendu dieu. Je dois déclarer, à la gloire d'O-Too, qu'il prit tous les moyens possibles pour empêcher qu'on ne nous volât, et que, si on nous déroba peu de choses, ce fut l'effet de sa prévoyance plutôt que de notre circonspection. Il avait fait construire deux petites maisons de l'autre côté de la rivière, derrière notre poste, et une troisième et une quatrième près de nos tentes, sur l'espace qui se trouvait entre la rivière et la mer. Quelques-uns de ses gens firent toujours sentinelle dans ces endroits; son père résida ordinairement sur la pointe de Matavaï, et ainsi nous fûmes, en quelque sorte, environnés de leurs gardes. Non-seulement ils éloignèrent de nous les voleurs pendant la nuit, ils observèrent encore tout ce qui se passait durant le

jour; ils ne manquaient pas de mettre à l'amende les filles qui avaient des liaisons avec les matelots, et ils infligeaient cette peine régulièrement chaque matin : de cette manière, les soins que se donna le roi pour notre sûreté lui valurent des contributions avantageuses.

O-Too me dit qu'il devait aller le lendemain à Oparre, pour donner audience au grand personnage de Bolabola, qu'on m'avait annoncé comme un dieu, et il me proposa de m'y mener : je crus que j'y verrais quelque chose digne de remarque, et j'acceptai son invitation. Le 16 au matin nous le suivîmes à Oparre, M. Anderson et moi. Nous n'aperçûmes rien d'intéressant ou de curieux. Étari et son cortége présentèrent à O-Too des étoffes grossières et des cochons : chacun de ces présens fut accompagné de quelques cérémonies et d'un petit discours. Le roi, Étari et plusieurs autres chefs, tinrent ensuite conseil sur l'expédition d'Eimeo. Étari parut d'abord la désapprouver, mais ses argumens ne firent aucune impression sur l'assemblée. Il était trop tard pour montrer les inconvéniens de cette guerre; car on sut le lendemain que Towha, Potatou et un troisième chef, avaient déjà mis à la voile avec l'escadre d'Attahooroo. Un messager, qui arriva le soir, vint dire que l'armée de Taïti avait débarqué à Eimeo, et qu'il y avait eu des

escarmouches, sans beaucoup de perte ou d'avantage de l'un ou de l'autre côté.

Le 18 au matin nous retournâmes avec O-Too à Oparre, M. Anderson, Omaï et moi; nous emmenâmes les moutons que je voulais laisser dans l'île. Il y avait un belier et une brebis de la race d'Angleterre et trois brebis du Cap; je les donnai tous à O-Too.

Nous quittâmes Étari et sa petite troupe et nous accompagnâmes O-Too à un autre village peu éloigné de là. Nous y trouvâmes les domestiques d'un chef, lesquels nous attendaient avec un gros cochon, un cochon de lait et un chien, qu'ils voulaient présenter au roi de la part de leur maître. Ils les présentèrent en effet, en observant le cérémonial accoutumé; et l'un d'eux, qui prononça un discours, s'informa, au nom de son maître, de la santé d'O-Too et des principaux personnages de sa cour. Un des ministres d'O-Too répondit à ce compliment, et on parla ensuite de la guerre d'Eimeo, sur laquelle on pérora fort en détail. Les députés du chef désiraient qu'on fît la guerre d'une manière vigoureuse, et ils conseillèrent à O-Too d'offrir aux dieux un sacrifice humain. Un second chef, qui ne s'éloignait guère de la personne du roi, s'y opposa; et il nous parut qu'il motivait très bien son avis. Je fus convaincu de plus en plus qu'O-Too ne mettait point d'ardeur à la poursuite de

cette guerre. Il reçut des messages multipliés de Towha, qui le pressait vivement de lui envoyer des secours. On nous dit que l'escadre de Towha était très près de celle de Maheine, mais que ni l'une ni l'autre n'osait risquer un combat. Après avoir dîné avec O-Too que nous laissâmes à Oparre, nous retournâmes à Matavaï. On nous apporta peu de fruits durant cette journée et celle du lendemain. O-Too en fut instruit, et lui et son frère, qui s'étaient attachés au capitaine Clerke, arrivèrent d'Oparre, entre neuf et dix heures du soir, le 19, avec une quantité considérable de vivres. Rien ne prouve mieux jusqu'où il portait la bienveillance et ses attentions pour nous. Le lendemain, toute la famille royale vint nous voir, et elle nous apporta de nouveaux présens; non-seulement nous n'éprouvâmes plus de disette, mais nous eûmes des vivres au-delà de ce que nous en pouvions consommer.

A cette époque notre eau était embarquée; nos deux vaisseaux se trouvaient en état de reprendre la mer, et voulant avoir assez de temps pour aborder aux îles des environs, je songeai à mon départ. O-Too vint m'avertir le 21, dès le grand matin, que toutes les pirogues de guerre de Matavaï et de trois districts de notre voisinage allaient à Oparre, afin de se réunir aux pirogues de guerre de cette partie de l'île, et qu'il y aurait une revue

générale. Bientôt après, l'escadre de Matavaï fut en mouvement; et, après avoir paradé autour de la baie, elle y rentra : je montai mon canot pour examiner cette marine de plus près.

Il y avait environ soixante pirogues de guerre, munies de plates-formes sur lesquelles combattent les guerriers : le nombre des pirogues moins grandes était à peu près aussi considérable. Je voulais les accompagner à Oparre, mais les chefs décidèrent bientôt que l'escadre ne partirait pas avant le lendemain. Je fus bien aise de ce délai qui m'offrait une occasion de connaître la manière de se battre des Taïtiens.

Je priai O-Too d'enjoindre à quelques-unes des pirogues d'exécuter devant moi les manœuvres du combat. Le roi s'empressa d'ordonner à deux pirogues de sortir de la baie : nous montâmes sur un de ces bâtimens, O-Too, M. King et moi, et Omaï se rendit à bord du second. Lorsque nous eûmes assez d'espace pour les évolutions, les deux pirogues se retournèrent en face; elles s'avancèrent, elles reculèrent avec toute la vivacité que purent leur donner les rameurs. Sur ces entrefaites, les guerriers, qui occupaient les plates-formes, brandissaient leurs armes, et faisaient des mines et des contorsions qui me semblèrent n'avoir d'autre but que de les préparer à l'assaut. O-Too se tenait à côté de notre plate-forme, et il donnait le signal

d'avancer ou de reculer. La sagacité et la promptitude du coup d'œil lui étaient nécessaires pour saisir les momens favorables, et éviter ce qui devait offrir de l'avantage à l'ennemi. Enfin, lorsque les deux pirogues eurent avancé et reculé, chacune au moins douze fois, elles s'abordèrent de l'avant; après un combat de peu de durée, les guerriers de notre plate-forme parurent se laisser tuer jusqu'au dernier, et Omaï et ses camarades se rendirent maîtres de notre bâtiment. En cet instant, O-Too et nos rameurs se jetèrent à la mer, comme s'ils avaient été réduits à la nécessité de se sauver à la nage.

Leurs batailles de mer ne se livrent pas toujours de cette manière, si l'on peut compter sur les détails qu'Omaï nous donna. Il me dit que les insulaires commencent quelquefois par amarrer ensemble les deux pirogues, l'avant contre l'avant, et qu'ils combattent ensuite jusqu'à ce que tous les guerriers de l'un des bâtimens soient tués. Mais je crois qu'ils adoptent seulement cette manœuvre terrible lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir. Ils ne doivent compter, en effet, que sur la victoire ou la mort; car, de leur aveu, ils ne font jamais de quartier, à moins qu'ils ne réservent les prisonniers pour les tuer, le lendemain, d'une façon plus cruelle.

La puissance et la force de ces peuplades sont

fondées sur leur marine. Je n'ai jamais ouï parler d'une action générale de terre ; et c'est sur la mer qu'ils se livrent des batailles décisives. Si les deux partis ont fixé l'époque et le lieu de l'action, ils passent dans des amusemens et des festins la journée de la veille et la nuit. Ils lancent à l'eau leurs pirogues, ils font leurs préparatifs au lever de l'aurore, et ils commencent le combat avec le jour : son issue termine ordinairement la dispute ; les vaincus s'enfuient à la hâte, et ceux qui atteignent la côte s'empressent de gagner les montagnes et d'emmener leurs amis. Les vainqueurs, qui durant l'accès de leur furie n'épargnent ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, s'assemblent le lendemain au moraï, pour remercier l'eatooa de la victoire qu'ils viennent de remporter, et lui offrir en sacrifice les guerriers qu'ils ont tués. et les prisonniers eux-mêmes, s'ils en ont fait quelques-uns : on négocie ensuite un traité, dont, en général, ils dictent les conditions ; ils obtiennent des districts particuliers, et quelquefois des îles entières. Omaï nous apprit qu'il avait été fait prisonnier par les habitans de Bolabola, qu'il fut mené dans la patrie des vainqueurs, et que lui et tous ses compagnons de captivité auraient été mis à mort le lendemain s'ils n'étaient pas venus à bout de se sauver pendant la nuit.

Après ce combat simulé, Omaï endossa sa cui-

rasse et le rèste de son armure de l'ancienne chevalerie; il monta sur la plate-forme de l'une des pirogues, et les rameurs le menèrent en triomphe le long du rivage de la baie; en sorte que tous les naturels purent le contempler à loisir. Sa cotte de mailles n'attira pas l'attention des insulaires autant que je l'aurais imaginé. Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, la connaissaient déjà, et d'autres étaient si révoltés de la conduite imprudente de mon ami, qu'il leur montrait les choses les plus extraordinaires sans obtenir un coup d'œil.

§ 4.

Le jour de notre appareillage fixé, Taïti fait sa paix avec Eimeo. Débats sur ce point. La conduite d'O-Too est blâmée. Cérémonies pratiquées au moraï en cette occasion, et décrites par M. King. Remarques sur ces cérémonies. Trait d'artifice de la part d'O-Too, Omaï obtient une pirogue de guerre. Réflexions sur sa conduite. Présent que m'offre O-Too pour le roi de la Grande-Bretagne, et ce qu'il me chargea de dire à Sa Majesté. Observations sur les échanges que nous fîmes, et sur la manière dont nous fûmes reçus à Taïti. Détails sur les voyages qu'y ont faits les Espagnols.

Le 22 septembre 1777, O-Too et son père arrivèrent à bord, pour savoir quand je me proposais d'appareiller. Ayant appris qu'on trouve un bon havre à Eimeo, je leur dis que je toucherais à cette île en allant à Huaheine; et ils désiraient d'y venir avec moi, et de mettre sous mon escorte l'escadre

de renfort qu'ils voulaient mener à Towha. Comme j'étais prêt à partir, je leur permis de fixer le jour; ils choisirent le surlendemain 24, et nous convînmes que je prendrais sur mon bord O-Too, son père, sa mère et toute sa famille. Après cet arrangement, je proposai au roi de nous rendre tout de suite à Oparre, où les pirogues de guerre destinées à l'expédition d'Eimeo devaient se réunir et être passées en revue.

Au moment où nous entrâmes dans mon canot, on vint apprendre au roi que Towha avait fait un traité avec Maheine, et ramené son escadre à Attahooroo. Cette nouvelle inattendue rendait inutiles les préparatifs de l'expédition; et les pirogues de guerre, au lieu de marcher à Oparre, qu'on leur avait désigné pour le lieu du rendez-vous, eurent ordre de retourner dans leurs districts respectifs: nous suivîmes cependant le prince à Oparre, M. King et moi. Notre voyage ne fut pas long; tandis qu'on apprêtait notre dîner, un messager arriva d'Eimeo, et il exposa les articles de la paix, ou plutôt de la trève; car la suspension d'armes n'était que pour un temps limité. Les conditions se trouvaient désavantageuses à Taïti, et on blâma beaucoup O-Too, dont la lenteur à envoyer des renforts avait obligé Towha à se soumettre à un accommodement honteux. On disait même publiquement que Towha, indigné de la conduite du roi, avait juré de réu-

nir ses forces à celles de Tiarraboo, et d'attaquer O-Too à Matavaï, ou à Oparre, lorsque je serais parti. Je déclarai solennellement, de mon côté, que je défendrais les intérêts de mon ami, et que je lui donnerais des secours contre une pareille ligue; que je reviendrais dans l'île, et que je me vengerais sans pitié de ceux qui auraient l'audace d'y prendre part. Mes menaces eurent vraisemblablement l'effet que j'en attendais; et si Towha forma d'abord le projet dont je viens de parler, il ne tarda pas à y renoncer, ou du moins il n'en fut plus question.

Nos débats finissaient, lorsqu'un député de Towha arriva; ce général invitait O-Too à aller le lendemain au moraï d'Attahooroo pour remercier les dieux de la paix qu'il venait de conclure; du moins Omaï me dit que c'était là l'objet du message. On me pria d'assister à la cérémonie : j'étais malade, et il me fut impossible de profiter de l'invitation; mais voulant savoir ce qui se passerait dans une fête si mémorable, j'y envoyai M. King et Omaï, et je retournai à bord de *la Résolution*, accompagné de la mère d'O-Too, de ses trois sœurs et de huit autres femmes. Je crus d'abord que ces douze femmes montaient sur mon canot pour se faire mener à Matavaï; mais lorsque nous fûmes au vaisseau, elles me dirent qu'elles voulaient y passer la nuit; que leur but était d'entreprendre la

guérison de la maladie dont je me plaignais. J'avais une sciatique, et la douleur se faisait sentir de la hanche aux pieds. J'acceptai les soins bienfaisans qu'elles me proposaient; j'ordonnai qu'on leur dressât des lits sur le plancher de ma chambre, et je me soumis à leur traitement. Elles se rangèrent autour de moi, et elles se mirent à me presser avec les deux mains, de la tête aux pieds, et surtout dans les parties où je souffrais; elles me pétrirent jusqu'à faire craquer mes os, et à me fatiguer comme si l'on m'avait roué de coups : lorsque j'eus subi un quart d'heure cette espèce de discipline, je fus bien aise de m'y soustraire. L'opération néanmoins me soulagea sur-le-champ; et je me décidai à permettre qu'on la recommençât avant de me coucher; elle eut tant de succès la seconde fois, que je passai une très bonne nuit.

Mes douze femmes me traitèrent de nouveau le lendemain au matin, avant de retourner à terre; elles revinrent le soir, et je consentis de bon cœur à me laisser pétrir. Je n'éprouvais plus aucune espèce de douleur; et ma guérison étant bien achevée, elles me quittèrent le 24. Les Taïtiens donnent à ce traitement le nom de *romee;* il me paraît bien supérieur aux frictions et aux remèdes de ce genre qu'ordonnent nos médecins. Il est d'un usage universel aux îles de la Société; il est administré quelquefois par les hommes, plus commu-

nément par les femmes. Si quelqu'un paraît languissant et accablé, ses compatriotes le prient de s'asseoir près d'eux; ils se mettent tout de suite à pratiquer la romee sur ses jambes, et j'ai toujours vu qu'elle produit d'excellens effets [1].

O-Too, M. King et Omaï revinrent d'Attahooroo le 25 au matin, et M. King me donna les détails suivans sur ce qu'il avait vu.

Nous partîmes d'Oparre au coucher du soleil, et nous débarquâmes vers cinq heures à Tettaha, sur la langue de terre contiguë à Attahooroo. Les habitans de ce district nous appelèrent de la côte, vraisemblablement pour nous avertir que Towha s'y trouvait. Je comptais que l'entrevue de ce chef et du roi m'offrirait quelque chose d'intéressant. O-Too et les gens de sa suite allèrent s'asseoir sur la grève, près de la pirogue où était Towha : celui-ci dormait, mais ses domestiques l'ayant éveillé, et ayant nommé O-Too, on apporta aux pieds du roi un bananier et un cochon, et un assez grand nombre d'insulaires attachés à Towha vinrent causer avec O-Too; je jugeai qu'ils parlaient de leur expédition d'Eimeo. Je demeurai quelque temps assis à côté du roi; et comme Towha ne sortait point de sa pirogue, et qu'il ne nous disait rien, je mon-

[1] Les Taïtiens traitèrent de la même manière le capitaine Wallis et son premier lieutenant.

tai sur son embarcation ; il me demanda si Toote [1] était fâché contre lui. Je lui répondis que non, que Toote était son tayo [2], et qu'il m'avait chargé de me rendre à Attahooroo pour le lui dire. Omaï eut alors une longue conversation avec ce chef ; mais je ne pus savoir quelle avait été la matière de leurs discours. Je retournai auprès d'O-Too qui paraissait désirer que je mangeasse quelque chose et que j'allasse me coucher. Nous les quittâmes en effet, Omaï et moi.

Le lendemain au matin, ils préparèrent une grande quantité de kava ; l'un d'eux en but tellement qu'il perdit l'usage de ses sens. Il avait des convulsions si fortes que, si je n'en avais pas connu la cause, je l'aurais supposé très malade ; deux hommes le tenaient par les cheveux. J'abandonnai cette scène pour en voir une autre plus touchante, l'entrevue de Towha, de sa femme et d'une jeune personne qui me parut être sa fille. Après s'être découpé la tête de manière à en faire sortir beaucoup de sang, et après avoir bien pleuré, elles se lavèrent et embrassèrent le chef d'un air tranquille.

Nous partîmes de Tettaha entre dix et onze heures, et nous débarquâmes à peu de distance du moraï d'Attahooroo, un peu après midi. Nous trou-

[1] C'est ainsi que les Taïtiens prononcent le nom du capitaine Cook.

[2] Son ami.

vâmes trois pirogues retirées sur la grève, en face du moraï; il y avait trois cochons dans chacune; on voyait au-dessus de leurs hangars ou abris quelque chose que nous ne pûmes pas distinguer. Nous comptions que la cérémonie aurait lieu dans la soirée, mais Towha et Potatou n'arrivèrent point, et il ne se passa rien d'important.

Un chef, qui arrivait d'Eimeo, apporta un petit cochon et un bananier qu'il déposa aux pieds d'O-Too : il causa quelque temps avec le roi; et comme il répéta souvent le mot *wary, wary* (faux), je supposai qu'O-Too lui racontait ce qu'il avait ouï dire, et que le chef niait les faits.

Towha et Potatou arrivèrent le 24 avec huit grandes pirogues, et ils débarquèrent près du moraï.. O-Too reçut une multitude de bananiers de la part de différens chefs. Towha ne quitta point sa pirogue. La cérémonie commença enfin : le grand-prêtre apporta le maro soigneusement enveloppé, et un paquet qui avait la forme d'un pain de sucre; il les plaça à l'entrée d'un lieu qui me parut être le cimetière : trois prêtres allèrent ensuite s'asseoir en face à l'autre extrémité du cimetière; ils apportèrent aussi un bananier, une branche d'un autre arbre et une fleur de cocotier.

Les prêtres prononcèrent séparément de petites phrases en tenant ces diverses choses à leurs mains; deux d'entre eux, et quelquefois les trois, chan-

taient de temps en temps une chanson mélancolique, à laquelle l'assemblée fit peu d'attention. Ces prières et ces chants durèrent une heure. Le grand-prêtre ayant fait une autre prière qui fut de courte durée, découvrit le maro : O-Too se leva, on lui ceignit le maro, et, pendant cette opération, il tenait à sa main un chapeau ou bonnet, des plumes rouges de la queue de l'oiseau du tropique mêlées avec d'autres plumes brunes. Il se plaça au milieu de la scène, en face des trois prêtres qui continuèrent leurs prières l'espace d'environ dix minutes : l'un des assistans se leva d'une manière brusque ; il dit quelque chose qui finit par le cri de *heiva*, et l'assemblée lui répondit trois fois en criant à haute voix, *earee !* On m'avait averti auparavant que c'était la partie principale de la cérémonie.

Les assistans passèrent alors au côté opposé de la masse de pierres où l'on voit une large fosse que les insulaires appellent *le moraï du roi*. On y répéta la cérémonie que je viens de décrire, et elle finit également par trois acclamations. On replia le maro, dont la splendeur se trouva augmentée d'une touffe de plumes que l'un des prêtres donna à O-Too tandis que le roi l'avait autour de ses reins.

L'assemblée se rendit ensuite à une vaste cabane située près du moraï, et elle s'y assit avec beau-

coup plus d'ordre qu'on n'en avait ordinairement à Taïti. Un homme du district de Tiarraboo fit un discours qui dura environ dix minutes; un habitant d'Attahooroo pérora ensuite; Potatou, qui prit la parole après eux, s'exprima avec plus d'abondance et de grâce; en général les deux premiers ne dirent que de petites phrases détachées, accompagnées d'un mouvement de main très gauche. Tooteo harangua aussi au nom d'O-Too, et après lui un insulaire d'Eimeo. Il y eut deux ou trois discours auxquels l'auditoire fit peu d'attention : Omaï m'assura qu'ils promirent tous de ne point combattre, mais de vivre en amis. Plusieurs des orateurs s'échauffèrent; peut-être qu'ils se plaignirent du passé, et qu'ils firent des protestations de ne pas troubler la paix à l'avenir. Un habitant du district d'Attahooroo se leva au milieu de ces harangues; il portait une fronde autour de ses reins et une grosse pierre sur ses épaules : après s'être promené environ un quart d'heure dans le cercle, et avoir répété quelques mots d'un ton chantant, il jeta sa pierre. Lorsque les discours furent terminés, on porta au moraï cette pierre et un bananier qui était aux pieds du roi : l'un des prêtres prononça ici deux ou trois phrases avec le roi.

Au moment où nous nous embarquâmes la brise de mer avait commencé, et il fallut redescendre sur la côte. Nous fîmes à pied presque tout le che-

min de Tettaha à Oparre, et cette promenade fut très agréable. Nous trouvâmes un arbre auquel étaient suspendus deux paquets de feuilles sèches : il sert de bornes aux deux districts. L'insulaire qui avait paru dans la cérémonie avec la fronde et la pierre nous accompagnait; le père d'O-Too l'entretint long-temps : il paraissait fort en colère, et je compris qu'il était irrité du rôle qu'avait joué Towha dans l'affaire d'Eimeo.

Autant que je puis juger de cette cérémonie, d'après la description de M. King, ce ne fut pas uniquement une action de grâces aux dieux, mais plutôt une confirmation du traité; peut-être même avait-elle l'un et l'autre de ces objets pour but. Le cimetière dont il fait mention paraît être le lieu où commencèrent les cérémonies du sacrifice humain auquel j'assistai, et devant lequel on déposa la victime, après qu'on l'eut éloignée du bord de la mer. C'est aussi dans cette partie du moraï qu'ils investissent leur roi du maro pour la première fois.

Le bananier est la première chose qu'on aperçoit dans toutes les cérémonies religieuses de ces peuplades, et même dans tous leurs débats publics ou particuliers. Elles l'emploient aussi en d'autres occasions, et peut-être plus fréquemment encore que nous ne l'avons remarqué. Tandis que Towha fut à Eimeo, il envoya chaque jour des messagers

à O-Too : ces exprès ne manquaient jamais d'arriver en tenant à la main un jeune bananier qu'ils déposaient aux pieds d'O-Too avant d'ouvrir la bouche ; ils s'asseyaient ensuite devant le roi et ils remplissaient leur message. Deux hommes qui se disputaient s'échauffèrent tellement un jour que je m'attendais à les voir se frapper ; l'un d'eux ayant placé un bananier devant l'autre, ils se calmèrent tout à coup et ils continuèrent sans emportement. Enfin le bananier est toujours le rameau d'olivier pour les habitans des îles de la Société.

La guerre d'Eimeo et les cérémonies solennelles qui en furent la suite n'occupant plus nos amis, ils revinrent nous voir le 26, et comme ils savaient que nous étions sur le point de partir, ils nous apportèrent plus de cochons que nous ne pouvions en acheter. Nous manquions de sel, et nous n'avions besoin que de la quantité de porc nécessaire à notre consommation journalière.

Le lendemain j'accompagnai O-Too à Oparre, et avant de le quitter je fis la revue du bétail et des volailles dont je lui avais recommandé de prendre soin. Chacun de ces animaux était en bon état, et on les soignait d'une manière convenable.

Une supercherie d'O-Too, que je vais citer, montre que ces insulaires savent au besoin employer la ruse et l'artifice pour arriver à leur but. Je lui avais donné, entre autres choses, une lunette

qu'il garda deux ou trois jours; habitué ensuite à cet instrument, et, selon toute apparence, ne le trouvant d'aucune utilité pour lui, il le porta en secret au capitaine Clerke; il lui dit qu'il était son bon ami, que ce présent devait lui être agréable, et qu'il le priait de l'accepter. « Mais, ajouta-t-il, vous ne devez pas en parler à Toote [1] : il désire cette bagatelle, et je ne voudrais pas qu'il l'eût. » Il mit la lunette entre les mains du capitaine Clerke, et il l'assura qu'il la possédait à juste titre. M. Clerke refusa d'abord de l'accepter; O-Too insista et ne voulut point la reprendre. Quelques jours après, il eut soin de parler de la lunette; le capitaine Clerke n'en avait pas besoin, il désirait cependant obliger le prince, et, croyant que des haches seraient plus utiles à Taïti que cet instrument, il offrit d'en donner quatre en retour. O-Too s'écria sur-le-champ : « Toote m'en a offert cinq pour la « lunette. » M. Clerke lui répondit : « Si cela est, je « ne veux pas que votre amitié pour moi vous soit « désavantageuse, et vous en aurez six. » Le roi reçut les six haches, mais il recommanda de nouveau de ne pas m'instruire de ce qui venait de se passer.

Omaï, qui prodigua si follement ici les choses utiles qu'il avait apportées, s'en procura toutefois une dont il devait tirer de grands avantages.

[1] Au capitaine Cook.

C'était une très belle pirogue double, et à voiles, équipée d'une manière complète. Je lui avais fait faire, peu de temps auparavant, les divers pavillons de beaupré, cornettes, guidons et flammes dont on se sert sur les vaisseaux anglais; mais il les croyait trop précieux pour les employer à Taïti : il rapetassa dix ou douze de nos vieux pavillons ou de nos vieilles flammes; il les arbora tous à la fois en différentes parties de son bâtiment, et ce spectacle attira autant de monde qu'en attire dans un port d'Europe un vaisseau de guerre pavoisé.

Les étoffes et l'huile de coco sont bien meilleures à Taïti que sur aucune des autres îles de la Société, où on les vend fort cher, et Omaï s'en procura une assez grande quantité : il ne se serait pas conduit d'une manière si inconséquente et si indigne de la vie qu'il avait menée en Angleterre et durant le voyage, sans sa sœur, sans son beau-frère et quelques personnes de sa connaissance qui s'emparèrent de lui, dans la vue de le dépouiller de toutes ses richesses. Leur complot aurait réussi, si je n'avais pris à temps les trésors de mon ami sous ma garde. Cette précaution n'eût pas même été suffisante, si j'eusse permis à ces fripons de le suivre à Huaheine, où il devait s'établir. C'était leur projet de ne point le quitter; mais je leur défendis de se montrer à Huaheine tant que je me trouverais dans ces parages, et ils me

connaissaient trop bien pour enfreindre mes ordres.

O-Too vint à bord le 28 septembre ; il me pria d'accepter une pirogue, et de l'offrir de sa part à l'*earee-rahie no Bretane*[1] ; il me dit que voulant envoyer quelque chose à un si grand monarque, il n'avait rien imaginé de mieux. Je fus charmé de sa reconnaissance : il avait seul le mérite de cette galanterie ; personne d'entre nous ne lui en avait donné l'idée. Il nous prouva d'une manière claire qu'il savait bien à qui il était redevable des trésors que nous lui avions apportés. Je crus d'abord que la pirogue serait un modèle en petit de leurs bâtimens de guerre, mais je reconnus bientôt qu'il s'agissait d'un jvahah d'environ seize pieds de longueur. Elle était double, et je jugeai qu'on l'avait construite exprès ; car elle se trouvait décorée de beaucoup de sculptures : elle m'aurait trop gêné, et je le remerciai de sa bonne volonté : je vis que je lui aurais fait plus de plaisir en l'acceptant.

Le 29 nous levâmes l'ancre. Dès que nous fûmes sous voiles, j'ordonnai de tirer sept coups de canon chargé à boulet ; O-Too m'en avait prié, et je voulais d'ailleurs satisfaire la curiosité de ses sujets. Tous nos amis, excepté le roi, nous quittèrent ensuite avec des marques d'affection et de douleur

[1] Au roi de la Grande-Bretagne.

qui montrèrent assez combien ils nous regrettaient. Le roi ayant désiré de voir marcher les vaisseaux, je m'étendis en pleine mer, et je revins près de la côte; il me fit alors ses adieux et il retourna à terre sur sa pirogue.

Nous avions abordé si souvent à Taïti depuis un petit nombre d'années, que les insulaires paraissaient persuadés que nous ne tarderions pas à revenir. O-Too me recommanda avec instance de prier en son nom l'earee-rahie no Bretane d'envoyer par les premiers vaisseaux des plumes rouges et les oiseaux qui les fournissent, des haches, une demi-douzaine de fusils, de la poudre, du plomb, et de ne pas oublier des chevaux.

J'ai dit souvent que j'avais reçu des présens considérables d'O-Too et du reste de sa famille, et je n'ai pas toujours fait mention de ce que je donnais de mon côté. Lorsque les habitans de ces îles font un présent, ils laissent entrevoir ce qu'ils espèrent en retour, et nous étions obligés de les satisfaire; ainsi, ce qu'on avait l'air de nous offrir gratuitement nous coûtait plus que ce que nous achetions : mais lorsque nous éprouvions un moment de disette, et qu'on n'apportait rien au marché, nous pouvions recourir à nos amis; et en tout, cette manière de trafiquer fut aussi avantageuse pour nous que pour eux. En général, je payai tout de suite chacun des présens qu'on me fit; j'en

excepte ceux que je reçus d'O-Too. Ses largesses furent si multipliées et si fréquentes, que nous ne comptions ni l'un ni l'autre. Je lui offrais sur-le-champ les choses qu'il me demandait, lorsqu'elles ne m'étaient pas nécessaires, et je le trouvai toujours modéré dans ses demandes.

Si j'avais pu déterminer Omaï à se fixer ici, je ne serais pas parti sitôt; car, à l'époque où je quittai l'île, on nous fournissait des rafraîchissemens en si grande quantité, et à si bon marché, que je n'espérais pas rencontrer ailleurs le même avantage : il régnait d'ailleurs entre nous et les habitans une amitié si cordiale et une confiance si entière, qu'il était difficile d'espérer un pareil succès en d'autres terres du groupe de la Société. Il est assez extraordinaire que cette correspondance amicale n'ait pas été troublée une seule fois, et que je n'aie eu à me plaindre d'aucun vol important : ce n'est pas que je croie aux progrès de la moralité des Taïtiens sur cet article; je pense plutôt qu'il faut attribuer la régularité de leur conduite aux soins des chefs : ces chefs craignaient de voir suspendre un trafic qui leur donnait plus de marchandises qu'ils n'auraient pu en obtenir par des vols et des larcins.

Cependant les chefs ne peuvent pas toujours empêcher les vols : on les vole souvent eux-mêmes, et ils s'en plaignent comme d'un grand mal. O-Too

laissa entre mes mains, jusqu'à la veille de mon départ, les choses qu'il avait obtenues de nous: lorsqu'il m'en chargea, il me dit qu'elles ne seraient pas en sûreté ailleurs. Depuis que cette peuplade connaît de nouvelles richesses, ses dispositions au vol doivent avoir augmenté. Les chefs, qui ne l'ignorent pas, désirent beaucoup avoir des caisses; ils semblaient mettre un prix extrême à un petit nombre de coffres laissés dans l'île par les Espagnols, et ils nous en demandaient d'autres sans cesse. J'en fis faire un pour O-Too; il le voulut de huit pieds de long, de cinq de large et de trois de profondeur. Les serrures et les verrous ne suffiront pas pour écarter les voleurs; mais deux hommes peuvent y coucher la nuit et y monter la garde.

Nous savions un peu la langue du pays, Omaï nous servait d'ailleurs d'interprète, et il est assez singulier que nous n'ayons pu découvrir l'époque précise de l'arrivée des Espagnols et la durée de leur séjour. En multipliant nos questions sur ce point, nous reconnûmes de plus en plus que ces insulaires sont incapables de noter ou de se rappeler la date des événemens anciens, surtout s'il s'est écoulé dix ou vingt mois. L'inscription que nous trouvâmes sur une croix, et les détails que nous donnèrent les plus intelligens des Taïtiens, me firent juger cependant que deux vaisseaux ar-

rivèrent à Oheitepeha en 1774, peu de temps après mon départ de Matavaï, qui eut lieu au mois de mars de la même année. Ces bâtimens apportèrent une maison et des quadrupèdes, savoir : un taureau, des chèvres, des cochons, des chiens et le mâle d'une autre espèce ; ce dernier était un belier, et il se trouvait à Bolabola, où l'on devait aussi transporter le taureau.

Les vaisseaux espagnols laissèrent deux prêtres, un domestique, et un autre homme appelé *Mateema* par les insulaires, dont il a gagné l'amitié. Il paraît qu'il étudia leur langue, ou du moins qu'il la parlait assez bien pour se faire entendre, et qu'il prit beaucoup de peine pour inspirer aux naturels la plus haute idée de sa nation, et leur donner une mauvaise opinion des Anglais.

§ 5.

Arrivée à Eimeo. On y trouve deux havres. Description de ces deux havres. Nous recevons une visite de Maheine, chef de l'île. Description de sa personne. Les insulaires nous volent une chèvre. Ils la renvoient ensuite avec le voleur. Vol d'une autre chèvre que les naturels ont soin de cacher. Mesures que je pris à cette occasion. Expédition militaire dans l'île. Nous brûlons des maisons et des pirogues. On nous rend la chèvre et la paix se rétablit. Détails sur l'île.

Je partis de Taïti le 30 septembre, et n'ayant pas renoncé à mon projet de toucher à Eimeo, je mis le cap sur l'extrémité septentrionale de cette île, où se trouve le havre que je voulais examiner. Omaï y arriva sur sa pirogue long-temps avant nous, et il prit les mesures nécessaires pour nous indiquer la rade. Nous ne manquions cependant pas de pilotes, car nous avions à bord plusieurs Taïtiens et beaucoup de Taïtiennes. Je ne crus pas devoir me reposer entièrement sur ces guides, et deux canots allèrent reconnaître le havre : on m'avertit, par un signal, que l'ancrage était bon, et j'y conduisis les vaisseaux.

Ce havre, qui est appelé *Taloo*, gît au côté septentrional de l'île : il se prolonge au sud-est entre les collines, l'espace d'environ deux milles. Je n'ai pas rencontré sur les terres de l'océan Pacifique de rade plus sûre et de meilleure tenue; il a même un avantage qui lui est particulier, car un vaisseau

peut y entrer et en sortir avec le vent alisé qui règne dans ces parages; en sorte que l'entrée et la sortie sont également faciles. Il reçoit différens ruisseaux; l'un, qui se trouve au fond, est si considérable que les canots le remontent à plus d'un quart de mille; et, à cette hauteur, l'eau est parfaitement douce. Ses bords sont couverts d'arbres, appelés *pooroo* par les naturels, très bons à brûler, et dont les gens du pays ne font point de cas : ainsi il est très aisé de se procurer ici du bois et de l'eau.

Du même côté de l'île, et environ deux milles à l'est, on trouve le havre de Parowroah bien plus étendu que celui de Taloo; mais l'entrée, ou l'ouverture dans le récif, car l'île entière est entourée d'un récif de rocher de corail, est beaucoup plus étroite et sous le vent. Ces deux défauts sont si sensibles, que le havre de Taloo doit toujours obtenir la préférence.

Dès que nous fûmes mouillés, les vaisseaux se remplirent d'insulaires que la curiosité seule amenait à bord; car ils n'apportaient rien qu'ils voulussent échanger : mais le 1er octobre, plusieurs pirogues arrivèrent des parties les plus éloignées de l'île, avec une quantité considérable de fruits à pain, de noix de coco et un petit nombre de cochons. Ils échangèrent ces divers articles contre des haches, des clous et des grains de verre. Ils ne re-

cherchaient pas les plumes rouges d'une manière aussi empressée que les Taïtiens. *La Résolution* se trouvant infestée par les rats, je la fis conduire à trente verges de la côte, aussi près que la profondeur de l'eau le permit, et en attachant des hansières aux arbres, on ouvrit à ces animaux un sentier par où ils pouvaient se sauver à terre. On dit que cet expédient a réussi quelquefois; mais je crois que nous nous débarrassâmes de peu de rats, si même nous nous débarrassâmes d'un seul.

Nous reçûmes la visite de Maheine, chef de l'île, le 2 dans la matinée. Il s'approcha des vaisseaux avec beaucoup de précaution, et il fallut le presser long-temps pour le déterminer à venir à bord : il nous regardait comme les amis des Taïtiens, et il croyait vraisemblablement que nous lui ferions du mal; car ces peuplades ne comprennent pas qu'on puisse être amis d'une tribu sans épouser sa querelle contre une tribu ennemie. Sa femme, qui l'accompagnait, était sœur d'Oamo, l'un des chefs de Taïti, dont nous avons raconté la mort. Je leur donnai à l'un et à l'autre les choses auxquelles ils me semblèrent devoir mettre le plus de prix, et ils s'en retournèrent après avoir passé une demi-heure sur *la Résolution*. Ils revinrent bientôt pour m'offrir un gros cochon en retour de mon présent; mais je leur en fis un second qui valait au moins

ce qu'ils m'apportèrent. Ils allèrent ensuite voir le capitaine Clerke.

Ce chef qui, à l'aide d'un petit nombre de partisans, s'était rendu à quelques égards indépendant de Taïti, avait de quarante à cinquante ans; sa tête était chauve, ce qui n'arrive guère à cet âge dans les îles de la mer du Sud. Il portait une espèce de turban, et il semblait honteux de n'avoir point de cheveux; mais j'ignore s'il rougissait d'avoir la tête chauve, ou s'il nous jugeait pleins de mépris pour les têtes dénuées de cheveux. J'adopterais volontiers la dernière supposition, car les insulaires nous avaient vu raser la chevelure de l'un de leurs compatriotes que nous surprîmes commettant un vol. Ils en conclurent, selon toute apparence, que nous infligions ce châtiment aux voleurs, et un ou deux de nos messieurs, qui avaient peu de cheveux, furent violemment soupçonnés d'être des *tetos* [1].

Le soir nous montâmes à cheval, Omaï et moi, et nous fîmes une promenade le long de la côte, vers la partie de l'est. Notre cortége ne fut pas nombreux; Omaï avait défendu aux naturels de nous suivre, et la plupart d'entre eux obéirent : la crainte de nous déplaire l'emporta sur leur curiosité. Towha avait amené sa flotte dans ce havre; et quoique les hostilités n'eussent duré que peu de jours, on apercevait partout les traces de ses dé-

[1] Des voleurs ou des fripons.

vastations. Les arbres étaient dépouillés de leurs fruits, et toutes les maisons du voisinage avaient été abattues ou réduites en cendres.

Comme pendant la relâche nous avions envoyé nos chèvres à terre où nous les laissions paître pendant le jour, nous eûmes le regret d'en perdre une un jour. On nous l'avait volée. J'allai aussitôt à la recherche des voleurs, et ne pus la ravoir qu'après avoir brûlé plusieurs maisons et plusieurs canots des naturels qui s'étaient obstinés à la retenir.

Ainsi se termina cette pénible et malheureuse affaire; les suites qu'elle entraîna ne me causèrent pas moins de regrets qu'aux insulaires. Ne m'étant point rendu aux sollicitations de nos amis de Taïti, qui me pressaient de favoriser leur invasion d'Eimeo, il fut bien douloureux pour moi d'être réduit sitôt à la nécessité de faire aux habitans de cette île une sorte de guerre qui peut-être leur nuisit plus que l'expédition de Towha.

Nos correspondances avec les naturels se rétablirent le 11 octobre, et plusieurs pirogues apportèrent aux vaisseaux du fruit à pain et des noix de coco : j'en conclus, et ce me semble avec raison, que les insulaires sentaient que c'était leur faute si je les avais traités avec rigueur. La cause de mon indignation ne subsistant plus, ils paraissaient persuadés que je ne leur ferais plus de mal.

Sur les neuf heures nous levâmes l'ancre à l'aide

d'une brise ; mais elle fut si faible et si variable, que nous atteignîmes la haute mer seulement à midi. A cette époque je pris la route de Huaheine; Omaï me suivait dans sa pirogue : n'osant pas s'en rapporter aux connaissances qu'il avait de ces parages, il menait un pilote avec lui; et muni de ce secours, il suivit une route aussi directe que moi-même.

Nos deux vaisseaux embarquèrent à Eimeo du bois à brûler : Taïti ne nous avait été d'aucune ressource pour cet article, car tous les arbres de Matavaï sont utiles aux habitans. Nous y prîmes de plus une quantité assez considérable de cochons, de fruits à pain et de noix de coco; peu d'autres végétaux se trouvaient alors de saison. Les productions d'Eimeo et de Taïti me paraissaient les mêmes ; mais on apercevait entre les femmes de ces îles une différence remarquable que je ne puis expliquer : celles d'Eimeo sont d'une petite taille; elles ont le teint fort brun et des traits repoussans : nous en aperçûmes quelques-unes de belles, mais nous reconnûmes bientôt qu'elles étaient d'une île voisine.

L'aspect général d'Eimeo ne ressemble point du tout à celui de Taïti : la dernière, formant une seule masse de collines escarpées, n'a guère de terrains bas que quelques vallées profondes, et la bordure plate qui environne la plupart de ses cantons situés

au bord de la mer : Eimeo, au contraire, a des collines qui se prolongent en différentes directions; leur escarpement est très inégal; elles offrent à leurs pieds de très grandes vallées, et sur leurs flancs des terrains qui s'élèvent en pente douce. Quoique remplies de rochers, ces collines sont, en général, couvertes d'arbres presque jusqu'au sommet, mais souvent on ne voit que de la fougère sur les parties inférieures de la croupe. Au fond du havre où nous mouillâmes, le terrain s'élève peu à peu jusqu'au pied des collines qui traversent l'île vers son centre; mais la bordure plate dont elle est environnée devient absolument escarpée, à peu de distance de la mer; ce qui forme un coup d'œil pittoresque bien supérieur à tout ce qu'on voit à Taïti. Le sol des cantons bas est un terreau jaunâtre assez compacte; il est plus noir et plus friable sur les petites élévations, et lorsqu'on brise la pierre des collines, on la trouve bleuâtre, peu ferme et entremêlée de particules de mica. J'ai cru devoir noter ces détails. Nous trouvâmes, près de notre mouillage, deux grosses pierres, ou plutôt deux rochers sur lesquels les naturels ont des idées superstitieuses; ils les regardent comme des eatooas ou des divinités : ces rochers, selon leur mythologie, sont frère et sœur, et ils sont venus d'Uliétéa d'une manière surnaturelle.

§ 6.

Arrivée à Huaheine. Conseil des chefs. Présens et discours d'Omaï aux chefs du pays. Son établissement dans cette île est décidé. Nous lui bâtissons une maison et nous lui formons un jardin. Remarques sur l'état où il se trouvait. Mesures que nous prenons pour le mettre en sûreté. Dégât fait par les blattes à bord de nos vaisseaux. Voleur découvert et puni. Feux d'artifice. Animaux que nous laissâmes à Omaï. Observations sur sa famille. Ses armes. Inscription que nous mîmes sur sa maison. Sa conduite lors de notre départ. Observations générales sur sa conduite et son caractère. Détails sur les deux jeunes gens qu'il avait pris à la Nouvelle-Zélande.

Nous avions une jolie brise, et le temps était beau lorsque nous partîmes d'Eimeo. Le 12 octobre nous découvrîmes Huaheine; à midi, nous mouillâmes à l'entrée septentrionale du havre de Owharre, situé au côté ouest de l'île.

Une multitude d'insulaires arrivèrent sur *la Résolution* et *la Découverte*, et ils nous incommodèrent tellement que nous eûmes peine à travailler. Les passagers que nous avions à bord les avertirent de ce que nous avions fait à Eimeo; ils exagérèrent le nombre des maisons et des pirogues que nous y avions détruites; ils en comptèrent au moins dix fois plus que nous n'en détruisîmes réellement. Je ne fus pas fâché de cette exagération, car je m'aperçus qu'elle produisait beaucoup d'effet : je pensai qu'elle déterminerait les gens du pays à nous mieux traiter que lors de nos premières relâches.

J'avais appris à Taïti que mon vieil ami Oree n'était plus le chef suprême de Huaheine, et qu'il résidait à Uliétéa.

Le 13 octobre tous les insulaires de quelque importance arrivèrent aux vaisseaux; c'était ce que je désirais, car je voulais m'occuper tout de suite de l'établissement d'Omaï, et je crus que l'occasion était favorable. Il paraissait désirer alors de se fixer à Uliétéa, et si nous avions pu nous accorder sur les moyens d'exécuter ce projet, je l'aurais adopté. Les naturels de Bolabola, conquérans de l'île, y avaient dépouillé son père de quelques terres. J'étais persuadé que je viendrais à bout d'en obtenir la restitution, sans employer la violence : il fallait pour cela qu'il vécût en bonne intelligence avec ceux qui se trouvaient les maîtres de l'île; mais il était un patriote trop zélé pour s'imposer de la modération, et trop confiant pour imaginer que je ne le rétablirais pas de force dans ses biens. Je sentis qu'il était impossible de l'établir à Uliétéa, et que Huaheine lui convenait mieux. Je me décidai à tirer parti de la présence des chefs, et à solliciter en sa faveur la permission dont il avait besoin.

Les insulaires nous avaient occupés toute la matinée, et, au premier moment de loisir, je me disposai à faire une visite en forme à Tairee-tareea, à qui je voulais parler de cette affaire. Omaï s'ha-

billa très proprement, et il prépara un magnifique présent qu'il destinait au chef, et un second qu'il voulait offrir à l'eatooa. Depuis que nous l'avions séparé de la troupe de fripons qui l'environnèrent à Taïti, il s'était conduit avec prudence, et de manière à mériter l'estime et l'amitié de tous ceux qui le virent. Notre débarquement rappela à terre la plupart des naturels qui s'étaient rendus aux vaisseaux; et, après s'être réunis à ceux qui se trouvaient sur la côte, ils se rassemblèrent dans une grande maison. Le concours du peuple fut très nombreux : nous n'avions jamais vu, sur aucune de ces îles, tant de personnages importans des deux sexes. Le gros du peuple, en général, paraissait plus robuste et d'un teint plus blanc que les Taïtiens, et proportionnellement à l'étendue de l'île, il y avait plus d'hommes qui semblaient riches et revêtus d'une sorte d'autorité. La plupart de ceux-ci avaient un embonpoint aussi considérable que les chefs de Wateeo.

Je ne voulais commencer ma négociation qu'après l'arrivée de l'earee-rahie, et nous attendîmes Tairee-Tareea; mais, en le voyant, je jugeai que cette précaution était inutile, car il n'avait pas plus de huit à dix ans. Omaï, qui se tenait à quelque distance du prince et de ceux qui l'entouraient, offrit d'abord au dieu des plumes rouges, des étoffes, etc. Il fit ensuite une seconde offrande,

qui devait être présentée à l'eatooa par le chef, et, après celle-ci, il distribua plusieurs touffes de plumes rouges : chaque article fut placé devant l'un des assistans, que je pris pour un prêtre, et accompagné d'un discours ou d'une prière, prononcé par un des amis d'Omaï près duquel il était assis, et auquel il souffla la plupart des phrases : il eut soin de ne pas oublier ses amis d'Angleterre, non plus que ceux qui l'avaient ramené sain et sauf. Il ne cessa de faire mention de l'earee-rahie no Bretane[1], du lord Sandwich, de Toote et de Tatee[2]. Quand il eut achevé ses offrandes et ses prières, le prêtre prit un à un les divers articles qu'on avait déposés devant lui, et, après une courte prière, il les envoya au moraï. Omaï nous dit que si cet édifice n'eût pas été aussi éloigné, il les y aurait portés lui-même.

Dès que ces cérémonies religieuses furent terminées, Omaï s'assit près de moi, et nous entrâmes en négociation. Je fis d'abord mon présent au jeune roi, qui m'en fit un de son côté; l'un et l'autre furent assez magnifiques. Nous convînmes ensuite de la manière dont les insulaires trafiqueraient avec mes équipages, et j'eus soin d'exposer les suites fâcheuses qu'entraîneraient les larcins, si les gens du pays s'avisaient de me voler ainsi que cela avait eu lieu

[1] Du roi d'Angleterre.
[2] De Cook et de Clerke.

durant mes premières relâches. Enfin je parlai aux chefs assemblés de l'établissement de mon ami. Omaï leur dit que nous l'avions conduit dans notre patrie, où il avait été fort accueilli du grand roi et de ses earees; qu'on l'avait traité avec beaucoup d'égards, et qu'on lui avait donné toutes les marques possibles d'attachement pendant son séjour en Angleterre; qu'on avait eu la bonté de le ramener aux îles de la Société; qu'il arrivait riche d'une foule de trésors qui seraient très utiles à ses compatriotes; qu'outre les deux chevaux qu'il devait garder dans son habitation, nous avions laissé à Taïti plusieurs animaux précieux et d'une espèce nouvelle qui se multiplieraient et se répandraient bientôt sur toutes les îles des environs. Il leur déclara que, pour prix de mes services, je demandais avec instance qu'on lui accordât un terrain, qu'on lui permît d'y bâtir une maison, et d'y cultiver les productions nécessaires à sa subsistance et à celle de ses domestiques. Il ajouta que si je n'obtenais pas à Huaheine gratuitement ou par échange ce que je sollicitais, j'étais décidé à le conduire à Uliétéa.

L'un des chefs me répondit sur-le-champ que je pouvais disposer de l'île entière de Huaheine et de tout ce qu'elle renfermait; que j'étais le maître d'en donner à mon ami la portion que je voudrais. Sa réponse fit un grand plaisir à Omaï, qui,

semblable au reste de ses compatriotes, ne songe guère qu'au moment actuel; il crut sans doute que je serais très libéral, et que je lui accorderais une vaste étendue de terrain. Je réfléchis qu'en m'offrant ce qu'il ne convenait pas d'accepter, on ne m'offrait rien du tout; et je voulus non-seulement qu'on désignât le local, mais la quantité précise du terrain dont jouirait mon ami. On envoya chercher quelques-uns des chefs qui avaient déjà quitté l'assemblée, et, après une délibération qui fut courte, ils souscrivirent à ma demande d'une voix unanime : ils me cédèrent à l'instant un terrain contigu à la maison où se tenait le conseil : son étendue, le long de la côte du havre, était d'environ deux cents verges, et sa profondeur, qui allait jusqu'au pied de la colline qui en renfermait même une partie, se trouvait un peu plus considérable.

Après cet arrangement, qui satisfit les insulaires, Omaï et moi, j'ordonnai de dresser une tente et les observatoires sur la côte, où j'établis un poste. Les charpentiers des deux vaisseaux construisirent une petite maison dans laquelle mon ami devait renfermer ses trésors : nous lui créâmes de plus un jardin; nous y plantâmes des shaddecks, des ceps de vigne, des pommes de pin, des melons et les graines de plusieurs autres végétaux : avant de quitter l'île j'eus le plaisir de voir réussir chacune des parties de sa plantation.

Omaï commença alors à s'occuper sérieusement de ses intérêts; il se repentit beaucoup d'avoir été si prodigue à Taïti. Il trouva à Huaheine un frère, une sœur et un beau-frère, car sa sœur était mariée : mais ils ne le pillèrent pas, ainsi que l'avaient fait ses autres parens dont j'ai parlé. Toutefois je m'aperçus à regret que, s'ils étaient trop honnêtes pour le tromper, ils étaient trop peu considérés dans l'île pour lui rendre des services essentiels : dénués d'autorité ou de crédit, ils ne pouvaient protéger sa personne ou ses biens, et, dans cet état d'abandon, il me parut courir de grands risques d'être dépouillé de ce qu'il avait obtenu de nous lorsqu'il ne nous aurait plus auprès de lui. Je pensais que ses compatriotes ne le maltraiteraient pas tant qu'il serait à portée de réclamer nos secours; mais j'avais des inquiétudes bien fondées sur l'avenir.

Un individu plus opulent que ses voisins est sûr d'exciter l'envie d'une multitude d'hommes qui désirent le rabaisser à leur niveau. Mais dans les pays où la civilisation, les lois et la religion ont de l'empire, les riches ont toutes sortes de motifs de sécurité : les richesses s'y trouvant dispersées dans une foule de mains, un simple particulier ne craint pas que les pauvres se réunissent contre lui de préférence aux autres, dont la fortune est également un objet de jalousie. La position d'Omaï se trou-

vait bien différente; il allait vivre dans une contrée où l'on ne connaît guère d'autre principe des actions morales que l'impulsion immédiate des désirs et des fantaisies; il allait être le seul riche de la peuplade, et c'est là surtout ce qui le mettait en danger. Un hasard heureux l'ayant lié avec nous, il rapportait un amas de richesses qu'aucun de ses compatriotes ne pouvait se donner, et que chacun d'eux enviait : il était donc bien naturel de les croire disposés à se réunir pour le dépouiller.

Afin de prévenir ce malheur, s'il était possible, je lui conseillai de donner quelques-unes de ses richesses à deux ou trois des principaux chefs; je lui dis que la reconnaissance les exciterait peut-être à le prendre sous leur protection et à le garantir des injustices des autres. Il promit de suivre mon conseil, et j'eus la satisfaction de voir avant mon départ qu'il l'avait suivi : ne comptant pas trop néanmoins sur les effets de la reconnaissance, je voulus employer un moyen plus imposant, celui de la terreur. Je ne laissai échapper aucune occasion d'avertir les insulaires que je me proposais de revenir dans l'île après une absence de la durée ordinaire; que s'ils attentaient à la propriété ou à la personne de mon ami, je me vengerais impitoyablement de tous ceux qui lui auraient fait du mal. Selon toute apparence cette menace servira beaucoup à contenir les naturels, car les diverses re-

lâches que nous avons faites aux îles de la Société leur persuadent que nos vaisseaux doivent revenir à certaines époques.

Tandis que nous étions dans ce havre, on porta à terre le reste du biscuit qui était dans la soute aux vivres, afin d'en ôter la vermine qui le dévorait. On ne peut imaginer à quel point les blattes infestaient mon vaisseau. Le dommage qu'elles nous causèrent fut très considérable, et nous employâmes vainement toutes sortes de moyens pour les détruire. Ces blattes ne firent d'abord que nous incommoder, et, habitués aux ravages que produisent les insectes, nous y fîmes peu d'attention; mais elles étaient devenues pour nous une véritable calamité, et elles ravageaient presque tout ce qui se trouvait à bord. Les comestibles exposés à l'air durant quelques minutes en étaient couverts; elles y creusaient bientôt des trous comme on en voit dans une ruche à miel. Elles mangeaient en particulier les oiseaux que nous avions empaillés, et que nous conservions comme des curiosités; ce qui était plus fâcheux encore, elles semblaient aimer l'encre avec passion, en sorte que l'écriture des étiquettes attachées à nos divers échantillons était complétement rongée; la fermeté seule de la reliure pouvait conserver les livres en empêchant ces animalcules déprédateurs de se glisser entre les feuillets.

Rien ne troubla jusqu'au 29 octobre le commerce d'échange et d'amitié qui eut lieu entre nous et les naturels : le 29 au soir un des insulaires trouva moyen de pénétrer dans l'observatoire de M. Baily, et d'y voler un sextant sans être aperçu. Je descendis à terre ; dès que je fus instruit du vol, je chargeai Omaï de réclamer l'instrument. Il le réclama en effet, mais les chefs ne firent aucune démarche; ils s'occupèrent de l'heiva qu'on jouait alors jusqu'au moment où j'ordonnai aux acteurs de cesser. Ils sentirent que ma réclamation était très sérieuse, et ils se demandèrent les uns aux autres des nouvelles du voleur qui se trouvait assis tranquillement au milieu d'eux. Son assurance et son maintien me laissaient d'autant plus de doutes qu'il niait le délit dont on l'accusait. Je l'envoyai néanmoins à bord de mon vaisseau sur le témoignage d'Omaï, et je l'y tins en prison. Son emprisonnement excita une rumeur générale parmi les insulaires, et ils s'enfuirent en dépit de mes efforts pour les arrêter. Le prisonnier, interrogé par Omaï, finit par dire où il avait caché sa proie; mais la nuit commençait, et nous ne pûmes retrouver le sextant que le lendemain à la pointe du jour : il n'était point endommagé lorsqu'on nous le rapporta. Les naturels revinrent de leur frayeur, et ils se rassemblèrent autour de nous selon leur usage. Le voleur me parut être un coquin d'habi-

tude, et je crus devoir le punir d'une manière plus rigoureuse que les autres voleurs auxquels j'avais infligé des châtimens. Je lui fis raser les cheveux et la barbe, et couper les deux oreilles.

Cette correction ne suffisait pas, car la nuit du 24 au 25, des cris d'alarme nous avertirent qu'il essayait de voler une de nos chèvres. Quelques-uns de nos gens se rendirent à l'endroit d'où partaient les cris, et ils ne s'aperçurent pas qu'on eût commis de vol; vraisemblablement les chèvres étaient si bien gardées qu'il ne put exécuter son projet; mais ses hostilités réussirent à d'autres égards. Il parut qu'il avait détruit ou emporté les ceps de vigne et les choux du jardin d'Omaï; il disait hautement qu'il tuerait mon ami, et qu'il brûlerait sa maison dès que nous aurions quitté l'île. Afin d'ôter à ce scélérat les moyens de nuire désormais à Omaï et à moi, je le fis arrêter, je le tins en prison pour la seconde fois à bord de mon vaisseau, et je résolus de l'enlever de l'île : tous les chefs montrèrent de la satisfaction de ce que je voulais les débarrasser d'un homme aussi intraitable. Il était natif de Bolabola : mais il trouvait à Huaheine trop de gens disposés à lui donner des secours pour l'exécution de ses coupables projets.

La maison d'Omaï fut presque achevée le 26, et nous y portâmes la plupart de ses trésors. Parmi

la foule de choses inutiles qu'il avait reçues en Angleterre, je ne dois pas oublier une caisse de joujoux; il eut soin de montrer aux naturels les bagatelles qu'elle contenait, et la multitude étonnée parut les contempler avec un grand plaisir. Quant à ses pots, ses chaudrons, ses plats, ses assiettes, ses bouteilles, ses verres, enfin aux divers meubles dont on se sert dans les ménages d'Europe, il y eut à peine un seul de ces articles qui attirât les regards des insulaires : il commençait lui-même à juger cet attirail inutile; il sentait qu'un cochon cuit au four est plus savoureux qu'un cochon bouilli; qu'une feuille de bananier peut tenir lieu d'un plat ou d'une assiette d'étain, et qu'on boit aussi bien dans un coco que dans un verre de cristal. Il vendit aux équipages de nos vaisseaux tous les meubles de cuisine ou de paneterie qu'ils voulurent acheter, et il eut raison; il reçut en échange des haches et d'autres outils de fer, qui avaient plus de valeur intrinsèque dans cette partie du monde et qui devaient ajouter davantage à sa supériorité sur les individus avec lesquels il allait passer le reste de ses jours.

Le 30, le naturel de Bolabola que je tenais en prison sur mon bord se sauva entre minuit et quatre heures du matin; il emporta le fer du morceau de bois qu'on avait mis à sa jambe. Lorsqu'il fut sur la côte, l'un des chefs lui reprit le fer qu'il

donna à Omaï; et celui-ci vint me dire, dès le grand matin, que son mortel ennemi était en liberté. Cette évasion me prouva que mes gens avaient mal fait leur devoir; je punis les coupables, et afin de prévenir une semblable négligence, je donnai sur ce point de nouveaux ordres. Je fus charmé d'apprendre ensuite que notre coquin s'était sauvé à Uliétéa; j'avais l'espérance de l'y rencontrer et de l'arrêter de nouveau.

Dès qu'Omaï fut établi dans sa nouvelle habitation, je songeai à partir; je fis conduire à bord tout ce que nous avions débarqué, excepté le cheval, la jument et une chèvre pleine que je laissai à mon ami, dont nous allions nous séparer pour jamais.

Le 2 novembre je profitai d'une brise qui s'éleva dans la partie de l'est, et je sortis du havre. La plupart de nos amis demeurèrent à bord jusqu'au moment où les vaisseaux furent sous voiles; et afin de satisfaire leur curiosité, j'ordonnai de tirer cinq coups de canon. Ils nous firent tous leurs derniers adieux, excepté Omaï qui nous accompagna quelque temps en mer. Il s'en alla dans un canot, après avoir embrassé tendrement chacun des officiers. Il montra du courage jusqu'à l'instant où il s'approcha de moi; mais il essaya en vain de se contenir, il versa un torrent de larmes, et M. King,

qui commandait le canot, le vit pleurer durant toute la route.

Je songeais avec un extrême plaisir que je l'avais ramené sain et sauf dans l'île où nous le prîmes autrefois : mais telle est la bizarre destinée des choses humaines que nous le laissâmes vraisemblablement dans une position moins heureuse que celle où il se trouvait avant de nous avoir connus. Je ne dis pas que, accoutumé aux douceurs de la vie civilisée, il sera malheureux de ne plus les goûter: j'établis mes conjectures sur un seul point; les avantages qu'il a tirés de nous ont mis sa sécurité personnelle dans une situation plus périlleuse. Ayant été très caressé en Angleterre, il avait oublié sa condition primitive; il ne pensa jamais quelle impression feraient sur ses compatriotes ses connaissances et ses richesses : cependant les lumières de son esprit et ses trésors pouvaient seuls assurer son crédit, et il ne devait pas fonder sur d'autres moyens son élévation et son bonheur. Il paraît même qu'il connaissait mal le caractère des habitans des îles de la Société, ou qu'il avait perdu de vue, à bien des égards, leurs coutumes; autrement il aurait senti qu'il lui serait d'une difficulté extrême de parvenir à un rang distingué dans un pays où le mérite personnel n'a peut-être jamais fait sortir un individu d'une classe inférieure pour le porter à une classe plus relevée. Les dis-

tinctions et le pouvoir qui en est la suite semblent être fondés ici sur le rang; les insulaires sont soumis à ce préjugé d'une manière si opiniâtre et si aveugle, qu'un homme qui n'a pas reçu le jour dans les familles privilégiées sera sûrement méprisé et haï, s'il veut s'arroger une sorte d'empire. Les compatriotes d'Omaï n'osèrent pas trop montrer leur disposition pour lui, tant que nous fûmes parmi eux : nous jugeâmes toutefois qu'il leur inspirait ce sentiment de haine et de mépris. Une administration convenable des trésors qu'il rapportait d'Angleterre, et les connaissances que lui avaient procurées ses voyages, lui offraient des moyens de former des liaisons très utiles; mais on a vu que, semblable aux enfans, il dissipa ses richesses sans s'occuper de ses intérêts. Sa tête se trouvait remplie de projets qui paraissaient nobles au premier coup d'œil, et dont la réflexion ne tardait pas à dévoiler la bassesse : il montra, dès le commencement, le désir de se venger plutôt que celui de devenir un grand personnage : au reste, la passion de la vengeance est ordinaire aux îles de la Société, et on peut l'excuser en cela.

Son père possédait des biens considérables à Uliétéa, lorsque cette île fut conquise par les guerriers de Bolabola; il vint, ainsi qu'une multitude de proscrits, chercher un asile à Huaheine, où il mourut et où il laissa Omaï et d'autres enfans

qui furent réduits à la misère et à la dépendance. Omaï était donc pauvre et délaissé lorsque le capitaine Furneaux le prit sur son vaisseau pour l'amener en Europe. J'ignore si, d'après l'accueil qu'il avait reçu en Angleterre, il comptait qu'on lui fournirait sûrement des secours contre les ennemis de son père et de sa patrie, ou s'il imaginait que son courage et la supériorité de ses connaissances suffiraient pour chasser les conquérans d'Uliétéa ; mais, du moment où nous partîmes de Londres, il ne cessa de parler de ses projets contre les tyrans de Bolabola; il ne voulut pas écouter les remontrances que nous lui fîmes sur une résolution si folle ; il entrait en colère lorsque nous lui donnions, pour son avantage, des avis plus modérés et plus raisonnables. Infatué de son grand projet, il affectait de croire que les guerriers de Bolabola abandonneraient l'île d'Uliétéa, dès qu'ils apprendraient son arrivée à Taïti.

Ses illusions néanmoins diminuèrent durant notre navigation, et lorsque nous abordâmes aux îles des Amis, il était si inquiet sur les dispositions de ses compatriotes à son égard qu'il songea à s'établir à Tongatabou, sous la protection de Feenou, comme je l'ai dit ailleurs. Il y dissipa sans aucune nécessité une partie de ses trésors ; et, ainsi que je l'ai raconté plus haut, il ne fut pas moins imprudent à Tiarraboo, où il ne pouvait chercher des amis,

puisqu'il ne voulait point y demeurer : il continua ses prodigalités à Matavaï, jusqu'à l'instant où j'y mis fin, et il forma des liaisons si peu convenables qu'O-Too, disposé d'abord à le protéger, témoigna hautement son dédain pour lui. Cependant il aurait encore pu recouvrer les bonnes grâces du roi; il aurait pu s'établir avantageusement à Taïti, où il avait passé autrefois plusieurs années, et où il était fort considéré de Towha, qui lui fit présent d'une double pirogue, c'est-à-dire d'une chose très précieuse.

En s'établissant sur cette île, son élévation aurait rencontré moins d'obstacles; car un étranger parvient plus aisément qu'un naturel du pays à jouer un rôle au-dessus de sa naissance. Mais il fut toujours indécis, et je crois qu'il n'aurait point voulu se fixer à Huaheine, si je ne lui avais pas déclaré nettement que je n'emploierais jamais la force pour lui rendre les biens de son père.

Le retour d'Omaï et les preuves séduisantes qu'il offrait de notre libéralité excitèrent un grand nombre d'insulaires à me demander la permission de me suivre en Angleterre. J'eus soin de déclarer dans toutes les occasions que je ne souscrirais point à ces demandes. Omaï, toutefois, qui mettait un grand prix à être cité comme le seul homme qui eût fait un long voyage, craignait que je ne consentisse à donner à d'autres les moyens de lui

disputer ce mérite, et il me dit souvent que milord Sandwich lui avait promis qu'aucun des naturels des îles de la Société ne viendrait en Angleterre.

§ 7.

Arrivée à Uliétéa. Un soldat de marine déserte, et les insulaires le ramènent. Je reçois des nouvelles d'Omaï. Instruction que je donne au capitaine Clerke. Les deux vaisseaux appareillent. Rafraîchissemens que nous prîmes à Uliétéa. État de cette île comparé à l'état où nous l'avions trouvée autrefois.

Lorsque le canot qui conduisit à terre Omaï, dont nous venions de nous séparer pour jamais, nous eut rejoints, nous prîmes tout de suite la route d'Uliétéa, où je voulais relâcher. A dix heures du soir nous mîmes en panne jusqu'à quatre heures du matin du jour suivant; à cette époque nous fîmes de la voile pour doubler l'extrémité méridionale de l'île, et arriver au havre de Ohamaneno. Dès que nous fûmes en dedans de ce havre, des pirogues remplies d'insulaires, qui apportaient des cochons et des fruits, environnèrent les vaisseaux, en sorte que nous trouvions l'abondance partout où nous abordions.

Le 4 novembre j'amarrai *la Résolution* près de la côte septentrionale et à l'entrée du havre; je fis ouvrir un des sabords, et, dans la vue de nous débarrasser de quelques-uns des rats qui continuaient à nous infester, nous établîmes de ce sabord un

petit pont qui communiquait au rivage, éloigné d'environ vingt pieds. *La Découverte* amarra le long de la côte méridionale avec le même projet. Sur ces entrefaites j'allai rendre à Oreo la visite que j'avais reçue de lui; je lui donnai une robe de toile, une chemise, un chapeau de plumes rouges de Tongatabou, et d'autres choses de moindre valeur. Je le ramenai dîner à bord, ainsi que quelques-uns de ses amis.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'à la nuit du 12 au 13. A cette époque, Jean Harrison, l'un des soldats de marine qui était en faction à l'observatoire, déserta et emporta son fusil et son équipement : je sus le matin de quel côté il avait tourné ses pas, et j'envoyai un détachement à sa poursuite; nos gens revinrent le soir, sans avoir pu en apprendre de nouvelles. Le lendemain je m'adressai au chef, et je le priai de mettre tous ses moyens en usage. Il me promit d'envoyer quelques-uns des insulaires après le déserteur, et il me fit espérer qu'on me le ramènerait le même jour. Mon soldat n'arrivait point, et je pensai qu'Oreo n'avait fait aucune démarche. Nous avions alors une foule de naturels autour des vaisseaux, et il se commettait quelques vols. Les insulaires craignirent les suites de ces larcins, et un très petit nombre s'approchèrent de nous le 15; le chef lui-même prit l'alarme, ainsi que les autres, et il s'enfuit avec

toute sa famille. Je crus avoir une belle occasion de les contraindre à livrer le déserteur : on m'informa qu'il était à un endroit appelé *Hamoa*, de l'autre côté de l'île; je fis armer deux canots, et je me rendis à Hamoa, accompagné de l'un des naturels. Nous rencontrâmes Oreo, qui monta sur mon bord. Je débarquai à environ un mille et demi de Hamoa, suivi de quelques hommes, et je marchai en avant au pas redoublé; je craignis que les canots, en approchant davantage, ne donnassent l'alarme, et que le déserteur ne vînt à bout de se sauver dans les montagnes; mais cette précaution était inutile, car les habitans de ce district avaient appris mon arrivée, et ils se disposaient à me livrer le soldat.

Je trouvai Harrison assis entre deux femmes, qui se levèrent pour me demander sa grâce, dès qu'elles me virent; comme il était important de prévenir de pareilles désertions, je les accueillis fort mal, et je leur ordonnai de se retirer : elles fondirent en larmes, et elles s'en allèrent. Paha, chef du district, arriva; il m'offrit un bananier et un cochon de lait en signe de paix. Je refusai son cadeau, et lui enjoignis de sortir de ma présence. Après avoir embarqué le déserteur sur le premier canot qui atteignit le rivage, je retournai aux vaisseaux. Notre correspondance avec les insulaires se rétablit. Le soldat se contenta de dire, pour sa justification,

que les naturels l'avaient débauché : cela pouvait être vrai, car les deux femmes dont j'ai parlé étaient venues sur mon bord la veille de sa désertion ; je reconnus d'ailleurs qu'il avait quitté son poste peu de minutes avant l'heure où on devait le relever, et le châtiment que je lui infligeai ne fut pas rigoureux.

Quoique nous, fussions séparés d'Omaï, nous pouvions encore en recevoir des nouvelles. Je lui avais recommandé de m'instruire de ce qui se passerait : quinze jours après notre arrivée à Uliétéa il m'envoya deux de ses gens : j'appris avec un extrême plaisir que ses compatriotes le laissaient en paix ; que tout allait bien, mais que sa chèvre était morte en faisant ses petits : il me priait de lui en envoyer une autre, et deux haches. Je fus bien aise d'avoir une nouvelle occasion d'être utile à mon ami, et le 18 novembre je renvoyai ses deux messagers, qui lui portèrent les haches et deux chevreaux, l'un mâle et l'autre femelle, que je pris parmi les quadrupèdes qui restaient à bord de *la Découverte.*

Le 19 j'écrivis les instructions que le capitaine Clerke devait suivre, s'il venait à se séparer de moi après notre départ des îles de la Société ; en voici quelques passages :

« Les îles de la Société se trouvant fort éloignées

de la côte septentrionale de l'Amérique, notre traversée sera longue; nous en ferons une partie au milieu de l'hiver, c'est-à-dire à une époque où il faut s'attendre à des orages et à un mauvais temps qui peuvent séparer les vaisseaux, et vous devez prendre tous les soins imaginables pour prévenir cette séparation; mais si nous nous séparons malgré tous nos efforts pour marcher de conserve, vous me chercherez d'abord à l'endroit où vous m'aurez vu pour la dernière fois; et si vous ne m'apercevez pas après cinq jours de recherches, vous marcherez vers la côte de la Nouvelle-Albion, selon les instructions des lords de l'amirauté, dont vous avez déjà reçu une copie : vous tâcherez d'atteindre la côte d'Amérique par le quarante-cinquième degré de latitude.

« Vous ferez une croisière de dix jours par ce parallèle, et à une distance convenable de la terre; si vous ne me voyez point après cette croisière, vous relâcherez dans le premier havre que vous rencontrerez à cette hauteur ou plus au nord; vous y embarquerez du bois et de l'eau, et vous y prendrez des rafraîchissemens.

« Si je ne vous ai pas rejoint le 1er avril, vous appareillerez et vous marcherez au nord jusqu'au cinquante-sixième degré de latitude; vous ferez une croisière à cette hauteur et à une distance convenable de la côte, dont vous ne vous éloignerez ja-

mais de plus de quinze lieues, et vous m'attendrez jusqu'au 10 mai.

« Si je ne suis pas arrivé à cette époque, vous continuerez à marcher au nord, et vous chercherez un passage dans la mer Atlantique par la baie d'Hudson ou celle de Baffin, conformément aux instructions de l'amirauté, dont je parlais tout à l'heure.

« Si vous ne rencontrez point de passage par l'une de ces baies, ou par une autre entrée, il serait dangereux, vu la saison de l'année, de vous tenir dans les hautes latitudes, et vous gagnerez le havre de Saint-Pierre-et-Saint-Paul au Kamtschatka, afin d'y rafraîchir votre équipage et d'y passer l'hiver.

« Si ce port ne vous offrait pas les rafraîchissemens dont vous auriez besoin, je vous laisse le maître de choisir la relâche que vous voudrez; seulement, avant de partir, vous aurez soin d'instruire le gouverneur, par écrit, de l'endroit où vous comptez vous rendre, et vous lui recommanderez de me remettre ce papier à mon arrivée. Dans ce dernier cas, vous retournerez au port Saint-Pierre-et-Saint-Paul au printemps, et vous tâcherez d'y être le 10 mai, ou même plus tôt.

« Si vous ne recevez pas de moi, au printemps 1779, des messages ou des ordres qui vous autorisent à vous écarter des instructions de l'amirauté, vous règlerez sur ces instructions vos opérations ultérieures. »

Le 7 décembre 1777, nous profitâmes d'une brise légère du nord-est, et les deux vaisseaux mirent en mer, à l'aide de nos canots.

Durant la dernière semaine nous reçûmes la visite des habitans de toutes les parties de l'île d'Uliétéa, qui nous fournirent une quantité considérable de cochons et de bananes vertes; et les jours que nous passâmes à attendre un vent favorable ne furent pas entièrement perdus : les bananes vertes, qui se gardent deux ou trois semaines, nous tinrent lieu de pain, et nous achevâmes, d'ailleurs, d'embarquer l'eau et le bois dont nous avions besoin.

Les habitans d'Uliétéa sont en général plus petits, et d'un teint plus noir que ceux des îles voisines; ils paraissent aussi plus désordonnés, défaut qui vient peut-être de ce qu'ils ont passé sous la domination des naturels de Bolabola. Oreo, leur chef, ne semble être que le député du roi de cette dernière île, et la conquête semble avoir diminué le nombre des chefs subalternes, en sorte que cette contrée se trouve d'une manière moins immédiate sous l'inspection du souverain, intéressé à la maintenir dans l'obéissance. On nous a dit qu'Uliétéa, aujourd'hui réduite à cet état d'humiliation, fut autrefois la plus distinguée des îles de ce groupe; il paraît même vraisemblable qu'elle était le centre de l'administration.

§ 8.

Arrivée à Bolabola. Entrevue avec le roi Opoony. Raisons qui me déterminent à acheter l'ancre de M. de Bougainville. Départ des îles de la Société. Détails sur Bolabola. Histoire de la conquête d'Otaha et d'Uliétéa. Terreurs qu'inspirent les habitans de Bolabola. Animaux que nous laissâmes dans cette île, ainsi qu'à Uliétéa. Supplément de vivres que nous y embarquâmes, et manière dont nous salâmes des cochons. Observations relatives à Taïti et aux îles de la Société.

Dès que nous fûmes hors du havre, nous nous éloignâmes d'Uliétéa et nous prîmes la route de Bolabola. Je voulais aborder à cette île, afin d'acheter du roi Opoony l'une des ancres que M. de Bougainville perdit à Taïti; les Taïtiens, qui la relevèrent après le départ des Français, l'avaient envoyée en présent à ce monarque. Si je désirais de l'obtenir, ce n'était pas que nous en eussions besoin pour les vaisseaux; mais ayant donné ou vendu toutes les haches et les autres outils de fer que nous avions apportés d'Angleterre, il ne nous restait plus de moyens de faire des échanges avec les peuplades que nous rencontrerions. Les serruriers employaient depuis quelque temps la provision de fer que nous avions à bord à fabriquer les articles les plus propres à ce commerce, et ces transmutations, jointes au service de *la Résolution* et de *la Découverte*, en avaient déjà consommé une grande partie. Je crus que l'ancre de M. de Bougainville

nous tiendrait lieu de fer en barres, et que je déterminerais Opoony à me la céder.

Oreo et six ou huit insulaires d'Uliétéa passèrent sur nos vaisseaux à Bolabola. En général la plupart des naturels, si j'en excepte le chef, nous auraient suivis de bon cœur en Angleterre. Nous nous trouvions, au coucher du soleil, par le travers de la pointe sud de Bolabola; mais nous débarquâmes à l'endroit que nous indiquèrent à l'ouest les naturels, et on ne tarda pas à me présenter au roi Opoony, qui était environné d'une foule nombreuse. Je n'avais point de temps à perdre, et dès que je me fus conformé au cérémonial du pays, je le priai de me donner l'ancre : j'eus soin de lui montrer ce que je lui donnerais de mon côté. Ma négociation terminée, je retournai à bord, et quand on eut remonté les canots, nous nous éloignâmes de Bolabola, et nous marchâmes au nord.

Le havre de Bolabola, appelé *Oteavanooa,* et situé au côté occidental de l'île, est un des plus étendus que j'aie jamais rencontrés : quoique nous n'ayons pas pénétré dans l'intérieur, j'ai eu la satisfaction du moins de le faire reconnaître par le master, et je puis assurer les navigateurs que le mouillage y est très bon.

La montagne élevée et à double pic qu'on voit au milieu de l'île nous parut stérile au côté oriental; mais au côté occidental, elle offre des arbres et des arbris-

seaux, même dans les endroits les plus escarpés. Les terrains bas qui l'environnent près de la mer sont couverts de cocotiers et d'arbres à pain, ainsi que les autres îles de cet océan; et les nombreux îlots qui la bordent en dedans du récif ajoutent à ses productions végétales et à sa population.

Bolabola n'a que huit lieues de tour; et lorsqu'on songe à ce peu d'étendue, on est étonné que ses habitans aient entrepris et achevé la conquête d'Uliétéa et d'Otaha; car la grandeur de la première de ces deux îles est au moins double. J'avais beaucoup entendu parler, dans mes voyages, de la guerre qui a produit une révolution si mémorable. Le résultat de nos recherches peut amuser le lecteur, et je vais l'insérer ici comme une esquisse de l'histoire de nos amis de cette partie du monde.

Les îles contiguës d'Uliétéa et d'Otaha vécurent long-temps amies, ou, selon l'expression des naturels, elles se regardèrent long-temps comme deux frères que des vues d'intérêt ne pouvaient désunir. Elles formèrent aussi avec Huaheine des liaisons d'amitié qui furent moins intimes : Otaha cependant eut la perfidie de se liguer avec Bolabola pour attaquer Uliétéa. Les habitans d'Uliétéa appelèrent à leur secours les habitans de Huaheine. Les guerriers de Bolabola étaient encouragés par une prêtresse ou plutôt par une prophétesse qui

leur annonçait la victoire. Pour ne pas leur laisser de doutes sur la certitude de sa prédiction, elle dit que si on envoyait un d'entre eux dans un endroit de la mer qu'elle désigna, il verrait s'élever une pierre du sein des flots. L'un d'eux prit en effet une pirogue et se rendit au lieu indiqué; il essaya de plonger dans la mer pour reconnaître où était la pierre; mais il fut à peine sous l'eau, qu'il fut rejeté brusquement à la surface avec la pierre à sa main.

Les naturels, étonnés de ce prodige, déposèrent religieusement la pierre dans la maison de l'eatooa, et on la conserve à Bolabola, afin d'attester que la femme était inspirée par le dieu. Ne doutant plus du succès, l'escadre de Bolabola alla chercher les pirogues d'Uliétéa et de Huaheine. Celles-ci, se trouvant jointes les unes aux autres par de grosses cordes, le combat fut long, et malgré la prédiction et le miracle, les insulaires de Bolabola auraient vraisemblablement été battus, si la marine d'Otaha n'était pas arrivée au moment de la crise. Ce renfort décida le sort de la journée. Les naturels de Bolabola défirent l'ennemi et tuèrent beaucoup de monde : profitant de la victoire, ils envahirent Huaheine, qu'ils savaient mal défendue, et dont la plupart des guerriers étaient absens. Ils se rendirent maîtres de l'île, et un grand nombre des habitans se réfugièrent à Taïti, où ils racontèrent

leurs désastres : ceux de leurs compatriotes ou des naturels d'Uliétéa qu'ils rencontrèrent, attendris par le récit des cruautés du vainqueur, leur donnèrent quelques secours; mais ils ne purent équiper que dix pirogues de guerre. Quoique leur force fût si peu considérable, ils concertèrent leur plan d'une manière sage, ils débarquèrent à Huaheine pendant une nuit obscure, et tombant à l'improviste sur les vainqueurs, ils en tuèrent la plupart et obligèrent le reste à se sauver. Ils prirent ainsi l'île de Huaheine, qui, depuis cette époque, ne reconnaît pour souverain que ses propres chefs. Immédiatement après la défaite des escadres réunies d'Uliétéa et de Huaheine, les habitans d'Otaha demandèrent aux naturels de Bolabola, leurs alliés, à être admis au partage de la conquête; ils essuyèrent un refus et ils rompirent l'alliance : il y eut une guerre, et l'île d'Otaha, ainsi que celle d'Uliétéa, furent subjuguées. L'une et l'autre se trouvent aujourd'hui soumises à Bolabola; les chefs qui y commandent sont des députés d'Opoony. Pour réduire les deux îles, les guerriers de Bolabola livrèrent cinq batailles, dans lesquelles il y eut une multitude d'hommes tués.

Tels sont les détails que nous reçûmes des gens du pays. J'ai remarqué plus d'une fois que ces peuplades ne fixent pas d'une manière exacte les dates des événemens un peu anciens. Quoique la

guerre dont je viens de parler soit très moderne, nous fûmes réduits à calculer l'époque de son commencement et de sa fin d'après des circonstances accessoires que nous observâmes nous-mêmes. Les naturels ne nous dirent rien de précis sur ce point. La conquête d'Uliétéa, qui termina la guerre, fut achevée avant la relâche que je fis aux îles de la Société en 1769, et il y a lieu de croire que la paix venait d'être rétablie, car nous aperçûmes alors des traces bien récentes des hostilités commises sur cette île.

Depuis la conquête d'Uliétéa et d'Otaha, les guerriers de Bolabola ont été regardés comme invincibles; et telle est l'étendue de leur célébrité, qu'à Taïti, île trop éloignée pour avoir à craindre une invasion, on parle de leur valeur, sinon avec effroi, du moins avec éloge. On dit qu'ils ne prennent jamais la fuite dans une bataille, et qu'à nombre égal ils triomphent toujours des autres insulaires. Les peuplades voisines semblent croire que la supériorité du dieu de Bolabola ne contribue pas peu à leur succès : elles imaginèrent que ce dieu ne voulait point nous permettre d'aborder à une île qui est sous sa protection spéciale, et qu'il nous retint par des vents contraires à Uliétéa.

Si nous avions eu à bord plus de choses propres aux échanges, et assez de sel, je crois que nous aurions pu saler la quantité de porc néces-

saire à la consommation des deux vaisseaux pendant une année; mais notre relâche aux îles des Amis et notre séjour à Taïti et sur les terres des environs avaient épuisé nos articles de commerce, et surtout nos haches, qu'on exigeait ordinairement lorsque nous demandions à acheter des cochons. Le sel qui nous restait à notre arrivée sur ces parages suffisait à peine pour saler quinze barriques de viande. Nous en salâmes cinq barriques aux îles des Amis, et les dix autres à Taïti. Le capitaine Clerke en sala une quantité proportionnée pour *la Découverte*.

Nous adoptâmes le procédé que j'avais suivi dans mon second voyage, et il ne sera pas hors de propos de le décrire plus en détail. On tuait les cochons le soir; dès qu'ils étaient nettoyés on les coupait en quartiers, on en ôtait les os, on salait la viande lorsqu'elle fumait encore, et on la plaçait de manière que les sucs pussent s'égoutter; le lendemain au matin on la salait de nouveau, on la mettait dans un tonneau et on la marinait : elle y demeurait quatre à cinq jours ou une semaine; on en tirait ensuite chaque morceau, qu'on examinait l'un après l'autre, et s'il y en avait de gâtés, ce qui arrivait quelquefois, on les séparait du reste, qu'on transportait dans un second tonneau et qu'on couvrait de saumure; huit ou dix jours après on examinait encore la viande : au reste cette

précaution était inutile, car on la trouvait en général dans un bon état. L'opération réussit mieux quand on emploie un mélange de sel brun et de sel blanc, mais ce mélange n'est pas nécessaire. Il faut bien prendre garde de laisser dans la viande un seul des vaisseaux sanguins, et on ne doit pas en mariner une trop grande quantité lors de la première salaison, de peur que les pièces du milieu ne s'échauffent et n'empêchent le sel d'y pénétrer. Nous tuâmes une fois plus de cochons qu'à l'ordinaire, et ce petit malheur nous arriva. Un ciel pluvieux et brûlant est très défavorable pour saler de la viande sous les climats du tropique.

Les Européens ont abordé si souvent ici depuis quelques années, que les naturels auront peut-être soin de nourrir une quantité considérable de cochons, car ils savent par expérience qu'à l'arrivée des vaisseaux ils sont sûrs de les échanger contre des choses très précieuses à leurs yeux. Il est inutile de les avertir que vous ne reviendrez pas : ils ignorent les motifs de votre voyage ; ils ne se donnent pas la peine de vous interroger là-dessus, et ils croient néanmoins que vous devez revenir.

Je ne puis m'empêcher de dire une chose dont je suis intimement convaincu : il eût été plus heureux pour ces pauvres insulaires de ne jamais connaître les arts et les superfluités qui font le bonheur de la vie, que d'être abandonnés de nou-

veau à leur ignorance et à leur misère primitive après avoir connu les ressources de l'industrie humaine. Si leur commerce avec les Européens est interrompu, il est impossible qu'ils se retrouvent dans cet état de médiocrité où ils vivaient d'une manière si tranquille et si douce avant que nous abordassions sur leurs côtes. Il me paraît que les Européens ont en quelque sorte contracté l'obligation d'aller les voir une fois en trois ou quatre ans, afin de leur porter les instrumens utiles et les choses d'agrément que nous avons introduits parmi eux, et dont nous leur avons donné le goût. Si l'on n'a pas soin de leur envoyer ces secours passagers, ils éprouveront vraisemblablement une disette très fâcheuse à une époque où ils ne pourront plus reprendre leurs méthodes, moins parfaites, qu'ils méprisent aujourd'hui, et dont ils ne font plus usage depuis qu'ils se servent des nôtres. En effet, lorsque les outils de fer, qu'ils emploient maintenant, seront usés, ils auront presque oublié la forme des instrumens qu'ils employaient jadis. Une hache de pierre est actuellement aussi rare que l'était une de fer il y a huit ans, et on n'aperçoit pas un ciseau d'os ou de pierre. Les clous de fiche ayant remplacé les ciseaux de pierre, leur simplicité est si grande, qu'ils croient leur provision de cet article inépuisable, car ils ne nous en demandèrent jamais de nouveaux : ils changèrent néan-

moins quelquefois des fruits contre des clous d'une moindre grosseur. Les couteaux étaient fort estimés à Uliétéa; et dans chacune de ces îles les herminettes et les petites haches l'emportèrent sur les autres articles. Quant aux objets de parure, leur fantaisie est aussi mobile que celle des nations policées de l'Europe, et la chose qui plaît à leur imagination, lorsque la mode lui donne du prix, est rejetée lorsqu'il s'établit une mode nouvelle. Mais nos outils de fer sont d'une utilité si frappante, qu'on peut assurer, sans craindre de se tromper, qu'ils continueront toujours à les estimer beaucoup, et qu'ils seront très à plaindre si, dépourvus des matières premières ou ignorant l'art de les fabriquer, ils cessent de recevoir des cargaisons de ceux de nos outils qui leur sont devenus si nécessaires.

Quoique Taïti ne soit pas, à proprement parler, au nombre des terres que j'ai appelées *îles de la Société* en 1769, elle est habitée par la même race d'hommes, et la tribu qui y est établie a le même caractère et les mêmes mœurs que les tribus des environs. Ce fut un bonheur pour nous de découvrir cette île principale avant les autres; l'accueil amical et hospitalier que nous y reçûmes nous a déterminés, dans nos différentes courses sur cette partie de l'océan Pacifique, à y faire des relâches plus longues. La multiplicité de nos relâches nous a fourni plus d'occasions d'étudier les productions

et les mœurs de ses habitans que nous n'en avons eu d'observer les îles et les peupladès d'alentour. Au reste nous connaissons assez bien les dernières pour assurer que tout ce que nous avons dit de Taïti leur est applicable avec de très légers changemens.

Nos premières relations n'ont décrit que trop en détail les scènes de plaisir et de débauche qui rendent Taïti un séjour si agréable à la plupart de ceux qui se trouvent à bord des vaisseaux, et lors même que j'aurais quelques traits à ajouter à cette esquisse, déjà tracée d'une manière assez exacte, j'hésiterais à peindre dans mon Journal des mœurs licencieuses propres seulement à exciter le dégoût des lecteurs qui cherchent à s'instruire; mais il y a quelques points des institutions domestiques, politiques et religieuses de ces peuplades, qu'on connaît d'une manière très imparfaite encore après tous nos voyages. Le récit inséré plus haut de ce qui nous est arrivé y jettera probablement une sorte de jour, et on trouvera dans le chapitre suivant des remarques de M. Anderson qui contribueront à les éclaircir.

Au milieu des recherches moins importantes dont nous nous occupâmes sur ces îles nous ne perdîmes pas de vue les grands objets de notre voyage, et nous ne laissâmes échapper aucune occasion de

faire des observations astronomiques. En voici le résultat :

	Latit. sud.	Longit. orient.
Pointe Matavaï à Taïti. . . .	17° 29′ $\frac{1}{4}$″	210° 22′ 28″
Havre Owharre à Huaheine.	16 42 $\frac{3}{4}$	208 52 24
Havre Ohamaneno à Uliétéa.	16 45 $\frac{1}{2}$	208 25 22

Nous fîmes aussi quelques observations sur les marées, surtout à Taïti et à Uliétéa : nous voulions déterminer leur plus grande élévation sur la première de ces îles. Durant mon second voyage, M. Wales crut avoir découvert que les flots y montaient par-delà le point que j'avais trouvé en 1769; mais nous nous assurâmes cette fois que cette différence n'avait plus lieu, c'est-à-dire que la marée s'élevait seulement de 12 minutes ou quatorze pouces au plus. Nous observâmes que la marée est haute à midi dans les quadratures aussi bien qu'à l'époque des pleines et des nouvelles lunes.

§ 9.

Vents dominans dans le parage de cette île. Beauté du pays. Culture. Remarques sur les curiosités naturelles du pays, sur la personne des naturels, sur leurs maladies, sur leur caractère, sur leur amour pour le plaisir, sur leur langue, sur la chirurgie et la médecine qu'ils pratiquent. Leur régime diététique. Effets du kava. Époques de leurs repas, et manière de manger. Liaisons avec les femmes. Circoncision. Système religieux. Idées sur l'âme et sur une vie future. Superstitions diverses. Traditions sur la création. Légende historique. Honneurs qu'on rend au roi. Distinction des rangs. Châtimens des crimes. Particularités des îles voisines. Noms de leurs dieux. Noms des îles fréquentées par les naturels des îles de la Société. Étendue de leur navigation.

A Taïti, le vent est fixé la plus grande partie de l'année entre l'est-sud-est et l'est-nord-est; c'est le véritable vent alisé, auquel les naturels donnent le nom de *maaraee;* il souffle quelquefois avec beaucoup de force. Dans ce dernier cas, l'atmosphère est souvent nébuleuse, et il tombe de la pluie; mais lorsqu'il est plus modéré, le ciel est clair et serein. Si le vent prend davantage de la partie du sud, s'il devient sud-est ou sud-sud-est, il est plus doux et accompagné d'une mer tranquille, et les naturels l'appellent *maoai.* Aux époques où le soleil est à peu près vertical, c'est-à-dire aux mois de décembre et de janvier, le vent et l'atmosphère sont très variables, mais il est très commun de voir les vents à l'ouest-nord-ouest ou au nord-ouest; ce vent est appelé *toerou :* en gé-

néral, il est accompagné d'un ciel sombre et nébuleux, et de fréquentes ondées de pluie : quoique modéré, il souffle de temps en temps avec force, mais il ne dure guère plus de cinq ou six jours sans interruption; c'est le seul par lequel les habitans des îles sous le vent arrivent à celle-ci. S'il vient un peu plus de la partie du nord, il a moins de force, et on le désigne par le terme d'*era-potaia*. Les gens du pays disent qu'Era-potaia est la femme de Toerou; lequel, selon leur mythologie, est de l'espèce mâle.

Le vent du sud-ouest et de l'ouest-sud-ouest se trouve encore plus commun que celui dont je viens de parler; et, quoiqu'il soit en général doux et interrompu par des calmes ou des brises de l'est, il produit de temps à autre des rafales très vives. Le ciel alors est ordinairement couvert, nébuleux et pluvieux, et souvent accompagné de beaucoup d'éclairs et de tonnerre : on l'appelle *etoa*, et il succède fréquemment au toerou. Il est ordinaire aussi de voir le toerou remplacé par le farooa, qui prend davantage de la partie du sud; celui-ci est très impétueux, il renverse les maisons et les arbres, et surtout les cocotiers, à cause de leur hauteur; mais il est de peu de durée.

Les naturels ne paraissent pas avoir une connaissance bien exacte de ces variations de l'atmosphère, et ils croient néanmoins avoir établi des

résultats généraux sur leurs effets. Lorsque les vagues produisent un son creux et battent la côte ou plutôt le récif avec lenteur, ils comptent sur un beau temps; mais si les flots produisent des sons aigus, et s'ils se succèdent avec rapidité, ils s'attendent à un mauvais temps.

Il n'y a peut-être pas dans le monde entier de canton d'un aspect plus riche que la partie sud-est de Taïti. Les collines y sont élevées, d'une pente raide et escarpée en bien des endroits; mais des arbres et des arbrisseaux les couvrent tellement jusqu'au sommet, qu'en les voyant on a bien de la peine à ne pas attribuer aux rochers le don de produire et d'entretenir cette charmante verdure. Les plaines qui bordent les collines vers la mer, les vallées adjacentes, offrent une multitude de productions d'une force extraordinaire, et à la vue de ces richesses du sol, le spectateur est convaincu qu'il n'y a pas sur le globe de terrain d'une végétation plus vigoureuse et plus belle. La nature y a répandu des eaux avec la même profusion : on trouve des ruisseaux dans chaque vallée; ces ruisseaux, à mesure qu'ils s'approchent de l'Océan, se divisent souvent en deux ou trois branches qui fertilisent les plaines sur leur passage. Les habitations des naturels sont dispersées sans ordre au milieu des plaines; et quand nous les regardions des vaisseaux, elles nous offraient des points de vue déli-

cieux. Pour augmenter le charme de cette perspective, la portion de mer qui est en dedans du récif et qui borde la côte est d'une tranquillité parfaite; les insulaires y naviguent en sûreté dans tous les temps : on les y voit se promener mollement sur leurs pirogues, lorsqu'ils passent d'une habitation à l'autre, ou lorsqu'ils vont à la pêche.

C'est sans doute la fertilité naturelle du pays, jointe à la douceur et à la sérénité du climat, qui donne aux insulaires tant d'insouciance pour la culture. Il y a une foule de districts couverts des plus riches productions, où l'on n'en aperçoit pas la moindre trace. Ils ne soignent guère que la plante d'où ils tirent leurs étoffes, laquelle vient des semences apportées des montagnes, et le *kava*, ou le poivre enivrant, qu'ils garantissent du soleil lorsqu'il est très jeune, et qu'ils couvrent pour cela de feuilles d'arbre à pain; ils tiennent fort propres l'une et l'autre de ces plantes.

J'ai fait de longues recherches sur la manière dont ils cultivent l'arbre à pain, et on m'a toujours répondu qu'ils ne le plantent jamais. Si on examine les endroits où croissent les rejetons, on en sera convaincu. On observera toujours qu'ils poussent sur les racines des vieux, lesquelles se prolongent près de la surface du terrain : les arbres couvriraient donc les plaines, quand même l'île ne serait pas habitée, ainsi que les arbres à

écorce blanche croissent naturellement à la terre de Diémen, où ils composent de vastes forêts; d'où l'on peut conclure que l'habitant de Taïti, loin d'être obligé de se procurer son pain à la sueur de son front, est forcé d'arrêter les largesses de la nature qui le lui offre en abondance. Je crois qu'il extirpe quelquefois des arbres à pain pour y planter d'autres arbres, et mettre de la variété dans les choses dont il se nourrit.

Les Taïtiens remplacent surtout l'arbre à pain par le cocotier et le bananier. Le premier de ceux-ci n'exige point de soin, lorsqu'il s'est élevé à deux ou trois pieds au-dessus de la surface du sol, mais le bananier donne un peu plus de peine : il ne tarde pas à produire des branches, et il commence à porter des fruits trois mois après qu'on l'a planté; ces fruits, et les branches qui les soutiennent, se succèdent assez long-temps; on coupe les vieilles tiges à mesure qu'on enlève le fruit.

Les productions de l'île ne sont cependant pas aussi remarquables par leur variété que par leur abondance, et il y a peu de ces choses qu'on appelle curiosités naturelles d'un pays. On peut citer toutefois un étang ou lac d'eau douce, qui se trouve au sommet de l'une des plus hautes montagnes, où l'on n'arrive du bord de la mer qu'après un jour et demi ou deux jours de marche. Ce lac est d'une profondeur extrême, et il renferme des

anguilles d'une grandeur énorme ; les naturels y pêchent quelquefois sur de petits radeaux de deux ou trois bananiers sauvages joints ensemble. Ils le regardent comme la première des curiosités naturelles de Taïti. En général on demande tout de suite aux voyageurs qui viennent des autres îles s'ils l'ont vu. On y trouve aussi, à la même distance de la côte, une mare d'une eau douce qui d'abord paraît très bonne, et qui dépose un sédiment jaune ; mais elle a un mauvais goût ; elle devient funeste à ceux qui en boivent une quantité considérable, et elle produit des pustules sur la peau lorsqu'on s'y baigne.

En abordant à Taïti, nous fûmes vivement frappés d'un contraste remarquable : habitués à la stature robuste et au teint brun de la peuplade de Tongatabou, nous ne nous accoutumions pas à la délicatesse des proportions et à la blancheur des Taïtiens : ce ne fut qu'après un certain temps que nous jugeâmes cette différence favorable aux derniers ; peut-être même n'arrêtâmes-nous ainsi notre opinion que parce que nous commencions à oublier la taille et la physionomie des habitans de la métropole des îles des Amis. Les Taïtiens cependant nous parurent supérieurs à bien des égards ; nous leur trouvâmes tous les agrémens et toute la délicatesse de traits qui distinguent les personnes du sexe dans un grand nombre de contrées de la

terre : la barbe que les hommes portent longue, et leur chevelure qui n'est pas coupée si près qu'à Tongatabou, produisaient un autre contraste, et il nous sembla, dans toutes les occasions, qu'ils montraient plus de timidité et de légèreté de caractère. On n'aperçoit pas à Taïti ces formes nerveuses qui sont si communes parmi les naturels des îles des Amis, et qui sont la suite d'un exercice très prolongé. Cette terre étant beaucoup plus fertile, ses habitans mènent une vie plus indolente, et ils offrent cet embonpoint et cette douceur de la peau qui les rapprochent peut-être davantage des idées que nous avons de la beauté, mais qui ne contribuent pas à embellir leur figure, puisqu'il en résulte une sorte de langueur dans leurs mouvemens : nous fîmes surtout cette remarque en voyant leurs combats de lutte et de pugilat, qui paraissent de faibles efforts d'enfans, si on les compare à la vigueur des mêmes combats exécutés aux îles des Amis.

Les Taïtiens, estimant les avantages extérieurs, recourent à plusieurs moyens pour les augmenter : ils sont accoutumés, surtout parmi les erreoes ou les célibataires d'un certain rang, de se soumettre à une opération médicinale, afin de blanchir leur peau : pour cela ils passent un mois ou deux sans sortir de leurs maisons ; durant cet intervalle, ils portent une quantité considérable d'étoffes, et ils

ne mangent que du fruit à pain, auquel ils attribuent la propriété de blanchir le corps. Ils semblent croire aussi que leur embonpoint et la couleur de leur peau dépendent d'ailleurs des diverses nourritures qu'ils prennent habituellement; le changement des saisons les oblige en effet à changer leur régime selon les différentes époques de l'année.

La nourriture végétale forme au moins les neuf dixièmes de leur régime ordinaire. Je pense que le mahee en particulier, ou le fruit à pain fermenté, dont ils font usage dans presque chacun de leurs repas, les relâche, et produit autour d'eux une fraîcheur très sensible qu'on n'aperçoit pas en nous qui vivons de nourritures animales; et s'ils ont si peu de maladies, il faut peut-être l'attribuer au degré de température dans lequel ils se trouvent presque toujours.

Ils ne comptent que cinq ou six maladies qu'on puisse appeler chroniques ou nationales, parmi lesquelles je ne dois pas oublier l'hydropisie et la *sefai*, ou ces enflures sans douleur que nous avions trouvées si communes à Tongatabou. Il s'agit ici de l'époque qui précède l'arrivée des Européens, car nous les avons infectés d'une maladie nouvelle, qui équivaut seule à toutes les autres, et qui est presque universelle aujourd'hui[1] : il paraît qu'ils

[1] Elle n'a pas diminué depuis le passage de Cook en 1777, puis-

ne savent pas la guérir d'une manière efficace. Les prêtres la traitent quelquefois avec des compositions de simples : mais, de leur aveu, ils ne la guérissent jamais parfaitement; ils conviennent néanmoins que, dans un petit nombre de cas, la nature, sans le secours d'un médecin, détruit le fatal virus et opère une guérison complète. Ils disent qu'un homme infecté communique souvent sa maladie aux personnes qui vivent dans la même maison; que ces personnes la prennent en mangeant dans les mêmes vases que le malade, et même en les touchant; qu'alors elles meurent souvent, tandis que celui-là guérit; mais ce dernier fait me paraît difficile à croire, et s'il est vrai, c'est avec des modifications dont on ne nous a pas parlé.

Leur conduite dans toutes les occasions annonce beaucoup de franchise et un caractère généreux. Néanmoins Omaï, que ses préventions pour les îles de la Société disposaient à cacher les défauts de ses compatriotes, nous a avertis souvent que les Taïtiens sont quelquefois cruels envers leurs ennemis. Ils les tourmentent, nous disait-il, de propos délibéré; ils leur enlèvent de petits morceaux de chair en différentes parties du corps; ils leur arrachent les yeux, ils leur coupent le nez, et enfin ils les tuent et ils leur ouvrent le ventre : mais ces cruautés

qu'en 1832 elle exerçait encore ses ravages dans cette île, si fortunée d'ailleurs.

n'ont lieu qu'en certaines occasions. Si la gaîté est l'indice d'une âme en paix, on doit supposer que leur vie est rarement souillée par des crimes; je crois cependant qu'il faut plutôt attribuer leur disposition à la joie à leurs sensations, qui, malgré leur vivacité, ne paraissent jamais durables; car, lorsqu'il leur survenait des malheurs, je ne les ai jamais vus affectés d'une manière pénible, après les premiers momens de crise. Le chagrin ne sillonne point leur front; l'approche de la mort ne semble pas même altérer leur bonheur. J'ai observé des malades prêts à rendre le dernier soupir, ou des guerriers qui se préparaient au combat, et je n'ai pas remarqué que la mélancolie ou des réflexions tristes répandissent des nuages sur leur physionomie.

Ils ne s'occupent que des choses propres à leur donner du plaisir et de la joie. Le but de leurs amusemens est toujours d'accroître la force de leur penchant amoureux; ils aiment passionnément à chanter, et le plaisir est aussi l'objet de leurs chansons : mais comme on est bientôt rassasié des jouissances charnelles interrompues, ils varient les sujets de ces chants, et ils se plaisent à célébrer leurs triomphes à la guerre, leurs travaux durant la paix, leurs voyages sur les terres voisines et les aventures dont ils ont été les témoins, les beautés de leur île et ses avantages sur les pays des environs,

ou ceux de quelques cantons de Taïti sur des districts moins favorisés. La musique a pour eux beaucoup de charmes; et quoiqu'ils montrassent une sorte de dégoût pour nos compositions savantes, les sons mélodieux que produisait chacun de nos instrumens en particulier, approchant davantage de la simplicité des leurs, les ravissaient toujours de plaisir.

Ils connaissent les impressions voluptueuses qui résultent de certains exercices du corps, et qui chassent quelquefois le trouble et le chagrin de l'âme avec autant de succès que la musique. Je puis citer là-dessus un fait remarquable, qui s'est passé sous mes yeux. Me promenant un jour aux environs de la pointe Matavaï, où se trouvaient nos tentes, je vis un homme qui ramait dans sa pirogue, de la manière du monde la plus rapide; et comme il jetait d'ailleurs autour de lui des regards empressés, il attira mon attention. J'imaginai d'abord qu'il avait commis un vol et qu'on le poursuivait; mais, après l'avoir examiné quelque temps, je m'aperçus qu'il s'amusait. Il s'éloigna de la côte; il se rendit à l'endroit où commence la houle, et épiant avec soin la première vague de la levée, il fit force de rames devant cette vague, jusqu'à ce qu'il pût en éprouver le mouvement, et qu'elle eût assez de vigueur pour conduire l'embarcation sans la renverser; il se tint immobile alors, et il fut

porté par la lame qui le débarqua sur la grève : il vida tout de suite sa pirogue, et il alla chercher une autre houle. Je jugeai qu'il goûtait un plaisir inexprimable à être promené si vite et si doucement sur les flots; quoiqu'il fût à peu de distance de nos tentes et de *la Résolution* et de *la Découverte*, il ne fit pas la moindre attention aux troupes nombreuses de ses compatriotes qui s'étaient rassemblés pour voir des objets aussi extraordinaires pour eux que nos vaisseaux et notre camp. Tandis que je l'observais, deux ou trois insulaires vinrent me joindre; ils semblèrent partager son bonheur, et ils lui annoncèrent, toujours par des cris, l'apparence d'une houle favorable : car, ayant le dos tourné et cherchant la lame du côté où elle n'était pas, il la manquait quelquefois. Ils me dirent que cet exercice, appelé *ehororoe* dans la langue du pays, est très commun parmi eux. Ils ont vraisemblablement plusieurs amusemens de cette espèce qui leur procurent au moins autant de plaisir que nous en donne l'exercice du patin, le seul de nos jeux dont les effets puissent être comparés aux effets que je viens de décrire.

La langue de Taïti, radicalement la même que celles de la Nouvelle-Zélande et des îles des Amis, n'a pas leur prononciation gutturale, et elle manque de quelques-unes des consonnes qui abondent dans les deux derniers dialectes. Elle a pris la dou-

ceur et la mollesse des habitans. Cet idiome est rempli d'expressions figurées très belles; et si on le connaissait parfaitement, je suis persuadé qu'on le mettrait au niveau des langues dont on estime le plus la hardiesse et l'énergie des images. Ainsi les Taïtiens, pour exprimer avec emphase les idées qu'ils se forment de la mort, disent que l'*âme va dans les ténèbres*, ou plutôt *dans la nuit*. Lorsque vous avez l'air de douter qu'*une telle femme soit leur mère*, ils vous répondent sur-le-champ avec surprise, *oui, c'est la mère qui m'a porté dans son sein*. Une de leurs tournures répond précisément à cette tournure des livres saints : *Les entrailles sont émues de douleur :* ils s'en servent toujours quand ils éprouvent des affections morales qui les tourmentent : ils supposent que le siége de la douleur causée par les chagrins, les désirs inquiets et les diverses affections de l'âme, est dans les entrailles, et ils supposent de plus que c'est le siége de toutes les opérations de l'esprit. Leur langue admet ces inversions de mots qui placent le latin et le grec bien au-dessus de la plupart de nos langues modernes de l'Europe, si imparfaites que, pour prévenir les ambiguïtés, elles sont réduites à arranger servilement les mots les uns après les autres. Elle est si riche qu'elle a plus de vingt termes pour désigner le fruit à pain dans ses différens états; elle en a autant pour la racine de

taro, et environ dix pour la noix de coco. J'ajouterai qu'outre le dialecte ordinaire les Taïtiens ont une langue qu'on peut appeler *langue plaintive*, et qui forme toujours des espèces de stances ou un récitatif.

Leurs arts sont en petit nombre et bien simples; néanmoins si on doit les en croire, ils font avec succès des opérations de chirurgie que nous n'avons pas encore pu imiter, malgré nos connaissances étendues sur ces matières. Ils environnent d'éclisses les os fracturés, et si une partie de l'os s'est détachée, ils insèrent dans le vide un morceau de bois taillé comme la partie de l'os qui manque : cinq ou six jours après, le *rapoo*, ou le chirurgien, examine la blessure, et il trouve le bois qui commence à se recouvrir de chair; ils ajoutent qu'en général ce bois est entièrement couvert de chair le douzième jour, qu'alors le malade a repris des forces, qu'il se baigne et qu'il ne tarde pas à guérir. Nous n'ignorons pas que les blessures se guérissent sur des balles de plomb, et quelquefois, mais rarement, sur d'autres corps étrangers; mais je doute d'autant plus de l'opération dont je viens de parler, qu'en d'autres occasions j'ai vu les Taïtiens bien loin d'une si grande habileté. J'aperçus un jour une moitié de bras qu'on avait coupée à un homme qui s'était laissé tomber d'un arbre, et je n'y remarquai rien qui annonçât un chirurgien fort

habile, même en n'oubliant pas que leurs instrumens sont très défectueux : je rencontrai un autre homme qui avait une épaule disloquée; il s'était écoulé quelques mois depuis l'accident, et personne n'avait su la remettre, quoique ce soit une des opérations les moins difficiles de notre chirurgie. Ils savent que les fractures et les luxations de l'épine du dos sont mortelles, et qu'il n'en est pas de même de celles du crâne; ils savent aussi par expérience en quelles parties du corps les blessures sont incurables. Ils nous ont montré plusieurs cicatrices, suites des coups de pique qu'ils avaient reçus; si les coups pénétrèrent réellement aux endroits qu'on nous indiqua, nous les aurions sûrement déclarés mortels, et cependant les blessés ont guéri.

Leurs connaissances en médecine paraissent plus bornées sans doute parce qu'il leur arrive plus d'accidens qu'ils n'ont de maladies. Les prêtres néanmoins administrent des sucs d'herbe en quelques occasions, et lorsque les femmes ont des suites de couches fâcheuses, elles emploient un remède qui semblerait inutile sous un climat chaud : elles chauffent des pierres, elles les couvrent ensuite d'une étoffe épaisse par-dessus laquelle elles posent une certaine quantité d'une petite plante de l'espèce de la moutarde, et après avoir couvert le tout d'une seconde étoffe, elles s'asseyent dessus; elles ont des sueurs abondantes, et elles guérissent :

les hommes infectés du mal vénérien ont voulu pratiquer la même méthode, mais ils l'ont trouvée inefficace. Ils n'ont point d'émétique.

Malgré l'extrême fertilité de l'île, on y éprouve souvent des famines qui emportent, dit-on, beaucoup de monde. Je n'ai pu découvrir si ces famines sont la suite d'une mauvaise saison, de la guerre ou d'une population trop nombreuse; il est presque impossible qu'il n'y ait pas quelquefois dans l'île trop de monde à nourrir. Au reste il est difficile de douter de la vérité du fait, car ils ménagent avec beaucoup de soin, même au temps de l'abondance, les choses qui servent à leur nourriture. Dans les momens de disette, lorsqu'ils ont consommé leur fruit à pain et leurs ignames, ils mangent diverses racines qui croissent sans culture sur les montagnes : ils se nourrissent d'abord de la *patarra;* elle ressemble à une grosse patate ou à un igname, et elle est bonne tant qu'elle n'a pas pris toute sa croissance; mais dès qu'elle est vieille, elle est remplie de fibres dures : ils mangent d'ailleurs deux autres racines, l'une approche du taro, et la seconde s'appelle *ekoee.* Il y a deux espèces de celle-ci : l'une est vénéneuse, et on est contraint de la fendre et de la laisser macérer une nuit dans l'eau avant de la cuire; et sous ce rapport elle ressemble à la cassave des îles d'Amérique. De la manière dont les Taïtiens l'apprêtent,

elle forme une pâte humide, très insipide au goût : cependant je les ai vus s'en nourrir à une époque où ils n'éprouvaient point de disette; c'est une plante grimpante, ainsi que la patarra.

La classe inférieure fait peu d'usage des nourritures animales, et ce ne sont jamais que des poissons, des œufs de mer, ou d'autres productions marines; il est rare qu'elle mange du cochon, si même cela lui arrive quelquefois. L'eree de hoi [1] seul est assez riche pour avoir du porc tous les jours, et les chefs subalternes ne peuvent guère en avoir qu'une fois par semaine, par quinzaine ou par mois, selon leur fortune. Il y a même des temps où ils sont obligés de se passer de cette friandise ; car lorsque la guerre ou d'autres causes ont appauvri l'île, le roi défend à ses sujets de tuer des cochons; et on nous a dit qu'en certaines occasions la défense subsistait plusieurs mois, et même une année ou deux. Les cochons se multiplient tellement durant cette prohibition, qu'on les a vus abandonner l'état de domesticité et devenir sauvages. Lorsqu'il paraît convenable de lever la défense, tous les chefs se rendent auprès du roi, et chacun d'eux lui apporte des cochons. Le roi

[1] M. Anderson écrit toujours *eree de hoi;* le capitaine Cook écrit *earee rahie.* C'est encore un des exemples sans nombre qu'on peut citer, pour faire voir que les diverses personnes à bord des vaisseaux écrivaient d'une manière différente les mots prononcés par les naturels de la mer du Sud.

ordonne d'en tuer quelques-uns qu'on sert aux chefs, et ils s'en retournent avec la liberté d'en tuer désormais pour leur table. La prohibition dont je viens de parler subsistait lors de notre arrivée à Taïti, du moins dans les districts qui dépendent immédiatement d'O-Too, et de peur qu'elle ne nous empêchât d'aller à Matavaï lorsque nous aurions quitté Oheitepeha, il nous assura par un messager qu'il la révoquerait dès que nos vaisseaux auraient gagné le port. Il la révoqua en effet, du moins par rapport à nous; mais nous fîmes une si grande consommation de ces animaux, qu'on la rétablit sans doute après notre départ. Le gouvernement défend aussi quelquefois de tuer des volailles.

La kava est surtout en usage parmi les insulaires d'un rang distingué. Ils la font d'une manière un peu différente de celle dont nous avons été si souvent témoins aux îles des Amis, car ils versent une très petite quantité d'eau sur la racine, et quelquefois ils grillent ou ils cuisent au four, et ils broient les tiges sans les hacher. Ils emploient d'ailleurs les feuilles broyées de la plante, et ils y versent de l'eau comme sur la racine. Ils ne se réunissent pas en troupes pour la boire amicalement comme à Tongatabou, mais ses pernicieux effets sont plus sensibles à Taïti, car elle ne tarde pas à enivrer, ou plutôt à donner de la stupeur à toutes les fa-

cultés du corps et de l'esprit. Ceux d'entre nous qui avaient abordé autrefois sur ces îles furent surpris de voir la maigreur affreuse d'une multitude d'insulaires que nous avions laissés d'un embonpoint et d'une grosseur remarquables; nous demandâmes la cause de ce changement, et on nous répondit qu'il fallait l'attribuer à la kava : leur peau était grossière, desséchée et couverte d'écailles; on nous assura que ces écailles tombent de temps en temps, et que la peau se renouvelle. Pour justifier l'usage d'une liqueur si pernicieuse, ils prétendent qu'elle empêche de devenir trop gras; il est évident qu'elle les énerve, et il est très probable qu'elle abrége leurs jours. Ces effets nous ayant moins frappés durant nos premières relâches, il y a lieu de croire que les Taïtiens n'abusaient pas autant de cet article de luxe. S'ils continuent à boire la kava aussi fréquemment, on peut prédire que leur population diminuera.

Ils font beaucoup de repas dans un jour; le premier (ou plutôt le dernier, car ils vont se coucher immédiatement après) a lieu à environ deux heures du matin, et le second à la nuit; ils dînent à onze heures, et, comme disait Omaï, ils dînent une seconde et une troisième fois à deux et à cinq heures du soir, et ils soupent à huit. Ils ont sur ce point de leur vie domestique des usages très bizarres. Les femmes éprouvent non-seulement la mortification

de manger seules, et dans une partie de la maison éloignée de celle où mangent les hommes; mais ce qui est bien plus étrange encore, on ne leur donne aucune portion de mets délicats : elles n'osent goûter ni d'un poisson de l'espèce du thon qui est fort estimé, ni de quelques-unes des meilleures bananes, et on permet rarement le porc même à celles des classes supérieures, Les petites filles et les petits garçons prennent aussi leurs repas séparément. En général les femmes apprêtent les choses dont elles se nourrissent, car les hommes les laisseraient mourir de faim plutôt que de leur rendre ce service. Il y a ici et dans plusieurs de leurs coutumes relatives à leurs repas quelque chose de mystérieux que nous n'avons jamais pu bien comprendre. Lorsque nous en demandions la raison, on ne nous répondait rien, sinon que cela était juste et indispensable.

Ce qui a d'ailleurs rapport aux femmes n'est point obscur; leurs liaisons avec les hommes n'offrent surtout rien de caché. Si un jeune homme et une jeune femme habitent ensemble, le jeune homme donne au père de la fille quelques-unes des choses réputées nécessaires dans le pays, telles que des cochons, des étoffes et des pirogues; la quantité de ces choses est proportionnée au temps qu'il passe avec sa maîtresse : si le père croit qu'on ne l'a pas assez payé, il ne craint pas de reprendre sa

fille et de la livrer à un autre qui sera peut-être plus libéral : l'homme de son côté peut toujours former un nouveau choix. Si sa maîtresse devient grosse, il est le maître de tuer l'enfant et de continuer ses liaisons avec la mère, ou de l'abandonner; mais s'il adopte l'enfant, et s'il ne lui ôte pas la vie, il est censé marié, et il garde communément sa femme le reste de ses jours. Aux yeux des Taïtiens ce n'est pas un crime de prendre une concubine plus jeune, et de l'établir dans sa maison ; il est toutefois bien plus commun de les voir changer de femmes, et c'est une chose si ordinaire, qu'ils en parlent d'un ton fort léger. Les erroes[1] sont des insulaires des classes supérieures qui, joignant à une humeur volage des moyens de se procurer de nouvelles femmes, voyagent d'un canton à l'autre ou sur des îles voisines, et qui, ne se livrant pas à un attachement particulier, n'adoptent guère la manière de vivre plus sédentaire et plus tranquille dont je viens de parler. Cette vie licencieuse est si analogue à leur disposition, que les plus jolis hommes et les plus jolies femmes passent ordinairement leur jeunesse dans une débauche qui déshonorerait les peuplades les plus sauvages, mais qui révolte surtout au milieu d'une nation qui offre à d'autres égards des indices sûrs d'aménité et de tendresse. Lorsqu'une femme erroe ac-

[1] La société des erroes, dont il a été question dans le second

couche, on applique à la bouche et au nez de l'enfant un morceau d'étoffe mouillée qui le suffoque.

Les femmes contribuant beaucoup aux agrémens de cette vie de plaisir, on est surpris qu'outre les humiliations dont on les accable, en ce qui a rapport aux alimens et à la manière de les prendre, elles soient traitées souvent avec une dureté ou plutôt une brutalité qui semblent exclure la plus légère affection. Rien toutefois n'est plus ordinaire que de les voir impitoyablement battues par les hommes; et il est difficile d'expliquer ces violences, à moins qu'elles ne soient l'effet de la jalousie, qui, de l'aveu des Taïtiens, tourmente quelquefois les deux sexes. J'adopterais cette explication volontiers; car, en bien des occasions, j'ai trouvé les femmes plus sensibles aux charmes de la figure qu'à des vues d'intérêt; mais je dois avouer que même alors elles paraissent à peine susceptibles de ces sentimens délicats que produit une tendresse mutuelle, et qu'il y a moins d'amour platonique à Taïti que dans aucun autre pays du monde.

Des idées de propreté firent imaginer aux Taïtiens l'amputation ou l'incision du prépuce, et ils ont,

Voyage de Cook, est ce qu'il y a de plus singulier dans les mœurs de Taïti. Le P. Le Gobien nous apprend qu'il existe une pareille société aux îles des Larrons. Il dit : « Les urritoes sont parmi eux les jeunes gens qui vivent avec des maîtresses, sans vouloir s'engager dans les liens du mariage. »

dans leur langue, une épithète injurieuse pour ceux qui n'observent pas cet usage. Lorsqu'il y a dans un district cinq ou six petits garçons d'un âge convenable, le père de l'un d'eux va en avertir le tahoua ou l'un des savans du pays; le tahoua, suivi d'un domestique, mène les petits garçons au sommet d'une colline; après avoir donné à l'un d'eux une attitude propre à l'opération, il introduit un morceau de bois au-dessous du prépuce, et il lui dit de regarder de tel côté une chose bien curieuse: tandis que le jeune homme est occupé d'un autre objet, le prêtre coupe avec une dent de requin, et ordinairement d'un seul coup, le prépuce établi sur le morceau de bois; il sépare ensuite, ou plutôt il replie en arrière les parties divisées, et ayant bandé la plaie, il fait la même opération au reste des jeunes gens. Les nouveaux circoncis se baignent cinq jours après; on ôte leurs bandages et on nettoie leur plaie: le dixième jour ils se baignent de nouveau et ils se portent bien; mais la partie où s'est faite l'incision offre encore une grosseur, et le tahoua, toujours suivi d'un domestique, mène une seconde fois les petits garçons sur la colline, y allume du feu, et plaçant le prépuce entre deux pierres chaudes, il le presse doucement, ce qui détruit la grosseur. Les nouveaux circoncis retournent alors chez eux, la tête et le corps ornés de fleurs odoriférantes: leurs pères donnent à l'opé-

rateur des cochons et des étoffes, et ils proportionnent la récompense à son habileté; s'ils sont pauvres, la famille se charge du présent.

Le système religieux des Taïtiens est fort étendu et singulier sur un grand nombre de points; mais il y a peu d'individus du bas peuple qui le connaissent parfaitement : cette connaissance se trouve surtout parmi les prêtres, dont la classe est très nombreuse. Ils croient qu'il y a plusieurs dieux dont chacun est très puissant, mais ils ne paraissent pas admettre une divinité supérieure aux autres. Les différens districts et les diverses îles des environs ayant des dieux divers, les habitans de chacun de ces districts et de chacune de ces terres imaginent sans doute avoir choisi le plus respectable, ou du moins une divinité revêtue d'assez de pouvoir pour les protéger et pour fournir à tous leurs besoins. Si ce dieu ne satisfait pas leurs espérances, ils ne pensent pas qu'il soit impie d'en changer : c'est ce qui est arrivé dernièrement à Tiarraboo, où l'on a substitué aux deux divinités anciennes Oraa [1], dieu de Bolabola, peut-être parce qu'il est protecteur d'une peuplade qui a été triomphante à la guerre; et comme, depuis cette époque, ils ont eu des succès contre la tribu de Taïti-Nooe,

[1] On trouve encore ici le même mot écrit d'une manière différente par Anderson et le capitaine Cook. Le dernier, ainsi qu'on l'a vu plus haut, écrit *olla*.

ils attribuent leurs victoires à Oraa, qui, selon leur expression, combat pour eux.

Ils servent leurs dieux avec une assiduité remarquable : outre que les grands *whattas*, c'est-à-dire les endroits des moraï où l'on dépose les offrandes, sont ordinairement chargés d'animaux et de fruits, on rencontre peu de maisons qui n'en aient pas un petit dans leur voisinage. Les habitans des îles de la Société sont, sur ces matières, d'une rigidité si scrupuleuse, qu'ils ne commencent jamais un repas sans mettre de côté un morceau pour l'eatooa. Le sacrifice humain dont nous avons été témoins durant ce voyage montre assez jusqu'où ils portent leur zèle religieux et leur fanatisme. Il paraît sûr que les sacrifices humains reviennent fréquemment; ils ont peut-être recours à cet expédient abominable quand ils éprouvent des contre-temps fâcheux; car ils nous demandèrent si l'un de nos gens, détenu en prison à l'époque où nous nous trouvions arrêtés par des vents contraires, était *tabou*. Leurs prières sont aussi très fréquentes; ils les chantent à peu près sur le même ton que les ballades de leurs jeux. On aperçoit encore l'infériorité des femmes dans les pratiques religieuses; on les oblige à se découvrir en partie lorsqu'elles passent devant les moraïs, ou à faire un long détour pour éviter les lieux destinés au culte public. Selon leur mythologie, Dieu n'est pas censé leur

accorder toujours des bienfaits sans jamais les oublier et sans permettre qu'il leur arrive du mal; cependant, lorsqu'ils essuient des malheurs, ils semblent y voir les effets d'un être malfaisant qui veut leur nuire. Ils disent qu'Etée est un esprit malfaisant qui leur fait quelquefois du mal; ils lui présentent des offrandes ainsi qu'à leur dieu; mais ce qu'ils redoutent des êtres invisibles se borne à des choses purement temporelles.

Ils croient que l'âme est immatérielle et immortelle. Ils disent qu'elle voltige autour des lèvres du mourant pendant les dernières angoisses, et qu'elle monte ensuite auprès du dieu qui la réunit à sa propre substance, ou, selon leur expression, qui la mange; qu'elle demeure quelque temps dans cet état; qu'elle passe ensuite au lieu destiné à la réception de toutes les âmes humaines; qu'elle y vit au milieu d'une nuit éternelle, ou, comme ils le disent quelquefois, au milieu d'un crépuscule qui ne finit jamais. Ils ne pensent pas que les crimes commis sur la terre soient punis après la mort d'une manière permanente; car le dieu mange indifféremment les âmes des bons et celles des méchans. Mais il est sûr qu'ils regardent cette réunion à la Divinité, comme une purification nécessaire pour arriver à l'état de bonheur: en effet, selon leur doctrine, si un homme s'abstient des femmes quelques mois avant de mourir, il passe tout de

suite dans sa demeure éternelle, sans avoir besoin de cette union préliminaire; ils imaginent qu'il est assez purifié par cette abstinence, et affranchi de la loi générale.

Toutefois ils sont loin de se former sur le bonheur de l'autre vie les idées sublimes que nous offrent notre religion [1] et même notre raison. L'immortalité est le seul privilége important qu'ils semblent espérer; car s'ils croient les âmes dépouillées de quelques-unes des passions qui les animaient tandis qu'elles se trouvaient réunies au corps, ils ne supposent pas qu'elles en soient absolument affranchies. Aussi les âmes qui ont été ennemies sur la terre se livrent-elles des combats lorsqu'elles se rencontrent; mais il paraît que ces démêlés n'aboutissent à rien, puisqu'elles sont réputées invulnérables. Ils ont la même idée de la rencontre d'un homme et d'une femme. Si le mari meurt le premier, il reconnaît l'âme de son épouse, dès le moment où elle arrive dans la terre des esprits : il se fait reconnaître dans une maison spacieuse, appelée *Tourova*, où se rassemblent les âmes des morts, pour se divertir avec les dieux. Les deux époux vont ensuite occuper une habitation séparée, où ils demeurent à jamais et où ils font des enfans; au reste, ils ne procréent que des êtres spirituels, car

[1] Ils les connaissent dans les districts de Taïti, où le christianisme a été adopté depuis l'arrivée des missionnaires évangéliques.

leur mariage et leurs embrassemens ne sont pas les mêmes que ceux des êtres corporels.

Leurs idées sur la Divinité sont d'une extravagance absurde. Ils la croient soumise au pouvoir de ces mêmes esprits à qui elle a donné l'être; ils imaginent que ces esprits la mangent souvent, mais ils lui supposent la faculté de se reproduire. Ils emploient sans doute ici l'expression de manger parce qu'ils ne peuvent parler des choses immatérielles sans recourir à des objets matériels. Ils ajoutent que la Divinité demande aux esprits assemblés dans le tourova s'ils ont le projet de la détruire; que si les esprits ont pris cette résolution, elle ne peut la changer. Les habitans de la terre se croient instruits de ce qui se passe dans la région des esprits, car, à l'époque où la lune est dans son déclin, ils disent que les esprits mangent leur eatooa, et que la reproduction de l'eatooa avance lorsque la lune est dans son plein. Les dieux les plus puissans sont sujets à cet accident ainsi que les divinités subalternes. Ils pensent aussi qu'il y a d'autres endroits destinés à recevoir les âmes après la mort. Ceux, par exemple, qui se noient dans la mer y demeurent au sein des flots; ils y trouvent un beau pays, des maisons et tout ce qui peut les rendre heureux. Ils soutiennent de plus que tous les animaux, que les arbres, les fruits et même les pierres, ont des âmes qui, à l'instant de la mort ou

de la dissolution, montent auprès de la Divinité, à laquelle ces substances s'incorporent d'abord pour passer ensuite dans la demeure particulière qui leur est destinée.

Ils sont persuadés que la pratique exacte de leurs devoirs religieux leur procure toutes sortes d'avantages temporels; et comme ils assurent que l'action puissante et vivifiante de l'esprit de Dieu est répandue partout, on ne doit pas s'étonner s'ils ont une foule d'idées superstitieuses sur ses opérations. Ils disent que les morts subites et tous les autres accidens sont l'effet de l'action immédiate de quelque divinité. Si un homme se heurte contre une pierre et se blesse l'orteil, ils attribuent la meurtrissure à l'eatooa; en sorte que, selon leur mythologie, ils marchent réellement sur une terre enchantée. Ils tressaillent pendant la nuit, lorsqu'ils approchent d'un toopapaoo, où sont exposés les morts, ainsi que les hommes ignorans et superstitieux de nos contrées de l'Europe redoutent les esprits à la vue d'un cimetière. Ils croient aussi aux songes, qu'ils prennent pour des avis de leur dieu ou des esprits de leurs amis défunts, et ils supposent le don de prédire l'avenir à ceux qui ont des rêves; au reste, ils n'attribuent qu'à quelques personnes ce don de prophétie. Omaï prétendait l'avoir; il nous dit, le 26 juillet 1776, que l'âme de son père l'avait averti en songe qu'il

descendrait à terre dans trois jours ; mais il ne put triompher à l'occasion de sa prophétie, car nous n'arrivâmes à Ténériffe que le premier août. La réputation de ceux qui ont des songes approche beaucoup de celle de leurs prêtres et de leurs prêtresses inspirés, auxquels ils ajoutent une foi aveugle, et dont ils suivent les décisions toutes les fois qu'ils forment un projet important. Opoony respecte beaucoup la prêtresse qui lui persuada d'envahir Uliétéa, et il ne va jamais à la guerre sans la consulter. Ils adoptent de plus, à quelques égards, notre vieille doctrine de l'influence des planètes, du moins ils règlent en certains cas leurs délibérations publiques sur les aspects de la lune : par exemple, ils entreprennent une guerre et ils comptent sur des succès lorsque cette planète est couchée horizontalement ou fort inclinée dans sa partie convexe après son renouvellement.

Leur système sur la création de l'univers est embrouillé, obscur et extravagant, comme on l'imagine bien. Ils disent qu'une déesse ayant un bloc ou une masse de terre suspendue à une corde, la lança loin d'elle, et en répandit aux environs des morceaux, tels que Taïti et les îles voisines, dont les divers habitans viennent d'un homme et d'une femme établis à Taïti. Il ne s'agit cependant que de la création immédiate de leur contrée ; car ils admettent une création universelle antérieure à celle-

ci, et ils croient à l'existence de plusieurs terres qu'ils ne connaissent que par tradition ; mais leurs idées s'arrêtent à Tatooma et à Tapuppa, pierres et rochers mâle et femelle qui forment le noyau du globe, ou qui soutiennent l'assemblage de terre et d'eau jeté à sa surface. Tatooma et Tapuppa produisirent Totorro, qui fut tué et décomposé en terre, et ensuite O-Taïa et Oroo, qui s'épousèrent et qui donnèrent d'abord naissance à une terre, et ensuite à une race de dieux. O-Taïa fut tué, et Oroo, qui était de l'espèce femelle, épousa un dieu, son fils, appelé Teerraa, à qui elle ordonna de créer de nouvelles terres, les animaux et les différentes espèces de comestibles qu'on trouve sur le globe, ainsi que le firmament, soutenu par des hommes appelés Teeferei. Les taches qu'on observe dans la lune sont à leurs yeux des bocages d'une sorte d'arbres qui croissaient jadis à Taïti; ces arbres ayant été détruits par un accident, leurs semences furent portées dans la lune par des colombes.

Ils ont d'ailleurs une multitude de légendes religieuses et historiques : l'une des dernières a rapport à l'usage de manger de la chair humaine, et je vais en donner le précis. Deux hommes, appelés Taheeai, seul nom qu'ils emploient pour désigner des cannibales, vivaient à Taïti il y a bien longtemps : on ne savait pas d'où ils sortaient, ni com-

ment ils étaient arrivés dans l'île. Ils habitaient les montagnes, qu'ils avaient coutume de quitter pour venir tuer les gens du pays; ils mangeaient ensuite les hommes qu'ils massacraient, et ils arrêtaient les progrès de la population. Deux frères résolurent de détruire ces monstres formidables, et ils imaginèrent un stratagème qui leur réussit. Ils habitaient aussi les montagnes, un peu au-dessus des Taheeai, et ils occupaient un poste d'où ils pouvaient leur parler sans trop exposer leurs jours. Ils les invitèrent à un repas que les Taheeai acceptèrent de bon cœur; ayant fait chauffer des pierres, ils les mirent dans du mahee, et ils dirent à l'un des Taheeai d'ouvrir la bouche : le Taheeai ouvrit la bouche; on y laissa tomber un de ces morceaux de mahee et on y versa de l'eau, laquelle, en se mêlant avec la pierre chaude, produisit un bouillonnement qui tua le monstre quelque temps après. Les deux frères voulurent engager l'autre à faire la même chose; mais le second cannibale, frappé du bouillonnement de l'estomac de son camarade, les remercia : on l'assura que le mahee était excellent, et que ce bouillonnement passerait bien vite, et il fut si crédule qu'il ouvrit la bouche et subit le sort du premier. Les naturels alors les coupèrent en morceaux, qu'ils enterrèrent, et ils donnèrent par reconnaissance le gouvernement de l'île aux deux frères. Les Taheeai résidaient dans le

district appelé *Whapaneeoo*, et on y trouve encore aujourd'hui un arbre à pain, qui, dit-on, leur appartenait. Une femme qui vivait avec eux avait deux dents d'une grosseur prodigieuse; après leur mort elle alla s'établir à Taha, et les insulaires la mirent au nombre de leurs déesses, lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir. Elle ne mangeait pas de la chair humaine comme ses deux époux; mais, d'après la grandeur de ses dents, on donne le nom de Taheeai à tout animal qui a un aspect farouche ou de larges crocs.

On doit avouer que cette histoire a la vraisemblance de celle d'Hercule détruisant l'Hydre, ou des tueurs de géants dont parlent les romanciers des derniers siècles; mais j'y trouve aussi peu de moralité que dans la plupart des vieilles fables de la même espèce, reçues comme des vérités par des peuples ignorans, dont la civilisation peut être comparée à quelques égards à la civilisation des naturels des îles de la Société. Elle est d'ailleurs heureusement imaginée, car elle exprime l'aversion et l'horreur qu'inspirent ici les cannibales. Plusieurs raisons feraient croire cependant que les habitans de ces îles mangeaient jadis de la chair humaine. J'interrogeai Omaï sur ce point; il soutint de la manière la plus positive que je me trompais, mais il me conta un fait dont il avait été témoin, et qui confirme presque cette opinion. Un

grand nombre de ses parens et de ses alliés furent tués à l'époque où la peuplade de Bolabola battit celle de Huaheine. Un homme de sa famille eut ensuite occasion de se venger; il battit à son tour les insulaires de Bolabola, et coupant un morceau de la cuisse de l'un de ses ennemis, il le rôtit et il le mangea. M. Cook a raconté plus haut qu'on offre au roi un œil du malheureux qu'on sacrifie aux dieux, et nous n'avons pu nous empêcher de voir dans cet usage les restes d'une coutume qui était jadis beaucoup plus étendue, et dont cette cérémonie emblématique rappelle le souvenir.

Le roi est investi du maro, il préside aux sacrifices humains; et il paraît que ce sont là les priviléges distinctifs de sa souveraineté. Il faut peut-être y ajouter celui de sonner d'une conque qui produit un son très éclatant. Dès qu'il donne ce signal, tous ses sujets sont obligés de lui apporter des comestibles de différentes espèces en proportion de leurs facultés. Son nom seul leur inspire un respect qui va jusqu'à l'extravagance, et il les rend quelquefois cruels. Lorsqu'on le revêt du symbole de la royauté, s'il y a dans la langue des mots qui aient de la ressemblance avec celui de maro, on les change, et on en substitue d'autres: l'homme qui a ensuite la hardiesse de ne pas se soumettre au changement, et de continuer à se servir des mots proscrits, est sur-le-champ mis à

mort avec toute sa famille. On traite d'une manière aussi barbare ceux qui s'avisent d'appeler un animal du nom du prince. D'après cet usage, Omaï fut toujours indigné de voir que les Anglais donnent à des chevaux ou à des chiens les noms d'un prince ou d'une princesse. Au reste, tandis que les Taïtiens punissent de mort quiconque emploie légèrement le nom de leur souverain, ils se contentent de confisquer les terres et les cabanes de ceux qui outragent son administration.

Le roi a dans chaque district des maisons qui lui appartiennent ; et il n'entre jamais dans la maison d'un de ses sujets. Si un accident l'oblige à s'écarter de cette règle, on brûle la maison qu'il a honorée de sa présence, ainsi que tous les meubles qu'elle renferme. Non-seulement ses sujets se découvrent devant lui jusqu'à la ceinture; mais lorsqu'il est quelque part, on dresse dans les environs un poteau garni d'une pièce d'étoffe, auquel ils rendent les mêmes honneurs. Les naturels des deux sexes se découvrent également jusqu'à la ceinture devant ses frères; mais les femmes seules se découvrent devant les femmes du sang royal. En un mot, ils portent jusqu'à la superstition leur respect pour le roi, et sa personne est presque sacrée à leurs yeux. Il doit peut-être à ces préjugés la possession tranquille de ses domaines. Les naturels du district de Tiarraboo conviennent qu'il a

droit aux mêmes honneurs parmi eux, quoique leur chef particulier leur paraisse plus puissant, quoiqu'ils le supposent héritier du gouvernement de l'île, en cas de l'extinction de la famille royale actuelle.

Après l'*eree-de-hoi* et sa famille, viennent les *erees* ou les chefs, revêtus de quelque pouvoir, ensuite les *manohoone* ou les vassaux, et les *teous* ou *toutous*, c'est-à-dire les domestiques ou plutôt les esclaves. Les hommes de chacune de ces classes se lient, selon l'institution primitive, avec des femmes de leur tribu; mais s'ils ont des privautés avec des femmes d'un rang inférieur, et s'il résulte un enfant de ce commerce, on laisse la vie à l'enfant, qui prend le rang de son père, à moins qu'il ne doive le jour à un eree, car on le tue dans ce dernier cas. Si une femme de condition se lie avec un homme d'une classe inférieure, on tue ses enfans, et on met à mort le teou qui est surpris dans une intrigue avec une femme du sang royal. Le fils de l'eree-de-hoi succède aux titres et aux honneurs de son père dès le moment de sa naissance. Si le roi meurt sans enfans, le gouvernement passe à son frère. Dans les autres familles les biens passent toujours au fils aîné; mais il est obligé de fournir à l'entretien de ses frères et de ses sœurs, à qui on accorde une portion de ses domaines.

Des ruisseaux ou de petites collines, qui en bien

des endroits se prolongent dans la mer, servent ordinairement de bornes aux divers cantons de Taïti. De grosses pierres marquent les domaines particuliers. Le dérangement d'une de ces pierres produit des querelles qui se décident par les armes : chaque parti met alors ses amis en campagne; mais si l'on porte ses plaintes à l'eree-de-hoi, le roi termine le différent à l'amiable. Toutefois le délit dont il est ici question n'est pas commun, et une longue possession semble assurer les propriétés des Taïtiens aussi bien que les lois les plus sévères des autres contrées. Un ancien usage remet à la vengeance des particuliers les crimes qui n'intéressent pas la communauté, et on ne dénonce point ces délits aux chefs. Ils semblent croire que la personne offensée ou lésée prononcera d'une manière aussi équitable que des indifférens; et les châtimens décernés aux crimes de toutes espèces étant connus dès long-temps, on lui permet de les infliger sans avoir à répondre de sa conduite. Ainsi, lorsqu'on surprend un voleur, ce qui en général arrive pendant la nuit, l'homme qu'il a volé peut le tuer sur-le-champ; et si on en demande des nouvelles, il lui suffit pour sa justification de dire les raisons qu'il a eu de lui donner la mort. Au reste on ne punit guère les voleurs avec cette sévérité, à moins qu'ils ne dérobent des choses réputées très précieuses, telles que des pièces de

corps et des cheveux tressés. Si un voleur s'enfuit après avoir pris des étoffes ou même des cochons, et qu'on le découvre ensuite, on ne le punit point lorsqu'il promet de rendre la même quantité d'étoffes ou le même nombre de cochons. On lui pardonne quelquefois quand il s'est tenu caché plusieurs jours, ou il en est quitte pour une légère bastonnade. Si un insulaire en tue un autre dans une querelle, les amis du défunt se réunissent, et ils attaquent le meurtrier et ses partisans; s'ils triomphent, ils s'emparent de la maison, des terres et des meubles du meurtrier; mais s'ils sont vaincus, leurs richesses tombent au pouvoir du vainqueur. Si un manahoune tue le toutou ou l'esclave de l'un des chefs, celui-ci détache des gens qui s'emparent des terres et de la maison du meurtrier, lequel se réfugie dans un autre canton de l'île ou sur une des îles voisines. Il revient quelques mois après, et, trouvant son troupeau de cochons beaucoup augmenté, il en offre une portion, avec des plumes rouges et d'autres choses précieuses, au maître du toutou, qui accepte ordinairement cette compensation, et qui lui permet de rentrer en possession de sa maison et de ses terres. Cet arrangement est le comble de la vénalité et de l'injustice : le meurtrier de l'esclave ne semble se cacher qu'afin de tromper la classe inférieure du peuple; il ne paraît pas que le chef ait la moindre

autorité pour le punir, et on ne peut voir ici qu'un complot entre le manahoune et son supérieur pour satisfaire la vengeance du premier et la cupidité du second. Au reste on ne doit pas être surpris que l'homicide soit regardé comme un délit si léger dans un pays où le meurtre de ses propres enfans n'est pas réputé criminel. Je leur ai parlé à diverses reprises de cette barbarie atroce qui blesse les sentimens de la nature; je leur ai demandé si elle n'excitait pas l'indignation des chefs et des principaux de l'île, et si on ne la punissait pas : ils m'ont toujours répondu que le chef ne pouvait ni ne voulait intervenir, et que chacun a le droit de faire ce qu'il veut de ses enfans.

Quoiqu'on trouve en général sur les îles des environs les mêmes productions, la même race d'hommes, les mêmes usages et les mêmes mœurs qu'à Taïti, on y observe néanmoins un petit nombre de différences, qu'il est à propos d'indiquer : elles serviront peut-être un jour à en faire apercevoir de plus grandes.

La petite île de Mataia ou d'Osnabruck, qui gît vingt lieues à l'est de Taïti, et qui appartient à un chef taïtien, auquel elle paie des tributs, emploie un dialecte différent de celui de Taïti. Ses habitans portent leurs cheveux très longs, et lorsqu'ils se battent ils couvrent leurs bras avec une substance garnie de dents de requin, et leur corps avec une

peau de poisson qui ressemble à du chagrin; ils se parent d'ailleurs avec des coquilles, des perles polies qui sont éblouissantes au soleil, et ils en ont une très large qui leur tient lieu de bouclier ou de cuirasse.

La langue des Taïtiens a beaucoup de mots et même de phrases qui ne ressemblent point du tout à l'idiome des îles situées à l'est. Leur île produit une quantité considérable d'un fruit délicieux, auquel nous donnâmes le nom de pommes, et qu'on ne trouve sur aucune des autres, excepté à Eimeo. Elle a aussi l'avantage de produire un bois odoriférant appelé *eahoi*, qui est fort estimé sur les terres des environs. Il ne croît pas même à Tiarraboo, ou dans la péninsule sud-est, contiguë au district d'où on le tire. Huaheine et Eimeo sont les îles qui fournissent le plus d'ignames. Un oiseau particulier, que ses plumes blanches rendent très précieux, fréquente les collines de Mourooa; et quoique cette terre soit plus éloignée de Taïti et d'Eimeo que le reste des îles de la Société, on y voit quelques-unes des pommes dont je parlais tout à l'heure.

La religion des îles de la Société est la même en général; cependant chacune d'elles a un dieu tutélaire particulier.

Outre le groupe des hautes îles qu'on rencontre depuis Mataia jusqu'à Mourooa inclusivement, les

Taïtiens connaissent une île basse et déserte qu'ils appellent *Mopeeha*, et qui paraît être l'île Howe, marqué à l'ouest de Mourooa dans nos dernières cartes de cet océan. Les naturels des îles qui sont le plus sous le vent y vont quelquefois. Il y a aussi au nord-est de Taïti des îles basses où les Taïtiens ont abordé de temps en temps, mais par lesquelles ils n'entretiennent pas de communication régulière. On dit qu'il ne faut que deux jours de navigation avec un bon vent pour s'y rendre. On me les a nommées dans l'ordre que voici :

Mataeera. Oanaa, appelée *Oannah* par Dalrymple. Taboohoe. Awehee. Kaoora. Orootooa. Otavaoo, où l'on recueille de grosses perles.

Les habitans de ces îles viennent plus fréquemment à Taïti ou aux îles élevées des environs. Ils ont le teint plus brun, la physionomie plus farouche, et leur corps n'est pas piqueté de la même manière. J'ai appris qu'à Mataeeva, et sur quelques-unes des terres dont je viens de publier la liste, les hommes sont dans l'usage de donner leurs filles aux étrangers qui arrivent parmi eux, mais que la jeune femme et l'étranger doivent coucher ensemble cinq nuits sans se permettre aucune liberté. Le sixième jour, à l'entrée de la nuit, le père de la jeune femme offre des alimens à son hôte, et il dit à sa fille qu'elle doit traiter l'étranger comme son

mari. Celui-ci ne peut témoigner aucun dégoût, lors même que la femme destinée à partager sa couche est très désagréable, car on regarderait sa répugnance comme une insulte qui ne se pardonne point, et on la punirait de mort. Quarante hommes de Bolabola, que la curiosité avait amenés sur une pirogue jusqu'à Mataeeva, en firent la triste expérience : l'un d'eux ayant montré indiscrètement du dégoût pour la femme qui lui échut en partage, il fut entendu d'un petit garçon, qui alla tout de suite en informer le père de la jeune personne. Les habitans de l'île fondirent sur les étrangers; ceux-ci, qui avaient toute la valeur de leur nation, tuèrent trois fois plus de monde qu'ils n'en avaient eux-mêmes; cependant, accablés par le nombre, ils périrent sur le champ de bataille, excepté cinq. Les cinq qui échappèrent au carnage se cachèrent dans les bois, et tandis que le vainqueur enterrait ses morts, ils vinrent à bout de gagner l'intérieur de quelques maisons, où ils volèrent des provisions qu'ils portèrent à bord d'une embarcation; ils mirent ensuite en mer, et ils passèrent devant Mataia, où ils ne voulurent pas relâcher, et ils arrivèrent à Eimeo. On les jugea néanmoins dignes de blâme dans leur patrie, car une pirogue de Mataeeva ayant abordé à Bolabola peu de temps après, la peuplade, loin de venger la mort de ses compatriotes, reconnut qu'ils avaient mérité de

perdre la vie, et elle accueillit les Mataeevens d'une manière amicale.

La navigation des naturels de Taïti et des îles de la Société ne s'étend pas aujourd'hui au-delà de ces terres basses. Il paraît que M. de Bougainville leur attribue mal à propos des voyages beaucoup plus longs ; car on me citait, comme une espèce de prodige, qu'une pirogue chassée de Taïti par la tempête eût abordé à Moopeha, ou à l'île de Howe, terre qui est cependant très voisine et sous le vent. Ils ne connaissent sûrement les autres îles éloignées que par tradition ; des naturels de ces îles, jetés sur leurs côtes, leur en ont appris l'existence, les noms, la position, et le nombre de jours qu'ils avaient passés en mer. Ainsi, on peut supposer que les insulaires de Wateeoo, instruits par les voyageurs sur lesquels j'ai donné plus haut des détails, ont ajouté à leur catalogue Taïti, les îles voisines, et même d'autres dont ces voyageurs avaient entendu parler.

§ 10.

Suite du Voyage après notre départ des îles de la Société. Découverte de l'île de Noël. Position des vaisseaux sur la côte. Canots envoyés à terre. Grand nombre de tortues que nous y prenons. Observation d'une éclipse de soleil. Détresse de deux matelots qui s'égarent dans l'intérieur de l'île. Inscription laissée dans une bouteille. Description de l'île. Remarques sur le sol, sur les arbres et les plantes, sur les oiseaux, sur l'étendue de cette terre, sur sa forme, sur sa position. Mouillage.

En quittant Balabola, je mis le cap au nord, et je serrai le vent qui soufflait entre le nord-est et l'est; car nous ne l'eûmes presque jamais au sud de l'est qu'après avoir passé la ligne, et atteint les latitudes septentrionales. Ainsi la route qui nous menait à notre but fut toujours à l'ouest du nord, et quelquefois nord-ouest seulement.

Les dix-sept mois qui s'étaient écoulés depuis notre départ d'Angleterre n'avaient pas été mal employés; mais je sentais que notre voyage ne faisait que commencer, relativement au principal objet de mes instructions, et je crus devoir redoubler d'efforts et d'attention sur tout ce qui pouvait assurer notre conservation et le succès de notre entreprise. J'avais examiné l'état de nos munitions durant nos dernières relâches, et dès que je fus hors du groupe de la Société, et que j'eus dépassé les parages où se trouvent les découvertes de ma première et de ma seconde expédition, j'or-

donnai l'inventaire des approvisionnemens du maître d'équipage et du charpentier, afin de connaître bien en détail la quantité et la qualité de chaque article, et d'en régler l'usage de la manière la plus convenable.

Durant mes relâches aux îles de la Société, je ne perdis aucune occasion de demander aux naturels s'il y avait des îles au nord ou au nord-ouest de leur groupe; mais je ne m'aperçus pas qu'ils en connussent une seule. Nous ne découvrîmes rien qui annonçât le voisinage d'une terre, jusqu'au moment où nous atteignîmes le huitième degré de latitude sud. A cette époque, nous commençâmes à voir des boubies, des oiseaux du tropique, des frégates, des hirondelles de mer et d'autres espèces d'oiseaux : notre longitude était de 205 degrés est. Mindana découvrit, en 1568, durant sa première expédition, une île qu'il nomme *Ile de Jésus*, par 6 degrés 45 minutes de latitude sud, à quatorze cent cinquante lieues de Callao, c'est-à-dire à 200 degrés de longitude est du méridien de Greenwich. Nous traversâmes cette latitude, près de cent lieues à l'est de la longitude dont je viens de parler, et nous y rencontrâmes un grand nombre d'oiseaux des espèces que je citais tout à l'heure; on sait qu'il est rare de les voir s'éloigner beaucoup de la terre.

Nous coupâmes l'équateur par 203 degrés 15

minutes est, la nuit du 22 au 23 décembre. La déclinaison de l'aimant était de 6 degrés 30 minutes est.

Le 24, une demi-heure après la pointe du jour, nous découvrîmes une terre dans le nord-est-quart-est. Nous reconnûmes, en nous approchant, que c'était une des îles basses si communes dans cet océan, c'est-à-dire une bordure étroite de terre qui renfermait une lagune d'eau de mer. Nous aperçûmes quelques cocotiers en deux ou trois endroits, mais, en général, elle paraissait très stérile. Cette terre semblait devoir nous fournir des tortues, et elle n'était pas habitée. Nous jetâmes l'ancre, et l'un de mes canots alla voir si le débarquement était praticable, ce dont je doutais; car la mer produisait un ressac terrible sur toute la côte. L'officier que j'avais chargé de cette commission me dit à son retour qu'il n'avait point aperçu d'endroit où un canot pût débarquer, mais que les bas-fonds en dehors des brisans offraient une quantité considérable de poissons.

Le 25, à la pointe du jour, deux canots, l'un de *la Résolution*, et l'autre de *la Découverte*, allèrent examiner de nouveau s'il n'y avait point de lieu propre au débarquement : un troisième et un quatrième établirent en même temps leurs grapins près de la côte; ils pêchèrent et ils revinrent sur les huit heures avec plus de deux cents livres de

poissons. Encouragé par ce succès, je les renvoyai à la pêche après le déjeuner. Je pris moi-même un cinquième canot, j'examinai la côte, et j'essayai de débarquer, mais le débarquement était impraticable. Les deux premiers canots, qui étaient partis avec le même dessein, revinrent à midi : le master, qui commandait celui de *la Résolution*, me rapporta que, à environ une lieue et demie au nord, la côte offrait une coupure et un canal dans la lagune, que par conséquent on pourrait y débarquer, et qu'en travers de cette entrée il avait trouvé les mêmes sondes qu'à l'endroit où nous mouillions. D'après son rapport, les vaisseaux levèrent l'ancre, et ayant couru deux ou trois bordées, nous mouillâmes devant une petite île qui gît à l'ouvert de la lagune, de chaque côté de laquelle il y a un canal qui mène à la lagune et qui est accessible seulement aux canots. La lagune elle-même a très peu de profondeur.

Le 26 décembre nous ne prîmes que deux ou trois tortues, mais le 27 nous en tournâmes une quarantaine. Le 28 on s'en procura huit, et le 29, plein deux canots. Le 30 nous eûmes une éclipse de soleil.

Le même jour, dans l'après-midi, les canots et ceux de mes gens qui prenaient des tortues à la partie sud-est de l'île revinrent à bord, excepté un matelot de *la Découverte*, qui était perdu de-

puis quarante-huit heures. Il y avait d'abord eu deux de nos hommes d'égarés; mais ne s'accordant pas sur la route qu'ils devaient suivre pour rejoindre leurs camarades, l'un d'eux rejoignit en effet le détachement après avoir été absent vingt-quatre heures, et s'être trouvé dans la plus grande détresse; il ne put se procurer une seule goutte d'eau douce, car il n'y en a point dans l'île, et le canton où il était ne lui offrant pas une noix de coco pour diminuer sa soif, il imagina de tuer des tortues et d'en boire le sang : lorsqu'il se sentait accablé de fatigue, il se déshabillait, il se mettait quelque temps dans les basses eaux qu'on voit sur la grève, et il dit que cette manière de se rafraîchir ne manqua jamais de le soulager.

Nous ne concevions pas comment ces deux hommes étaient venus à bout de se perdre : l'espace qu'ils avaient à parcourir, depuis la côte de la mer jusqu'à la lagune où étaient les canots, n'est pas de plus de trois milles; rien n'obstruait leur vue, car l'île est plate; on n'y rencontre qu'un petit nombre d'arbrisseaux, et il y a bien des points d'où ils pouvaient apercevoir les mâts de *la Résolution* et de *la Découverte* : mais ils ne songèrent pas à ce moyen de se diriger; ils oublièrent en quelle partie mouillaient les vaisseaux; ils furent aussi embarrassés pour gagner le mouillage ou atteindre le détachement dont ils venaient

de se séparer que s'ils fussent tombés des nues.

Le capitaine Clerke, ayant appris que l'un des traîneurs n'était pas revenu, envoya un détachement pour le chercher; ni l'homme ni le détachement n'étaient de retour le lendemain. J'expédiai deux canots dans la lagune, et je recommandai à ceux qui les montaient de prendre différentes routes et de traverser l'île entière. Le détachement du capitaine Clerke arriva bientôt après avec le matelot qui s'était égaré, et j'avertis mes canots par un signal de revenir à bord. Le pauvre matelot dont je viens de parler dut souffrir encore plus que son camarade; son absence avait été plus longue, et il avait été trop délicat pour boire du sang de tortue.

J'avais à bord des noix de coco et des ignames en pleine végétation; et je les fis planter sur la petite île où nous avions observé l'éclipse. Nous semâmes des graines de melon dans un autre endroit; j'y laissai aussi une bouteille qui renfermait une inscription qui rappelait l'époque de notre passage en cette île.

Le 1er janvier 1778, les canots allèrent chercher le détachement que nous avions à terre et les tortues qu'il avait tournées. Ils revinrent fort tard dans la soirée, et je crus ne devoir appareiller que le lendemain. Les deux vaisseaux se procurèrent à cette île environ trois cents tortues, qui pesaient, l'une dans l'autre, quatre-vingt-dix ou cent livres:

elles étaient toutes de l'espèce verte, et peut-être qu'on n'en trouve de meilleures nulle part. Nous y prîmes aussi à l'hameçon et à la ligne autant de poissons qu'il nous en fallut pour notre consommation journalière : il y en avait de différentes grosseurs.

Le sol est en quelques endroits léger et noir : il paraît clair que c'est un composé du détriment des végétaux, de fiente d'oiseaux et de sable. Il y a des cantons où l'on n'aperçoit que des productions marines, telles que des pierres de corail brisées et des coquilles, qui offrent dans une direction parallèle à la côte de la mer des sillons étroits d'une grande longueur, pareils à un champ labouré, et elles doivent avoir été jetées par les vagues, quoique les flots en soient aujourd'hui éloignés d'un mille. Ce fait semble prouver d'une manière incontestable que l'île a été produite par le vomissement de la mer et qu'elle augmente de jour en jour ; car les morceaux de corail brisé et la plupart des coquilles sont trop lourds et trop gros pour avoir été apportés de la grève par les oiseaux aux lieux où on les trouve maintenant. Nous avons fait divers puits pour découvrir de l'eau douce, et nous n'en avons pas aperçu une goutte : mais on y rencontre plusieurs étangs d'eau salée, lesquels n'ont aucune communication visible avec la mer; selon toute apparence, ils se remplissent par l'eau

qui filtre à travers le sable dans les mers hautes.

Nous n'aperçûmes pas sur l'île la plus légère trace d'un être humain, et si l'un des habitans des terres voisines avait le malheur d'être jeté ou abandonné sur celle-ci, il lui serait extrêmement difficile de prolonger son existence. On y trouve, il est vrai, une quantité considérable d'oiseaux et de poissons, mais on n'y voit rien qui puisse servir à étancher la soif, et on n'y découvre aucun végétal qui puisse tenir lieu de pain ou détruire les mauvais effets d'un régime diététique purement animal, lequel ne tarderait pas vraisemblablement à devenir fatal. Les cocotiers que nous rencontrâmes n'étaient pas au nombre de plus de trente; ils portaient très peu de fruits, et, en général, les noix que nous cueillîmes n'avaient pas encore pris toute leur grosseur, ou leur suc était salé ou saumâtre. En relâchant ici, on ne doit donc espérer que du poisson et des tortues, mais on peut compter sur une quantité considérable de ces deux articles.

Il y avait des arbres peu élevés en divers cantons de l'île. M. Anderson me fit la description de deux petits arbrisseaux et de deux ou trois petites plantes que nous avions déjà vus à l'île Palmerston et à Otakootaia. Nous y aperçûmes aussi une espèce de *sida* ou de mauve de l'Inde, une espèce de pourpier et deux espèces de gramen : mais chacune de

elles étaient toutes de l'espèce [illegible] petite quantité qu'on n'en trouve de meille[illegible]es ne semblaient prîmes aussi à l'hameç[illegible] poissons qu'il nous e[illegible] arbres peu élevés dont mation journalière [illegible] une multitude infinie seurs. [illegible] d'hirondelles de mer ou d'oi-

Le sol est e[illegible] sont noirs dans la partie su- paraît clair [illegible] et blancs au-dessous; ils ont un végétaux [illegible] et ils sont un peu plus gros que canton[illegible] blanc au front, ordinaire. La plupart soignaient leurs pe- mari[illegible] le noddy qui étaient sur la terre nue, et les autres cou- des [illegible] tis ; ils ne font qu'un œuf bleuâtre, tacheté de r[illegible] noir, et plus gros que celui d'un pigeon : on y ren- contre aussi beaucoup de noddies, un oiseau qui ressemble au goëland, et un second qui est cou- leur de suie ou de chocolat, et qui a le ventre blanc. Il faut ajouter à cette liste des frégates, des oi- seaux du tropique, des courlis, des guignettes; un petit oiseau de terre qui ressemble à une fauvette d'hiver, des crabes de terre, de petits lézards et des rats.

Nous célébrâmes ici la fête de Noël, et je donnai à cette terre le nom d'*Ile de Noël*. Je juge qu'elle a quinze ou vingt lieues de circonférence; elle me paraît dessinée en demi-cercle, ou présenter la forme de la lune, lorsque cette planète se trouve dans le dernier quartier; les deux cornes sont au nord et au sud, et elles gisent entre elles nord-

rd-est, et sud-quart-sud-ouest, à la distance ou cinq lieues. Le côté occidental, ou la ituée à l'entrée de la lagune sur la- ous observâmes l'éclipse de soleil, se trouve 1 degré 59 minutes de latitude nord, et 202 degrés 30 minutes de longitude est.

L'île de Noël, comme la plupart des autres terres de cet océan, est bordée d'un récif de rochers de corail qui se plonge à peu de distance de la côte. Il y a en dehors de ce récif, au côté occidental, un banc de joli sable qui s'étend à un mille en mer. La profondeur de l'eau y varie, et elle offre un assez bon mouillage.

§ 11.

Découverte de quelques îles. Observations sur les naturels d'Atooi qui arrivèrent aux vaisseaux, et sur leur conduite au moment où ils se rendirent auprès de nous. L'un d'eux est tué. Précautions pour empêcher les équipages de communiquer avec les femmes. Nous trouvons une aiguade. Réception qu'on nous fait à notre débarquement. Excursion dans l'intérieur du pays. Nous allons voir un moraï. Description de cet édifice. Tombeaux des chefs. On y dépose les corps des victimes sacrifiées aux dieux. Reconnaissance d'une autre île appelée *Oneheow*. Cérémonies exécutées par quelques-uns des naturels qui viennent aux vaisseaux. Raisons de croire qu'ils sont cannibales. Les vaisseaux s'éloignent de ces îles et marchent au nord.

Nous appareillâmes le 2 janvier 1778, à la pointe du jour, et nous reprîmes la route du nord; nous eûmes un beau temps jusqu'au moment où nous

atteignîmes le 7e degré 45 minutes de latitude nord, et le 205e degré de longitude orientale. Le vent, faible d'abord, fraîchit à mesure que nous avançâmes au nord. Nous continuâmes à voir chaque jour des oiseaux des espèces dont j'ai parlé en dernier lieu; ils étaient quelquefois plus ou moins nombreux, et, entre le dixième et le onzième parallèles, nous aperçûmes plusieurs tortues, d'où nous conclûmes que nous nous trouvions près d'une terre: cependant nous ne découvrîmes une côte que le 18, au lever de l'aurore: une île s'offrit alors à nos regards dans le nord-est-quart-est; bientôt après, nous en vîmes au nord une seconde entièrement détachée de la première: l'une et l'autre paraissaient élevées. Notre latitude était de 21 degrés 12 minutes nord, et notre longitude de 200 degrés 41 minutes est. Nous avions alternativement de légers souffles de vent et des calmes; en sorte que, au coucher du soleil, nous n'étions pas à moins de neuf à dix lieues de la terre la plus voisine.

Le 19, au lever du soleil, l'île que nous avions aperçue la première nous restait à l'est à plusieurs lieues. Comme elle se trouvait au vent, et que nous ne pûmes en approcher, je mis le cap sur l'autre qui se trouvait à notre portée. Nous découvrîmes bientôt une troisième île dans la direction de l'ouest-nord-ouest, mais à une si grande distance qu'on la voyait à peine. Je gouvernai sur l'extrémité méri-

dionale de la seconde. Nous ne savions pas encore si elle avait des habitans; mais nous ne tardâmes pas à en être assurés, car quelques pirogues se détachèrent du rivage pour venir aux vaisseaux. Je mis en panne tout de suite, afin de leur permettre de nous joindre. Ces embarcations portaient chacune de trois à six hommes, et nous fûmes agréablement surpris de les entendre parler la langue de Taïti et des diverses îles où nous venions de relâcher. Ils consentirent sans peine à se placer à la hanche de *la Résolution;* mais nos invitations et nos caresses ne purent les déterminer à monter à bord. J'attachai à une corde des médailles de cuivre, que je jetai dans une des pirogues; ils acceptèrent mon présent, et ils attachèrent à la même corde du maquereau, qu'ils me prièrent de recevoir en retour. Je leur donnai de plus, toujours par l'entremise de la corde, de petits clous ou des morceaux de fer, dont ils faisaient plus de cas que de toute autre chose; ils m'envoyèrent de leur côté une quantité plus considérable de poissons et une patate douce, indice certain qu'ils connaissaient les échanges, ou du moins qu'ils rendaient un présent pour un autre. Nous n'aperçûmes dans leurs pirogues que de larges citrouilles et une espèce de filet de pêche; mais l'un d'eux nous proposa d'acheter la pièce d'étoffe qu'il portait autour de ses reins, selon l'usage des îles de la Société.

Ils avaient la peau brune, et, quoique d'une taille ordinaire, ils étaient très robustes. Leur teint offrait peu de nuances, mais leurs traits n'avaient point du tout d'uniformité : le visage de quelques-uns ressemblait assez à celui des Européens. La chevelure de la plupart était courte, d'autres l'avaient flottante, et un petit nombre la portaient relevée en touffe au sommet de la tête; elle paraissait naturellement noire, ainsi que celle des habitans des îles des Amis; elle était chargée d'une graisse ou d'une substance qui lui donnait une couleur brune ou rousse. En général ils portaient leurs barbes. Leur corps ne se trouvait chargé d'aucun ornement, et nous ne nous aperçûmes pas que leurs oreilles fussent trouées; mais quelques-uns étaient légèrement piquetés sur les mains ou près de l'aine, et les morceaux d'étoffe qui leur servaient de pagnes présentaient des taches rouges, noires et blanches, d'un dessin curieux. Nous les jugeâmes d'un caractère doux. Ils étaient sans armes, si j'en excepte de petites pierres qu'ils avaient évidemment apportées pour leur défense, et qu'ils jetèrent à la mer lorsqu'ils virent que nous ne les attaquerions pas.

Rien ne m'annonçant un mouillage à cette extrémité orientale de l'île, j'arrivai sous le vent, et je longeai la bande sud-est à une demi-lieue de la côte. Les pirogues nous quittèrent dès qu'elles

nous virent faire de la voile; mais, tandis que nous rangions la côte, d'autres nous apportèrent des cochons de lait rôtis et de très belles patates, qu'elles échangèrent contre ce que nous voulûmes leur donner. Nous achetâmes plusieurs cochons de lait qui nous coûtèrent chacun un clou de six sous. Nous nous trouvâmes de nouveau dans l'abondance, et nous en fûmes d'autant plus charmés, que nos tortues de l'île de Noël allaient finir. Nous dépassâmes plusieurs villages, les uns situées près de la mer, et d'autres plus avant dans l'intérieur du pays. Les habitans de ces diverses bourgades se réunirent en foule sur le rivage, et ils eurent soin de monter aux endroits élevés, afin de voir les vaisseaux. De ce côté le terrain s'élève peu à peu depuis la mer jusqu'au pied des montagnes qui occupent le centre de l'île, excepté dans un endroit près de l'extrémité orientale, où il s'élève tout à coup du sein des flots, et où il ne semble offrir que de la pierre ou des rochers disposés en couches horizontales. On ne voyait des bois que dans la partie intérieure de l'île; mais un petit nombre d'arbres se trouvaient répandus autour des villages, près desquels nous remarquâmes des plantations de bananiers et de cannes à sucre, et des cantons où il me sembla qu'on cultivait des racines.

Je n'avais jamais vu dans mes voyages d'hommes

aussi étonnés que ceux-ci à l'aspect d'un vaisseau; leurs yeux allaient continuellement d'un objet à l'autre; l'admiration était peinte sur leur physionomie et dans leurs gestes : nous jugeâmes que tout ce qui frappait leurs regards était nouveau pour eux, qu'ils n'avaient reçu jusqu'alors la visite d'aucun Européen, et que, excepté le fer, ils ne connaissaient aucune de nos marchandises. Il était clair néanmoins qu'ils en avaient seulement entendu parler, ou qu'on leur en avait apporté jadis une petite quantité, mais qu'il s'était écoulé bien du temps depuis cette époque. Ils semblaient savoir que c'était une substance beaucoup plus propre à tailler des corps ou à percer des trous que celles dont ils faisaient usage. Ils nous en demandèrent sous le nom de *hamaïte :* c'est vraisemblablement le terme qu'ils emploient pour désigner un instrument auquel on peut employer le fer d'une manière utile : ils l'appliquaient en effet à la lame d'un couteau. Nous reconnûmes toutefois qu'ils n'avaient aucune idée de nos couteaux, et qu'ils ne savaient pas du tout les manier. Par la même raison ils appelaient souvent le fer du nom de *toë*, qui dans leur langue signifie une petite hache ou plutôt une herminette. Nous leur dîmes de nous expliquer ce que c'était que le fer, et ils nous répondirent sur-le-champ : « Nous n'en savons rien; vous savez vous-même ce que c'est; nous n'en

avons d'autre idée que celle du toë ou de l'hamaïte. »

Lorsque nous leur montrâmes des grains de verre, ils nous demandèrent ce que c'était et s'ils devaient les manger. Nous les avertîmes qu'ils devaient les suspendre à leurs oreilles, et ils nous les rendirent comme une chose inutile. Ils ne firent pas plus de cas d'un miroir que nous leur offrîmes et qu'ils refusèrent par le même motif; mais ils témoignèrent un grand désir d'avoir de l'hamaïte et du toë, et ils le voulaient en gros morceaux. Les assiettes de faïence, les tasses de porcelaine et les autres meubles de cette espèce étaient si nouveaux à leurs yeux, qu'ils nous demandèrent si on les faisait avec du bois; ils nous prièrent de leur en donner des échantillons, qu'ils désiraient montrer à leurs compatriotes. Ils avaient, à quelques égards, une politesse naturelle qui nous charma : ils craignaient beaucoup de nous offenser; ils nous demandèrent où ils devaient s'asseoir, s'ils pouvaient cracher sur le pont, et ils nous montrèrent de la délicatesse de toute sorte de manières. Quelques-uns répétèrent une longue prière avant de venir à bord; plusieurs chantèrent et firent avec leurs mains des gestes pareils à ceux que nous avions vus souvent dans les danses des îles des Amis et de la Société. Ils ressemblaient parfaitement, sous un second rapport, aux insu-

laires de ces deux groupes. Dès qu'ils furent au vaisseau, ils s'efforcèrent de voler toutes les choses qui se trouvaient près d'eux, ou plutôt ils les prirent sans se cacher, comme s'ils avaient été sûrs de ne point nous fâcher ou de ne pas être punis. Nous ne tardâmes pas à les détromper; et s'ils devinrent ensuite moins empressés à se rendre maîtres de tout ce qui excitait leurs désirs, c'est parce qu'ils se virent surveillés de près.

J'avais défendu d'aller à terre aux équipages des trois canots, parce que je voulais prendre tous les moyens possibles de ne pas introduire la maladie vénérienne dans cette île. Je savais que quelques-uns de nos gens étaient infectés, et que malheureusement nous l'avions déjà répandue sur d'autres terres de l'océan Pacifique. Le même motif me détermina à ne pas recevoir de femmes à bord des vaisseaux : plusieurs étaient arrivées sur des pirogues; elles avaient à peu près la taille, le teint et les traits des hommes, et quoique leur physionomie annonçât une franchise aimable, leurs visages et leurs proportions manquaient de délicatesse. Au lieu de maro que portaient les hommes, elles avaient autour du corps une pièce d'étoffe qui tombait de la hauteur des reins jusqu'à mi-cuisses, et c'est la seule différence que présentait leur vêtement. Elles n'étaient pas moins empressées que les hommes à monter à bord; mais, ainsi

que je le disais tout à l'heure, je cherchais à prévenir des liaisons qui leur auraient fait un mal irréparable, et qui auraient attiré une calamité affreuse sur la nation entière. Je ne bornai pas là mes précautions; je défendis de la manière la plus expresse d'employer à terre les hommes qui pouvaient y répandre l'infection.

Le temps seul découvrira si ces règlemens, inspirés par l'humanité, produisirent l'effet que j'en attendais. Je m'étais occupé de cet objet avec le même soin lorsque j'abordai pour la première fois aux îles des Amis; et j'ai vu depuis avec beaucoup de chagrin que je n'avais pas réussi. Je crains beaucoup que de pareilles espérances ne soient toujours trompées : dans une expédition comme la nôtre, où il devient nécessaire d'avoir à terre un certain nombre d'hommes, les détachemens qu'on laisse sur la côte ont tant d'occasions et un tel désir de connaître les femmes du pays, qu'il est bien difficile d'empêcher ces liaisons, et un capitaine qui se croit sûr de la santé de son équipage est souvent détrompé trop tard. Je ne suis pas même persuadé que le plus habile médecin soit toujours en état de dire avec certitude si un homme qui sort du traitement est tellement guéri qu'il lui soit impossible de communiquer le venin. Il me serait aisé de justifier mon opinion par quelques exemples. On sait aussi que, parmi les malades, il y en

a qui, par un sentiment de honte et de pudeur, s'efforcent de cacher à tout le monde les divers symptômes qu'ils éprouvent, et qu'on en trouve d'autres si dépravés qu'ils ne craignent pas d'empoisonner la compagne de leurs plaisirs.

J'envoyai dans l'île un des canots, auquel j'ordonnai de s'établir au meilleur mouillage; j'y conduisis ensuite les vaisseaux, et je mouillai. *La Découverte* jeta l'ancre à l'est de nous, et plus loin de terre. Je descendis sur la côte avec trois canots armés et douze soldats de marine; je voulais goûter l'eau d'un étang, et sonder les dispositions des insulaires rassemblés au nombre de plusieurs centaines sur une grève sablonneuse devant le village. Le fond d'une vallée étroite située derrière offrit en effet une pièce d'eau à mes regards. Dès l'instant où je débarquai, tous les naturels se prosternèrent la face contre terre; ils se tenaient dans cette humble posture, et il me fallut employer les gestes les plus expressifs pour les déterminer à se relever. Ils m'apportèrent ensuite une multitude de petits cochons qu'ils me présentèrent avec des bananiers; ils pratiquèrent les mêmes cérémonies que nous avions vues dans des occasions pareilles aux îles de la Société et sur d'autres îles; l'un d'eux fit une longue prière à laquelle l'assemblée prit part quelquefois. Je leur témoignai ma reconnaissance des marques d'amitié qu'ils me don-

naient, et je leur offris de mon côté les diverses choses que j'avais apportées du vaisseau.

Quand les cérémonies de ma réception furent terminées, je plaçai une garde sur le rivage, et on me conduisit à l'étang. L'eau était bonne, et l'on pouvait y remplir commodément les futailles. Cette pièce d'eau était si considérable qu'elle mériterait le nom de lac; elle se prolongeait dans l'intérieur du pays, au-delà de la portée de la vue. Après m'être assuré moi-même de ce point essentiel et des dispositions pacifiques des habitans de l'île, je retournai à bord, et j'ordonnai de se préparer à remplir les futailles le lendemain. Le 21 je descendis de nouveau à terre avec le détachement chargé de ce service, et je postai sur la grève des soldats de marine qui y montèrent la garde.

Les échanges commencèrent dès que nous eûmes débarqué; les naturels nous vendirent des cochons et des patates que nous payâmes avec des clous et des morceaux de fer grossièrement taillés en forme de ciseaux. Nous fîmes de l'eau sans aucun obstacle; les gens du pays nous aidèrent au contraire à rouler les futailles, et ils nous rendirent de bon cœur les services que nous leur demandâmes.

Comme tout se passait à ma satisfaction, et que ma présence à l'aiguade n'était pas nécessaire, je laissai le commandement à M. Williamson, et je

remontai la vallée, accompagné de M. Anderson et de M. Webber : le premier se disposait à décrire, et le second à dessiner tout ce que nous rencontrerions de digne de remarque. Une troupe nombreuse d'insulaires nous suivait, et je choisis pour notre guide l'un d'eux qui avait mis beaucoup d'activité à maintenir le bon ordre. Il annonçait de temps en temps notre approche, et les personnes que nous rencontrions se prosternaient la face contre terre, et elles demeuraient dans cette posture jusqu'à ce que nous eussions passé. Je sus par la suite qu'ils observent ce cérémonial respectueux envers leurs grands chefs.

En longeant la côte lorsque nous arrivâmes de la partie de l'est, nous avions observé, des vaisseaux, dans chaque village un ou plusieurs corps blancs, semblables à des pyramides, ou plutôt à des obélisques : l'un de ces corps, qui me parut avoir au moins cinquante pieds de hauteur, se voyait très bien du mouillage, et il semblait n'être pas placé bien avant dans la vallée. Le principal objet de ma promenade était de l'examiner de près; notre guide comprit parfaitement qu'il devait nous y mener; mais l'obélisque se trouvant au-delà de l'étang, nous ne pûmes l'atteindre. Un autre de la même espèce s'offrait à nos regards à environ un demi-mille du flanc de la vallée, et nous en prîmes la route.

Dès le moment où nous approchâmes, nous re-

connûmes qu'il était dans un cimetière ou moraï, qui ressemblait, à bien des égards, d'une manière frappante, aux moraïs que nous avions rencontrés sur les îles de cet océan, et en particulier à l'île de Taïti : nous découvrîmes aussi que les diverses parties portaient le même nom : c'était un terrain oblong, d'une étendue considérable, et environné d'une muraille de pierre d'environ quatre pieds de hauteur ; il était pavé de cailloux mobiles, et ce que je nomme la pyramide, et ce qui est appelé *henananoo* dans la langue du pays occupait l'une des extrémités. La pyramide ressemblait exactement à une seconde plus grande, que nous avions aperçue des vaisseaux : elle avait environ quatre pieds en carré à la base, et à peu près vingt d'élévation ; des baguettes et des branchages entrelacés à de petites perches, lesquels présentaient un mauvais treillage creux ou ouvert en dedans, depuis le fond jusqu'au sommet, en formaient les quatre côtés. La construction tombait en ruine, mais elle se trouvait assez bien conservée pour nous laisser voir qu'elle avait été originairement couverte d'une étoffe mince, légère et grise. Il paraît que les insulaires consacrent à des usages religieux cette espèce d'étoffe ; car nous en aperçûmes une grande quantité suspendue en plusieurs endroits du moraï, et on m'en avait mis quelques pièces sur le corps lorsque je débarquai pour la première fois.

Il y avait de chaque côté de la pyramide de longues pièces de treillages ou d'ouvrages d'osier, appelés *hereanee*, qui tombaient également en ruines; et à l'un des coins, près d'une planche attachée à la hauteur de cinq à six pieds, et chargée de quelques bananiers, deux perches minces qui s'inclinaient l'une vers l'autre. Ils nous dirent que les fruits étaient une offrande à leur Dieu. Ils donnent à cette espèce d'autel le nom de *herairemy*, d'où il résulte que c'est le whatta des Taïtiens. Devant l'henananoo, un petit nombre de morceaux de bois sculptés représentaient des figures humaines : ces sculptures, jointes à une pierre de deux pieds de hauteur, couverte d'étoffes, appelée *hoho*, et consacrée à Tongaroa, dieu de l'île, nous rappelèrent de plus en plus les diverses choses que nous avions rencontrées dans les moraïs des dernières terres où nous avions abordé : un hangar aussi petit qu'une loge de chiens, que les naturels nomment *hareepahoo*, était en dehors du moraï, et contigu à l'henananoo et à l'hoho; il se trouvait précédé d'un tombeau, où l'on nous dit qu'on avait enterré une femme.

Le côté le plus éloigné de la cour du moraï offrait une maison ou hangar d'environ quarante pieds de long, de dix de large au milieu, d'une moindre largeur à chacune des extrémités et de dix pieds de hauteur. Les naturels du pays donnent le

nom de *hemanaa* à cet édifice, qui est beaucoup plus long, mais moins élevé que leurs habitations ordinaires : l'entrée se trouvait au milieu, du côté qui regardait le moraï. Il y avait au côté le plus éloigné de ce hangar, en face de l'entrée, deux figures de bois d'un seul morceau, sur un piédestal; elles étaient d'environ trois pieds de hauteur, assez bien dessinées et assez bien sculptées; les insulaires les appelaient *eatooa no veheina*, ou figures de déesses : l'une d'elles portait sur sa tête un casque sculpté, peu différent de celui de nos anciens guerriers; et l'autre un bonnet cylindrique qui ressemblait au tomou des Taïtiens; des pièces d'étoffes leur enveloppaient les reins et tombaient fort bas. On voyait à peu de distance de chacune un morceau de bois sculpté, orné également de lambeaux d'étoffe, et un amas de fougère, entre ou devant les piédestaux. Nous jugeâmes qu'on y avait déposé cette fougère à différentes époques, car nous y remarquâmes tous les degrés du desséchement, et une partie était entièrement flétrie, tandis qu'une autre partie conservait sa fraîcheur et sa couleur.

Le milieu de la maison, devant les deux figures de bois, offrait un espace oblong, enfermé par une bordure de pierres, peu élevé et couvert de ces lambeaux d'étoffe dont j'ai parlé si souvent. Les insulaires donnaient à cet endroit le nom de *he-*

neene; ils nous dirent que c'était le tombeau de sept chefs, qu'ils désignèrent par leurs noms. Nous remarquions des analogies si fréquentes entre ce cimetière et ceux des îles des Amis et de la Société, que nous nous attendîmes à trouver la ressemblance portée plus loin : nous ne doutâmes pas que les cérémonies ne fussent les mêmes, et que cette peuplade n'eût aussi l'horrible habitude de sacrifier des victimes humaines. Des indices directs ne tardèrent pas à confirmer nos soupçons; car, en sortant de la maison, nous aperçûmes près de l'entrée un petit carré et un second moindre encore; et ayant demandé ce que c'était, notre guide nous répondit tout de suite qu'on avait enterré dans l'un un homme sacrifié aux dieux Taata [1], Taboo [2], et dans l'autre un cochon immolé aussi à la Divinité. Nous observâmes à peu de distance de ceux-ci trois autres carrés ornés chacun de deux morceaux de bois sculptés et couverts de fougère : c'étaient les tombeaux de trois chefs. On voyait sur le devant un espace oblong et enclos, que notre conducteur appelait aussi *Tangata-Taboo;* il ajouta clairement, et de manière à ne pas nous exposer à une méprise, qu'on y avait enterré les victimes humaines sacrifiées aux funérailles des trois chefs.

[1] Les naturels de cette île disent quelquefois *Tanata* ou *Tangata.*

[2] On prononce quelquefois *Tafoo.*

Je fus vivement affligé de rencontrer des preuves de cet usage sanguinaire dans toutes les terres de l'océan Pacifique, parmi des peuplades qui sont si éloignées et même qui ne se connaissent pas, quoique tout annonce l'identité de leur origine. Ce qui augmenta ma douleur, tout indiquait que ces barbares sacrifices étaient très communs. L'île semblait remplie de tombeaux des victimes humaines, pareils à celui que je viens de décrire : il était l'un des moins considérables, et il avait beaucoup moins d'apparence que plusieurs autres qui frappèrent nos regards au moment où les vaisseaux longèrent la côte, et, en particulier, qu'un situé de l'autre côté de l'étang dans cette vallée. L'henananoo, ou la pyramide blanche, tirait sa couleur des pièces d'étoffe qui la décoraient : diverses parties de l'enclos renfermaient des arbres de l'espèce appelée *cordia sebestina*, quelques-uns de l'espèce nommée *morinda citrifolia*, et plusieurs etees ou jeejees de Tongatabou. L'hemanaa était couvert des feuilles de l'etee ; et comme j'observai que les naturels n'emploient pas les feuilles de cette plante dans la couverture de leurs habitations, il est vraisemblable qu'ils les emploient toutes à des usages religieux.

Nous traversâmes des plantations pour aller au moraï et pour en revenir. Dans sa plus grande partie le terrain était plat et entrecoupé de fossés remplis d'eau, et de chemins élevés par les natu-

rels à une certaine hauteur. Nous y trouvâmes surtout des champs de taro, lequel croît ici avec beaucoup de force; car le sol est au-dessous du niveau ordinaire, et il conserve l'eau dont cette racine a besoin. L'eau vient probablement de la source qui entretient l'étang auquel nous remplîmes nos futailles. Nous aperçûmes, dans les endroits plus secs, des plantations très régulières de mûrier-étoffe, qu'on tenait fort propres, et dont la végétation n'était pas moins vigoureuse. Les cocotiers, tous peu élevés, n'avaient pas une aussi belle apparence; les bananiers, sans être d'une grande taille, promettaient davantage. En général, les arbres qui environnaient le village, et les autres que nous vîmes autour de la plupart des bourgades que nous dépassâmes avant de mouiller, sont de l'espèce appelée *cordia sebestina*, mais moins gros que dans les îles situées plus au sud. La partie la plus étendue du village se trouve près de la grève, et on y compte plus de soixante maisons; environ quarante autres sont dispersées plus avant dans l'intérieur du pays du côté du cimetière.

Nous retournâmes à nos canots, en suivant un chemin différent de celui par lequel nous étions venus. Il y avait une foule nombreuse rassemblée sur la grève : nos gens achetaient des insulaires des cochons de lait, des volailles et des racines, et une loyauté extrême présidait aux échanges : je

ne m'aperçus pas, néanmoins, qu'aucun des naturels fît la police. Dans l'après-dîner, je débarquai de nouveau avec le capitaine Clerke : nous voulions examiner une seconde fois l'intérieur du pays, mais la nuit survint avant que nous pussions exécuter notre projet : j'y renonçai pour le moment, et il ne se présenta pas ensuite d'occasion de l'effectuer. Je ramenai tout le monde à bord au coucher du soleil. Nous remplîmes neuf futailles durant cette journée, et nous obtînmes soixante-dix ou quatre-vingt cochons de lait, un petit nombre de volailles, beaucoup de patates, quelques bananes, et des racines de taro, que nous payâmes surtout avec des clous et des morceaux de fer. Les insulaires sont dignes de tous nos éloges, pour l'honnêteté qu'ils mirent dans les échanges; ils n'essayèrent pas une fois de nous tromper, soit à bord, soit à la hanche des vaisseaux : quelques-uns d'entre eux, il est vrai, montrèrent d'abord une disposition au vol, ainsi que je l'ai déjà dit, ou plutôt ils crurent qu'ils avaient droit à tout ce dont ils pouvaient s'emparer; mais ils ne tardèrent pas à changer de conduite lorsqu'ils virent que nous les punirions.

Parmi les choses qu'ils apportèrent au marché, nous remarquâmes une espèce particulière de manteaux et de bonnets, qui seraient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la

parure; les premiers ont à peu près la grandeur et la forme des manteaux courts que portent les femmes en Angleterre et les hommes en Espagne; ils descendent jusqu'au milieu du dos, et ils sont attachés sur le devant d'une manière peu serrée. Le fond est un réseau sur lequel on a placé de très belles plumes rouges et jaunes, si près les unes des autres que la surface ressemble au velours le plus épais, le plus moelleux et le plus lustré. Les dessins en sont très différens : quelques-uns offrent des espaces triangulaires, rouges et jaunes; d'autres une espèce de croissant : plusieurs, entièrement rouges, avaient une large bordure jaune, et, à une certaine distance, on les eût pris pour un manteau d'écarlate galonné d'or à la bordure. Les couleurs éclatantes des plumes dans ceux qui étaient neufs n'ajoutaient pas peu à leur beauté. Les naturels y mettaient un grand prix; car rien de ce que nous leur offrîmes ne put les déterminer d'abord à nous en céder un seul; ils ne voulaient les échanger que contre un fusil : par la suite néanmoins on nous en vendit quatre ou cinq, que nous payâmes avec de très grands clous. Ceux de ces manteaux qui se trouvaient de la première qualité étaient rares : il paraît qu'ils s'en servent seulement dans leurs cérémonies d'appareil et dans leurs jeux; car tous les naturels auxquels nous

en vîmes firent les gestes que nous avions vu faire auparavant aux chanteurs.

Le bonnet a presque la forme d'un casque : le milieu est orné d'une crête qui est quelquefois de la largeur de la main : il serre la tête de près, et il a des trous par où passent les oreilles. C'est un châssis de baguettes d'osier, couvert d'un réseau dans lequel on a tissu des plumes de même que sur les manteaux, mais le tissu en est plus serré, et les couleurs en sont moins variées. La plus grande partie est rouge, et ils présentent sur les côtés quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui suivent la courbure de la crête : il est vraisemblable que le bonnet et le manteau forment un ajustement complet; car nous rencontrâmes des naturels qui portaient l'un et l'autre.

Nous ne pouvions imaginer d'où ils tiraient une quantité si considérable de ces belles plumes rouges; mais nous sûmes bientôt d'où ils en tirent du moins une espèce; car ils apportèrent à notre marché une multitude de petits oiseaux rouges, qui formaient des paquets de plus de vingt, et qui étaient enfilés par les narines à une brochette de bois. Les premières robes d'oiseaux que nous achetâmes à bord ne contenaient que les plumes placées dans l'intervalle des ailes à la tête; mais depuis, nous nous en procurâmes beaucoup d'autres où se trouvaient les plumes de derrière avec la queue

et les pieds. Les premières nous donnèrent tout de suite l'explication de la fable adoptée jadis touchant les oiseaux de paradis, qu'on disait manquer de jambes. Les habitans des îles situées à l'est des Moluques, d'où nous viennent les robes des oiseaux de paradis, leur coupent vraisemblablement les pieds, par la même raison que les insulaires d'Atooi; ceux-ci nous dirent qu'ils font cette amputation afin de conserver les plumes plus aisément et sans perdre aucune des parties qu'ils regardent comme précieuses.

L'oiseau rouge d'Atooi est une espèce de mérops; il est à peu près de la grosseur d'un moineau, et d'un beau rouge écarlate; il a la queue et les ailes noires; son bec arqué a deux fois la longueur de sa tête, et il est rougeâtre ainsi que les pieds. Ceux que nous achetâmes avaient la tête vide, ainsi que les oiseaux de paradis; mais il paraît que, pour les conserver, ils n'emploient d'autre méthode que de les sécher; car les robes, quoique humides, n'avaient ni la saveur ni l'odeur qui résultent des substances antiputrides [1].

[1] La prédilection pour les plumes rouges qu'on remarque dans toutes les îles de l'océan Pacifique est réellement curieuse; et ce que M. Sonnerat dit de l'oiseau de paradis est parfaitement d'accord avec les détails que nous donne Cook sur les oiseaux rouges conservés par les naturels d'Atooi. Les papous, dit-il, nous présentèrent plusieurs espèces d'oiseaux, aussi élégans par leur forme que brillans par l'éclat de leurs couleurs. La dépouille des oiseaux

Le 23 janvier 1778, il s'éleva une brise du nord-est, et je fis relever les ancres avec le dessein de conduire *la Résolution* plus au large. Nous nous rendîmes à l'extrémité occidentale de l'île; nous reconnûmes que la côte s'arrondissait peu à peu au nord-est, sans former une crique ou une anse qui offrît un asile contre la force de la houle qui venait du nord et qui produisait sur la côte un ressac effrayant; et les espérances que j'avais conçues de découvrir un havre s'évanouirent.

Plusieurs pirogues nous suivirent, et elles échangèrent les racines et les autres articles qui formaient leur cargaison. Toujours éloigné de croire que cette peuplade était cannibale, malgré des soupçons bien fondés que nous avions conçus la veille, je profitai de l'occasion pour faire de nouvelles recherches sur cette matière. Nous avions acheté un petit instrument de bois, garni de dents de requin; il ressemblait un peu à la scie ou au couteau dont se servent les naturels de la Nouvelle-Zélande pour disséquer les corps de leurs ennemis, et nous pen-

sert à la parure des chefs, qui la portent attachée à leurs bonnets en forme d'aigrettes; mais en préparant la peau ils coupent les pieds. Les Hollandais qui trafiquent sur ces côtes y achètent de ces peaux ainsi préparées, les transportent en Perse, à Surate, dans les Indes, où ils les vendent fort cher aux habitans riches, qui en font des aigrettes pour leurs turbans et pour le casque des guerriers, et qui en parent leurs chevaux. C'est de là qu'est venue l'opinion qu'une de ces espèces d'oiseaux (l'oiseau de paradis) n'a point de pates.

sâmes qu'il avait peut-être ici le même usage. L'un des insulaires nous apprit tout de suite le nom de l'instrument; il nous dit qu'il servait à découper le ventre d'un homme ou d'une femme tués; sa réponse expliquant et confirmant les idées que nous avait données le naturel qui toucha son ventre le 22, je lui demandai si ses compatriotes mangeaient la partie qu'ils découpaient ainsi, et il déclara que non d'une manière très positive : je lui fis une seconde fois la même question; alors il parut effrayé et il gagna sa pirogue à la nage. Au moment où il l'atteignit, il exprima par ses gestes l'usage de l'instrument. Nous demandâmes aussi à un vieillard qui était assis sur le devant de la pirogue s'ils mangeaient de la chair humaine; il répondit que oui, et il se mit à rire comme s'il se fût moqué de la simplicité de notre question. Nous lui proposâmes la même question une seconde fois, il fit la même réponse, et il ajouta que c'était un excellent mets, qu, pour me servir de ses expressions, un manger savoureux.

Nous nous aperçûmes, le 24 à la pointe du jour, que les courans avaient porté le vaisseau au nord-ouest et au nord; en sorte que l'extrémité occidentale de l'île sur laquelle [1] nous avions été nous restait à l'est, à la distance d'une lieue. Une autre île, appelée *Oreehoua*, nous restait à l'ouest-quart-sud-

[1] Elle est appelée *Attoi* par les insulaires.

ouest, et une troisième île, nommée *Oneeheow*, se prolongeait du sud-ouest-quart-ouest, à l'ouest-sud-ouest. Il s'éleva une brise du nord bientôt après, et comme j'espérais que *la Découverte* en profiterait pour appareiller, je mis le cap sur Oneeheow, afin de mieux reconnaître cette île et d'y mouiller si j'y trouvais un ancrage convenable. Je continuai à gouverner vers la côte jusqu'à plus de onze heures : à cette époque nous en étions éloignés d'environ deux lieues; mais ne voyant pas *la Découverte*, et doutant qu'elle pût nous voir, je craignis les suites fâcheuses qui pouvaient résulter de notre séparation. Je renonçai donc pour le moment au projet d'aborder à Oneeheow, et je repris la route d'Atooi, dont je voulais regagner la rade pour y remplir le reste de nos futailles; *la Découverte* ne tarda pas à nous rejoindre.

Le 29 nous vîmes une seconde île appelée *Tahoora*, que nous avions aperçue déjà la veille au soir. Six ou sept pirogues nous apportèrent des cochons de lait, quelques patates et beaucoup d'ignames et de nattes. Les hommes qui les montaient ressemblaient aux insulaires d'Atooi, et ils paraissaient connaître également l'usage du fer : ils échangèrent avec empressement tout ce qu'ils avaient, contre des morceaux de ce métal précieux. De nouvelles pirogues nous abordèrent bientôt, quand nous fûmes mouillés; mais les naturels qui

montaient celles-ci ne semblaient avoir d'autre objet que de nous faire une visite en forme. La plupart d'entre eux se rendirent volontiers sur le pont, ils s'y prosternèrent devant nous, et ils ne quittèrent cette humble posture que lorsque nous leur dîmes de se lever. Ils amenèrent plusieurs femmes qui se tinrent dans leurs embarcations, à la hanche des vaisseaux, et qui se conduisirent d'une manière beaucoup plus immodeste que celles d'Atooi; elles chantèrent en chœur un air qui n'était pas remarquable par la mélodie, mais leurs sons étaient parfaitement d'accord, et elles battaient la mesure d'une manière très exacte, en se donnant avec leurs mains des coups sur la poitrine. Les hommes qui passèrent sur notre bord n'y demeurèrent pas longtemps, et, avant de partir, quelques-uns d'entre eux nous prièrent de leur permettre de nous laisser des touffes de leurs cheveux.

Ils nous fournirent une occasion d'examiner de nouveau s'ils étaient cannibales. Nous ne remîmes pas la question sur le tapis; elle y revint d'elle-même et d'une manière qui ne comportait aucune équivoque. L'un des insulaires n'ayant pu obtenir la permission d'entrer par le sabord de la sainte-barbe, nous demanda si nous le tuerions et si nous le mangerions, supposé qu'il y entrât; il fit en même temps des gestes si expressifs, qu'il était impossible de ne pas le comprendre. Nous eûmes soin

de demander à notre tour si c'était l'usage dans le pays de manger des hommes. Un autre des naturels, qui observait soigneusement ce qui se disait et ce qui se faisait, répondit tout de suite que ses compatriotes nous mangeraient sûrement si nous étions tués sur la côte. Il parla d'un air si tranquille qu'il nous parut clairement qu'ils ne nous tueraient pas pour nous manger, mais que ce repas de chair humaine serait la suite de notre inimitié pour eux; ces horribles banquets d'anthropophages sont aussi goûtés à Oneeheow, où l'on vit dans l'abondance, qu'ils le sont à la Nouvelle-Zélande.

Tandis que mes gens remplissaient quatre futailles à un petit ruisseau qu'avait formé la dernière pluie, je fis une promenade dans l'intérieur de l'île, accompagné d'un chef et suivi de deux hommes qui portaient deux cochons que je lui avais donnés. Dès que nous fûmes sur un terrain élevé, je m'arrêtai pour examiner le pays, et j'aperçus de l'autre côté de la vallée où s'était fait mon débarquement une femme qui appelait ses trois compatriotes. Le chef se mit à marmotter quelques paroles; je jugeai qu'il faisait une prière, et ses deux camarades, qui portaient les cochons, continuèrent durant cet intervalle à marcher autour de moi : ils firent au moins une douzaine de tours avant que le chef eût achevé son oraison. Nous nous remîmes en route après cette cérémonie, et nous rencon-

trâmes bientôt des naturels qui arrivaient de tous les côtés et qui se prosternèrent la face contre terre tant que je fus à la portée de leur vue. Le district que je traversai se trouvait dans l'état de nature et rempli de pierres, et le sol paraissait très pauvre; il était cependant couvert d'arbrisseaux et de plantes qui parfumaient l'air; je n'avais rencontré sur aucune des îles de cet océan une odeur aussi agréable. Ceux de mes gens qui demeurèrent deux jours à terre avaient observé la même chose dans les parties de l'île qu'ils traversèrent; ils avaient découvert plusieurs marais salins, dont quelques-uns renfermaient encore un peu d'eau; mais ils y aperçurent si peu de sel, qu'ils ne purent en recueillir une grande quantité; s'ils n'observèrent rien qui indiquât un ruisseau d'eau douce, on leur montra de petits puits presque à sec qui offraient une eau assez bonne. Les habitations des naturels étaient dispersées sur les environs; il n'y avait pas plus de cinq cents habitans dans l'île entière. L'intérieur des maisons était décent et propre, mais on ne vit pas une seule fois les hommes et les femmes manger ensemble : les femmes se réunissaient ordinairement pour prendre leur repas. La noix huileuse de dooe-dooe leur sert de flambeau durant la nuit, ainsi que parmi les Taïtiens; ils cuisaient aussi leurs cochons dans un four; mais ce qui est contraire à l'usage des

îles de la Société et des Amis, ils coupent l'épine du dos dans toute sa longueur. M. Gore eut une preuve directe du tabou (ou, selon la prononciation des naturels, du tafoo), car une femme mettait les alimens dans la bouche d'une autre qui se trouvait soumise à cette espèce d'interdit. Il remarqua d'autres cérémonies mystérieuses : une femme, par exemple, prit un petit cochon qu'elle jeta dans le ressac jusqu'à ce qu'il fût noyé, et elle y jeta ensuite un petit fagot; une autre fois la même femme frappa avec un bâton sur les épaules d'un homme qui s'assit devant elle pour recevoir cette discipline. Les habitans de l'île semblent avoir une vénération particulière pour les chouettes qui sont très apprivoisées; et c'est parmi eux une habitude assez générale de s'arracher une dent : il leur demanda la raison d'une coutume aussi bizarre, et ils lui dirent pour toute réponse que cela était teeha; ils expliquèrent de la même manière un autre de leurs usages, celui de donner un faisceau de leurs cheveux en signe de respect ou d'amitié.

Lorsque les tonneaux furent remplis nous cinglâmes au nord, afin d'arriver plus tôt à la côte d'Amérique. Ainsi, après avoir passé autour de ces îles plus de jours que n'en aurait pris une relâche ordinaire, nous fûmes obligés de les quitter sans en avoir tiré les provisions que les naturels étaient en état et dans la disposition de nous fournir. Au

reste *la Résolution* y embarqua des vivres pour au moins trois semaines, et le capitaine Clerke, plus heureux que moi, s'y procura des végétaux qui servirent à son équipage durant deux mois.

Les observations que j'ai faites, combinées avec celles de M. Anderson qui m'était toujours d'un grand secours dans ces occasions, formeront la matière du chapitre suivant.

§ 12.

Position des îles dont je viens de parler. Noms que leur donnent les insulaires. Je les ai appelées *îles Sandwich*. Description d'Atooi. Remarques sur le sol, le climat, les productions végétales, les oiseaux, les poissons, les animaux domestiques, la personne des naturels, leur caractère, leurs habits, leurs ornemens, leurs habitations, leur régime diététique, leur manière d'apprêter les alimens, leurs amusemens, leurs manufactures, leurs outils, la connaissance qu'ils ont du fer, leurs pirogues et leur agriculture. Détails sur un de leurs chefs. Armes dont ils se servent. Usages conformes à ceux de Tongatabou et de Taïti. La langue des îles Sandwich est la même que celle des îles des Amis et de la Société. Comment la même nation s'est répandue sur toute la mer Pacifique. Avantages qu'on peut tirer de la position des îles Sandwich.

Les îles de l'océan Pacifique que nos derniers voyages ont ajoutées à la géographie sont en général disposées en groupe, et cette observation est digne de remarque : les terres détachées qu'on a découvertes dans l'intervalle des différens groupes sont peu nombreuses en proportion de celles que for-

ment les archipels, quoiqu'il en reste, selon toute apparence, beaucoup d'autres également solitaires que les navigateurs n'ont point encore aperçues. Il faut laisser aux vaisseaux qui nous suivront le soin de déterminer le nombre des îles qui composent le groupe qui fait la matière de ce chapitre [1]. Nous en avons vu cinq; voici les noms que leur donnent les naturels : *Woahou*, *Atooi*, *Oneeheow*, *Oreehoua* et *Tahoora*. La dernière est petite, mais élevée; elle gît à quatre ou cinq lieues de la pointe sud-est de Oneeheow, dans la direction du sud-ouest : on nous a dit qu'elle est remplie d'oiseaux, mais qu'elle est déserte d'ailleurs; on nous parla aussi d'une île basse et déserte située aux environs de Tahoora, et appelée *Tammata-Pappa*. Indépendamment de ces six terres, les insulaires avec lesquels nous eûmes des entretiens nous parurent connaître d'autres îles à l'est et à l'ouest. J'ai donné au groupe entier le nom d'îles *Sandwich*, en honneur du comte de Sandwich. Celles que j'ai aperçues gisent entre le 21ᵉ degré 30 minutes, et le 22ᵉ degré 15 minutes de latitude nord, et entre le 199ᵉ degré 20 minutes, et le 201ᵉ degré 30 minutes de longitude est.

Woahou, la plus orientale, gît par 21 degrés 36

[1] La reconnaissance dont parle ici Cook a été achevée après sa mort, et on en trouvera les détails plus bas.

minutes, et nous n'avons rien appris sur cette terre, sinon qu'elle est élevée et habitée.

Nous eûmes occasion de recueillir sur Oneeheow quelques détails dont j'ai déjà parlé. Elle gît sept lieues à l'ouest du mouillage qu'occupèrent nos vaisseaux à Atooi, et elle n'a pas plus de quinze lieues de circonférence : elle produit surtout des ignames, si nous pouvons juger de ses productions par celles que nous apportèrent les naturels. Les habitans ont du sel qu'ils appellent *patai*, et qu'ils recueillent dans des marais; ils salent du poisson et du porc; les poissons salés qu'ils nous vendirent se conservèrent très bien, et ils étaient fort bons. L'île est basse, si j'en excepte la partie située en face d'Atooi, laquelle commence du bord de la mer à s'élever à une assez grande hauteur; il faut en excepter aussi la pointe sud-est qui se termine en colline ronde : nos vaisseaux mouillèrent au côté occidental de cette pointe.

Nous ne savons rien sur Oreehoua, sinon qu'elle est petite et peu élevée, et qu'elle gît près du côté septentrional de Oneeheow.

Atooi est la plus étendue, et comme nous l'avons mieux observée que les autres, je vais indiquer quelques résultats que nous nous sommes formés d'après nos propres remarques, tandis que nous étions à terre, ou d'après nos entretiens avec les habitans qui vinrent sans cesse à bord de nos

vaisseaux, tandis que nous étions à l'ancre. En général, ceux d'entre nous qui avaient étudié les dialectes de la mer Pacifique entendaient assez bien les naturels : on doit regretter toutefois que nous ayons été obligés de quitter sitôt une terre qui paraît mériter une étude plus approfondie.

Si je juge de l'île d'Atooi sur ce que nous en avons aperçu, elle a au moins dix lieues de longueur de l'est à l'ouest, et l'on peut de là évaluer sa circonférence par approximation; au reste, elle semble être beaucoup moins large à la pointe occidentale qu'à la pointe orientale, où l'on voit une double rangée de collines. La rade, ou le mouillage que nous occupâmes, se trouve au côté sud-ouest, à environ six milles de l'extrémité ouest, devant un village appelé *Wymoa*. La rade située au côté sous le vent est un peu exposée au vent alisé; mais, malgré ce défaut, elle n'offre pas une mauvaise station, et elle est bien supérieure à celles que journellement les vaisseaux sont forcés de prendre dans des pays tels que Ténériffe, Madère, les Açores, etc., où les vents sont plus variables et plus orageux. Le débarquement est d'ailleurs moins difficile, et il est toujours praticable lorsque le temps n'est pas très mauvais. L'eau qu'on peut se procurer dans le voisinage est excellente, et il est facile de l'embarquer; mais, pour faire du bois à une distance commode, il faudrait déterminer

les naturels à céder le petit nombre d'etooas[1] qui croissent autour de leurs villages, ou une espèce appelée *dooe-dooe,* qu'on rencontre plus avant dans le pays.

L'aspect général de cette terre ne ressemble point du tout aux îles que nous avions aperçues jusqu'alors en dedans du tropique, au côté méridional de l'équateur : j'en excepte toutefois les collines situées près du centre, qui sont élevées, mais qui s'abaissent peu à peu jusqu'à la mer ou jusqu'aux terrains bas : quoiqu'on n'y voie pas, comme à Taïti et à Tongatabou, cette bordure charmante ou ces plaines fertiles couvertes d'arbres qui offrent un coup d'œil enchanteur, un asile contre la chaleur brûlante du soleil, et des fruits dont on peut se nourrir sans se donner la peine de les cultiver, comme elle a plus de districts d'une pente douce, elle leur est supérieure à quelques égards, puisqu'elle se trouve par-là plus susceptible des améliorations de la culture.

La hauteur du sol dans l'intérieur de l'île, et la multitude de nuages qui durant notre relâche la couvraient au centre, et souvent dans les autres parties, semblent prouver d'une manière incontestable qu'elle renferme une quantité suffisante d'eau douce : je pense qu'il y a surtout dans les vallées profondes, à l'entrée desquelles les villages sont

[1] Les naturels donnent ce nom au *cordia sebestina.*

bâtis pour l'ordinaire, des ruisseaux que nous n'aperçûmes pas [1]. Depuis la partie boisée jusqu'à la mer, elle est revêtue d'une herbe d'une excellente qualité : cette herbe a environ deux pieds de hauteur; elle croît quelquefois en touffes, et quoiqu'elle ne fût pas très épaisse à l'endroit où nous étions, il nous parut qu'on pourrait y faire des récoltes abondantes d'un très beau foin; mais il ne vient pas naturellement un arbrisseau sur cet espace étendu.

Le sol de la vallée étroite que nous traversâmes pour nous rendre au moraï est d'un noir brun, un peu friable; mais, en nous avançant sur les terrains élevés, nous le trouvâmes d'un brun rougeâtre, plus compacte et argileux, quoiqu'il fût toujours aisé de le rompre à cause de la sécheresse. Il est vraisemblablement le même dans tous les districts cultivés; car le terreau qui adhérait à la plupart des patates que nous achetâmes, les-

[1] Les îles Sandwich, de même que la plupart de celles du grand océan, sont comme entourées d'une ceinture de corail qui en défend l'approche. Entre la terre et le récif il y a ordinairement un espace libre et souvent beaucoup d'eau. En outre, partout où un ruisseau d'eau douce vient se décharger à la mer, il y a toujours en face une ouverture dans le récif, ce qui permet alors au navire d'entrer entre celui-ci et la terre. C'est une ouverture de ce genre qui forme l'excellent port de Wahou, et du haut des montagnes on en aperçoit beaucoup d'autres, toujours en face des vallées, et par conséquent des ruisseaux, comme on l'a encore observé en 1830, à bord du navire *le Héros*. (*Nouv. Ann. des Voy.*, 1831.)

quelles venaient sans doute de différens cantons, était de la même nature. Au reste on juge mieux de sa qualité par ses productions que par son apparence : en effet, la vallée ou le terrain humide produit du taro dont la grosseur excède celui que nous avions vu ailleurs, et le terrain plus élevé fournit des patates douces, qui pèsent souvent dix, quelquefois douze ou quatorze livres, et rarement moins de deux ou trois.

D'après la position de l'île, il est aisé de se former une idée de la température du climat. Je puis dire qu'il est très variable, si nous en jugeons par notre expérience; car, selon l'opinion généralement reçue, nous étions à l'époque de l'année où le temps est le plus fixe, puisque le soleil se trouvait à sa plus grande distance. La chaleur était très modérée, et on doit éprouver ici peu des incommodités auxquelles la chaleur et l'humidité rendent sujettes la plupart des terres du tropique. Les habitations des naturels sont très près les unes des autres, et ils salent du poisson et du porc qui se gardent très bien, ce qui n'arrive pas ordinairement lorsqu'on fait cette salaison dans les climats chauds. Nous n'y trouvâmes pas de fortes rosées, peut-être parce que la partie basse de l'île est dénuée d'arbres.

Le rocher qui forme les flancs de la vallée, et qui paraît être le même que nous avons vu en dif-

férentes parties de la côte, est une pierre lourde d'un noir grisâtre, disposé comme le sont les rayons de miel, parsemé de petites particules luisantes et de quelques taches couleur de rouille; ces taches le font paraître rougeâtre quand on le regarde de loin : il a une immense profondeur, mais il paraît offrir des couches entre lesquelles il n'y a point de corps intermédiaires; car de gros morceaux se détachaient toujours à une profondeur déterminée, et ils ne semblaient pas adhérens à ceux de dessous.

Indépendamment des végétaux que nous achetâmes, et parmi lesquels il y avait au moins cinq ou six espèces de bananes, l'île produit du fruit à pain : au reste, ce dernier fruit paraît rare, car nous n'aperçûmes qu'un arbre qui en portât. On y trouve de plus un petit nombre de cocotiers, des ignames; le kappa des îles des Amis, ou l'*arum* de Virginie; l'arbre appelé *etooa*, et la *gardenia* parfumée ou le jasmin du Cap. Nous rencontrâmes plusieurs arbres appelés *dove-dove*, si utiles à Taïti, parce qu'ils donnent des noix huileuses qu'on embroche à une espèce de baguette, et qui tiennent lieu de chandelles. Nos gens remarquèrent que les insulaires de Oneeheow en faisaient le même usage : nous ne fûmes dans l'île d'Atooi que pendant le jour; et les habitans portaient ces noix suspendues à des cordes et attachées autour de leur

cou. On y trouve de plus une espèce de *sida* ou de mauve, que le climat a rendue un peu différente de celle qui croît à l'île de Noël, la *morinda citrifolia*, qui est appelée *none*, une espèce de *convolvulus*, la *kava* ou le poivre enivrant, et une multitude de citrouilles. Les citrouilles parviennent à une grosseur considérable, et elles prennent un grand nombre de formes qui sont probablement un effet de l'art. Le sable sec qui est autour du village devant lequel nous mouillâmes offre une plante que nous n'avions jamais rencontrée dans ces mers; elle est de la taille du chardon ordinaire, et armée de piquans de la même manière, mais elle porte une belle fleur qui approche beaucoup du pavot blanc : celle-ci, et une seconde plus petite, furent les seules plantes nouvelles que notre excursion dans l'intérieur du pays nous donna occasion d'observer.

Nous n'avons jamais aperçu vivans ces oiseaux rouges ou écarlates que nous achetâmes, et dont j'ai déjà fait la description ; mais nous en vîmes voltiger un cramoisi foncé, de la grosseur d'un serin : nous aperçûmes en outre une grosse chouette, deux grands faucons ou milans bruns, et un canard sauvage. Les naturels nous donnèrent les noms de plusieurs autres oiseaux, parmi lesquels nous reconnûmes l'otoo ou le héron bleu, et le torata des Taïtiens, qui est une espèce de corlieu. Si l'on

juge de la multitude des plumes jaunes, vertes, noires et veloutées que nous remarquâmes sur les manteaux et les ornemens des insulaires, il est probable qu'il y a dans cette île beaucoup d'espèces différentes d'oiseaux.

Il nous parut que le poisson et les autres productions de la mer n'étaient pas très variés; car nous n'aperçûmes que le petit maquereau, le mulet ordinaire, un second mulet d'un blanc mat ou couleur de craie, un petit poisson de rocher, brunâtre et tacheté de bleu; une tortue enfermée dans un étang, et trois ou quatre espèces de poisson salé. Le peu de coquillages qui frappèrent nos regards servaient surtout à la parure des naturels, mais ils n'étaient pas d'une forme assez jolie et assez nouvelle pour les décrire ici.

Les cochons, les chiens et les volailles, les seuls animaux domestiques dont nous ayons eu connaissance, sont de la même espèce que sur les îles de la mer Pacifique du sud : nous vîmes aussi de petits lézards et des rats semblables à ceux qu'on rencontre sur chacune des îles où nous étions descendus.

La taille des naturels du pays est moyenne et leur stature robuste : en général ils ne sont pas remarquables par la beauté de leurs formes ou par le caractère de leur physionomie. Leurs traits annoncent de la franchise et de la bonté, plutôt

que de la vivacité et de l'intelligence : leur visage, surtout celui des femmes, est souvent rond, mais il est presque aussi fréquemment allongé, et on ne peut pas dire qu'une coupe particulière dans la face distingue la peuplade. Leur teint est presque d'un brun de noix, et cette couleur ayant des nuances diverses, il est difficile d'employer une comparaison plus exacte : celui de quelques individus est plus foncé. J'ai déjà remarqué que les femmes présentent des formes un peu plus délicates que les hommes : au reste, en admettant un petit nombre d'exceptions, elles ont peu de ces avantages de figure qui les distinguent dans les autres pays. Les deux sexes se ressemblent plus ici, en effet, par la taille, le teint et la mine, que sur la plupart des terres où j'ai abordé. Les insulaires d'Atooi néanmoins sont bien éloignés de la laideur, et nous jugeâmes qu'on rencontre peu de difformités naturelles parmi eux. Leur peau n'est ni douce ni luisante, peut-être parce qu'ils ne la frottent pas d'huile comme les habitans des îles méridionales : en général, leurs yeux et leurs dents sont d'une assez bonne qualité ; la chevelure de la plupart est lisse, mais quelquefois bouclée ; elle est communément noire et peinte, comme aux îles des Amis et à celles qu'on rencontre depuis la Nouvelle-Zélande. Nous vîmes peu d'individus qui eussent de la corpulence, et nous trouvâmes plus

souvent de l'embonpoint parmi les femmes que parmi les hommes ; c'est surtout parmi les hommes que nous remarquâmes des difformités corporelles ; et si quelques individus offrent une sorte de beauté, ils sont de la classe des jeunes gens.

L'art de nager leur est très familier ; ils fendent l'onde avec une vigueur, une légèreté et une habileté extraordinaires. La cause la plus légère les détermine à abandonner leurs pirogues ; ils plongent par-dessous, et ils se rendent sur d'autres embarcations très éloignées. Nous vîmes souvent des femmes qui portaient des enfans à la mamelle se jeter au milieu des flots lorsque le ressac était si fort qu'elles ne pouvaient atteindre le rivage sur leurs pirogues, et traverser un espace de mer effrayant sans faire de mal à leurs nourrissons.

Ils paraissent doués d'un caractère franc et joyeux ; et si je voulais établir des comparaisons, je dirais qu'ils n'ont ni la légèreté inconstante des Taïtiens, ni la gravité tranquille des habitans de Tongatabou. Nous jugeâmes qu'ils vivent entre eux d'une manière très sociable, et, excepté la disposition au vol, qui semble naturelle à la plupart des insulaires que nous avons fréquentés sur cet océan, ils nous prodiguèrent les marques de la plus grande amitié. Ce qui donne une bonne opinion de leur intelligence, et ce qui ne doit pas nous trop enorgueillir, lorsqu'ils virent les différens articles de

nos manufactures européennes ils témoignèrent leur surprise avec un mélange de joie et d'intérêt où l'on apercevait les réflexions humiliantes qu'ils faisaient sur l'imperfection de leurs ouvrages. Dans toutes les occasions nous les trouvâmes pénétrés du sentiment de leur infériorité; cette manière de se rendre justice est d'autant plus estimable, que chacun connaît l'orgueil déplacé du Japonais civilisé ou du sauvage groënlandais. Nous eûmes beaucoup de plaisir à observer avec quelle tendresse les mères soignaient leurs enfans, et avec quel empressement les hommes les aidaient dans ces aimables soins : ils sont donc à cet égard bien supérieurs aux peuplades grossières qui regardent les femmes et les enfans comme des choses plus nécessaires que désirables ou dignes d'attention.

D'après le nombre d'habitans que nous aperçûmes dans toutes les bourgades en longeant la côte, la population doit être considérable : nos calculs ne peuvent être fondés que sur des conjectures; mais s'il faut donner un résultat quelconque, je dirai que, y compris les chaumières écartées, il peut y avoir dans l'île entière soixante villages pareils à celui devant lequel nous mouillâmes; que, en admettant cinq personnes pour chaque maison, chaque village contient cinq cents habitans, et que le nombre total est de trente mille [1]. Ce calcul n'est

[1] Les Anglais ayant relâché une seconde fois aux îles Sandwich,

sûrement point exagéré, car trois mille personnes au moins se rassemblèrent quelquefois sur la grève autour de nous, et l'on ne doit pas croire qu'il y eût alors plus de la dixième partie des insulaires.

J'ai déjà décrit le vêtement ordinaire des hommes et des femmes. Les femmes portent souvent une quantité beaucoup plus grande d'étoffes, qui commencent à couvrir la poitrine et qui descendent jusqu'au genou ou même plus bas. Nous en vîmes plusieurs qui avaient des pièces de la même étoffe jetées négligemment sur leurs épaules et envelop-

après leur première campagne au nord, on trouvera plus loin d'autres détails sur la population de l'île d'Atooi et des terres voisines.

Au surplus les îles Sandwich ont été bien souvent visitées depuis Cook, et nous avons sur elles des détails bien récens que nous donnerons plus tard et à leur date respective. En attendant nous pouvons dire que la population des îles Sandwich s'est considérablement affaiblie par les guerres, au point que de 400,000 âmes à laquelle le capitaine Cook l'évaluait en 1778, le missionnaire américain Stewart, en 1829, ne la trouva plus que d'environ 50,000 indigènes. Cependant la civilisation y avait fait de grands progrès. L'anthropophagie y était devenue rare; le tabou (interdiction arbitraire de l'usage de certaines choses) était abrogé; les arts d'Europe étaient en honneur; on avait construit de grandes routes, creusé des ports et des canaux; des villes régulièrement bâties s'élevaient; de sages lois avaient en grande partie remplacé le bon plaisir des prêtres et des chefs.

Il ne reste plus qu'à généraliser l'application de ces lois, car toutes les îles du groupe ne les ont pas encore adoptées. Dans celle de Woahou, par exemple, le tabou est toujours en vigueur, et la féodalité règne partout, au profit des classes supérieures, surtout depuis que Tameahmea, le Bonaparte des îles Sandwich, les a toutes réunies sous sa domination.

pant la plus grande partie de leur corps. Les enfans sont absolument nus. Les deux sexes ne mettent rien sur leur tête, mais leur chevelure est taillée de différentes manières : la mode générale, surtout parmi les femmes, est de l'avoir longue sur le devant et courte par derrière ; celle des hommes est souvent coupée ou rasée de chaque côté, de façon que ce qui en reste ressemble, à quelques égards, à la crête de leurs chapeaux et de leurs casques, dont j'ai déjà parlé. Les hommes et les femmes paraissent d'ailleurs négliger beaucoup leurs cheveux ; ils ne possèdent aucun instrument qui leur tienne lieu de peigne. Quelques hommes avaient une multitude de queues, chacune de l'épaisseur d'un doigt, qui étaient fort longues ; mais nous nous aperçûmes que la plupart de ces queues étaient postiches [1].

Il faut observer que les naturels des îles Sandwich n'ont pas les oreilles trouées, et qu'ils ne songent jamais à y mettre des ornemens, contre l'usage universel des peuplades que nous avions découvertes jusqu'ici dans l'océan Pacifique. Les deux sexes néanmoins portent des colliers composés de faisceaux d'une petite corde noire, pareille à nos cordons de chapeau : il y a souvent plus de

[1] Dans l'île de Horn, suivant Le Maire et Schouten, quelques-uns des naturels avaient de longues queues semblables à celles que Cook vient de décrire.

cent cordes dans ces colliers, qui ressemblent exactement à ceux de Wateeoo; seulement, au lieu des deux petites boules, les naturels d'Atooi placent au milieu de leurs colliers un morceau de bois, de pierre ou de coquillage d'environ deux pouces de longueur, et un hameçon large et poli dont la pointe est tournée en avant. Des rangées de petits coquillages ou des guirlandes de fleurs sèches de mauve de l'Inde leur servent aussi de colliers, et quelquefois une petite figure d'homme travaillée en os, d'environ trois pouces de longueur, et bien polie, est suspendue à leur cou. Les femmes ont des bracelets composés d'écaille et de morceaux d'un bois noir incrusté d'ivoire, et garnis d'une corde qui les serre sur le poignet, ou d'autres de dents de cochon disposées parallèlement, dont la partie concave est en dedans et dont les pointes sont coupées; ceux-ci s'attachent de la même manière que les premiers. Quelques-uns ne sont autre chose que de larges défenses de sanglier, mais ils sont très élégans. Les hommes ornent de temps en temps leurs cheveux de plumes d'oiseaux du tropique ou de plumes de coqs, qui environnent de petits bâtons bien polis, de deux pieds de longueur, garnis communément d'oora à l'extrémité inférieure. Ils y placent encore la queue d'un chien blanc, montée sur une baguette. On voit souvent aussi leur tête couverte d'une espèce

d'ornement, d'un pouce ou deux d'épaisseur, chargé de plumes rouges ou jaunes, variées d'une manière curieuse et attachées par derrière; et nous en avons rencontré un grand nombre qui avaient sur le bras, au-dessus du coude, un ouvrage en coquille monté sur un réseau.

Les hommes sont ordinairement piquetés, mais ils ne forment pas ces piquetures dans un endroit particulier, comme les Taïtiens et les habitans de Tongatabou; ils en ont quelquefois sur les mains ou les bras et près des aines; souvent aussi leur corps entier n'en offre pas une seule. Nous rencontrâmes un petit nombre d'individus qui en avaient plus que nous n'en avions jamais aperçu sur la peau des autres peuplades; leurs bras et le devant de leur corps offraient une multitude de lignes et de figures diverses; le devant du corps de plusieurs de ceux-ci représentait le taama ou la cuirasse des Taïtiens, que nous n'avions jamais vue ainsi piquetée. A Taïti ils ne fendent ni ne coupent une partie de leur prépuce, ce qui est contraire à l'usage des naturels des îles de la Société et des Amis; mais ils le retirent toujours sur le gland, et ils l'attachent à une corde, selon la coutume de quelques habitans de la Nouvelle-Zélande.

Quoiqu'ils paraissent vivre en bourgades, les environs de ces bourgades n'offrent rien qui ressemble à des remparts ou à des fortifications, et

les maisons sont disposées sans aucun ordre, relativement à leur distance respective ou à leur position particulière. Leur grandeur n'est pas non plus uniforme; il y en a de vastes et de commodes, de quarante à cinquante pieds de long et de vingt ou trente de large, tandis que d'autres sont de misérables chaumières. Leur forme approche un peu de celle d'une meule oblongue de blé ou de foin : on s'en formera peut-être une idée plus exacte en supposant le toit d'une grange, placé de manière à produire un faîte élevé et aigu avec deux côtés très bas, et qu'il soit à peine possible de distinguer de loin; le bord du faîte correspondant aux deux extrémités rend ces habitations parfaitement closes dans le pourtour.

Une herbe longue, posée sur des perches menues, disposées avec une sorte de régularité, leur sert de couverture. L'entrée se trouve indifféremment à l'une des extrémités ou sur l'un des flancs : c'est un trou oblong, si peu élevé, qu'il faut se traîner à genoux pour le passer; il est souvent caché par un châssis de planches qui tient lieu de porte; mais comme le châssis ne porte pas sur des gonds, on est obligé de l'enlever toutes les fois qu'on veut entrer ou sortir. Le jour ne pénètre dans l'intérieur que par cette ouverture; et quoique des habitations si fermées offrent une retraite agréable dans les mauvais temps, elles paraissent

peu convenir à la chaleur du climat. Elles sont d'une propreté remarquable : le plancher est couvert d'une herbe sèche, sur laquelle les naturels étendent des nattes qui leur tiennent lieu de siéges et de lits. On aperçoit à l'une des extrémités une espèce de banc de trois pieds de hauteur où se trouvent les ustensiles du ménage. La liste de ces meubles est très courte : elle est composée de citrouilles dont ils font des vases dans lesquels ils mettent de l'eau, et de paniers qui contiennent leurs vivres et d'autres choses; un lambeau de citrouille sert de couvercle à ces vases et à ces paniers; il faut y ajouter un petit nombre de plats et d'assiettes de bois de diverses grandeurs.

Si l'on juge d'après les productions que nous vîmes sur pied, et d'après celles que les insulaires apportèrent à notre marché, il paraît sûr que les patates douces, le taro et les bananes forment la plus grande partie de leurs nourritures végétales, et que le fruit à pain et les ignames sont pour eux des friandises. Ils ne doivent pas manquer de nourritures animales, car ils ont une multitude de cochons qui rôdent en liberté autour des maisons; et s'ils mangent des chiens, ce qui est assez vraisemblable, leur fonds, sur ce point, se trouve plus riche encore. Nous aperçûmes une grande quantité d'hameçons, d'où il résulte que la mer leur fournit un supplément considérable de nourritures ani-

males; mais on est tenté de croire, vu leur habitude de saler du poisson, que l'ouverture de la côte ne leur permet pas toujours de pêcher; car il est naturel de supposer qu'une peuplade ne songera jamais à garder des vivres artificiellement, si elle peut compter chaque jour sur un supplément régulier de nourriture fraîche.

Au reste, on doit expliquer d'une autre manière leur coutume de saler du porc; ils conservent dans des citrouilles le porc et le poisson salé. Le sel dont ils font une consommation prodigieuse pour cet usage est rouge, et il n'est pas trop grossier; il paraît être de la nature de celui que nos traîneurs rencontrèrent à l'île de Noël. Sa couleur lui vient sans doute de ce qu'il se mêle à la vase dans l'endroit où il se forme; car, nous en vîmes des échantillons qu'on avait tirés en blocs du fond des marais salans et qui avaient assez de blancheur et de pureté.

Ils cuisent leurs végétaux entre des pierres chaudes, comme aux îles de la mer du Sud situées vers l'autre tropique : d'après la quantité considérable que nous en vîmes apprêter à la fois, nous jugeâmes que le village entier, ou du moins un grand nombre d'habitans, se sert du même four. Nous ne vîmes pas apprêter de nourritures animales; mais le détachement de M. Gore eut occasion d'observer qu'on les cuisait à Onneheow dans des fours de la

même espèce, et il est d'autant plus vraisemblable que c'est aussi l'usage à Atooi, que nous n'y rencontrâmes point d'ustensile dans lequel on pût les cuire à l'étuvée ou les faire bouillir. Nous n'aperçûmes d'autre mets recherché qu'un pudding de taro; les naturels le dévorèrent avec avidité, quoiqu'il fût d'une aigreur désagréable. Ils mangent sur des plats ou des assiettes de bois, et à juger d'un repas dont nous fûmes témoins, si l'on ne permet pas aux femmes de manger au plat des hommes, on ne leur défend pas du moins, ainsi qu'à Taïti, de manger dans le même lieu.

Leurs amusemens paraissent assez variés; car nous en remarquâmes plusieurs durant notre relâche : nous n'assistâmes à aucune de ces danses où ils font usage de leurs manteaux et de leurs bonnets de plumes; mais, d'après les mouvemens de mains dont ils accompagnaient leurs chants, il y a lieu de penser qu'elles ressemblent, à quelques égards, à celles que nous avions vues aux îles méridionales, mais que l'exécution n'en est pas aussi adroite. Nous ne rencontrâmes parmi eux ni flûtes simples, ni flûtes à roseaux : les deux seuls instrumens de musique qui frappèrent nos regards étaient extrêmement grossiers. Ils tirent de l'un des sons aussi peu mélodieux que les sons du grelot d'un enfant : c'est une espèce de cône renversé, un peu creusé depuis la base jusqu'à un pied de hau-

teur, et composé de plantes grossières qui ressemblent au jonc; la partie supérieure et les bords sont ornés de belles plumes rouges, et une écorce de citrouille plus grosse que le poing est attachée à la pointe ou à la partie inférieure; on y met quelque chose qui fait du bruit: les insulaires le tiennent par la pointe et ils le secouent, ou plutôt ils le font mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre de différens côtés, en avant et en arrière, et ils se frappent en même temps la poitrine avec l'autre main. Un vase de bois assez ressemblant à un plat, et deux bâtons, forment leur second instrument de musique, si toutefois l'un ou l'autre mérite ce nom. L'un de nos messieurs les vit en faire usage: l'insulaire qui s'en servit tenait d'une main l'un des bâtons, qui avait environ deux pieds de longueur, ainsi que nous tenons un violon; il frappait dessus, quelquefois vivement et d'autres fois lentement, avec l'autre qui était plus petit, et qui ressemblait à une baguette de tambour; son pied frappait en même temps sur le vase creux renversé par terre, et il produisait ainsi des sons qui ne déplaisaient point: quelques femmes chantaient au son de cet instrument un air tendre d'un effet agréable.

Nous aperçûmes une multitude de petits roseaux polis, d'environ quatre ou cinq pieds de longueur, un peu plus épais que la baguette d'un fusil et

ornés à l'extrémité d'une longue touffe de poils blancs de chien. Il est probable qu'ils s'en servent dans leurs divertissemens. Nous vîmes un insulaire prendre un de ces roseaux; après l'avoir élevé verticalement, il y appliqua des coups secs, jusqu'à ce qu'il l'eût mis dans une position horizontale; en même temps il frappait du pied la terre, et il se donnait des coups sur la poitrine avec sa main. Ils ont une espèce de jeu de boule; ils y emploient des morceaux de la pierre à aiguiser dont j'ai parlé plus haut, du poids d'une livre et de la forme d'un petit fromage, mais arrondis sur les côtés et sur les bords qui sont très bien polis: ils ont d'autres boules de la même espèce, d'une ardoise grossière, d'un gris brun, ou d'une argile pesante et d'un brun rougeâtre, enduites d'une composition de la même couleur qui les rend luisantes. Ils jettent aussi, comme nous jetons nos palets, de petits morceaux d'ardoise polis, qui sont plats et arrondis, et du diamètre de leurs boules, mais qui ont à peine un quart de pouce d'épaisseur; d'où on est tenté de croire que, dans leurs jeux, ils essaient de montrer de l'adresse plutôt que de la force.

Tous les ouvrages mécaniques de cette peuplade annoncent une grâce et une adresse peu communes. Leur principale manufacture est celle d'étoffes: ils tirent leurs étoffes du morus-papyrifera, sans doute, selon le procédé qu'on suit à Taïti et à Tongata-

bou, car nous achetâmes quelques-uns des morceaux de bois sillonnés dont ils se servent pour battre cette plante. Le tissu de l'étoffe, quoique plus épais, est inférieur à celui des étoffes des îles de la Société ou des îles des Amis; mais les insulaires d'Atooi développent une supériorité de goût dans l'application des couleurs et des peintures, et ils en varient les dessins avec une richesse d'imagination surprenante. En voyant un certain nombre de pièces de ces étoffes, on supposerait qu'ils ont pris leurs modèles dans une boutique remplie des plus jolies toiles de la Chine et de l'Europe; ils ont d'ailleurs des dessins qui leur sont particuliers. Au reste, excepté le rouge, leurs couleurs ne sont pas brillantes, mais on est étonné de la régularité des figures et des rayures; et, si j'en juge d'après ce que nous avons remarqué, ils ne paraissent pas avoir de formes d'empreinte. Nous n'avons pas eu occasion de découvrir de quelle manière ils produisent leurs couleurs. Outre les étoffes bigarrées, ils en ont de toutes blanches, et d'autres d'une seule couleur; celles-ci sont surtout d'un brun foncé et d'un bleu clair. En général, les pièces qu'ils nous vendirent avaient deux pieds de large et quatre ou cinq verges de longueur; une seule suffit pour leur maro ou vêtement ordinaire : nous trouvâmes quelquefois des pièces réunies par une couture, procédé que nous n'avions pas observé aux îles situées

vers l'autre tropique; leur couture est très forte, mais elle n'a rien d'agréable à l'œil. Ils ont aussi une étoffe particulière, qui ressemble à la toile cirée; elle est huilée ou trempée dans une espèce de vernis, et elle doit résister assez bien à l'action de l'eau.

Ils fabriquent une multitude de nattes blanches qui sont très fortes, souvent assez étendues, et qui offrent un grand nombre de rayures rouges et de losanges entrelacés; il est vraisemblable qu'elles leur servent quelquefois d'habits, car ils les mettaient sur leur dos lorsqu'ils les proposaient en vente. Ils en font d'autres plus grossières, unies et également fortes; ils les posent sur le plancher et elles leur tiennent lieu de lits.

Ils peignent en noir sur l'écorce de leurs citrouilles des lignes ondées, des triangles et d'autres figures qui produisent un bon effet: nous avions vu des peintures de cette espèce à la Nouvelle-Zélande. Ils paraissent connaître l'art de vernir, car quelques-unes des citrouilles peintes sont chargées d'une sorte de vernis pareil au nôtre; ils se servent d'ailleurs d'une substance glutineuse pour coller ensemble deux corps. L'arbre appelé *etooa*, ou *le cordia*, leur fournit les vases et les jattes de bois dans lesquels ils boivent la kava: ces vases et ces jattes sont aussi jolis que s'ils avaient été faits dans l'atelier de nos tourneurs et peut-être mieux

polis. Je ne dois pas oublier de petits éventails carrés de nattes et d'osier, qui ont des manches en pointe, de la même substance ou de bois, et des cordelettes de cheveux et de bourre de coco, entrelacées d'une manière agréable. Leurs hameçons de pêche, dont on distingue une multitude d'espèces, annoncent beaucoup d'intelligence : les uns sont d'os, les autres de bois, et garnis d'un os à la pointe, et il y en a un grand nombre de nacre de perles; quelques-uns de ces derniers ressemblent à ceux que nous vîmes à Tongatabou, d'autres sont simplement courbés comme ceux dont se servent ordinairement les Taïtiens. Ils y emploient des petits os divisés en deux morceaux. Tous ces hameçons ont une barbe en dehors, comme les nôtres, ou en dedans; quelquefois ils ont les deux barbes, et celle qui est le plus en dehors se trouve la plus éloignée de la pointe. Nous en achetâmes un de cette sorte, de neuf pouces de longueur; il était d'un seul os, qui venait sans doute d'un gros poisson : un ouvrier d'Europe, avec toutes ses connaissances dans l'art du dessin et la multitude et la commodité de ses instrumens, ne pourrait sûrement rien faire de plus élégant ou de mieux poli.

Pour polir leurs pierres, ils emploient une pierre ponce mouillée : les outils que j'ai rencontrés parmi eux ressemblaient à ceux des îles méridionales; leurs haches, ou plutôt leurs herminettes, ont exac-

tement la même forme; elles sont de pierre noirâtre, ou d'une autre pierre couleur de glaise. Ils nous montrèrent d'ailleurs de petits instrumens composés d'une seule dent de requin; quelques-uns de ces instrumens sont fixés sur le devant d'une mandibule de chien, ou sur un manche de bois de la même forme, et à l'autre extrémité du manche de bois ou de la mandibule de chien, il y a une corde qui passe dans un petit trou; ils leur tiennent lieu de couteaux en certaines occasions, et peut-être qu'ils s'en servent lorsqu'ils veulent faire des sculptures.

Les seuls outils de fer, ou plutôt les seuls morceaux de ce métal que nous ayons vus parmi eux, et qu'ils eussent avant notre arrivée, étaient une portion de cerceau d'environ deux pouces de longueur, adaptée à un manche de bois, et un autre outil tranchant qui nous parut être la pointe d'un grand sabre. Ils connaissaient d'ailleurs presque tous l'usage du fer, et quelques-uns de nos messieurs imaginèrent que des Européens nous avaient précédés sur ces îles: mais il me semble que leur surprise extrême à l'aspect de nos vaisseaux, et leur ignorance absolue de l'usage des armes à feu, contrarient cette opinion. Ils peuvent avoir acquis des morceaux de fer ou la connaissance de ce métal de bien des manières, et il n'est pas besoin de leur supposer une liaison immédiate avec les Européens.

Il paraît incontestable que les habitans de cette

mer ne le connaissaient point avant l'expédition de Magellan; car les bâtimens qui traversèrent l'océan Pacifique aussitôt après le retour de ce navigateur n'en trouvèrent pas un seul morceau, et nous nous sommes aperçus nous-mêmes, dans le cours de nos derniers voyages, que différentes îles auxquelles nul vaisseau européen connu n'avait abordé savaient l'usage qu'on en fait. Mindana en montra et en laissa sans doute sur toutes les terres où il relâcha durant ses deux expéditions, et cette connaissance se répandit sur chacune des îles avec lesquelles elles entretenaient des communications: elle s'étendit même plus loin, et les naturels des pays qui ne purent se procurer des échantillons de ce métal précieux, durent en obtenir du moins la description, d'après laquelle ils l'ont reconnu lorsqu'il s'est offert à leurs regards. Après Mindana, Quiros traversa l'océan Pacifique; il débarqua à la Sagittaria, à l'île de la Belle-Nation, et à la terre du Saint-Esprit; toutes ces îles, et d'autres avec lesquelles elles avaient des communications, durent acquérir également la connaissance du fer. Le Maire et Schouten, dont les liaisons avec les insulaires commencèrent beaucoup plus loin à l'est, et se terminèrent aux îles des Cocos et de Horn, vinrent après Quiros. Je trouvai un morceau de fer à Tongatabou, en 1773, et je n'en fus pas surpris: je savais que Tasman y avait relâché; mais si ce

navigateur n'avait pas découvert les îles des Amis, le morceau de fer dont je parle aurait occasioné bien des fausses conjectures. J'ai dit ailleurs, néanmoins, comment les habitans de ce groupe s'étaient assurés pour la seconde fois de l'existence du fer. Neeotaboo, Taboo, ou l'île de Boscaven, sur laquelle les vaisseaux du capitaine Wallis laissèrent le morceau de fer que je retrouvai à Tongatabou, et d'où Poulaho l'a reçu, gît quelques degrés au nord-ouest. On sait que Roggewin perdit un de ses bâtimens sur les îles Pernicieuses; et, d'après leur position, on peut juger que si les habitans de Taïti et du groupe de la Société ne les fréquentent pas souvent, ils les connaissent du moins. Il est également sûr que ces dernières peuplades connaissent le fer, et qu'elles en achetèrent avec beaucoup d'empressement lorsque le capitaine Wallis découvrit Taïti; elles ne pouvaient avoir acquis cette connaissance que par le moyen des îles voisines, où les navigateurs en avaient laissé autrefois. Elles conviennent aujourd'hui qu'elles avaient acquis par-là cette instruction, et elles nous ont dit depuis que, avant l'arrivée du capitaine Wallis, elles faisaient un si grand cas du fer, qu'un chef de Taïti, qui possédait deux clous, en tira un revenu assez considérable en les prêtant à ses voisins pour percer des trous, dans des circonstances où leurs méthodes nationales étaient insuffisantes ou trop

pénibles [1]. Les naturels des îles de la Société que nous trouvâmes à Wateeoo avaient été jetés sur cette terre long-temps après l'époque où leurs compatriotes acquirent la connaissance du fer; il est vraisemblable qu'ils n'avaient point d'échantillons de ce métal quand ils furent recueillis de la manière que j'ai indiquée plus haut; mais il est aisé de concevoir qu'ils décrivirent assez bien la nature et l'usage de ce métal à la nation qui leur prodigua des soins si hospitaliers. Les habitans de Wateeoo ont pu communiquer aux habitans de l'île de Hervey le désir de posséder du fer, désir que nous montrèrent ces derniers durant nos courtes entrevues avec eux.

Ces faits expliquent assez comment la connaissance du fer s'est répandue sur les îles de l'océan Pacifique qui n'ont jamais eu de communication immédiate avec les Européens; et il est aisé de croire que, partout où l'on aura parlé de l'existence de ce métal, et partout où l'on en aura laissé des morceaux, les naturels s'empresseront de s'en procurer une quantité considérable. L'application de ces remarques au point que nous exa-

[1] Le P. Cantova dit que les chefs des îles Carolines s'enrichissent également en louant des clous. « Si par hasard un vaisseau étranger laisse dans leurs îles quelques vieux morceaux de fer, ils appartiennent de droit aux tamoles, qui en font faire des outils le mieux qu'il est possible. Ces outils sont un fonds dont le tamole tire un revenu considérable, car il les donne à louage, et ce louage se paie assez cher. »

minons n'est pas difficile. Les insulaires d'Atooi et d'Oneheow ont pu tirer la connaissance de ce métal des îles intermédiaires situées entre leur pays et les îles des Larrons, qui ont presque toujours été fréquentées par les Espagnols, depuis le voyage de Magellan. Si l'éloignement des îles des Larrons laisse des doutes sur cette explication, ne trouve-t-on pas au vent le vaste continent de l'Amérique, où les Espagnols sont établis depuis plus de deux siècles, et durant cette période, les côtes des îles Sandwich n'ont-elles pas dû recevoir fréquemment des débris de naufrages? Il paraîtra sûrement vraisemblable que des débris contenant du fer ont été portés de temps en temps, par le vent alisé de l'est, aux îles dispersées sur cet immense océan.

Après cette digression, je reprends la suite des observations que nous fîmes durant notre séjour à Atooi, et je vais parler des pirogues de cette île.

Leur longueur est en général de vingt-quatre pieds; une seule pièce de bois, ou un tronc d'arbre, creusé d'un pouce ou d'un pouce et demi, et terminé en pointe à chaque extrémité, en compose le fond. Les flancs présentent trois planches, chacune d'environ un pouce d'épaisseur, ajustées et liées au fond d'une manière très exacte. Les extrémités de l'avant et de l'arrière sont un peu élevées, affilées et taillées à peu près en coin,

avec cette différence qu'elles s'aplatissent brusquement, de manière que les planches qui forment les côtés sont appliquées l'une contre l'autre sur toute leur surface l'espace d'au moins un pied. Comme elles n'ont pas plus de quinze ou dix-huit pouces de largeur, celles qui vont seules, car ils en amarrent quelquefois deux ensemble, ainsi que sur les autres îles, ont des balanciers d'une forme et d'une disposition si judicieuses, que je n'en avais jamais vu d'aussi heureusement imaginés; ils les manœuvrent avec des pagaies pareilles à celles que nous avions rencontrées ordinairement. Quelques-unes ont une voile triangulaire, légère, semblable aux voiles des îles des Amis, enverguée à un mât et à un boute-hors. Les cordes employées dans leurs embarcations, et les cordes plus petites dont ils se servent dans leurs pêches, sont fortes et bien faites.

Ce que nous avons vu de leur agriculture annonce qu'ils ne sont pas novices dans cet art. J'ai déjà parlé d'une de leurs vallées, qui est une plantation continue de taro, et d'un petit nombre d'arbres à fruits, dont ils paraissent prendre des soins extrêmes. Les champs de patates et les carreaux plantés de cannes à sucre ou de bananiers, qu'on trouve sur les terrains plus élevés, offrent une disposition aussi régulière; on y aperçoit toujours une figure géométrique, et ordinairement un carré ou un rectangle; mais aucune de ces planta-

tions n'est environnée d'une clôture, à moins qu'on ne veuille regarder comme des clôtures des fossés qu'on voit dans les terrains bas; au reste il est probable que ces fossés servent à conduire de l'eau autour de la racine du taro. Il faut peut-être attribuer à l'adresse du cultivateur autant qu'à la fertilité du sol la richesse des récoltes et la bonne qualité de ces productions, auxquelles la terre convient mieux qu'aux arbres à pain et aux cocotiers. Le peu d'arbres à pain et de cocotiers qui frappèrent nos regards ne venaient pas trop bien, et on ne doit pas être surpris s'ils aiment mieux s'occuper d'autres fruits dont la culture exige plus de travaux.

Quoique les insulaires d'Atooi semblent très habiles en ce qui a rapport à l'économie rurale, nous jugeâmes à l'aspect de l'île qu'elle est susceptible d'une culture beaucoup plus étendue, et qu'elle nourrirait une population au moins trois fois aussi nombreuse, car la plus grande partie du terrain qui est aujourd'hui en friche paraît offrir un sol aussi bon que celui des districts cultivés. Nous pouvons conclure que, par une cause dont notre courte relâche parmi eux ne nous a pas permis de nous instruire, ils ne se multiplient pas dans la proportion qui serait nécessaire pour mettre en valeur l'île entière.

Je n'y ai vu aucun chef de quelque importance; mais, de l'aveu des naturels, il y en a plusieurs qui

résident à Atooi, et toutes les classes se prosternent devant eux : cette marque de soumission équivaut au moe-moea qu'on donne aux chefs des îles des Amis, et elle est appelée ici *hamoea* ou *moe*. J'ignore s'ils craignirent d'abord de se montrer, ou s'ils étaient absens; mais après que j'eus quitté l'île, l'un de ces grands personnages parut, et il fit une visite au capitaine Clerke à bord de *la Découverte :* il arriva sur une double pirogue, et, ainsi que le roi des îles des Amis, il n'eut aucun égard pour les petites pirogues qui se trouvèrent sur son chemin; il les heurta ou il les renversa sans chercher le moins du monde à les éviter. Ce n'était pas aux pauvres malheureux qui montaient les embarcations à éviter la double pirogue, car, étant contraints de se tenir couchés jusqu'à ce que le chef fût loin d'eux, ils ne pouvaient manœuvrer. Les gens de sa suite le hissèrent dans le vaisseau et ils l'établirent sur le passe-avant. Lorsqu'il y fut, les soins qu'ils prirent de lui ne finirent pas encore ; ils se rangèrent autour de lui en se donnant la main les uns aux autres, et, excepté le capitaine Clerke, ils ne permirent à personne d'en approcher. Il était jeune et couvert d'étoffes de la tête aux pieds ; une jeune femme, que nous prîmes pour son épouse, l'accompagnait; il s'appelait Tamahano. Le capitaine Clerke lui fit des présens, et il en reçut une jatte de bois soutenue par deux petits hommes

dont la sculpture, relativement au dessin et à l'exécution, annonçait une sorte de talent. Les insulaires nous dirent qu'elle avait été souvent remplie de kava ou d'*ava*, selon la prononciation des Taïtiens; ils préparent et ils boivent cette liqueur de la même manière que sur les autres îles de l'océan Pacifique. Le capitaine Clerke ne put déterminer le chef ni à descendre dans les chambres, ni à quitter l'endroit ou on l'avait placé d'abord. Lorsqu'il eut passé une heure sur *la Découverte*, il fut reporté dans sa pirogue; il retourna à la côte, et les gens du pays qu'il rencontra en chemin lui rendirent les honneurs qu'ils lui avaient rendus quand il était venu près de nous. Plusieurs messagers arrivèrent le lendemain : on invitait le capitaine Clerke à aller dans l'île, et on l'avertissait que le chef se disposait à lui offrir un présent considérable; mais, empressé de remettre en mer et de me rejoindre, il ne crut pas devoir accepter l'invitation.

Quant à la forme du gouvernement, les coutumes d'Atooi ressemblent singulièrement à celles des autres terres de l'océan Pacifique où nous avons abordé; les hommages en particulier qu'on y rend aux chefs sont absolument les mêmes. Il est probable que les guerres ne sont pas moins fréquentes à Atooi qu'aux îles de la Société et aux îles des Amis; on peut, en effet, le conjecturer d'après la multitude de leurs armes et le bon état dans lequel

nous les trouvâmes; ce qu'ils dirent eux-mêmes nous le prouve d'une manière plus directe encore: nous comprîmes qu'ils font souvent la guerre à leurs voisins de Oneeheow et Orrehoua.

Indépendamment de leurs piques ou lances, qui sont d'un très beau bois couleur de châtaigne, bien poli, et dont quelques-unes ont une extrémité barbelée et l'autre aplatie, ils se servent d'une arme que nous n'avions jamais rencontrée auparavant, et qu'aucun navigateur n'a trouvée parmi les naturels de la mer du Sud; elle ressemble un peu à un poignard; elle est d'environ un pied et demi de longueur, terminée en pointe à l'une des extrémités, et quelquefois aux deux; on l'assujettit sur la main avec un cordon; ils en font usage lorsqu'ils se battent corps à corps. Quelques-unes de leurs dagues peuvent être appelées de doubles poignards; le manche de celles-ci est au milieu, et il donne plus de moyens de frapper de différens côtés. Ils ont aussi des arcs et des traits; mais comme nous en vîmes peu, et qu'ils étaient très faibles, on peut presque assurer qu'ils ne les emploient jamais dans les batailles. Le couteau ou la scie, dont j'ai parlé plus haut, et avec lequel ils dépècent les morts, peut aussi être mis au nombre de leurs armes, car il leur sert à porter des coups d'estoc ou de taille lorsqu'ils se battent de très près : c'est un petit instrument de bois aplati,

d'une forme oblongue, d'un pied de longueur, arrondi aux coins, garni d'un manche, et ressemblant à bien des égards à quelques-uns des patous de la Nouvelle-Zélande; mais ses bords sont environnés partout de dents de requin fortement attachées à la monture et pointant en dehors; le manche offre ordinairement un trou dans lequel passe un long cordon qu'on entortille plusieurs fois autour du poignet. Nous jugeâmes qu'ils se servent de la fronde, car nous achetâmes des morceaux de pierre sanguine taillés dans la forme d'un œuf coupé longitudinalement et offrant un sillon étroit au milieu de la partie convexe : l'un des insulaires appliqua une corde de peu d'épaisseur sur la rainure de l'un de ces morceaux, mais il ne voulut pas vendre la fronde, quoiqu'il consentît à nous céder la pierre : cette pierre, lancée avec force, devait porter un coup dangereux, car elle pesait une livre. Nous vîmes d'ailleurs des pierres à aiguiser ovales, bien polies, terminées en pointes vers chacune des extrémités, et ressemblant beaucoup à des pierres que nous avions aperçues en 1774 à la Nouvelle-Calédonie, et que les naturels de cette terre jettent avec leurs frondes.

J'ai déjà dit ce que nous avons pu découvrir des institutions des habitans d'Atooi, et de la manière dont ils disposent de leurs morts. Comme rien ne montrera mieux l'affinité qui existe entre

les mœurs de ces insulaires et les mœurs des îles des Amis et de la Société, je vais y ajouter de nouveaux détails qui éclairciront ce point, et qui feront voir en même temps comment quelques-unes des modifications infinies dont les principes généraux des habitudes humaines sont susceptibles peuvent distinguer une nation particulière.

Les naturels de Tongatabou enterrent leurs morts d'une manière très décente, et ils enterrent aussi les victimes humaines qu'ils sacrifient aux dieux. Je ne sache pas qu'ils offrent à la divinité ou qu'ils posent sur les autels aucun animal, non plus que des végétaux. Les Taïtiens n'enterrent point leurs morts ; ils les laissent en plein air, où le temps et la putréfaction les consument; mais ils déposent ensuite les ossemens dans une fosse, et ils enterrent les corps entiers des victimes humaines. Ils offrent d'ailleurs à leurs dieux des animaux et des végétaux, mais ils ne soignent point du tout les lieux où se font leurs offrandes et ces sacrifices : la plupart de leurs moraïs tombent en ruine, et annoncent une extrême négligence. Les naturels d'Atooi enterrent, ainsi qu'à Tongatabou, ceux qui meurent de mort naturelle et ceux qu'on sacrifie aux dieux, mais leurs temples sont sales, et ils offrent des végétaux et des animaux à leurs dieux comme à Taïti.

Le tabou est connu à Atooi dans toute son éten-

due : il paraît même qu'il y est encore plus rigoureux qu'à Tongatabou, car les gens du pays nous demandaient toujours avec empressement, et d'un ton qui annonçait la crainte de nous offenser, si ce qu'ils désiraient de voir, et que nous ne voulions pas leur montrer était tabou, ou, comme ils prononçaient ce mot, tafoo. Le lecteur se rappelle qu'aux îles de la Société on donne le nom de *maia raa* aux choses dont l'usage est interdit; mais les insulaires d'Atooi ne paraissent pas aussi scrupuleux sur le tabou que le sont les Taïtiens sur le maia raa; j'en excepte toutefois ce qui regarde les morts, article sur lequel nous les jugeâmes plus superstitieux que les autres peuplades. Au reste ces observations n'ont pas été faites d'une manière assez précise pour les citer comme très exactes. Afin de montrer jusqu'où va la conformité des usages des divers pays, en d'autres points liés à la religion, je remarquerai que les prêtres ou tahounas ne sont pas moins nombreux à Atooi que sur les autres îles, si tous les insulaires que nous avons vus disant des *poores* ou des prières étaient de cette classe.

Si les mœurs des insulaires d'Atooi ressemblent à celles de Taïti, la conformité du langage est encore plus frappante. En effet on peut dire que les idiomes des deux îles sont presque mot à mot les mêmes. Nous remarquâmes aussi des mots pronon-

cés absolument de la même manière qu'à la Nouvelle-Zélande et aux îles des Amis; mais quoique les quatre dialectes soient incontestablement les mêmes, les naturels d'Atooi en général n'ont ni l'articulation forte et gutturale des Zélandais, ni l'articulation un peu moins rude des habitans de Tongatabou et des terres voisines : non-seulement ils ont adopté la prononciation plus douce des Taïtiens, qu'ils imitent d'ailleurs, en évitant les sons âpres, mais encore l'idiome entier. Ils donnent à leurs mots les mêmes affixes et les mêmes suffixes, et leurs chants offrent la même mesure et la même cadence, quoique d'une manière un peu moins agréable. Nous crûmes d'abord y apercevoir quelque différence; mais il faut observer que les Taïtiens, ayant eu de fréquentes liaisons avec nous, daignaient, en bien des occasions, adapter les mots et les tournures dont ils se servaient à notre connaissance imparfaite de leur langue, qu'ils employaient les termes les plus ordinaires et même des expressions corrompues lorsqu'ils causaient avec nous. S'ils conversaient entre eux, et s'ils se servaient des tournures de phrase et des mots qu'exigeait leur syntaxe, ils étaient à peine entendus de ceux d'entre nous qui avaient fait le plus de progrès dans l'étude de leur vocabulaire.

Il n'est pas aisé de dire comment une seule nation s'est répandue dans toutes les parties de l'o-

céan Pacifique, sur un si grand nombre d'îles séparées les unes des autres par un intervalle si considérable. On la trouve depuis la Nouvelle-Zélande au sud jusqu'aux îles Sandwich au nord, et, du levant au couchant, depuis l'île de Pâques jusqu'aux Nouvelles-Hébrides, c'est-à-dire sur une étendue de 60 degrés de latitude ou de douze cents lieues du nord au sud, et de 83 degrés de longitude ou de seize cent soixante lieues de l'est à l'ouest. On ne sait pas encore jusqu'où vont ses colonies dans chacune de ces directions, mais d'après les observations faites durant mon second voyage et durant celui-ci, je puis assurer que, si elle n'est pas la nation du globe la plus nombreuse, c'est certainement la plus étendue.

§ 13.

Marées. Remarques sur la douceur du temps que nous eûmes jusqu'au 44° degré de latitude nord. Rareté des oiseaux de mer dans l'hémisphère septentrional. Description de quelques animalcules de mer. Arrivée à la côte d'Amérique. Aspect du pays. Vents défavorables et ciel orageux. Remarques sur la rivière de Martin d'Aguilar et le prétendu détroit de Juan de Fuca. Découverte d'une entrée où mouillèrent les vaisseaux. Conduite des naturels.

Les marées sont si peu considérables aux îles Sandwich, que, malgré le ressac élevé qui battait la côte, il nous était à peine possible de savoir si nous avions la mer haute ou basse, le flot ou le

jusant. En général, nous trouvâmes au côté méridional d'Atooi un courant qui portait à l'ouest ou au nord-ouest; mais tandis que nous étions à l'ancre, par le travers d'Oneeheow, il portait à peu près nord-ouest et sud-est, six heures d'un côté et six heures de l'autre, et il avait tant d'impétuosité, que les vaisseaux évitaient, quoique le vent soufflât avec force; c'était sûrement une marée régulière, et, autant que je pus en juger, le flot venait du nord-ouest.

Dès que *la Découverte* nous eut rejoints, nous marchâmes au nord. Le 7 février 1778, par 29 degrés de latitude nord, et 200 degrés de longitude orientale, nous gouvernâmes nord-est et est; et nous continuâmes cette route jusqu'au 12. Le 12 je cinglai au nord : notre latitude était de 30 degrés nord, et notre longitude de 206 degrés 15 minutes est. Quoique nous fussions dans une latitude avancée et en plein hiver, nous n'éprouvions un peu de froid le matin et le soir que depuis quelques jours; d'où il paraît résulter que la chaleur du soleil a une influence égale et durable dans toutes les saisons, jusqu'à 30 degrés de chaque côté de la ligne : on sait que la disproportion de température devient très grande après le trentième parallèle; et il faut attribuer une si douce température presque uniquement à la direction des

rayons du soleil, car la nudité de la mer dans ces parages ne suffit pas pour l'expliquer.

Le 7 mars, nous découvrîmes la côte si désirée de la Nouvelle-Albion [1]. Notre latitude était de 44 degrés 33 minutes nord, et notre longitude de 235 degrés 20 minutes est, et la terre s'étendait du nord-est au sud-est, à environ huit lieues. La terre paraissait d'une hauteur médiocre; des collines et des vallées en variaient la surface, et elle se montrait couverte de bois presque partout : nous n'y remarquâmes rien de frappant, si j'en excepte une colline dont le sommet élevé était plat. A midi, cette colline nous restait dans l'est : la terre formait à l'extrémité septentrionale une pointe, que j'appelai *cap Foulweather* ou *gros temps*, à cause du mauvais temps que nous eûmes bientôt après l'avoir découvert.

Le 11 nous n'en étions éloignés que de sept lieues, mais nous n'aperçûmes point de rade, et le temps étant très incertain, je revirai de bord et gagnai le large dans le sud-ouest.

Cette partie de la terre, dont nous nous trouvions si peu éloignés lorsque nous revirâmes, est d'une hauteur modérée, mais elle s'élève davantage en quelques endroits de l'intérieur du pays : elle est semée d'une multitude de mondrains et

[1] Cette partie de la côte ouest de l'Amérique septentrionale fut ainsi nommée par Drake.

de petites collines, quelquefois entièrement couverts de grands arbres très droits, et d'autres qui étaient plus bas et qui se montraient en bandes détachées comme les taillis; les flancs de la plupart des mondrains et les intervalles qui les séparaient étaient nus. Elle offre peut-être une perspective plus agréable en été; mais, à cette époque de l'année, elle ne faisait point de plaisir à l'œil: une neige que nous jugeâmes d'une profondeur considérable entre les petites collines et les mondrains, et qu'il était aisé de prendre de loin pour des rochers blancs, revêtait tous les terrains nus vers la côte; il y en avait moins sur les mondrains, et plus avant dans l'intérieur du pays on n'en apercevait point du tout. La côte paraissait presque droite dans tous ses points; elle ne présentait aucune ouverture ni aucune entrée, et elle semblait terminée par une espèce de grève sablonneuse blanche : au reste, plusieurs officiers pensèrent que cette apparence était un effet de la neige, et les deux extrémités de la terre qui se trouvait alors devant nous paraissaient former deux pointes. L'extrémité septentrionale était celle que nous avions découverte la première le 7, et je lui ai donné pour cela le nom de *cap Perpetua :* elle gît par 44 degrés 6 minutes de latitude nord, et 235 degrés 52 minutes de longitude est. J'ai appelé *cap Grégoire* l'extrémité méridionale : sa latitude

est de 43 degrés 30 minutes, et sa longitude de 235 degrés 57 minutes est. Il est aisé de reconnaître le cap Grégoire : la terre s'élève presque directement de la mer, à une assez grande hauteur, tandis que celle qui l'environne est basse.

Je continuai à marcher au large, et je reconnus, par 43 degrés 10 minutes de latitude, et 235 degrés 55 minutes de longitude est, la position du cap Blanc, découvert ou vu par Martin d'Aguilar, le 19 janvier 1603. Le vent, qui soufflait par rafales accompagnées d'ondées de neige, amena une tempête, et ce ne fut que le 21 que les vaisseaux osèrent se rapprocher de la terre.

Le 22 nous vîmes la terre se prolonger du nord-est à l'est, à la distance de neuf lieues. Nous étions alors par 47 degrés 5 minutes de latitude nord, et 235 degrés 10 minutes de longitude orientale, à environ quatre lieues de la terre, et une petite colline ronde, qui paraissait être une île, nous restait au nord à six ou sept lieues. Entre cette île ou ce rocher, et l'extrémité septentrionale du continent, on voyait une petite ouverture qui me donna l'espérance de trouver un havre : à mesure que nous en approchâmes mon espoir diminua, et enfin nous eûmes des raisons de croire que l'ouverture était fermée par un terrain bas; c'est pour cela que je donnai le nom de *cap Flattery* à la pointe qu'on aperçoit au nord : il gît par 48 degrés 15 mi-

nutes de latitude septentrionale, et 235 degrés 3 minutes de longitude est. On y voit une colline ronde d'une élévation modérée. Toute cette partie de la côte est d'une hauteur assez égale; elle est bien boisée, elle semble fertile, et elle offre un coup d'œil des plus agréables. Les géographes ont placé le prétendu détroit de Juan de Fuca dans la latitude où nous nous trouvions; mais nous ne découvrîmes rien qui ressemblât à un détroit, et il est hors de toute probabilité qu'il y en ait un.

Le 29, au moment où nous cinglions au nord-est, nous découvrîmes de nouveau la terre; nous étions éloignés d'environ six lieues de la partie la plus voisine. Nous nous trouvions par 49 degrés 29 min. de latitude nord, et 232 degrés 29 min. de longitude est : l'aspect du cap différait beaucoup des cantons que nous avions vus auparavant, car on y apercevait partout de hautes montagnes dont les sommets étaient chargés de neige; mais les vallées entre ces montagnes et les terrains hauts et bas qu'on voit sur la côte de la mer étaient couverts dans une largeur considérable de grands arbres droits, qui offraient un très beau point de vue et qui présentaient à l'œil une vaste forêt : l'extrémité sud-est de la terre formait une pointe basse en travers de laquelle il y a beaucoup de brisans produits par des rochers submergés. Je l'ai

appelée la *pointe des Brisans ;* elle gît par 49 degrés 15 minutes de latitude nord, et 233 degrés 20 minutes de longitude est; l'autre extrémité est située par environ 50 degrés de latitude, et 232 degrés de longitude. J'ai nommé celle-ci *pointe Woody* ou *pointe Boisée ;* elle est très saillante au sud-est et le terrain y est élevé : entre ces deux pointes la côte forme une large baie, à laquelle j'ai donné le nom de *baie Hope* ou *baie de l'Espérance,* parce que je comptais y rencontrer un bon havre; je reconnus ensuite que je ne m'étais pas trompé.

Lorsque nous fûmes plus près de la côte, nous aperçûmes deux coupures qui ressemblaient à deux entrées, l'une au coin nord-ouest et l'autre au coin nord-est de la baie. Ne pouvant atteindre la première, je portai sur la seconde et je dépassai quelques brisans ou rochers submergés, qui gisent à une lieue ou un peu plus du rivage. A mesure que nous avançâmes, nous reconnûmes qu'il y avait une entrée : nous atteignîmes la pointe ouest de cette entrée.

Nous vîmes alors que la côte était habitée. Trois canots s'avancèrent vers *la Résolution:* l'une de ces embarcations portait deux hommes, la seconde six et la troisième dix. L'un des sauvages se leva, il fit un long discours et des gestes que nous prîmes pour une invitation de descendre à terre. Sur ces

entrefaites il jeta des plumes vers nous [1], et plusieurs de ses camarades nous jetèrent des poignées de poussière ou d'une poudre rouge. Celui qui remplissait les fonctions d'orateur était couvert d'une peau, et il tenait dans chacune de ses mains quelque chose qu'il secouait, et d'où il tirait un son pareil à celui des grelots de nos enfans. Lorsqu'il se fut fatigué à débiter sa harangue et ses exhortations, dont nous ne comprîmes pas un seul mot, il se reposa; mais deux autres hommes prirent successivement la parole. Leur discours ne fut pas aussi long, et ils ne le déclamèrent pas avec autant de véhémence. Nous observâmes que deux ou trois d'entre eux avaient leurs cheveux entièrement couverts de petites plumes blanches, et que quelques-uns en avaient de plus grandes, fichées en différentes parties de leurs cheveux. Quand ils eurent terminé leurs bruyans discours, ils se tinrent à peu de distance du vaisseau; ils conversèrent entre eux d'une manière familière, et ils ne montrèrent pas la moindre surprise ou la moindre défiance: plusieurs se levèrent de temps en temps et prononcèrent des phrases qui ressemblaient à celles de leurs premières harangues, et l'un d'eux chanta un air agréable, dans lequel nous remarquâmes plus de douceur et de mélodie que

[1] Les naturels établis sur cette côte, 12 degrés plus loin au sud, offrirent aussi des plumes à Drake.

nous ne l'aurions imaginé; il répéta souvent le mot *hæla*, qui nous parut être le refrain de la chanson. La brise, qui s'éleva bientôt après, nous ayant approché davantage de la côte, les pirogues arrivèrent près de nous en plus grand nombre, et il y en eut à la hanche de *la Résolution* jusqu'à trente-deux, qui portaient chacune de trois à sept ou huit hommes et femmes. Plusieurs des sauvages se tinrent debout sur les pirogues; ils haranguèrent et ils firent des gestes ainsi que les premiers. Une tête qui offrait un œil et un bec d'oiseau d'une grandeur énorme était peinte sur une de leurs embarcations. Nous y distinguâmes un homme qui paraissait être un chef, et qui n'était pas moins remarquable par sa figure bizarre : une multitude de plumes pendaient de sa tête, et il avait le visage peint d'une manière extraordinaire [1]; il tenait à la main un morceau de bois sculpté, qui représentait un oiseau de la grosseur d'un pigeon, et, en le secouant, il en tirait un son assez semblable à celui d'un grelot : il prononça aussi d'un ton criard une harangue accompagnée de quelques gestes très expressifs.

Les sauvages se conduisirent d'une manière très

[1] Viscaino rencontra sur la côte de la Californie, tandis qu'il était dans le havre de San-Diego, des sauvages qui avaient le visage peint et barbouillé en noir et blanc, et la tête chargée de plumes.

paisible, et nous ne leur supposâmes aucune vue d'hostilité; toutefois nous ne pûmes en déterminer un seul à venir à bord. Au reste, ils nous vendirent de bon cœur tout ce qu'ils avaient, et ils se contentèrent de ce que nous leur offrîmes en échange; mais ils faisaient plus de cas du fer que de toute autre chose, et ils semblaient connaître parfaitement l'usage de ce métal. La plupart des pirogues nous suivirent au mouillage, et dix ou douze de ces embarcations demeurèrent à la hanche de *la Résolution* la plus grande partie de la nuit.

Nous avions lieu d'espérer que notre relâche ici serait agréable, que nous pourrions y embarquer les choses dont nous avions besoin, et que ces jours de repos nous feraient oublier les fatigues et les peines auxquelles des vents contraires et un ciel constamment orageux nous avaient presque toujours assujettis depuis notre arrivée sur la côte d'Amérique.

QUATRIÈME SECTION.

OPÉRATIONS PARMI LES NATURELS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. DÉCOUVERTES FAITES LE LONG DE CETTE CÔTE ET A L'EXTRÉMITÉ ORIENTALE DE L'ASIE JUSQU'AU CAP DE GLACE, C'EST-A-DIRE JUSQU'AU POINT OU NOUS FUMES ARRÊTÉS PAR LES GLACES. RETOUR AUX ÎLES SANDWICH.

§ 1.

Les vaisseaux gagnent une entrée sur la côte d'Amérique, et ils amarrent dans un havre. Entrevues avec les naturels. Ce que nous achetâmes d'eux. Vols. Je fais la reconnaissance de l'entrée. Manière de vivre des naturels dans leurs villages. Leur manière de sécher le poisson, etc. Nous recevons la visite d'une tribu étrangère. Cérémonies de la présentation. Nous nous rendons pour la seconde foia à un des villages. Nous achetons la permission de couper de l'herbe. Les vaisseaux appareillent. Ce que nous donnâmes aux naturels et ce que nous en reçûmes lors de notre départ.

Les vaisseaux ayant trouvé un excellent abri dans une entrée dont les côtes paraissaient habitées par une peuplade douce et paisible, qui nous donnait lieu d'espérer un commerce amical, je cherchai dès le lendemain du jour où nous mouillâmes, le 30 mars 1778, un havre commode où nous pussions nous établir durant notre relâche. Trois canots armés partirent pour ce service, sous le commandement de M. King, et bientôt après je partis de mon côté, afin d'examiner moi-même quel

serait le lieu le plus propre à mon objet. Je n'eus pas de peine à trouver ce que nous désirions. Je rencontrai au nord-ouest du bras que nous occupions, et non loin des vaisseaux, une anse bien fermée et convenable de tout point. M. King ne fut pas moins heureux, car il découvrit et il examina un havre meilleur encore, au côté nord-ouest de la terre; il aurait fallu plus de temps pour nous y rendre, et je me déterminai en faveur de l'anse qui était à notre portée.

Une multitude de pirogues environnèrent les vaisseaux toute la journée; les échanges commencèrent entre les naturels et nous, et l'honnêteté la plus rigoureuse présida à ce commerce. Ils offrirent de nous vendre des peaux de différens quadrupèdes, d'ours, de loups, de renards, de daims, de lapins des Indes, de putois, de martes, et en particulier de loutres de mer, qu'on trouve aux îles situées à l'est du Kamtschatka. Outre ces peaux dans leur état naturel, ils nous apportèrent aussi des vêtemens de la même substance, et une autre espèce d'habit d'écorce d'arbre, ou d'un gramen qui ressemble au chanvre, des arcs, des traits et des piques, des hameçons de pêche et des instrumens de diverses sortes, des figures monstrueuses, une espèce d'étoffe de poil ou de laine, des sacs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois sculpté, des grains de verre,

et plusieurs colifichets de cuivre et de fer, qui ont la forme d'un fer à cheval, et qu'ils suspendent à leur nez, des ciseaux ou des outils de fer établis sur des manches. Ces métaux nous firent juger qu'ils avaient reçu la visite des navigateurs d'une nation civilisée, ou qu'ils avaient eu des liaisons avec les tribus du continent d'Amérique qui fréquentent les Européens. Des crânes et des mains d'hommes qui n'étaient pas encore dépouillés de leur chair furent ce qui nous frappa le plus parmi les choses qu'ils nous offrirent : ils nous firent comprendre d'une manière claire qu'ils avaient mangé ce qui manquait, et nous reconnûmes en effet que ces crânes et ces mains avaient été sur le feu. Malheureusement plusieurs raisons nous donnèrent lieu de penser que cette peuplade mange ses ennemis, selon l'usage des habitans de la Nouvelle-Zélande et de quelques autres îles de la mer du Sud. Ils échangèrent leurs marchandises contre des couteaux, des ciseaux, des morceaux de fer ou d'étain, des clous, des miroirs, des boutons ou du métal, de quelque espèce qu'il fût. Ils ne montrèrent aucun désir pour les grains de verre, et ils rejetèrent toutes nos étoffes.

La nouvelle de notre arrivée attira un concours nombreux de naturels ; il y eut un moment où nous fûmes environnés de plus de cent pirogues, dans chacune desquelles nous pûmes, en prenant un

terme moyen, supposer cinq personnes. Plusieurs des sauvages montèrent à bord; ils s'approchèrent de nous en prononçant des harangues et faisant des cérémonies pareilles à celles que j'ai décrites plus haut. Si nous leur inspirâmes d'abord de la défiance ou de la crainte, ils ne paraissaient plus éprouver l'un ou l'autre de ces sentimens, car ils se rendirent sur le pont, et ils se mêlèrent avec les matelots de la manière du monde la plus franche et la plus libre. Nous ne tardâmes pas à découvrir qu'ils étaient aussi habiles filous qu'aucune des peuplades que nous avions rencontrées; ils étaient même plus dangereux sur ce point, car, ayant des instrumens et des outils de fer, ils coupaient le croc d'un palan, ou ils enlevaient le fer des cordages, dès que nous cessions un moment de les surveiller; ils nous volèrent ainsi un large croc du poids de vingt à trente livres, d'autres d'une moindre grandeur, et diverses ferrures. Nous eûmes en vain la précaution de laisser des hommes de garde dans nos canots, ils y prirent tous les morceaux de fer qui valaient la peine d'être emportés. Ils combinaient leurs larcins avec assez de dextérité : l'un d'eux amusait la sentinelle à l'une des extrémités de nos embarcations, tandis qu'un de ses camarades arrachait le fer à l'autre extrémité. Si nous nous apercevions du vol tout de suite, nous découvrions le voleur sans beaucoup de peine, car ils étaient

toujours prêts à s'accuser mutuellement. Mais, en général, les coupables abandonnaient leur proie avec répugnance, et nous fûmes obligés quelquefois de recourir à la force.

Les vaisseaux étant bien amarrés, nous nous occupâmes le lendemain de quelques ouvrages indispensables. On débarqua les observatoires et on les établit sur un rocher élevé, à l'un des côtés de l'anse, près de *la Résolution*. Un détachement, commandé par un officier, alla couper du bois et nettoyer les environs de l'aiguade. Nous trouvâmes ici des pins en abondance, et nous fîmes de la bière.

Les naturels venaient nous voir en foule, et nous apercevions tous les jours de nouvelles figures. Ils se présentaient d'une manière singulière : ils faisaient d'abord en pirogues le tour de *la Résolution* et de *la Découverte*, et durant cet intervalle un chef ou un de leurs grands personnages se tenait debout sur son embarcation, une pique ou une arme quelconque à la main, et il ne cessait de parler ou plutôt de crier. L'orateur avait quelquefois le visage couvert d'un masque qui offrait la figure d'un homme ou celle d'un animal, et au lieu d'une arme il avait à la main un des grelots dont j'ai parlé plus haut. Après avoir décrit un cercle autour de nous ils arrivaient à la hanche des vaisseaux, et ils commençaient les échanges

sans autres cérémonies ; très souvent néanmoins ils nous régalaient d'une chanson, à laquelle l'équipage entier d'une pirogue prenait part, ce qui produisait une harmonie d'un heureux effet.

Durant ces visites ils ne nous donnèrent d'autre peine que celle de contenir leur disposition au vol; mais le 4 avril nous eûmes une alarme sérieuse : le détachement qui coupait du bois et qui remplissait les futailles sur la côte vit que tous les naturels des environs s'armaient avec un soin extrême; ceux qui n'avaient pas des armes bien meurtrières préparaient des bâtons et rassemblaient des cailloux. Dès que je fus instruit de leurs préparatifs, je crus devoir armer de mon côté; mais, ayant résolu de me tenir sur la défensive, j'ordonnai aux travailleurs d'abandonner le terrain où les sauvages s'étaient rassemblés, et de se retirer au sommet du rocher où se trouvaient les observatoires. Les guerriers de la contrée n'étaient qu'à une portée de pierre de l'arrière de *la Résolution*. Nos craintes étaient mal fondées : ils ne songeaient pas à nous, mais ils voulaient se défendre contre une tribu de leurs compatriotes qui venait les attaquer. Ceux d'entre eux qui avaient formé avec nous des liaisons d'amitié, apercevant notre inquiétude, mirent tout en usage afin de nous convaincre qu'ils n'avaient pas d'autre projet. Nous remarquâmes qu'ils avaient des sentinelles dans

chaque point de l'anse, et que des pirogues allaient souvent porter des avis et des instructions au grand corps assemblé près des vaisseaux. Enfin l'ennemi, dispersé sur environ douze grosses pirogues, parut en travers de la pointe méridionale de l'anse, où il s'arrêta et où il demeura rangé en bataille, parce qu'une négociation avait commencé. Quelques-uns des négociateurs passèrent en pirogues entre les deux troupes, et il y eut de part et d'autre plusieurs discours de prononcés; enfin la querelle, quel qu'en fût le sujet, parut arrangée; mais on ne permit aux étrangers ni de venir à la hanche des vaisseaux, ni de faire des échanges, ni de communiquer avec nous. Nous étions vraisemblablement la cause de la dispute : les étrangers désiraient peut-être partager les avantages du petit commerce que nous faisions sur la côte, et les habitans de l'entrée voulaient garder pour eux seuls cette aubaine. Nous en eûmes d'ailleurs diverses preuves. Il parut même que les habitans de l'entrée n'étaient pas unis, car les plus faibles étaient souvent obligés de céder au parti le plus fort, et dépouillés de tous leurs biens sans qu'ils opposassent la moindre résistance.

Le mauvais temps n'empêcha pas les naturels de venir nous voir chaque jour, et dans la position où nous nous trouvions, leurs visites nous furent très avantageuses, car ils nous apportèrent

souvent une quantité assez considérable de poissons à des époques où nous ne pouvions en prendre nous-mêmes à l'hameçon et à la ligne, et il n'y avait pas près de nous d'endroit convenable pour pêcher au filet. Ils nous vendirent ordinairement des sardines ou une petite brême qui ressemble beaucoup aux sardines, et quelquefois une petite morue. Le 12 nous reçûmes la visite d'une tribu de sauvages que nous n'avions pas encore vus, et qui en général avaient la physionomie plus douce et plus attirante que la plupart de ceux que nous fréquentions journellement. Quelques-uns des derniers les accompagnaient. Je les engageai à descendre dans ma chambre; ils y consentirent pour la première fois, et j'observai que rien ne fixa leur attention; ils regardèrent toutes nos merveilles avec la plus grande indifférence. Il faut cependant faire ici des exceptions, car un petit nombre d'entre eux montrèrent une sorte de curiosité.

Le 13 après midi j'allai dans les bois, suivi d'un détachement, et nous coupâmes un arbre dont nous voulions faire un mât d'artimon. On l'amena le lendemain à l'endroit où les charpentiers travaillaient sur le mât de misaine.

Le 18 une troupe d'étrangers arrivèrent dans l'anse sur six ou huit pirogues : ils examinèrent quelque temps nos vaisseaux, et ils se retirèrent ensuite sans venir à la hanche de *la Résolution* ou

à celle de *la Découverte*. Nous crûmes voir que les habitans de l'entrée, qui se trouvaient en grand nombre autour de nous, ne leur permirent pas d'approcher. J'ai déjà observé que la peuplade établie sur les rives de l'anse où nous mouillions voulait jouir seule des avantages de notre commerce, et si elle permettait quelquefois à des sauvages voisins de faire des échanges avec nous, elle avait l'adresse de tenir à haut prix les choses qu'elle nous cédait, et de diminuer chaque jour la valeur de ce que nous donnions de notre côté. Nous reconnûmes que la plupart des naturels de distinction qui vivaient près de nous allaient revendre aux tribus éloignées les articles qu'ils recevaient aux vaisseaux, car nous aperçûmes qu'ils disparaissaient souvent durant quatre ou cinq jours, et qu'ils revenaient avec de nouvelles cargaisons de peaux et d'ouvrages du pays, dont ils se défaisaient toujours à bon compte, vu la passion de nos équipages pour ces bagatelles : mais ceux qui venaient nous voir tous les jours nous furent plus utiles; après avoir échangé les bagatelles qu'ils nous apportaient, ils s'occupaient de la pêche, et nous ne manquions jamais d'obtenir une portion de ce qu'ils prenaient : ils nous vendirent d'ailleurs une quantité considérable d'une huile très bonne qu'ils gardaient dans des vessies; quelques-uns essayèrent de nous tromper en mêlant de l'eau avec l'huile,

et une fois ou deux, ils portèrent la friponnerie et l'adresse jusqu'à remplir leurs vessies d'eau pure sans y mettre une goutte d'huile : il valait mieux supporter ces tromperies que d'en faire le sujet d'une querelle; car nous ne leur donnions guère en échange que des choses de peu de valeur, encore ne savions-nous pas comment entretenir notre fonds. Ils estimaient peu les grains de verre et les autres joujoux qui me restaient; ils ne demandaient que des métaux, et le cuivre était alors plus recherché que le fer : avant de quitter cette station, on en trouvait à peine quelques pièces dans les vaisseaux, excepté celui des meubles et des outils qui nous étaient absolument nécessaires. Pour satisfaire les naturels nous leur cédâmes tous les boutons de plusieurs de nos habits; nous enlevâmes la garniture de nos bureaux, nous leur vendîmes des chaudrons de cuivre, des théières et des vases d'étain, des chandeliers et d'autres choses pareilles dont nous faisions usage; en sorte que les Américains de cette partie du monde ont reçu de nous des ouvrages plus variés qu'aucune des peuplades parmi lesquelles nous avons abordé dans le cours du voyage.

Le temps devint beau le 19, après avoir été mauvais quinze jours : nous en profitâmes pour reconnaître chacune des parties de l'entrée. Le 20 je me rendis d'abord à la pointe occidentale, où je

rencontrai une bourgade précédée d'une anse bien fermée. Les habitans de ce village, qui étaient fort nombreux et dont je connaissais la plupart, me reçurent d'une manière très amicale; chacun d'eux me pressa d'entrer dans sa maison, ou plutôt dans son appartement, car plusieurs familles vivent sous le même toit. J'acceptai leur invitation, et ces hommes hospitaliers étendirent devant moi une natte sur laquelle ils me prièrent de m'asseoir; ils me donnèrent d'ailleurs toutes sortes de marques de politesse. Je vis dans la plupart des maisons des femmes qui fabriquaient des étoffes avec la plante ou l'écorce dont j'ai déjà parlé; elles suivaient exactement le procédé des insulaires de la Nouvelle-Zélande; d'autres étaient occupées à ouvrir des sardines. Des pirogues venaient de débarquer sur la grève une quantité considérable de ce poisson, lequel fut distribué à mesure à plusieurs personnes qui l'emportèrent dans leurs habitations, où elles le fumèrent de la manière que je vais décrire. Ils suspendent les sardines à de petites baguettes, d'abord à environ un pied du feu; ils les placent ensuite plus loin, et plus loin encore, pour faire place à d'autres, jusqu'à ce que les dernières baguettes touchent le sommet de la cabane. Lorsque les sardines sont bien sèches, ils les détachent, ils en font des ballots, et ils ont soin de les couvrir de nattes, afin de les comprimer: ils les gar-

dent pour le temps où ils en auront besoin : les sardines ainsi préparées ne sont pas désagréables. Ils préparent de la même manière la morue et d'autres gros poissons; mais ils se contentent quelquefois de les sécher en plein air sans les approcher du feu.

De ce village je remontai la bande occidentale de l'entrée. La côte, dans l'espace d'environ trois milles, est couverte d'îlots qui offrent plusieurs havres commodes : à deux lieues en dedans de l'entrée, on trouve au côté ouest un bras qui se prolonge au nord-nord-ouest ; à deux milles plus loin, il y en a un second dont la direction est à peu près la même, et en face duquel on voit une île assez grande. Je n'eus pas le temps d'examiner l'un ou l'autre de ces bras, mais j'eus lieu de croire qu'ils ne s'éloignent pas beaucoup du rivage. J'aperçus les restes d'une bourgade à un mille au-dessus du second bras; les bois ou la charpente des cabanes étaient encore sur pied, mais les planches qui en avaient composé les flancs et les toits n'existaient plus; il y avait quelques verveux devant le village, et je ne découvris personne qui en prît soin : ces verveux étaient d'osier, et les baguettes en étaient plus ou moins serrées, selon la grosseur du poisson auquel on les destinait. La surface de plusieurs avait au moins vingt pieds de long sur douze de hauteur. Les naturels les posent de côté

dans une eau basse; ils les assujettissent à de gros poteaux ou piquets qui sont plantés au fond d'une manière très solide. On voit au-delà des ruines de ce village une plaine peu étendue, revêtue des plus gros pins que j'aie jamais rencontrés. Ceci me parut d'autant plus remarquable que le terrain élevé sur la plupart des autres parties de cette bande orientale de l'entrée était nu.

Je passai d'ici sur l'autre côté, c'est-à-dire sur la bande orientale, et je traversai un bras de mer qui se prolonge au nord-nord-est, mais, à ce que je jugeai, à peu de distance. Je m'aperçus alors, comme je l'avais conjecturé auparavant, que la terre au-dessous de laquelle mouillaient les vaisseaux est une île, et qu'il y a beaucoup d'autres îles plus petites, répandues dans l'entrée au côté occidental. En face de l'extrémité ouest de notre grande île, je découvris sur le continent un village où je débarquai : les habitans n'avaient pas la politesse de ceux de la bourgade que je venais de visiter. J'attribuai en grande partie, et peut-être devais-je attribuer uniquement ce froid accueil à la mauvaise humeur d'un chef qui ne voulut pas me laisser pénétrer dans les cabanes, qui me suivit partout où je portai mes pas, et qui me témoigna plusieurs fois, par des gestes très expressifs, combien il était impatient de me voir partir. J'essayai vainement de le gagner par mes largesses,

il les accepta, mais il ne changea pas de conduite : quelques-unes des jeunes femmes qui se plaisaient à nous voir se revêtirent à la hâte de leurs plus beaux habits; elles s'assemblèrent en corps, elles nous témoignèrent que nous étions les bienvenus, et elles chantèrent en chœur des airs qui n'avaient rien de rude ou de désagréable.

Le jour étant bien avancé, je regagnai les vaisseaux en faisant le tour de l'extrémité nord de la grande île; je rencontrai sur mon chemin plusieurs pirogues chargées de sardines, que les naturels venaient de prendre dans le coude oriental de l'entrée. On m'apprit, à mon arrivée à bord, que durant mon absence les vaisseaux avaient reçu la visite de deux ou trois embarcations, dont les équipages annoncèrent par des signes qu'ils venaient du sud-est, de l'autre côté de la baie. Ils apportèrent des peaux, des vêtemens, et divers ouvrages du pays que nous achetâmes. Je ne dois pas oublier un article bien singulier, qui faisait partie de leur cargaison : ils nous vendirent deux cuillères d'argent, que nous jugeâmes de fabrique espagnole, d'après leur forme particulière; l'un d'eux les portait à son cou comme un ornement : ils parurent aussi mieux fournis de fer que les habitans de l'entrée.

Le 22, douze ou quatorze pirogues de naturels étrangers à la tribu qui vivait près de nous arri-

vèrent : ils venaient du sud. Dès qu'ils eurent tourné la pointe de l'anse où mouillaient *la Résolution* et *la Découverte*, ils s'arrêtèrent, et ils se tinrent plus d'une demi-heure rangés en ligne à deux ou trois cents verges des vaisseaux. Nous crûmes d'abord qu'ils craignaient de s'approcher davantage, mais nous nous trompions, ils se préparaient à une cérémonie préliminaire. Ils ne tardèrent pas à s'avancer en se tenant debout sur leurs embarcations, et en chantant. Quelques-unes de leurs chansons, auxquelles toute la troupe prit part, étaient d'un mouvement lent, et d'autres d'un mouvement plus vif; ils les accompagnaient de mouvemens très réguliers de leurs mains, ils frappaient en mesure avec leurs pagaies les côtés de leurs pirogues, et ils faisaient d'ailleurs une multitude de gestes très expressifs : ils gardèrent le silence durant quelques secondes à la fin de chaque air, et ils recommencèrent ensuite en prononçant par intervalles à perte de voix le mot *hooee !* Après nous avoir donné un essai de leur musique, que nous écoutâmes plus d'une demi-heure, et que nous trouvâmes extrêmement agréable, ils se rendirent à la hanche de nos bâtimens, et ils échangèrent leurs cargaisons. Plusieurs des habitans de l'entrée, avec lesquels nous avions formé des liaisons d'amitié, se trouvaient parmi eux, et ils diri-

gèrent tous les échanges d'une manière qui fut très avantageuse aux sauvages.

Lorsqu'ils eurent terminé leurs échanges et leurs cérémonies, nous prîmes chacun un canot, le capitaine Clerke et moi, et nous allâmes au village situé à la pointe occidentale de l'entrée. J'avais observé la veille que les environs offraient une quantité considérable d'herbes, et il était nécessaire d'en recueillir pour le petit nombre de chèvres et de moutons que nous avions encore à bord. Les habitans nous reçurent avec les démonstrations d'amitié qu'ils m'avaient faites auparavant, et dès que nous eûmes débarqué, j'ordonnai à mes gens de couper de l'herbe : je n'imaginais point du tout que les naturels refuseraient de nous céder une chose qui paraissait leur être absolument inutile, et dont nous avions besoin. Je me trompais néanmoins, car mon détachement eut à peine donné les premiers coups de faux, que plusieurs des sauvages ne voulurent pas nous permettre de continuer; ils dirent que nous devions *makook*, c'est-à-dire acheter. J'étais dans une de leurs maisons lorsqu'on vint m'instruire de ce fait ; je me rendis à la prairie où se passait la dispute, et j'y vis douze sauvages, dont chacun réclamait une partie de la propriété de l'herbe qui croissait en cet endroit. Je conclus mon marché avec eux, et je crus après cet arrangement que nous serions les maîtres

de couper de l'herbe partout où nous le voudrions: je m'aperçus bientôt que je me trompais encore; car la manière généreuse dont j'avais payé les premiers hommes qui se disaient propriétaires du terrain m'attira de nouvelles demandes de la part de quelques autres : on eût dit que chacune des tiges de gramen appartenait à des maîtres différens, et il fallut en satisfaire un si grand nombre que je ne tardai pas à vider mes poches. Quand ils s'aperçurent que je n'avais plus rien à leur offrir, leurs importunités cessèrent; ils nous permirent de couper de l'herbe partout, et d'en embarquer autant que nous le voudrions.

Je dois faire observer que, de toutes les nations ou tribus peu civilisées parmi lesquelles j'ai relâché dans le cours de mes voyages, les habitans de cette entrée m'ont paru avoir les idées les plus précises et les plus rigoureuses du droit de propriété sur toutes les productions de leurs pays. Ils voulurent d'abord faire payer le bois et l'eau qu'embarquèrent mes gens, et si je m'étais trouvé à l'endroit où ils formèrent leurs réclamations, je n'aurais pas manqué de souscrire à leur demandes : mes travailleurs ne pensèrent pas ainsi, car ils ne s'embarrassèrent pas de ces plaintes, et les naturels voyant que nous étions résolus à ne pas les écouter, cessèrent enfin de nous parler de cette affaire, mais ils se firent un mérite de leur con-

descendance, et ils nous rappelèrent souvent ensuite qu'ils nous avaient donné du bois et de l'eau par amitié [1].

Tout étant prêt le 26 pour remettre en mer, je donnai le signal de départ; nous démarrâmes, et les bateaux remorquèrent *la Résolution* et *la Découverte* hors de l'anse. Les naturels, les uns à bord de nos vaisseaux, et les autres sur leurs pirogues, nous suivirent jusqu'en dehors de l'entrée; l'un d'eux, qui avait conçu de l'attachement pour moi, fut au nombre des derniers qui nous quittèrent : je lui fis un petit présent, et il me donna, de son côté, une peau de bièvre d'une beaucoup plus grande valeur. Je tâchai d'être aussi libéral que lui, et j'ajoutai à ce qu'il avait déjà reçu des choses qui lui causèrent un extrême plaisir; il me força alors d'accepter le manteau de bièvre qu'il portait, et pour lequel je lui connaissais un goût particulier. Sensible à ce trait de générosité, et ne voulant pas qu'il fût la dupe de son amitié, je lui offris un grand sabre à poignée de cuivre qui le rendit complétement heureux. Il me pressa vivement, ainsi qu'une foule de ses compatriotes, de revenir sur cette partie de la côte, et afin de m'y

[1] Les Espagnols qui avaient fait trois ans auparavant un voyage pour reconnaître les côtes d'Amérique, au nord de la Californie, rencontrèrent, par 57 degrés 18 minutes de latitude, une autre tribu d'Indiens, qui se conduisit comme les naturels de Nootka, dont on vient de parler.

exciter, il me promit à mon retour une quantité considérable de peaux. Je suis persuadé que les navigateurs qui aborderont ici après moi trouveront les naturels bien fournis d'un article de commerce pour lequel ils nous ont reconnu de l'empressement, et qu'on y achètera des fourrures à très bon marché.

Les deux chapitres suivans contiennent les détails sur cette partie de l'Amérique et sur les habitans, que nous avons pu recueillir durant notre courte relâche, et que je n'ai pas eu occasion d'insérer dans mon journal.

§ 2.

Nom de l'entrée, et observations sur la route qu'on doit suivre pour y arriver. Description du pays adjacent. Temps qu'on y éprouve. Climat. Arbres. Autres productions végétales. Espèces de quadrupèdes dont les naturels du pays nous apportèrent des peaux. Animaux de mer. Description d'une loutre de mer. Oiseaux, oiseaux aquatiques, poissons, coquillages, etc. Reptiles, insectes, pierres, etc. Figure des habitans : leur teint, leurs vêtemens ordinaires et leurs ornemens. Habits qu'ils portent dans quelques occasions. Masques de bois monstrueux dont ils se couvrent de temps en temps le visage. Remarques sur leur caractère, sur leurs chansons, sur leurs instrumens de musique, sur leur empressement à demander du fer et d'autres métaux.

Lorsque j'abordai à cette entrée, je lui donnai le nom d'*entrée du roi George;* mais je reconnus ensuite que les naturels du pays l'appellent *Nootka.*

Son ouverture se trouve au coin oriental de la baie de l'Espérance, par 49 degrés 33 minutes de latitude nord, et 233 degrés 12 minutes de longitude est; une chaîne de rochers submergés qui paraissent s'étendre à quelque distance du rivage couvre la bande est de cette baie dans l'espace entier qu'on traverse, depuis la pointe des brisans jusqu'à l'ouverture de l'entrée; et il y a près de l'entrée des îles et des rochers qui se montrent au-dessus de l'eau.

Pour gagner l'entrée, nous passâmes entre deux pointes de rochers qui sont éloignées l'une de l'autre de trois à quatre milles, et dont la position respective est est-sud-est et ouest-nord-ouest. L'entrée s'élargit considérablement en dedans de ces pointes, et elle s'avance dans l'intérieur du pays, au moins quatre milles, non compris plusieurs branches qu'on aperçoit vers le fond et dont nous n'avons pas eu occasion de découvrir la profondeur. Nos canots, qui traversèrent ces branches presque à l'endroit où elles commencent, trouvèrent que l'eau y devenait douce, et il y a lieu de croire qu'elles ne s'étendent pas bien loin. Les collines qui les bordent du côté de la terre étaient couvertes d'une neige très épaisse, et il n'en restait aucune tache sur celles qui se montraient près de la mer ou près de l'endroit où nous mouillions, quoiqu'en général elles fussent beaucoup plus hautes.

Le milieu de l'entrée offre plusieurs îles de diverses grandeurs.

Le terrain qui borde la côte de la mer est uni et d'une moyenne élévation; mais en dedans de l'entrée il offre presque partout des collines escarpées, qui annoncent une formation commune; car elles se terminent en sommets arrondis ou émoussés, et elles présentent sur leurs flancs des sillons aigus, de peu de saillie. Plusieurs de ces collines peuvent être réputées hautes, tandis que d'autres sont d'une élévation très médiocre : elles sont toutes, même les plus élevées, couvertes entièrement de bois épais jusqu'à leurs sommets; chaque partie des plaines qu'on trouve vers la mer est également boisée. Il y a cependant des espaces nus sur les flancs de quelques-unes des collines; mais ils sont en petit nombre et ils indiquent que ces collines sont en général des rochers : à proprement parler, elles n'ont d'autre sol qu'une espèce d'engrais d'au moins deux pieds de profondeur, qui vient du détriment des mousses et des arbres. Leurs fondemens ne doivent donc être regardés que comme des rochers énormes d'une teinte blanchâtre et grise dans les endroits où ils ont été exposés à l'air; et lorsqu'on les brise, on les trouve d'un gris bleuâtre comme ces rochers qu'on rencontre partout à la terre de Kerguelen. Les côtes escarpées ne sont pas autre chose; et les petites

anses qu'on voit dans l'entrée ont des grèves composées de fragmens de ces rochers et d'un petit nombre de cailloux. Toutes les anses offrent une quantité considérable de bois qu'y amène le flot, et des ruisseaux d'eau douce assez abondans pour remplir les futailles d'un vaisseau. Les ruisseaux semblent provenir uniquement des nuages pluvieux et des brumes suspendus autour du sommet des collines : on ne doit pas en effet compter sur beaucoup de sources dans un pays si plein de rochers, et l'eau douce qu'on voit dans la partie supérieure de l'entrée est vraisemblablement produite par la fonte des neiges : les naturels du pays ne nous ont jamais dit que l'entrée reçût une rivière considérable, et nous n'avons eu d'ailleurs aucune raison de soupçonner qu'il existe une pareille rivière : l'eau des ruisseaux est parfaitement claire, et elle dissout le savon avec une grande facilité.

Le climat, autant que nous avons pu le juger, est infiniment plus doux que celui de la côte orientale d'Amérique au même degré de latitude. Le mercure du baromètre ne fut jamais au-dessous de quarante-deux degrés, même dans la nuit, et dans le jour il s'éleva souvent à soixante. Nous n'aperçûmes point de gelée sur les terrains bas; la végétation y était au contraire fort avancée, car je vis de l'herbe qui avait déjà plus d'un pied de longueur.

On trouve, surtout dans les bois, le pin du Canada, le cyprès blanc, le pin sauvage et deux ou trois autres espèces de pins non moins communes. Le pin du Canada et le cyprès blanc forment presque les deux tiers des arbres; on les confond de loin, car ils offrent également des sommets épointés en aiguilles; mais on les distingue bientôt à leur couleur, lorsqu'on en approche : le second est d'un vert beaucoup plus pâle que le premier : en général, la végétation des arbres est très forte, et ils sont d'une grande taille.

Nous remarquâmes d'ailleurs peu de variétés dans les productions végétales; sans doute plusieurs n'avaient pas encore de bourgeons à cette époque peu avancée du printemps. L'espace que nous examinâmes fut tellement circonscrit, que quelques-unes sans doute échappèrent à nos recherches. Nous trouvâmes, autour des rochers et au bord des bois, des plants de fraises, des framboisiers et deux espèces de groseilliers qui promettaient beaucoup de fruits, un petit nombre d'aunes noirs, une espèce de laiteron, l'aparine, une renoncule qui a de très belles fleurs cramoisies, et deux sortes d'anthericum, la première qui a une large fleur orange, et la seconde une fleur bleue; des rosiers sauvages qui commençaient à offrir des boutons, une quantité considérable de jeunes poireaux à feuilles triangulaires, un petit gramen, du cresson

qui croît au bord des ruisseaux, et des andromèdes en abondance. L'intérieur des bois nous présenta des mousses, des fougères et deux espèces de sous-arbrisseaux. Il y a sept ou huit différentes sortes de mousses et seulement trois ou quatre sortes de fougères : les mousses et les fougères sont en général les mêmes que celles de l'Europe et des parties connues de l'Amérique.

Si l'époque de notre relâche ne nous permit pas d'acquérir beaucoup du lumières sur les productions végétales de ce district de l'Amérique, les travaux auxquels nous fûmes condamnés nous mirent dans l'impossibilité de recueillir un grand nombre d'observations sur les animaux du pays. Le besoin d'eau nous ayant obligés de mouiller ici, les accidens imprévus qui nous y retinrent nous laissèrent peu de loisir pour ces recherches : nous fûmes contraints de nous occuper tous de la réparation des vaisseaux, qui était l'objet capital; car l'été approchait et le succès de l'expédition dépendait de la diligence et de l'ardeur que nous mettrions dans les diverses campagnes qu'exigeait de nous l'amirauté. Nous ne pûmes entreprendre aucune excursion sur terre ou par eau, et comme nous étions à l'ancre au-dessous d'une île, nous ne vîmes dans les bois que deux ou trois ratons, des martres et des écureuils. Quelques personnes de mon équipage, qui débarquèrent un jour sur le

continent, aperçurent près de la côté les traces d'un ours. Je suis donc réduit à parler des quadrupèdes d'après les peaux que nous apportèrent les naturels, et même elles étaient si mutilées dans les parties qui servent à reconnaître les espèces, telles que les pates, la queue et la tête, qu'il nous fut impossible d'établir notre opinion d'une manière exacte. Au reste, les sauvages nous en vendirent quelques-unes de si entières, ou du moins de si reconnaissables, qu'elles ne nous laissèrent aucun doute.

Ils nous offrirent surtout des peaux d'ours, de daims, de renards et de loups. Les premières étaient abondantes; il y en avait peu d'un grand volume, mais elles étaient, en général, d'un noir très lustré. Nous aperçûmes moins de peaux de daims. Les renards sont en grande abondance, et ils offrent bien des variétés : plusieurs des peaux étaient absolument jaunes, et elles avaient la queue noire; d'autres étaient d'un jaune foncé ou rougeâtre et entremêlées de noir : nous en remarquâmes quelques-unes d'un gris blanchâtre ou couleur de cendre entremêlée aussi de noir; nos gens leur donnaient indifféremment le nom de renard ou de loup, lorsque les peaux se trouvaient si mutilées qu'on ne pouvait pas reconnaître l'espèce d'une manière sûre: nous nous procurâmes à la fin une peau de loup qui avait sa tête, et elle était grise. Indépendam-

ment de la martre ordinaire, cette partie de l'Amérique offre la martre de pin et une troisième qui a la robe d'un brun plus clair et les poils plus grossiers que les deux premières; mais elle n'est pas aussi commune, et ce n'est peut-être qu'une variété, effet de l'âge ou d'une cause accidentelle quelconque. On y rencontre des hermines, mais elles sont rares et petites. La finesse de leur poil n'a rien de remarquable : elles sont d'une blancheur parfaite, si j'en excepte un ou deux pouces de l'extrémité de la queue. Les ratons et les écureuils sont de l'espèce commune, mais les derniers, un peu plus petits que les nôtres, ont le long du dos une teinte de rouille plus foncée.

Il ne nous reste aucun doute sur l'espèce des quadrupèdes que je viens de décrire; mais il y en a deux dont nous ne pouvons parler avec la même certitude; nous ne vîmes que les peaux du premier, encore étaient-elles apprêtées ou tannées : elles servent d'habits aux naturels en quelques occasions, et d'après leur grandeur et leur épaisseur, nous jugeâmes tous que c'étaient des peaux d'élans ou du mouse-deer[1]; quelques-unes cependant avaient peut-être appartenu à des buffles. Nous conjecturâmes que l'autre animal, lequel n'est point du tout rare, est une espèce de chat sauvage ou de lynx : la longueur de la peau, non comprise la

[1] Le daim couleur de souris.

tête qui manquait toujours, est d'environ deux pieds deux pouces; elle est couverte d'un très beau poil follet ou d'une très belle fourrure d'un brun clair ou d'un jaune blanchâtre, entremêlée de longs poils noirâtres sur le dos où ils se trouvent plus courts, et d'un blanc d'argent sur les côtés où ils ont plus de longueur; ils sont de la couleur du poil follet sur le ventre, où ils sont le plus longs; mais les poils blanchâtres ou argent dominent si souvent, que la robe entière en prend la teinte : la queue a trois pouces et une pointe noire. Les naturels donnent à la peau entière le nom de *wanshee;* vraisemblablement ils appellent ainsi l'animal lui-même.

La race des cochons, des chiens et des chèvres ne s'est pas encore établie sur cette partie de l'Amérique; les habitans ne paraissent avoir aucune connaissance de nos rats bruns, et lorsqu'ils en virent à bord de nos vaisseaux, ils leur donnèrent le nom qu'ils donnent aux écureuils; ils appelaient nos chèvres *eineetla;* mais il est probable que c'est la dénomination dont ils se servent pour désigner un jeune daim ou un faon.

Les baleines, les marsouins et les veaux marins furent les animaux de mer que nous aperçûmes en travers de la côte. Les derniers paraissaient être de l'espèce commune, à en juger par les peaux que nous achetâmes, car leur couleur est argentée,

jaunâtre, unie ou tachetée de noir. On nous apporta un marsouin entier : il était très jeune, et il ne pesait que vingt-cinq livres. Il offrait un noir éclatant ou lustré; mais la plupart des poils étant blancs à la pointe, il offrait, au premier coup d'œil, une teinte grisâtre : la face, le cou et la poitrine étaient d'un blanc jaunâtre, ou d'un brun très clair, qui, dans la plupart des peaux, se prolongeait sur toute la longueur du ventre : chacune de ses mâchoires avait six dents incisives; deux de celles de la mâchoire inférieure étaient très petites, et placées en dehors et à la base des deux dents du milieu. Il paraît différer sous ces rapports des loutres de mer qu'ont rencontrées les Russes; il en différait de plus en ce qu'il n'avait pas les orteils des pieds de derrière bordés d'une membrane. Lorsque les loutres ont acquis toute leur croissance, leur robe n'est plus noire; elles prennent une couleur d'un brun foncé ou de suie; mais elles ont alors une fourrure bien mieux fournie, où l'on aperçoit à peine quelques longs poils. D'autres, que nous supposâmes plus vieilles encore, étaient couleur de châtaigne, et nous remarquâmes très peu de peaux dont la couleur fût parfaitement jaune. La fourrure de ces animaux est sûrement plus douce et plus fine que celle d'aucun autre quadrupède, et la découverte de cette partie de l'Amérique septentrionale où l'on rencontre un ar-

ticle de commerce si précieux, ne peut être une chose indifférente.

En général les oiseaux sont rares, non-seulement quant aux diverses espèces, mais quant au nombre des individus; ceux qu'on aperçoit sont si farouches que, selon toute apparence, les habitans du pays les poursuivent sans cesse, peut-être pour les manger, et à coup sûr pour s'emparer de leurs plumes, dont ils ont soin de se parer. J'ai remarqué parmi les espèces qui fréquentent les bois, des corneilles et des corbeaux, qui ressemblent en tout à la corneille et au corbeau d'Angleterre; un geai ou une pie bleue; les roitelets ordinaires, les seuls que nous ayons entendus chanter; la grive du Canada ou de passage, et une quantité d'aigles bruns, qui ont la tête et la queue blanches: quoiqu'ils paraissent surtout fréquenter la côte, le mauvais temps les amène dans l'entrée, et ils se perchent quelquefois sur les arbres. Les gens du pays nous montrèrent des portions de peau ou des peaux entières séchées de quelques autres oiseaux, et nous y distinguâmes une petite espèce de faucon, un héron et l'alcyon, ou le martin-pêcheur d'Amérique à large crête. Je vis deux espèces de pics; l'un, inférieur en grandeur à la grive, est noir dans la partie supérieure, il a des taches blanches sur les ailes; la tête, le cou et la poitrine cramoisis, et le ventre couleur d'olive et jaunâtre; d'après ce der-

nier caractère, on doit peut-être l'appeler le pic à ventre jaune : l'autre, plus gros et bien plus élégant, est brun dans la partie supérieure; il offre des lignes noires ondoyantes, excepté autour de la tête; il a le ventre d'une teinte rougeâtre avec des taches rondes noires; il présente sur la poitrine une seule tache noire aussi; il a le dessous des ailes et le dessous de la queue écarlate, le dessus noirâtre, et une raie cramoisie se prolonge de l'angle de la bouche assez avant de chaque côté du cou. J'en ai remarqué un troisième de l'espèce du pinson; celui-ci est de la grosseur d'une linote couleur de suie foncée et blanchâtre en dessous; il a la tête et le cou noirs et le bec blanc. Je ne dois pas oublier une guignette de la grosseur d'un petit pigeon, d'un brun foncé dans la partie supérieure, et blanc en dessous, si j'en excepte le cou et la poitrine; une large rayure blanche traverse ses ailes. Il y a aussi des colibris qui semblent différer des nombreuses espèces déjà connues de ce joli petit animal, à moins qu'ils ne soient une variété du *trochilus colubris* de Linnæus : peut-être que ceux-ci sont établis au sud, et qu'ils se répandent au nord à mesure que la saison avance; car nous n'en aperçûmes point au commencement de notre relâche, et vers le temps de notre départ les naturels nous en apportèrent une quantité considérable.

Les oiseaux de mer qui fréquentent les côtes, et

les oiseaux de terre qui aiment à vivre sur les eaux, ne sont pas en plus grand nombre. Nous vîmes des quebrantahuesos, des goëlands et des nigauds en travers de la côte; les deux derniers fréquentent aussi l'entrée: ils sont de l'espèce commune, et les nigauds ne diffèrent pas de notre cormoran et de notre corneille d'eau. Nous rencontrâmes deux espèces de canards sauvages: l'un noir à tête blanche; l'autre, blanc, a le bec rouge et plus gros que le premier. Nous remarquâmes aussi le gros lumme ou plongeon de nos mers du nord. Nous vîmes en outre une fois ou deux des cygnes qui traversaient l'entrée au nord; mais nous ne connaissons pas les lieux où ils se tiennent. Indépendamment de la première guignette que j'ai décrite, nous en trouvâmes sur les côtes une seconde qui est de la grandeur d'une alouette, et un pluvier qui diffère peu de notre alouette de mer commune.

Il y a plus de poissons que d'oiseaux; mais les espèces n'en sont pas très variées: diverses circonstances néanmoins donnent lieu de croire qu'elles le sont davantage à certaines saisons. Voici celles que nous trouvâmes en plus grand nombre: le hareng ordinaire, dont la longueur excède à peine sept pouces; une espèce moindre, qui est la même que l'anchois et la sardine, mais un peu plus grosse; une brême blanche ou couleur d'argent, et une seconde d'un brun doré, qui a une multi-

tude de rayures étroites, bleues et longitudinales. Les harengs et les sardines arrivent sans doute en vastes radeaux et seulement à des époques fixes, selon leur habitude reconnue. Les deux espèces de brême dont je viens de parler sont ensuite les plus abondantes, et celles qui ont pris toute leur croissance pèsent au moins une livre. Parmi les poissons qui sont rares j'indiquerai d'abord de petits sculpins bruns, tels que celui qu'on trouve sur la côte de Norwège; un autre d'une teinte rouge brunâtre. Le poisson de gelée [1], un quatrième qui ressemble un peu au *bull head* [2], qui a la peau dure et qui est dénué d'écailles. Les naturels nous apportèrent plusieurs fois, vers le temps de notre départ, une petite morue brunâtre, tachetée de blanc; un poisson rouge de la même grandeur, que quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu dans le détroit de Magellan, et un troisième qui diffère peu de la *hake* [3]. On y trouve aussi une quantité considérable de ces poissons appelés *chimaerae,* auxquels quelques auteurs donnent le nom de *loups*, de la grosseur du pezegallo ou du poisson éléphant, avec lequel ils ont beaucoup de rapport. Les requins fréquentent aussi l'entrée, car les naturels avaient des dents de cette espèce de poisson,

[1] Frost fish.
[2] Tête de taureau.
[3] J'ignore l'équivalent de ce mot en français.

et nous vîmes des morceaux de raies qui semblaient avoir fait partie d'un individu assez gros. Les autres animaux de mer dont je dois faire mention ici sont une petite méduse en forme de croix; le poisson étoilé, qui diffère peu des étoiles ordinaires; deux petites espèces de crabes, deux autres que les naturels nous apportèrent, la première, d'une substance épaisse, compacte et gélatineuse, et la seconde une espèce de tube ou de tuyau à membranes, qu'on détache probablement des rochers. Nous achetâmes d'ailleurs un jour une très grosse sèche.

Il y a autour des rochers une multitude de grosses moules et beaucoup d'oreilles de mer, et nous vîmes souvent des coquilles unies assez grandes. Il faut compter parmi les espèces plus petites des trochi de deux sortes, un murex curieux, des vis striées, et une limace, dont chacune vraisemblablement est particulière à cette contrée; du moins je ne me souviens pas de les avoir vues par la même latitude dans l'un ou l'autre hémisphère. On y trouve de plus de petites pétoncles unies, des lépas; et des sauvages étrangers qui arrivèrent près de nous portaient des colliers d'une petite volute ou panamae bleuâtre. Quelques-unes des moules ont une palme de longueur; plusieurs offrent d'assez grosses perles, mais les moules et les perles sont d'une vilaine forme et mal colorées. Il paraît

qu'il y a du corail rouge dans l'entrée, ou quelque part sur la côte, car nous en vîmes des morceaux ou des branches d'une assez grande épaisseur dans les pirogues des naturels du pays.

Nous ne remarquâmes dans les bois, parmi les animaux du genre des reptiles, que des serpens bruns, de deux pieds de longueur, qui ont des rayures blanchâtres sur le dos et sur les côtés, et qui ne font point mal, puisque les sauvages les tenaient souvent à la main; et des lézards d'eau brunâtres : ces lézards ont la queue exactement pareille à la queue des anguilles, et ils fréquentaient les petites mares stagnantes qui sont autour des rochers.

La famille des insectes paraît être plus considérable : quoique la saison où ils se montrent ne fît que commencer, nous aperçûmes quatre ou cinq espèces de papillons qui n'avaient rien de particulier; un nombre assez grand de grosses abeilles, quelques-unes de nos teignes de groseilles, deux ou trois sortes de mouches, quelques escarbots et quelques moustiques qui étaient peu incommodes, et qui pendant l'été doivent être plus multipliés et plus fatigans dans un pays si rempli de bois.

Quoique nous ayons trouvé du fer et du cuivre dans cette partie de l'Amérique, il est difficile de croire que ces deux métaux viennent des mines du pays. Nous n'aperçûmes aucune espèce de mine-

rai, si j'en excepte une substance grossière et rouge de la nature de la terre ou de l'ocre, dont les naturels se servent pour se peindre le corps, et qui vraisemblablement contient un peu de fer. Nous vîmes aussi du fard blanc et du fard noir qu'ils emploient au même usage; mais n'ayant pu nous en procurer des échantillons, je ne dirai pas précisément quelle est leur composition.

Outre la pierre dure ou le rocher des montagnes et des côtes, qui renferme quelquefois des morceaux d'un quartz grossier, nous trouvâmes parmi les naturels des ouvrages d'un granit noir, qui n'était remarquable ni par sa dureté, ni par la finesse du grain; une pierre à aiguiser, grisâtre; la pierre à rasoir ordinaire de nos charpentiers, et des morceaux d'une seconde, noire et peu inférieure à la pierre fine à aiguiser : ces morceaux étaient plus ou moins grossiers. Les naturels se servent aussi du mica à feuilles transparentes, ou du verre de Russie, et d'une espèce de substance martiale, brune et à feuilles; et ils nous apportèrent quelquefois du cristal de roche assez transparent. Il est vraisemblable qu'on trouve les deux premières substances près de l'entrée, car les habitans nous parurent en avoir une quantité assez considérable; mais le cristal de roche semble venir de plus loin, ou il est très rare, puisque les sauvages ne nous en vendirent qu'avec répugnance.

Plusieurs des morceaux étaient octangulaires, et nous jugeâmes que la main de l'ouvrier leur avait donné cette forme.

La taille de ces sauvages est au-dessous de la taille ordinaire, mais ils ne sont pas minces en proportion de leur petitesse : ils ont le corps bien arrondi, sans être musculeux. Leurs membres potelés ne paraissent jamais acquérir trop d'embonpoint. Les vieillards sont un peu maigres; le visage de la plupart est rond et plein, il est large quelquefois, et il offre des joues proéminentes; il est souvent très comprimé au-dessus des joues, où il semble s'abaisser brusquement entre les tempes; leur nez, aplati à la base, présente de larges narines et une pointe arrondie; ils ont le front bas, les yeux petits, noirs, et plus remplis de langueur que de vivacité; les lèvres larges, épaisses et arrondies, les dents assez égales et bien rangées, quoiqu'elles ne soient pas d'une blancheur remarquable. En général ils manquaient absolument de barbe, ou ils en avaient une petite touffe peu fournie sur la pointe du menton; ce qui ne provient d'aucune défectuosité naturelle, mais de ce qu'ils l'arrachent plus ou moins, car quelques-uns d'entre eux, et particulièrement les vieillards, portaient une barbe épaisse sur tout le menton, et même des moustaches sur la lèvre supérieure, lesquelles descendaient obliquement vers la mandi-

bule inférieure. Leurs sourcils sont peu fournis et toujours étroits, mais ils ont une quantité considérable de cheveux très durs, très forts, et, sans aucune exception, noirs, lisses et flottans sur les épaules. Leur cou est court. La forme de leurs bras et de leur corps n'a rien d'agréable ou d'élégant; elle est même un peu grossière. Leurs membres, en général petits en proportion des autres parties, sont courbés et mal faits; ils ont de grands pieds d'une vilaine forme, et les chevilles du pied trop saillantes : ce défaut semble provenir de ce qu'ils s'asseyent beaucoup sur leurs jarrets dans leurs pirogues et dans leurs maisons.

Nous n'avons pu deviner précisément la couleur de leur teint, parce que leur corps est incrusté de peintures et de saletés; toutefois nous engageâmes quelques individus à se bien nettoyer, et la blancheur de la peau de ceux-ci égalait presque la blancheur de la peau des Européens, mais elle offrait la nuance pâle des peuples du midi de l'Europe. Leurs enfans, dont la peau n'avait jamais été couverte de peintures, égalaient les nôtres en blancheur. Quelques-uns des jeunes gens, comparés au gros du peuple, ont la physionomie assez agréable, mais il paraît que c'est uniquement l'effet de cette teinte vermeille, naturelle à la jeunesse, et lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge leur visage n'offre plus rien de particulier. En tout, l'uniformité de

la physionomie des individus de la nation entière est très remarquable; elle manque toujours d'expression, et elle annonce des esprits lourds et flegmatiques.

Les femmes ont à peu près la même taille, le même teint et les mêmes proportions que les hommes. Il n'est pas aisé de les reconnaître, car on ne leur trouve pas cette délicatesse de traits qui distingue le sexe dans la plupart des contrées, et à peine en vîmes-nous une seule parmi les jeunes qui pût avoir la moindre prétention à la beauté.

Leur vêtement ordinaire est un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrémité supérieure d'une bande étroite de fourrure, et à l'extrémité inférieure de franges ou de glands. Il passe sous le bras gauche, et il est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon; un autre cordon l'assujettit par derrière: ainsi les deux bras sont en liberté; il couvre le côté gauche, et, si j'en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture (d'une natte grossière ou de poil) ne le serre autour des reins, ce qui arrive souvent. Par-dessus ce premier manteau, qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci ressemble à un plat rond couvert; il offre dans le milieu un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir la

tête, et, reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes, et le corps jusqu'à la chute des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau de la forme d'un cône tronqué, ou de celle d'un pot de fleur; ce chapeau est d'une belle natte : une houpe arrondie et quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au sommet, et on l'attache sous le menton, afin que le vent ne l'emporte pas.

Outre le vêtement que je viens de décrire, et qui est commun aux deux sexes, les hommes portent souvent une peau d'ours, de loup ou de loutre de mer, dont les poils sont en dehors; ils l'attachent comme un manteau, près de la partie supérieure, et ils la placent quelquefois sur le devant de leur corps, et d'autres fois sur le derrière. Lorsque le ciel est pluvieux, ils jettent une natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des vêtemens de poils, dont néanmoins ils se servent peu. En général ils laissent flotter leurs cheveux; mais, lorsqu'ils n'ont point de chapeau, plusieurs d'entre eux les nouent en touffe au sommet de la tête. En tout, leur vêtement est commode, et il ne manquerait pas d'élégance s'ils le tenaient propre; mais comme ils barbouillent sans cesse leur corps d'une peinture rouge tirée d'une substance grossière de la nature de l'argile ou de l'ocre, mêlée avec de l'huile, leur habit a une odeur rance très désagréa-

ble, et il se graisse extrêmement. Il annonce la saleté et la misère, et, ce qui dégoûte encore davantage, leur tête et leurs vêtemens sont pleins de poux, qu'ils prennent et qu'ils mangent avec beaucoup de tranquillité.

Quoique leurs corps soient toujours couverts d'une peinture rouge, ils se barbouillent fréquemment le visage d'une substance noire, rouge et blanche, afin que leur figure produise plus d'effet. Quand ils ont cette dernière enluminure leur mine est pâle et affreuse, et on a de la peine à les regarder. Ils parsèment cette peinture d'un mica brun qui la rend plus éclatante. Le lobe des oreilles de la plupart d'entre eux est percé d'un assez grand trou et de deux autres plus petits; ils y suspendent des morceaux d'os, des plumes montées sur une bande de cuir, de petits coquillages, des faisceaux de glands de poil ou des morceaux de cuivre, que nos grains de verre ne purent jamais supplanter. La cloison du nez de plusieurs offre un trou, dans lequel ils passent une petite corde; d'autres y placent des morceaux de fer, d'airain ou de cuivre, qui ont presque la forme d'un fer à cheval, mais dont l'ouverture est si étroite qu'elle presse doucement la cloison de ses deux pointes : cet ornement tombe ainsi sur la lèvre supérieure. Ils emploient à cet usage les anneaux de nos boutons de cuivre qu'ils achetaient avec empressement.

Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs, qu'ils tirent d'une espèce de coquillage, de petites lanières de cuir ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une seule pièce et d'une matière noire et luisante de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir et de nerfs d'animaux qui la grossissent beaucoup.

Tel est leur vêtement et leur parure de tous les jours; mais ils ont des habits et des ornemens qu'ils semblent réserver pour les occasions extraordinaires: ils les mettent lorsqu'ils font des visites de cérémonie et lorsqu'ils vont à la guerre. Ils ont, par exemple, des peaux de loup ou d'ours qui s'attachent sur le corps de la même manière que leur habit accoutumé; elles sont garnies de bandes de fourrures ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes : la garniture offre divers dessins assez agréables. Ils les portent séparément ou par-dessus leurs autres habits. Lorsqu'ils les portent séparément, l'ajustement de leur tête le plus commun est composé d'osier ou d'écorce à demi battue. Leur chevelure est ornée en même temps de larges plumes, et en particulier de plumes d'aigle, ou elle est entièrement couverte de petites plumes blanches. Leur visage est peint de toute sorte de façons, les parties supérieures et les parties infé-

rieures offrent différentes couleurs, qu'on prendrait pour autant de balafres récentes, ou bien il est barbouillé d'une espèce de suif mêlé avec de la peinture, appliquée sur la peau de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulières, et qu'elle ressemble à un ouvrage de sculpture. Quelquefois encore leur chevelure est divisée en petits paquets attachés avec un fil, et séparés aux extrémités par des intervalles d'environ deux pouces. Plusieurs la lient par derrière, selon notre usage, et ils y placent des rameaux du *cupressus thyoides*. Dans cet attirail ils ont une mine vraiment sauvage et vraiment grotesque; elle devient plus bizarre encore et plus terrible lorsqu'ils prennent ce que l'on peut appeler *leur équipage monstrueux*.

Cet équipage monstrueux est composé d'une multitude infinie de masques de bois sculptés qui se posent sur le visage ou sur la partie supérieure de la tête ou du front; les uns représentent une tête d'homme, et on y remarque des cheveux, de la barbe et des sourcils; d'autres représentent des têtes d'oiseaux, et en particulier d'aigles et de quebrantahuesos; et un grand nombre, d'animaux terrestres ou marins, tels que des loups, des aigles, des marsouins, etc. En général ces figures excèdent la grandeur naturelle; elles sont peintes et souvent parsemées de morceaux de mica foliacé qui leur donnent de l'éclat et qui

en augmentent la difformité. Ce n'est pas tout : ils attachent sur la même partie de la tête de gros morceaux de sculpture qui ressemblent à la proue d'une pirogue, qui sont peints de la même manière et qui se projettent en saillie à une distance considérable. Ils sont si passionnés pour ces déguisemens, que l'un des sauvages, qui n'avait point de masque, mit sa tête dans un chaudron d'étain qu'il venait de recevoir de nous.

J'ignore si la religion entre pour quelque chose dans cette mascarade extravagante; s'ils l'emploient dans leurs fêtes, ou pour intimider les ennemis par leur aspect effrayant lorsqu'ils marchent au combat, ou enfin si c'est un moyen d'attirer les animaux quand ils vont à la chasse : mais on peut conclure que si des voyageurs, dans un siècle ignorant et crédule où l'on supposait l'existence d'une foule de choses peu naturelles ou merveilleuses, avaient rencontré un certain nombre de sauvages ainsi équipés, et s'ils ne les avaient pas examinés d'assez près, ils n'auraient pas manqué de faire croire aux autres qu'il existait une race d'êtres tenant de la nature de la bête et de celle de l'homme; ils se seraient trompés d'autant plus aisément, qu'outre des têtes d'animaux sur des épaules d'homme, ils auraient vu les corps entiers de ces espèces de monstres couverts de peaux de quadrupèdes.

Le seul habit spécialement destiné à la guerre que nous ayons observé parmi les naturels de Nootka est un manteau de cuir, double et très épais, qui nous parut être une peau d'élan ou de buffle tannée. Ils l'attachent de la manière ordinaire; et il est d'une telle forme, qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au cou, et descendre en même temps jusqu'aux talons : il est quelquefois chargé de peintures qui offrent divers compartimens assez agréables; non-seulement il est assez fort pour résister aux traits, mais selon ce que les sauvages nous dirent par signes, les piques elles-mêmes ne peuvent le percer : ainsi on doit le regarder comme leur cotte de mailles, ou comme une armure défensive très complète. Quand ils vont se battre, ils portent quelquefois une espèce de manteau de cuir, revêtu de sabots de daims, disposés horizontalement et suspendus à des lanières de cuir couvertes de plumes; et dès qu'ils se remuent, ils produisent un bruit fort, presque égal à celui d'une multitude de petites cloches. Je ne sais si cette partie de leur ajustement a pour objet d'inspirer la terreur à leurs ennemis, ou si c'est un de ces bizarres ornemens qu'ils ont inventés pour les jours d'appareil, car nous assistâmes à un de leurs concerts dirigé par un homme qui était revêtu de ce manteau, et qui portait un masque sur le visage.

On ne peut voir sans une sorte d'horreur ces

sauvages chargés du fol attirail que je viens de décrire; mais lorsqu'ils ne sont pas équipés de cette manière, lorsqu'ils portent leurs habits ordinaires et qu'ils gardent leur allure naturelle, leur physionomie n'offre pas la moindre apparence de férocité; ils paraissent au contraire d'un naturel paisible, flegmatique et indolent. Ils semblent dénués de cette vivacité si agréable dans le commerce de la vie. S'ils manquent de réserve, ils sont loin d'être babillards; leur gravité est peut-être un effet de leur disposition habituelle, plutôt que d'un sentiment de convenance ou la suite de leur éducation; car dans les momens où ils ont le plus de fureur, ils paraissent incapables de s'exprimer complétement par leur langage ou par leurs gestes.

Les discours qu'ils prononcent lorsqu'ils ont entre eux des altercations et des disputes, ou lorsqu'ils veulent exposer leurs sentimens d'une manière publique en d'autres occasions, ne sont guère composés que de phrases très courtes ou de mots détachés, répétés avec énergie, toujours sur le même ton et avec le même degré de force. Chacune de ces phrases et chacun de ces mots est accompagné d'un seul geste qui consiste à jeter le corps entier peu à peu en avant, tandis que les genoux se plient et que les bras pendent sur les côtés.

Puisqu'ils apportèrent à notre marché des crânes

et des ossemens humains, on n'a que trop de raisons de croire qu'ils traitent leurs ennemis avec une cruauté féroce ; mais ce fait indique plutôt un rapport général avec le caractère de presque toutes les tribus non civilisées, dans chaque siècle et dans chaque partie du globe, qu'une inhumanité particulière dont on doive leur faire des reproches. Nous n'eûmes pas lieu de juger défavorablement de leurs dispositions à cet égard; ils paraissent avoir de la docilité, de la politesse naturelle et de la bonté. Quoique d'un tempérament flegmatique, les injures les mettent en fureur, et, comme la plupart des gens emportés, ils oublient aussi promptement le mal qu'on leur a fait. Je ne me suis jamais aperçu que ces accès de colère portassent sur d'autres que sur les parties intéressées. Quand ils avaient des querelles entre eux ou avec quelques-uns d'entre eux, les spectateurs qui ne se mêlaient point de la dispute, conservaient autant d'indifférence que s'ils n'avaient pas su de quoi il s'agissait. Si l'un d'eux poussait des cris de rage ou de gronderie, ce que j'ai vu souvent sans pouvoir découvrir la cause et l'objet de son déplaisir, aucun de ses compatriotes ne faisait attention à lui. Ils ne laissent échapper dans ces occasions aucun signe de frayeur, mais ils paraissent déterminés à punir l'insulte, quoi qu'il puisse en arriver : lors même que la querelle nous regardait,

notre supériorité ne leur inspirait point du tout de crainte, et ils montraient contre nous la même ardeur de vengeance que contre leurs compatriotes.

Leurs autres passions, et en particulier la curiosité, semblent engourdies à bien des égards; car peu d'entre eux témoignèrent le désir d'examiner des choses qu'ils ne connaissaient en aucune manière, et qui auraient excité leur surprise et leur étonnement s'ils avaient eu l'envie de s'instruire : ils ne cherchèrent jamais qu'à se procurer les articles qu'ils connaissaient et dont ils avaient besoin; ils regardaient toutes les autres choses avec une indifférence parfaite. Notre figure, notre accoutrement et nos manières, si peu semblables aux leurs, la forme et la grandeur extraordinaire de nos vaisseaux, ne parurent ni exciter leur admiration ni fixer leur attention.

On doit peut-être attribuer cette insouciance à leur paresse, qui semble fort grande. D'un autre côté, ils paraissent susceptibles, à certains égards, de passions tendres; car ils aiment extrêmement la musique : celle qu'ils font est grave et sérieuse, mais touchante. Ils gardent la mesure la plus exacte dans leurs chants, auxquels une multitude d'hommes prend part, ainsi que je l'ai déjà dit en parlant de ceux qu'ils exécutèrent dans leurs pirogues afin de nous amuser. Leurs airs ont ordinairement de la lenteur et de la gravité; mais leur musique

n'est pas resserrée dans des bornes aussi étroites que celles de la plupart des nations sauvages : les variations en sont très nombreuses et très expressives, et elles offrent des cadences et une mélodie d'un effet agréable. Outre leurs concerts en règle, un seul homme chante souvent des airs détachés qui sont aussi sur un ton grave; et pour marquer la mesure, il frappe sa main contre sa cuisse. Leur musique a quelquefois un autre caractère; car nous entendîmes à diverses reprises des stances qui étaient d'un ton plus gai et plus animé, et même qui avaient quelque chose de comique.

Un grelot et un petit sifflet d'environ un pouce de longueur, et avec lequel on ne peut faire aucune variation, puisqu'il n'a qu'un ton, sont les seuls instrumens de musique que j'aie observés parmi eux. Ils se servent du grelot lorsqu'ils chantent; mais je ne sais pas dans quelles occasions ils emploient leur sifflet, à moins que ce ne soit quand ils prennent un accoutrement qui leur donne la figure de quelques animaux particuliers, et qu'ils s'efforcent d'en imiter les hurlemens et les cris. Je vis un jour un des sauvages revêtu d'une peau de loup dont la tête était au-dessus de la sienne, et qui, pour imiter cet animal, poussait des sons avec un sifflet qu'il avait dans sa bouche. La plupart des grelots ont la forme d'un oiseau, le ventre renferme un petit nombre de cailloux, et la queue tient lieu

de manche; ils en ont néanmoins qui ressemblent davantage aux grelots de nos enfans.

Quelques-uns de ceux qui vinrent à notre marché laissèrent voir de la disposition pour la friponnerie; ils voulaient emporter nos marchandises sans rien donner en retour; mais, en général, cela n'arrivait guère, et nous eûmes bien des raisons de dire qu'ils mettent de la loyauté dans le commerce. Toutefois ils désiraient si vivement obtenir du fer et du cuivre ou tout autre métal, que peu d'entre eux eurent la force de résister à l'envie de voler cet article précieux, quand ils en trouvèrent l'occasion. Les habitans des îles de la mer du Sud, ainsi qu'on le voit par un grand nombre de traits rapportés dans ce journal, nous volaient tout ce qui leur tombait sous la main, sans jamais examiner si leur proie leur serait inutile ou de quelque usage. La nouveauté des objets suffisait seule pour les déterminer à mettre en œuvre toutes sortes de moyens indirects afin d'effectuer leur vol; d'où il résulte qu'ils étaient excités par une curiosité enfantine plutôt que par une disposition malhonnête.

On ne peut justifier de la même manière les naturels de l'entrée de Nootka, qui envahirent nos propriétés; ils étaient voleurs dans toute la force du terme, car ils ne nous dérobèrent que les choses dont ils pouvaient tirer parti et qui avaient à leurs

yeux une valeur réelle. Heureusement pour nous, ils n'estimaient que nos métaux. Ils ne touchèrent jamais ni à notre linge, ni à d'autres choses de cette espèce, que nous pouvions laisser la nuit à terre sans nous donner la peine de les garder. La cause qui les excitait à nous piller doit produire habituellement le même effet; aussi avons-nous bien des raisons de croire que le vol est très commun parmi eux, et qu'il donne surtout lieu à leurs querelles, dont nous vîmes plus d'un exemple.

§ 3.

Manière dont les habitans de Nootka construisent leurs maisons. Description de l'intérieur de ces maisons. Meubles et ustensiles. Figures de bois. Occupations des hommes. Occupations des femmes. Nourritures animales et végétales. Manière de les préparer. Armes. Manufactures et arts mécaniques. Sculpture et peinture. Pirogues. Attirail de pêche et de chasse. Outils de fer. Comment ce métal s'est introduit ici. Remarques sur la langue.

Il ne paraît pas y avoir dans l'entrée d'autres bourgades ou villages que les deux dont j'ai parlé plus haut. On peut avec assez d'exactitude évaluer le nombre des habitans d'après celui des pirogues qui environnèrent les vaisseaux le lendemain de notre arrivée : elles montaient à environ cent, qui, en prenant un terme moyen très bas, contenaient cinq personnes chacune ; mais comme nous y vîmes très peu de femmes, de vieillards, d'enfans ou de

jeunes gens, je crois adopter une évaluation faible et non pas exagérée, en supposant quatre fois plus de monde, ou deux mille âmes dans les deux bourgades.

Le village qui est à l'ouest de l'entrée se trouve sur la croupe d'un terrain élevé, dont la pente est assez rapide depuis la grève jusqu'au bord du bois, c'est-à-dire dans l'espace où il est situé.

Les maisons sont disposées sur trois lignes qui s'élèvent par degrés l'une au-dessus de l'autre; les plus grandes se trouvent sur le devant. Ces espèces de rues sont interrompues ou séparées à des distances irrégulières par des sentiers étroits qui mènent à la partie supérieure; mais les chemins qui se prolongent dans la direction des maisons entre les rues sont beaucoup plus larges. Quoiqu'il y ait quelque apparence de régularité dans cet arrangement, les maisons particulières n'en offrent aucun; car, malgré les divisions faites par les sentiers qui mènent du bas en haut, il n'y a point de division régulière ou complète en dehors ou en dedans qui sépare les divers appartemens de cette file de cabanes dont la construction est bien grossière. Ce sont de très longues et de très larges planches [1], dont les bords portent sur ceux de la planche voi-

[1] Les habitations des naturels établis sur cette côte de l'Amérique, plus au nord à l'endroit où l'équipage de Behring débarqua en 1741, paraissent ressembler à celles de Nootka, car Mul-

sine et qui sont attachées ou liées çà et là avec des bandes d'écorce de pin; elles se trouvent appuyées en dehors contre de minces poteaux, ou plutôt des perches placées à des distances considérables; mais en dedans il y a des poteaux plus gros, posés de travers. Les côtés et les extrémités ont sept à huit pieds de hauteur; le dernier étant un peu plus élevé, les planches qui forment le toit penchent en avant, et elles sont mobiles, de manière qu'on peut, en les rapprochant, écarter la pluie, ou, lorsque le temps est beau, les séparer et laisser par-là entrer le jour, et donner une issue à la fumée. En tout, elles offrent un asile misérable, et elles annoncent peu d'adresse ou de soin; car quoique les planches de côté soient jointes en quelques endroits, elles sont absolument ouvertes en d'autres, et il n'y a point de portes : on n'y arrive que par un trou, où la longueur inégale des planches a laissé par hasard une ouverture : quelquefois deux ou trois des planches ne sont pas posées de toute leur longueur, et elles présentent un espace ouvert de deux pieds qui sert d'entrée. Les naturels pratiquent aussi, dans les flancs, des trous ou des fenêtres par lesquels ils regardent; mais la forme de ces fenêtres n'a aucune espèce de régularité, et

ler en fait la description suivante : « Les cabanes étaient de bois, revêtues de planches bien unies et même enchantrées en quelques endroits. »

elles sont couvertes de morceaux de natte qui écartent la pluie.

Lorsqu'on est dans l'intérieur, souvent on voit, sans interruption, d'une extrémité à l'autre de cette file de cabanes. Quoiqu'il y ait en général des commencemens ou plutôt des traits de séparation pour la commodité des différentes familles, ces espèces de divisions n'interceptent pas la vue, et elles n'offrent souvent que des morceaux de planche qui se prolongent de côté vers le milieu de l'habitation: si elles étaient achevées, le tout pourrait être comparé à une longue écurie qui offre une double rangée de postes et un large passage dans le milieu : chacune présente près des côtés un petit banc de planches, élevé de cinq ou six pouces sur le niveau du plancher, et couvert de nattes qui servent à la famille, de siéges et de lits. La longueur de ces bancs est ordinairement de sept ou huit pieds, et leur largeur de quatre ou cinq. L'endroit où on fait le feu, qui est sans âtre et sans cheminée, se trouve au milieu du plancher entre les bancs. Il y avait, dans une maison qui était à l'extrémité d'une rue du milieu et presque entièrement séparée des autres par une cloison élevée, bien exacte, et la plus régulière que j'aie jamais vue quant au dessin, quatre de ces bancs, occupés chacun par une famille particulière; ils étaient placés dans les coins, sans que des planches marquas-

sent aucune séparation, et le milieu de la cabane paraissait commun aux quatre familles.

Un grand nombre de caisses et de boîtes de toutes les dimensions, qui sont ordinairement entassées les unes sur les autres près des côtés ou des extrémités de la maison, et qui contiennent leurs habits de rechange, leurs fourrures, leurs masques et les autres choses auxquelles ils mettent du prix composent surtout leur ameublement. Quelques-unes de ces caisses sont doubles, et alors la première est surmontée d'une seconde qui lui sert de couvercle; plusieurs ont un couvercle attaché avec des lanières de cuir; nous en remarquâmes de plus grandes qui avaient un trou carré, taillé dans la partie supérieure, par lequel ils mettent ou ils ôtent les choses qu'ils y renferment. Elles sont souvent peintes en noir et garnies de dents de divers animaux, ou ornées d'une frise et de figures d'oiseaux et de quadrupèdes: des seaux ou baquets carrés ou oblongs, dans lesquels ils gardent de l'eau et diverses choses, des coupes et des jattes de bois rondes, de petits augets de bois d'environ deux pieds de long et de peu de profondeur, dans lesquels ils mangent; des paniers d'osier, des sacs de natte, etc., forment à peu près le reste des meubles de leurs ménages. Leur attirail de pêche, ainsi que tous leurs effets, se trouvent épars à terre ou suspendus en différentes parties de la maison, mais

sans aucun ordre; l'intérieur des cabanes n'offre que de la confusion ; les bancs qui servent de lits sont les seuls endroits tenus avec quelque soin ; on y voit des nattes plus propres et plus belles que celles sur lesquelles ils s'asseyent ordinairement dans leurs pirogues.

La malpropreté et la puanteur de leurs habitations égalent au moins le désordre qu'on y remarque ; ils y sèchent et ils y vident leurs poissons, dont les entrailles mêlées aux os et aux fragmens qui sont la suite des repas, et à d'autres vilenies, offrent des tas d'ordures qui, je crois, ne s'enlèvent jamais, à moins que, devenus trop volumineux, ils n'empêchent de marcher. En un mot, leurs cabanes sont aussi sales que des étables de cochons; on respire partout, dans les environs, une odeur de poisson, d'huile et de fumée.

Malgré ce désordre et ces ordures, la plupart des maisons sont ornées de mauvaises statues. Ce sont tout uniment des troncs de gros arbres, de quatre ou cinq pieds de hauteur, dressés séparément, ou par couples, à l'extrémité supérieure de la cabane : le haut représente un visage d'homme; les bras et les mains se trouvent taillés dans les côtés et peints de différentes couleurs; l'ensemble offre une figure vraiment monstrueuse. Ils appelaient ces statues du nom général de *Klumma;* et de celui de *Natchkoa* et de *Matseeta* deux d'entre

elles qui étaient en face l'une de l'autre, à la distance de trois ou quatre pieds, et que nous vîmes dans l'une des maisons. Ces statues étaient couvertes d'une natte, que les naturels ne se souciaient point du tout d'ôter ; et lorsqu'ils consentirent à les découvrir, ils nous en parlèrent toujours d'une manière très mystérieuse. Il paraît qu'ils sont dans l'usage de leur faire quelquefois des offrandes ; nous le crûmes du moins, sur différens signes par lesquels ils semblèrent nous inviter à leur offrir quelque chose. D'après ces observations, nous pensâmes assez naturellement qu'elles représentent leurs dieux, ou qu'elles ont rapport à leur religion ou aux superstitions du pays ; au reste, nous eûmes des preuves du peu de cas qu'ils en font, car avec une très petite quantité de fer ou de cuivre, j'aurais pu acheter tous les dieux du village, si toutefois les statues dont je parle étaient des dieux.

La pêche et la chasse des animaux de terre et de mer destinés à la subsistance des familles paraissent être la principale occupation des hommes ; car nous ne les vîmes jamais travailler dans l'intérieur des maisons : les femmes au contraire y fabriquaient des vêtemens de lin ou de laine, et elles y préparaient des sardines ; elles les y apportent aussi du rivage, dans des paniers d'osier, lorsque les hommes les ont déposées sur la grève, au retour de la pêche. Elles montent de petites pi-

rogues, et elles recueillent des moules et divers coquillages; elles vont peut-être en mer en d'autres occasions, puisqu'elles manœuvrent les embarcations avec autant de dextérité que les hommes: quand ceux-ci se trouvent sur la même pirogue, ils ne paraissent pas avoir beaucoup d'attention pour elles; ils ne proposent point de manier eux-mêmes la pagaie, et ils ne leur témoignent d'ailleurs ni égards ni tendresse.

La classe des jeunes gens nous parut être la plus indolente et la plus oisive : nous les rencontrions en groupes séparés, qui se vautraient au soleil, ou qui, semblables aux cochons, se roulaient dans le sable, absolument nus. Mais il ne faut attribuer qu'aux hommes ce mépris de la décence: les femmes étaient toujours vêtues, et elles se conduisaient avec la plus grande honnêteté; elles ne s'écartèrent jamais de la pudeur et de la modestie convenables à leur sexe; ces qualités sont d'autant plus dignes d'éloges, que les hommes ne semblent pas susceptibles de honte.

Il est impossible toutefois qu'une seule visite de quelques heures (car la première ne doit pas être comptée) ait pu nous procurer des informations bien exactes sur leur manière de vivre et leurs occupations habituelles : il y a lieu de croire que la bourgade entière suspendit à notre arrivée la plupart de ses travaux, et que notre présence changea

la manière d'être de ces sauvages dans l'intérieur de leurs maisons, aux temps où ils sont abandonnés à eux-mêmes. Les visites multipliées qu'un si grand nombre d'entre eux nous firent aux vaisseaux, nous procurèrent un moyen peut-être plus sûr de nous former une idée de leur caractère, et même à quelques égards de leur manière de vivre. Il paraît qu'ils passent une grande partie de leur temps dans leurs pirogues, du moins durant l'été; car nous observâmes que non-seulement ils y mangent, que non-seulement ils y couchent, mais qu'ils s'y dépouillent de leurs habits, et qu'ils s'y vautrent au soleil, ainsi que nous les avions vus se vautrer nus au milieu de leurs bourgades. Leurs grandes pirogues sont assez spacieuses pour cela, et parfaitement sèches; lorsqu'ils s'y font un abri avec des peaux, et qu'il ne pleut pas, ils y sont beaucoup mieux que dans leurs maisons.

Ils se nourrissent de tous les animaux et de tous les végétaux qu'ils peuvent se procurer; mais la portion de subsistances qu'ils tirent du règne animal est beaucoup plus considérable que celle qu'ils tirent du règne végétal. La mer, qui leur fournit des poissons, des moules, des coquillages plus petits, et des quadrupèdes marins, est leur plus grande ressource. Ils ont surtout des harengs et des sardines, les deux espèces de brêmes dont j'ai parlé plus haut, et de la petite morue : ils mangent les

harengs et les sardines dans leur état de fraîcheur; ils en font de plus une provision de réserve, et après les avoir séchés et fumés, ils les enferment dans des nattes qui forment des balles de trois ou quatre pieds en carré. Les harengs leur donnent une quantité considérable d'œufs ou de laite, qu'ils préparent d'une manière curieuse : ils saupoudrent de ces laites et de ces œufs de petites branches de pin du Canada, et une longue herbe marine que les rochers submergés produisent en abondance, et ils mangent ensuite le tout. Cette espèce de kaviar, si je puis me servir de ce terme, se garde dans des paniers ou des sacs de natte, et ils s'en nourrissent au besoin, après l'avoir plongé dans l'eau. On peut le regarder comme leur pain d'hiver, et son goût n'est point désagréable. Ils mangent d'ailleurs les œufs et les laites de quelques autres poissons, qui doivent être fort gros, si j'en juge par la taille des grains; mais ce kaviar a quelque chose de rance à l'odorat et au goût; il paraît que c'est le seul poisson qu'ils préparent de cette manière, afin de le conserver long-temps; car quoiqu'ils découpent et sèchent un petit nombre de brêmes et de chimères, lesquelles sont assez abondantes, ils ne les fument pas, comme les harengs et les sardines.

Les grosses moules, très communes à l'entrée de Nootka, sont le second article le plus impor-

tant de leur régime diététique. Ils les grillent dans leurs coquilles; ils les enfilent ensuite à de longues broches de bois, où ils vont les prendre lorsqu'ils en ont besoin; ils les mangent sans autre préparation; quelquefois cependant ils les trempent dans une huile qui leur tient lieu de sauce. Les autres productions marines, telles que les petits coquillages qui contribuent à augmenter le fond général de leurs nourritures, ne doivent pas être regardées comme des moyens de subsistance habituels, lorsqu'on les compare aux articles dont je viens de parler.

Le marsouin est l'animal de mer dont ils se nourrissent le plus communément : ils découpent en larges morceaux la graisse ainsi que la chair; et après les avoir séchés, comme ils sèchent les harengs, ils les mangent sans autre préparation. Ils tirent aussi une espèce de bouillon de la viande fraîche d'un autre animal, et leur procédé est singulier : ils mettent de l'eau et des morceaux de cette chair dans un baquet carré de bois, où ils placent ensuite des pierres chaudes : ils y jettent de nouvelles pierres chaudes, jusqu'à ce que l'eau et la viande aient assez bouilli : ils en ôtent les pierres dont je viens de parler avec un bâton fendu, qui leur sert de pincettes : le vase est toujours près du feu. Ce mets est commun dans leurs repas, et à le voir, on juge qu'il est fort et nourrissant. Ils

consomment aussi une quantité considérable de l'huile que leur procurent les animaux marins; ils l'avalent séparément dans une large cuillère de corne, ou elle leur sert de sauce pour les autres nourritures qu'ils prennent.

On peut présumer aussi qu'ils se nourrissent de veaux marins, de loutres de mer et de baleines; les peaux de veaux marins et de loutres en effet étaient fort communes parmi eux; et nous aperçûmes une multitude d'instrumens de toute espèce, destinés à la destruction de ces divers animaux. Peut-être toutes les saisons ne sont-elles pas favorables à cette chasse : nous jugeâmes, par exemple, qu'ils n'en prirent pas beaucoup durant notre relâche, car nous remarquâmes un petit nombre de peaux et de pièces de viande fraîches.

La même remarque est peut-être applicable aux animaux de terre : ils en tuent quelquefois, mais il paraît que cela n'arriva guère durant notre séjour, car nous n'en vîmes pas un seul morceau, quoique les peaux fussent assez abondantes : il est probable que des échanges avec les autres tribus leur en avaient procuré la plus grande partie. Enfin il paraît clair, d'après une multitude de circonstances, que cette peuplade tire de la mer presque toutes ses subsistances animales, si j'en excepte quelques oiseaux, parmi lesquels les goëlands et les oiseaux

océaniques, qu'ils tuent avec leurs traits, occupent la première place.

Les branches de pin du Canada et l'herbe marine, qu'ils saupoudrent de laites de poisson ou de kaviar, peuvent être regardées comme leurs seuls végétaux d'hiver : lorsque le printemps arrive, ils font usage de plusieurs autres qui prennent leur maturité plus ou moins tard. Les végétaux de cette dernière espèce, qui nous parurent les plus communs, étaient deux sortes de racines liliacées, la première garnie d'une seule tunique, et la seconde crénelée sur sa surface; elles sont douceâtres et mucilagineuses : on les mange crues, et on leur donne le nom de *makkate* et de *kooquoppa.* La racine, appelée *aheita,* qui a presque la saveur de notre réglisse, et celle d'une fougère dont les feuilles n'étaient pas encore ouvertes, me parurent les végétaux les plus abondans, après ceux que je viens d'indiquer.

Ils mangent aussi crue une autre petite racine, douceâtre, insipide, qui est à peu près de la grosseur de la salsepareille, mais nous ne connaissons pas l'espèce de plante qui la produit. Ils se nourrissent de plus d'une racine qui est palmée et d'un gros volume; nous vîmes des naturels qui la recueillaient aux environs du village, et qui la mangeaient ensuite. Il est vraisemblable d'ailleurs que le progrès de la saison leur en fournit une multi-

tude, que nous n'aperçûmes pas. En effet, quoique le pays n'offre aucune apparence de culture, on y trouve une quantité considérable de bourdaines et de groseilliers de deux espèces, dont ils peuvent manger les fruits, car nous les avons vus se nourrir des feuilles de groseilliers et de celles de lys, au moment où ils les détachaient de la plante ou de l'arbrisseau. Ils paraissent ne point se soucier des nourritures qui ne sont pas douces, ou qui sont un peu trop âcres, car nous ne pûmes jamais les déterminer à manger du poireau ou de l'ail; cependant ils en apportèrent une quantité considérable à notre marché, lorsqu'ils s'aperçurent que nous aimions ces deux plantes. Ils ne semblaient avoir aucun goût pour ce que nous mangions, et quand nous leur présentâmes des liqueurs spiritueuses, ils les rejetèrent comme quelque chose de peu naturel et de désagréable au goût.

Ils mangent quelquefois encore de petits animaux marins frais; mais ils sont dans l'usage de rôtir ou de griller les choses dont ils se nourrissent, car ils ne connaissent pas du tout notre méthode de faire bouillir des alimens; à moins qu'on ne veuille le trouver dans l'espèce de bouillon qu'ils tirent du marsouin : leurs vases étant de bois ne pourraient résister au feu.

La malpropreté de leurs repas répond parfaitement à la malpropreté de leurs cabanes et de

leurs personnes; il paraît qu'ils ne lavent jamais les augets et les plats de bois dans lesquels ils prennent leur nourriture, et que les restes dégoûtans d'un dîner antérieur sont mêlés avec les matières du dîner qui suit. Ils rompent aussi avec leurs mains et avec leurs dents toutes les choses solides ou coriaces; ils font usage de leurs couteaux pour dépecer les grosses pièces; mais ils n'ont pas encore imaginé de se servir du même moyen pour les diviser en morceaux plus petits et en bouchées, quoique cet expédient, plus commode et plus propre, ne demande aucun effort d'esprit. Enfin ils ne semblent pas avoir la moindre idée de la propreté; car ils mangent les racines qu'ils tirent de leurs champs, sans secouer le terreau dont elles se trouvent chargées.

J'ignore s'ils ont des heures fixes pour leurs repas : nous les avons vus manger dans leurs pirogues, à tous les momens de la journée; mais lorsque nous allâmes reconnaître le village, nous remarquâmes que vers midi ils préparèrent plusieurs baquets de bouillon de marsouin, et je présume que c'est le temps où ils font leur repas principal.

Ils ont des arcs et des traits, des frondes, des piques, des bâtons courts d'os, qui ressemblent un peu au patou-patou de la Nouvelle-Zélande, une petite hache qui diffère peu du tomahawk ordi-

naire d'Amérique : la pique a ordinairement une longue pointe d'os : la pointe de quelques-uns des traits est de fer; mais elle est ordinairement d'os et dentelée. Le tomahawk est une pierre de huit pouces de long, dont une des extrémités est terminée en pointe, et l'autre établie sur un manche de bois; le manche ressemble à la tête et au cou d'une figure humaine; la pierre est posée dans la bouche, et on la prendrait pour une langue d'une grandeur énorme : afin que la ressemblance frappe davantage, la tête est garnie de cheveux. Ils donnent à cette arme le nom de *taaweesh* et de *tsukeah*. Ils ont une autre arme de pierre, appelée *seeaik*, de neuf pouces ou d'un pied de longueur, qui a une pointe carrée.

D'après le grand nombre d'armes de pierre et d'autres matières qu'on voit parmi eux, il paraît sûr qu'ils sont dans l'habitude de se battre corps à corps; et la multitude de crânes humains qu'ils apportèrent à notre marché prouve d'une manière trop convaincante que leurs guerres sont fréquentes et meurtrières.

Leurs manufactures et leurs arts mécaniques sont bien plus étendus et bien plus ingénieux, par rapport au dessin et à l'exécution, que ne l'annonce le peu de progrès de leur civilisation à d'autres égards. Les vêtemens de lin et de poil dont ils se couvrent doivent être la première

chose qui les occupe, et ce sont les ouvrages les plus importans de leurs fabriques. Ils tirent leurs étoffes des fibres de l'écorce d'un pin, qu'ils rouissent et qu'ils battent comme on rouit et comme on bat le chanvre. Ils ne la filent pas, mais lorsqu'ils l'ont préparée d'une manière convenable, ils l'étendent sur un bâton posé sur deux autres qui se trouvent dans une position verticale. Elle est disposée de façon que l'ouvrier, assis sur ses jarrets, au-dessous de cette machine bien simple, y noue des fils tressés, séparés les uns des autres par un intervalle d'un demi-pouce. D'après leurs procédés, l'étoffe n'est ni aussi serrée, ni aussi ferme que celle qu'on fait au métier; mais les faisceaux qui demeurent entre les divers nœuds remplissent les intervalles, et la rendent assez impénétrable à l'air : elle a d'ailleurs l'avantage d'être plus douce et plus souple. Quoique leurs habits soient probablement fabriqués de la même façon, ils ressemblent beaucoup à une étoffe tissue; mais les diverses figures qu'on y remarque ne permettent pas de croire qu'on les a travaillés au métier; car il est fort invraisemblable que ces sauvages aient assez d'adresse pour finir un ouvrage si compliqué, autrement qu'avec leurs mains. Leurs étoffes ont différens degrés de finesse; quelques-unes ressemblent à nos couvertures de laine les plus grossières, et d'autres égalent presque nos couvertures les plus fines;

elles sont mêmes plus douces et plus chaudes. Le petit poil ou plutôt le duvet qui en est la matière première paraît venir de différens animaux, tels que le renard et le lynx brun: celui qui vient du lynx est le plus fin, et dans son état naturel il a presque la couleur de nos laines brunes grossières; mais, en le travaillant, ils y mêlent les grands poils de la robe des animaux, ce qui donne à leurs étoffes une apparence un peu différente. Les ornemens ou les figures répandus sur leurs habits sont disposés avec beaucoup de goût; ils offrent ordinairement diverses couleurs : les plus communes sont le brun foncé ou le jaune; cette dernière, lorsqu'elle est fraîche, égale en éclat les plus beaux de nos tapis.

Les arts d'imitation se tiennent de fort près, et il ne faut pas s'étonner que ces sauvages qui savent travailler des figures sur leurs vêtemens, et les sculpter sur le bois, sachent aussi les dessiner en couleur. Nous avons vu toutes les opérations de leur pêche de la baleine peintes sur leurs chapeaux. Quoiqu'elles fussent grossièrement exécutées, elles prouvent du moins que, malgré leur ignorance absolue de ce qui a rapport aux lettres, et outre les faits dont ils gardent le souvenir par leurs chants et leurs traditions, ils ont quelque notion d'une méthode pour rappeler et représenter d'une manière durable ce qui se passe dans le

pays. Nous observâmes d'autres figures peintes sur leurs meubles et leurs effets; mais j'ignore si on doit les regarder comme des symboles qui ont une signification déterminée et reconnue, ou si ce sont uniquement des effets de l'imagination et du caprice.

La construction des pirogues est fort simple; mais elles paraissent très propres à l'usage auquel on les destine : un seul arbre compose les plus étendues, qui portent vingt hommes, et quelquefois davantage; on en voit beaucoup qui ont quarante pieds de long, sept de large et trois de profondeur. Elles se rétrécissent peu à peu depuis le milieu jusqu'aux deux extrémités; l'arrière se termine brusquement et par une ligne perpendiculaire : elles présentent une bosse au sommet de l'étambord; mais l'avant se prolonge davantage, il se déploie en ligne horizontale et verticale, et il se termine par une pointe en saillie ou par une proue beaucoup plus élevée que les flancs. La plupart de ces embarcations n'ont aucun ornement, mais quelques-unes sont chargées d'un peu de sculpture, et ornées de dents de veaux marins, posées sur la surface en forme de clous, pareilles aux dents qu'on voit sur leurs masques et sur leurs armes. Il y en a un petit nombre qui offrent une espèce de proue surajoutée; cette proue surajoutée ressemble à un large taille-mer, et elle représente

la figure d'un animal. On n'y trouve d'autres siéges ou d'autres appuis que des bâtons arrondis, un peu plus gros qu'une canne, placés en travers, à mi-profondeur. Elles sont très légères; et étant plates et larges, elles voguent sur les flots d'une manière assurée sans avoir un balancier : distinction remarquable entre les canots des peuplades américaines et ceux des parties méridionales des Grandes-Indes et des îles de l'océan Pacifique. Les pagaies sont petites et larges; elles ont à peu près la forme d'une large feuille épointée au sommet, plus étendue au milieu, et se rétrécissant peu à peu jusqu'à la tige; leur largeur est d'environ cinq pieds : les naturels, habitués à en faire usage, les manient avec beaucoup de dextérité, car ils n'ont pas encore introduit les voiles dans leur navigation.

Leur attirail de pêche et de chasse est ingénieux et d'une exécution heureuse : il est composé de filets, d'hameçons, de lignes, et d'un instrument qui ressemble à une rame. Cet instrument a environ vingt pieds de long, quatre ou cinq pouces de large, et à peu près un demi-pouce d'épaisseur: chacun des bords, dans les deux tiers de la longueur (l'autre tiers forme le manche), est garni de dents aiguës d'environ deux pouces de saillie. Les naturels s'en servent pour attaquer les harengs, les sardines et les autres petits poissons qui arri-

vent en radeaux; ils le plongent au milieu du radeau, et le poisson se prend sur ou entre les dents. Leurs hameçons sont d'os et de bois, et assez grossiers; mais les harpons avec lesquels ils frappent les baleines et les autres animaux de mer d'une moindre grosseur, annoncent un esprit fort inventif : il est composé d'une pièce d'os qui présente deux barbes, dans lesquelles est fixé le tranchant oval d'une large coquille de moule qui forme la pointe; il porte deux ou trois brasses de corde; et pour le jeter, ils emploient un bâton de douze à quinze pieds de long; la ligne ou la corde est attachée à une extrémité, le harpon est fixé à l'autre de manière à se détacher du bâton qui flotte sur l'eau comme une bouée lorsque l'animal s'enfuit avec le harpon.

Nous ne pouvons rien dire sur la méthode qu'ils emploient pour attraper ou tuer les animaux de terre, à moins que nous ne supposions qu'ils attaquent les espèces plus petites avec leurs traits, et les ours, les loups et les renards avec leurs piques. Ils ont, il est vrai, plusieurs filets qui paraissent destinés à cette chasse [1], car, lorsqu'ils les apportèrent à notre marché, ils les placèrent souvent sur leurs têtes, afin de nous en indiquer l'usage. Ils attirent quelquefois des animaux dans le

[1] Les Kamtchadales se servent de filets pour prendre la loutre de mer lorsque cet animal est sur la côte.

piége en se couvrant de peaux de bêtes et en marchant à la manière des quadrupèdes; ils marchent ainsi très vite, et ils font en même temps du bruit et une espèce de hennissement : ils prirent plusieurs fois cette allure devant nous. Ils mettent dans ces occasions des masques ou des têtes sculptées qui représentent les divers animaux du pays, et même de véritables têtes d'animaux desséchés.

Quant aux matériaux qui composent leurs divers ouvrages, il faut observer que toutes leurs cordes sont des lanières de peau et de nerfs, ou cette écorce d'arbre avec laquelle ils fabriquent leurs manteaux. Nous vîmes souvent des nerfs d'une si grande longueur, qu'ils semblaient ne pouvoir venir que de la baleine. Les os dont ils font quelques-unes de leurs armes, les instrumens dont ils se servent pour battre l'écorce, les pointes de leurs piques et les barbes de leurs harpons doivent être aussi des os de baleines.

Il faut peut-être attribuer à leurs outils de fer la dextérité avec laquelle ils travaillent le bois : ils ne paraissent pas en employer d'autres, du moins nous n'avons vu parmi eux qu'un ciseau d'os. Il est assez vraisemblable qu'ils ont imaginé la plupart de leurs méthodes expéditives depuis qu'ils ont acquis la connaissance de ce métal dont ils se servent aujourd'hui toutes les fois qu'ils veulent façonner du bois. Nous ne nous sommes pas aperçus

qu'ils donnent à ce fer d'autre forme que celle du ciseau et du couteau. Leur ciseau est un long morceau de fer plat adapté à un manche de bois. Une pierre leur tient lieu de maillet, et une peau de poisson de polissoir. J'ai vu quelques-uns de ces ciseaux de huit ou dix pouces de longueur, et de trois ou quatre de large; mais en général ils étaient plus petits. La longueur de leurs couteaux varie: il y en a de très grands qui ont des tranchans recourbés, et qui ressemblent un peu à nos serpes, mais le taillant est sur la partie convexe. La plupart de ceux que nous rencontrâmes étaient à peu près de la largeur et de l'épaisseur du cercle de fer qui environne les barriques, et la singularité de leur forme annonce qu'ils ne sont pas de fabrique européenne. Il est vraisemblable qu'on les a faits sur le modèle des premiers instrumens de pierres ou d'os dont ils se servaient jadis. Ils aiguisent ces outils de fer sur une ardoise grossière, et ils ont soin de les tenir toujours fort luisans.

Le fer, qu'ils appellent *feekemaile*, nom qu'ils donnent aussi à l'étain et à tous les métaux blancs, étant très commun, nous ne manquâmes pas de rechercher comment ils ont pu se procurer une chose aussi utile. Ils nous prouvèrent, dès les premiers momens de notre arrivée, qu'ils étaient habitués à une sorte de trafic, et qu'ils aimaient à faire des échanges. Nous nous aperçûmes bientôt

qu'ils ne devaient pas cette connaissance à une entrevue passagère avec des étrangers, que c'était parmi eux un usage constant, que cet usage leur plaisait beaucoup, et qu'ils savaient fort bien tirer parti de ce qu'ils voulaient nous vendre; mais je n'ai pu savoir précisément avec qui ils font ce petit commerce. Quoique nous ayons trouvé parmi eux des choses qui étaient sûrement de fabrique européenne, ou du moins qui venaient d'un peuple civilisé, du fer et du cuivre, par exemple, il paraît qu'ils ne les ont pas reçus immédiatement des Européens ou des nations civilisées établies en d'autres parties de l'Amérique, car ils ne nous donnèrent lieu de croire en aucune manière qu'ils eussent vu des bâtimens pareils aux nôtres, ou qu'ils eussent commercé avec des équipages aussi nombreux et aussi bien approvisionnés. Une multitude de raisons semblent même démontrer le contraire : dès qu'ils nous virent parmi eux, ils s'empressèrent de nous demander par signes si nous voulions nous établir dans leur pays, et si nous avions des intentions amicales ; ils nous avertirent en même temps qu'ils nous fourniraient généreusement de l'eau et du bois, d'où il résulte qu'ils regardaient cette partie de l'Amérique comme leur propriété, et qu'ils ne nous redoutaient point.

Ces questions ne seraient pas naturelles si des vaisseaux eussent abordé avant nous ici, et si,

après avoir fait des échanges avec les sauvages, et avoir embarqué un supplément de bois et d'eau, ils étaient partis : dans ce cas, les naturels devaient compter que nous ferions la même chose. Il est vrai qu'ils ne montrèrent aucune surprise à l'aspect de nos vaisseaux ; mais, ainsi que je l'ai déjà observé, on peut attribuer cette indifférence à leur paresse naturelle et à leur défaut de curiosité. L'explosion d'un fusil ne leur causait pas même de tressaillement.

Un jour cependant qu'ils essayaient de nous faire comprendre que leurs traits et leurs piques ne perçaient pas les vêtemens de peaux dont ils se couvrent quelquefois, un de nos messieurs ayant percé avec une balle une de ces cuirasses qui contenait six doubles, un si grand prodige leur causa une extrême émotion, et ils nous prouvèrent clairement qu'ils ne connaissaient pas l'effet des armes à feu. Cette vérité nous fut confirmée souvent par la suite lorsque nous les habituâmes dans leur village et en d'autres endroits à se servir du fusil pour tuer des oiseaux. Notre méthode les confondait, et à la manière dont ils nous écoutèrent quand nous leur expliquâmes l'usage de la poudre et du plomb, il nous fut démontré qu'ils n'avaient jamais rien vu de pareil.

Au moment où j'étais parti d'Angleterre on avait reçu à Londres quelques détails d'un voyage fait

par les Espagnols sur cette côte de l'Amérique en 1774 ou 1775; mais ce que j'ai dit plus haut prouve assez qu'ils n'abordèrent pas à Nootka [1]; d'ailleurs le fer y était trop commun; un trop grand nombre de sauvages en possédaient des morceaux; les gens du pays savaient trop bien l'employer pour croire qu'ils avaient acquis cette richesse et ces connaissances à une époque si récente, ou même pour imaginer qu'il leur était venu plus anciennement d'un seul vaisseau. Comme ils en font un usage universel, on peut supposer sans doute qu'ils le tirent d'une source constante et habituelle par la voie des échanges, et que ce commerce est établi dès long-temps parmi eux, car ils se servent de leurs outils et de leurs instrumens avec toute la dextérité que peut donner une longue habitude. S'il faut dire quel est le plus vraisemblable des moyens qui peuvent leur procurer du fer, je pense que c'est en formant des échanges avec d'autres tribus de l'Amérique, qui ont une communication immédiate avec les établissemens européens du Nouveau-Monde, ou qui les reçoivent par le canal

[1] Nous savons aujourd'hui que la conjecture du capitaine Cook était bien fondée. Il paraît, par le Journal des Voyages des Espagnols, qu'ils ne communiquèrent avec les naturels de cette partie de la côte d'Amérique qu'en trois endroits, à 41 degrés 7 minutes, à 47 degrés 21 minutes, et à 57 degrés 18 minutes de latitude. Ainsi ils n'abordèrent pas à moins de 2 degrés de Nootka, et il est très vraisemblable que les habitans de cette entrée n'avaient jamais entendu parler des vaisseaux espagnols.

de plusieurs nations intermédiaires. Cette observation est applicable aussi à l'airain et au cuivre que nous avons trouvé parmi eux.

Il n'est peut-être pas aisé de savoir si ce métal vient de la baie d'Hudson et du Canada, et si les naturels de Nootka le reçoivent des sauvages d'Amérique, qui commercent avec nos négocians, et qui le versent ensuite parmi les diverses tribus répandues sur le continent du Nouveau-Monde, ou s'il arrive de la même manière des parties nord-ouest du Mexique. Au reste, il semble qu'on y apporte non-seulement cette matière brute, mais travaillée. Les ornemens d'airain, en particulier, dont ils décorent leur nez, sont si proprement faits, qu'ils ne semblent pas en état de les fabriquer. La matière qui les compose a sûrement été élaborée par des Européens, car on n'a rencontré aucune tribu d'Amérique qui sût préparer l'airain; néanmoins on a trouvé assez communément du cuivre parmi elles, et ce métal est si malléable, qu'elles lui donnaient toutes sortes de formes, et qu'elles n'ignoraient point l'art de le polir. Si nos négocians à la baie d'Hudson et au Canada n'emploient pas ces articles dans leur commerce avec les naturels du pays, les sauvages de Nootka doivent les avoir tirés du Mexique, d'où venaient sans doute les deux cuillères d'argent que nous trouvâmes. Il est probable toutefois que l'Espagne ne s'occupe

pas du commerce avec assez d'activité, et qu'elle n'a pas formé des liaisons assez étendues avec les peuplades établies au nord du Mexique pour leur fournir une quantité de fer telle que, outre leur consommation habituelle, elles puissent en envoyer une portion si considérable aux habitans de Nootka [1].

On imagine bien que nous n'avons pu acquérir beaucoup de lumières sur les institutions politiques et religieuses des sauvages de Nootka. Nous avons remarqué des espèces de chefs distingués par le nom ou le titre de *acweek*, auxquels les autres habitans du pays sont subordonnés à quelques égards; mais je présumerais que l'autorité de chacun de ces grands personnages ne s'étend pas au-delà de sa famille. Ces acweeks n'étaient pas tous âgés, d'où je conclus que leur titre se transmet par héritage.

Excepté les statues ou figures dont j'ai déjà

[1] Il est très probable que les deux cuillères d'argent trouvées par Cook à Nootka venaient des Espagnols établis au sud de cette partie de la côte d'Amérique; mais il paraît qu'on est bien fondé à croire que les habitans de l'entrée dont il est ici question tirent leurs provisions de fer d'une autre partie du Nouveau-Monde. On observera qu'en 1775 les Espagnols trouvèrent au Puerto de la Trinidad, par 41 degrés 7 minutes de latitude des traits garnis d'une pointe de cuivre ou de fer qu'ils jugèrent être venus du nord. Daines Barrington dit, dans une note sur cette partie du Journal espagnol, page 20 : « J'imaginerais que le cuivre et le fer dont on parle ici venaient originairement de nos forts de la baie d'Hudson. »

parlé, et qu'ils appellent *klumma*, je n'aperçus rien qui pût me donner la moindre idée de leur système religieux. Ces figures étaient vraisemblablement des idoles; mais comme ils employèrent souvent le mot *aeweek* lorsqu'ils nous en parlaient, il y a peut-être lieu de supposer qu'elles représentent quelques-uns de leurs ancêtres qu'ils vénèrent comme des dieux. Au reste nous n'avons pas vu qu'on leur rendît d'hommages religieux, et ce n'est ici qu'une simple conjecture, car nous n'avons pu obtenir aucune information sur ce point : nous n'avions appris de la langue du pays que les mots nécessaires pour demander les noms des choses, et nous n'étions pas en état d'entretenir avec les naturels une conversation qui pût nous instruire sur leurs institutions ou leurs traditions.

L'idiome de ces sauvages n'a que la rudesse et la dureté qui résultent de l'emploi fréquent du *k* et de l'*h*, articulé avec plus de force ou moins de douceur que dans nos langues de l'Europe. En tout on y trouve plutôt le son labial et dental que le son guttural. Les sons simples qu'ils n'ont pas employés devant nous, et qui par conséquent peuvent être réputés rares ou étrangers à leur langue, sont ceux que représentent les grammairiens par les lettres *b*, *d*, *f*, *g*, *r* et *v*; mais ils en ont un qui est très fréquent, et dont nous ne nous servons pas : on le tire d'une manière assez particulière, en frap-

pant avec force une portion de la langue contre le palais, et je le comparerais à un grasseyement rude et grossier. Il est difficile de le peindre avec un arrangement quelconque des lettres de notre alphabet : la syllabe *lszthl* en approche un peu ; c'est une de leurs terminaisons les plus ordinaires, et on la trouve quelquefois au commencement de leurs mots. La terminaison la plus générale est composée du *T L*, et un grand nombre de mots finissent par *Z* et *S s*. Voici quelques exemples :

Opûlszthl.	Le Soleil.
Onulszthl.	La Lune.
Kahsheetl.	Mort.
Teeshcheetl.	Jeter une pierre.
Kooomitz.	Le crâne de l'homme.
Quahmiss.	*Duroë* de poisson ou du *kaviar*.

Les règles de leur idiome sont si vagues, que j'ai observé quelquefois quatre ou cinq terminaisons différentes dans le même mot. Ceci est d'abord très embarrassant pour un étranger, et suppose une grande imperfection de langage.

J'ai peu de chose à dire sur la théorie de cet idiome; à peine ai-je pu distinguer les différentes parties d'oraison. On peut seulement présumer, d'après leur manière de parler qui est très lente et très distincte, qu'il a peu de prépositions ou de

conjonctions; et autant que nous avons pu nous en assurer, qu'il n'a pas même une seule interjection pour exprimer l'admiration ou la surprise. Comme il a peu de conjonctions, il est aisé de concevoir qu'on ne les a pas jugées nécessaires pour se faire entendre, et que chaque mot particulier auquel on les réunit exprime beaucoup de choses ou comprend plusieurs idées simples, ce qui semble en effet avoir lieu; mais par la même raison la langue sera défectueuse à d'autres égards, puisqu'elle n'a pas de mots pour distinguer ou exprimer des différences qui existent réellement, d'où il résulte qu'elle n'est pas assez riche. Nous fîmes cette remarque en bien des occasions, et en particulier à l'égard des noms d'animaux.

Je n'ai pas été en état d'observer d'une manière assez complète l'analogie ou l'affinité qu'elle peut avoir avec les autres langues du continent de l'Amérique ou de l'Asie, car je n'avais pas de vocabulaires auxquels je pusse la comparer, si j'en excepte ceux des Esquimaux et des Indiens des environs de la baie d'Hudson: elle ne ressemble en aucune manière à ces deux idiomes. Si je la rapproche d'ailleurs du petit nombre de termes mexicains que je suis venu à bout de recueillir, on y aperçoit la conformité la plus frappante; les mots de l'une et de l'autre se terminent souvent par *L L T*, ou *Z*.

S'il me fallait donner un nom particulier aux habitans de Nootka, je les appellerais *Wakashiens*, du mot *wakash*, qu'ils répètent souvent. Il me parut que ce terme exprime un sentiment d'applaudissement, d'approbation ou d'amitié; car lorsqu'ils semblaient satisfaits ou charmés d'une chose qu'ils voyaient, ou d'un incident quelconque, ils s'écriaient d'une voix commune, *wakash! wakash!* Je terminerai mes remarques sur ces sauvages en observant qu'on aperçoit entre eux et les habitans des îles de l'océan Pacifique des différences essentielles relativement à la figure et aux usages ou à la langue du pays; qu'on ne peut donc pas supposer que leurs ancêtres respectifs formèrent originairement une même tribu, ou qu'ils avaient des liaisons très intimes lorsqu'ils abandonnèrent leurs premiers établissemens pour se retirer dans les lieux où l'on trouve aujourd'hui leurs descendans.

La mer, à Nootka, est haute à midi 20 minutes dans les nouvelles et les pleines lunes. Elle s'élève de huit pieds neuf pouces; je parle de l'élévation qui a lieu durant les marées du matin, et deux ou trois jours après la nouvelle et la pleine lune. Les marées de nuit montent alors deux pieds plus haut. Cette élévation plus considérable fut très marquée dans la grande marée de la pleine lune qui eut lieu bientôt après notre arrivée. Il nous parut clair qu'il en serait de même lors des marées de la nouvelle

lune. Au reste, nous ne relâchâmes pas assez longtemps dans l'entrée de Nootka pour nous en assurer d'une manière positive.

Je ne dois pas oublier quelques observations relatives à cette matière qui se présentèrent à nous tous les jours de notre relâche. Nous trouvâmes beaucoup de bois flottans sur la côte de l'anse où nous fîmes de l'eau et du bois ; nous étions obligés d'en enlever une partie pour arriver à l'aiguade. Souvent de gros morceaux ou des arbres que nous avions rangés durant le jour, par-delà la laisse de la mer haute, se retrouvaient flottans le lendemain sur le chemin de l'aiguade. Tous les établissemens dont nous nous servions pour remplir nos futailles étaient jetés pendant la nuit, loin des endroits où nous les avions placés, quoiqu'ils demeurassent immobiles durant les marées du jour. Le bois que nous avions fendu pour nos cheminées et déposé par-delà la laisse de la marée du jour se remettait également à flot pendant la nuit. Quelques-uns de ces événemens eurent lieu chaque nuit qui suivit les trois ou quatre jours des hautes marées, et, durant cet intervalle, nous fûmes contraints d'attendre la marée du matin pour débarrasser le chemin de l'aiguade.

Je ne dirai pas si le flot tombe dans l'entrée du nord-ouest, du sud-ouest ou du sud-est. Je pense qu'il ne vient point du dernier point ; mais je n'ai

là-dessus que des conjectures fondées sur les observations suivantes : les coups de vent du sud-est que nous éprouvâmes dans l'entrée diminuèrent la hauteur de la marée au lieu de l'accroître, ce qui n'aurait guère pu arriver si le flot et le vent avaient eu la même direction.

§ 4.

Tempête après notre appareillage de l'entrée de Nootka. Nous dépassons sans l'examiner le prétendu détroit de l'Amiral de Fonte. Suite de notre reconnaissance de la côte d'Amérique. Baie de Behring. Ile de Kaye. Description de cette île. Les vaisseaux arrivent à un mouillage. Nous recevons la visite des naturels du pays. Leur maintien et leur conduite. Leur passion pour les grains de verre et le fer. Ils essaient de piller *la Découverte*. Nous remontons l'entrée à l'ouverture de laquelle nous avions mouillé. Examen de l'étendue de cette entrée. Raisons de croire qu'elle n'offre pas un passage au nord. Les vaisseaux la redescendent et regagnent la haute mer.

Nous remîmes en mer le 20 avril 1778, comme je l'ai raconté plus haut. Des indices frappans annonçaient une tempête : ces indices ne nous trompèrent pas. Nous fûmes à peine hors de l'entrée, que des vents violens nous assaillirent. *La Résolution* fit une voie d'eau, qui d'abord nous alarma beaucoup, parce que nous crûmes que l'ouverture était à deux pieds au-dessous du niveau des flots ; heureusement que nous nous trompions. On reconnut ensuite qu'elle était au niveau de la flottaison et quelquefois au-dessus, lorsque le vaisseau

se tenait droit: une pompe suffit pour en arrêter les progrès. Je tins la haute mer jusqu'au 30. A cette époque je marchai au nord-quart-nord-ouest, afin de rallier la terre. Je regrettai de ne l'avoir pas fait plus tôt, car nous dépassions alors l'endroit où les géographes ont placé le prétendu détroit de l'Amiral de Fonte. Quoique je n'ajoutasse point de foi à des détails vagues et peu vraisemblables qui se réfutent d'eux-mêmes, je désirais vivement de reconnaître cette partie de la côte d'Amérique, afin de dissiper tous les doutes; mais je ne pouvais, sans une extrême imprudence, rallier la terre par un temps si orageux, ou perdre l'avantage d'un vent si favorable, en attendant un ciel plus tranquille. Le même jour, à midi, nous étions par 53 degrés 22 minutes de latitude, et 225 degrés 14 minutes de longitude.

Le lendemain, 1er mai 1778, n'apercevant point la terre, je gouvernai au nord-est. Notre latitude à midi fut de 54 degrés 43 minutes, et notre longitude de 224 degrés 44 minutes. A sept heures du soir, par 55 degrés 20 minutes de latitude, nous vîmes la terre se prolonger du nord-nord-est à l'est, et le lendemain nous étions à environ six lieues de la partie la moins éloignée [1].

[1] Ce doit être près d'ici que Tscherikow mouilla en 1741, car Muller place son mouillage à 56 degrés de latitude. Si ce navigateur russe avait eu le bonheur de s'avancer un peu plus loin au

La pointe septentrionale d'une entrée, ou d'une ouverture qui ressemblait à une entrée, nous restait alors à l'est-quart-sud-est; elle gît par 56 degrés de latitude. La côte paraissait très rompue vers le nord et elle semblait offrir des baies et des havres, éloignés seulement de deux ou trois lieues. Nous dépassâmes, entre onze heures et midi, un groupe de petites îles situées au-dessous de la grande terre à 56 degrés 48 minutes de latitude, et, par le travers ou un peu au nord de ces petites îles, la pointe méridionale d'une grande baie. Un bras qui se trouve dans la partie septentrionale de la baie semblait se prolonger vers le nord, derrière une montagne élevée et arrondie, qui se montre entre cette baie et la mer. J'ai appelé la montagne *le mont Edgecumbe*, et j'ai donné le nom de *cap Edgecumbe* à la pointe de terre qui en sort. Le cap Edgecumbe gît par 57 degrés 3 minutes, et 224 degrés 7 minutes de longitude.

La terre, excepté en quelques endroits près de la mer, est partout montueuse et d'une élévation considérable; mais le mont Edgecumbe est beaucoup plus élevé que toutes les autres collines. Il était entièrement couvert de neige ainsi que chacun des monticules élevés; mais les collines plus

nord, il aurait trouvé des baies, des havres et des îles où son vaisseau eût été à l'abri, et où il aurait pu protéger le débarquement de son équipage.

basses et les terrains aplatis qui avoisinent la mer n'en offraient point, et ils étaient revêtus de bois.

En nous avançant au nord, nous vîmes que depuis le cap Edgecumbe la côte porte au nord et au nord-est, l'espace de six ou sept lieues, et qu'elle forme une grande baie dans cette partie. On trouve quelques îles à l'entrée de cette baie, et je l'ai appelée *la baie des Iles :* elle gît par 57 degrés 20 minutes de latitude [1]; elle paraît se diviser en plusieurs bras, dont l'un tourne au sud, communique peut-être avec la baie située au côté oriental du cap Edgecumbe, et fait une île de la terre de ce cap.

Le 3 nous découvrîmes une très haute montagne à pic, à laquelle j'ai donné le nom de *mont Fair Weather* ou *de Beau-Temps :* j'ai appelé l'entrée *sonde* ou *canal de Cross* ou *de la Croix*, parce que le jour où nous la vîmes est marqué par une croix dans notre calendrier : elle me parut se diviser en plusieurs bras, dont le plus grand tournait au nord. La pointe sud-est de ce canal est un promontoire élevé, auquel j'ai donné le nom de *cap de la Croix :* il gît par 57 degrés 57 minutes de latitude, et 223 degrés 21 minutes de longitude.

Le 4, le mont Beau-Temps et la montagne à pic qui surmonte le cap du même nom nous restaient

[1] Il paraît que les Espagnols, en 1775, trouvèrent dans cette baie le port auquel ils ont donné le nom de *los Remedios.*

au nord-est, et la côte qui est au-dessous se trouvait à douze lieues de distance. Cette montagne, située par 58 degrés 52 minutes de latitude, par 222 degrés de longitude, et à cinq lieues dans l'intérieur des terres, est la plus haute d'une chaîne ou plutôt d'une rangée de montagnes qui s'élèvent à l'entrée nord-ouest de la sonde de la Croix et qui se prolongent au nord-ouest, dans une direction parallèle à celle de la côte. Ces montagnes étaient entièrement couvertes de neige, depuis la partie la plus haute jusqu'à la côte de la mer; il faut en excepter un petit nombre d'endroits, où nous voyions des arbres qui semblaient sortir du sein des flots : nous supposâmes, d'après cette apparence, qu'ils croissaient sur des terrains bas ou sur des îles qui bordent le rivage du continent [1]. A cinq heures du soir, notre latitude était de 58 degrés 53 minutes, et notre longitude de 220 degrés 52 minutes; le sommet d'une montagne élevée se montrait au-dessus de l'horizon, au nord-ouest, et, ainsi que nous le reconnûmes ensuite, à la distance de quarante lieues. Nous supposâmes que c'était le mont Saint-Élie de Behring, et il conserve ce nom dans ma carte.

Durant le cours de cette journée, nous aperçû-

[1] Selon Muller, Behring rencontra la côte de l'Amérique septentrionale par 58 degrés 28 minutes de latitude. « L'aspect du pays était effrayant, dit-il, par de hautes montagnes couvertes

mes des baleines, des veaux de mer et des marsouins, un grand nombre de goëlands et plusieurs volées d'oiseaux qui avaient un cordon noir autour de la tête, une bande noire à la pointe de la queue et à la partie supérieure des ailes, le dessus du corps bleuâtre et le dessous blanc. Nous aperçûmes aussi un canard de couleur brune, qui avait la tête et le col noir, ou d'un bleu foncé, et qui était posé sur l'eau.

N'ayant que des vents légers entremêlés de calmes, nous fîmes si peu de chemin, que le 6, à midi, nous étions seulement par 59 degrés 8 minutes de latitude, et 220 degrés 19 minutes de longitude. Le mont Beau-Temps nous restait au sud-est, le mont Saint-Élie au nord-ouest, et la terre la plus voisine de nous se trouvait à huit lieues de distance. Il semblait y avoir une baie au nord-est de la place qu'occupaient les vaisseaux, et nous crûmes apercevoir une île couverte de bois en travers de la pointe méridionale de cette baie. Je présume que le commodore Behring mouilla ici: la latitude de 59 degrés 18 minutes est assez d'accord avec la carte du voyage de ce navigateur, et la longitude est de 221 degrés est. Derrière la baie, que je désignerai par le nom de *baie de Behring*,

de neige. » La chaîne ou la rangée de montagnes couvertes de neige, situées par la même latitude dont parle ici le capitaine Cook, répond parfaitement à celles que trouva Behring.

en l'honneur de celui qui l'a découverte, ou plutôt au sud de cette baie, la chaîne de montagnes dont j'ai parlé plus haut est interrompue par une plaine de peu de lieues. L'œil n'apercevait rien de distinct par-delà, en sorte qu'il doit s'y trouver des terrains unis ou de l'eau.

Le 9 nous nous trouvâmes par 59 degrés 30 minutes de latitude, et 217 degrés de longitude. Dans cette position, la terre la plus voisine de nous était à neuf lieues de distance, et le mont Saint-Élie nous restait au nord-est, à dix-neuf lieues. Ce mont gît à douze lieues, dans l'intérieur des terres, par 60 degrés 27 minutes de latitude, et 219 degrés de longitude : il appartient à une chaîne de montagnes extrêmement hautes, qui peuvent être réputées une suite des premières, puisqu'elles en sont séparées seulement par la plaine dont j'ai déjà parlé. Elles se prolongent à l'ouest jusqu'au 217e degré de longitude ; quoiqu'elles ne finissent pas à ce point, elles y perdent beaucoup de leur hauteur, et elles y deviennent plus rompues et plus divisées.

Le 10 nous n'étions pas à plus de trois lieues de la côte d'Amérique. Je découvris une île qui s'étendait du nord-ouest au sud-ouest, à six lieues de distance. Il sort du continent, vers l'extrémité nord-est de l'île, une pointe qui nous restait alors au nord 30 degrés ouest, à cinq ou six lieues. J'ai

donné à cette pointe le nom de *cap Suckling*. La pointe du cap est basse; mais il y a en dedans une colline assez haute, qui est séparée des montagnes par un terrain bas, en sorte que de loin le cap ressemble à une île. Le côté septentrional du cap Suckling offre une baie qui paraissait avoir quelque étendue et être à l'abri de la plupart des vents. Je songeais à gagner cette baie, afin d'arrêter notre voie d'eau, que jusqu'ici nos efforts n'avaient encore pu arrêter. Dans ce dessein, je gouvernai sur le cap; mais comme nous n'avions que de légères brises variables, nous en approchâmes lentement: cependant, à l'entrée de la nuit, nous en étions assez près pour apercevoir des terrains bas qui sortaient du cap au nord-ouest, et qui formaient des pointes, de manière à garantir du vent de sud la partie orientale de la baie. Nous aperçûmes aussi quelques petites îles dans la baie, et des rochers élevés entre le cap et l'extrémité nord-est de l'île. Il semblait toujours y avoir un passage des deux côtés de ces rochers, et je continuai à marcher toute la nuit vers cette partie de la côte.

Le vent, qui s'était tenu principalement dans la partie du nord-est, santa au nord à quatre heures du matin du jour suivant. Comme il nous était défavorable, je ne songeai plus à conduire les vaisseaux en dedans de l'île, ou dans la baie, car je ne pouvais exécuter l'un ou l'autre de ces projets,

sans perdre de temps. J'arrivai sur l'extrémité occidentale de l'île : le vent était très faible, et à dix heures nous fûmes en calme. Me trouvant à peu de distance de l'île, je m'y rendis sur un canot, et je débarquai avec l'intention de voir ce qu'il y avait de l'autre côté; mais les collines étant plus élevées que je ne l'imaginais, et le chemin pour y arriver étant escarpé et plein de bois, je fus obligé d'abandonner mon dessein. Je laissai au pied d'un arbre, sur une petite éminence peu éloignée de la côte, une bouteille qui renferme un papier sur lequel j'ai écrit les noms de nos bâtimens et l'époque de notre découverte : j'y ai mis en outre deux pièces d'argent de deux sols, frappées en Angleterre en 1772. Je les avais reçues, ainsi que beaucoup d'autres, du révérend docteur Kaye[1]; et pour lui donner une marque de mon estime et de ma reconnaissance, j'ai nommé l'île *Ile de Kaye*.

Elle a onze ou douze lieues de longueur, dans la direction du nord-est et du sud-ouest; mais sa plus grande largeur n'est pas de plus d'une lieue ou d'une lieue et demie. La pointe sud-ouest, qui gît par 59 degrés 49 minutes de latitude, et 216 degrés 53 minutes de longitude, est très remarquable, car c'est un rocher nu, très élevé au-dessus des terrains qui se montrent par derrière. On distingue

[1] Il était alors sous-aumônier et chapelain de Sa Majesté britannique.

aussi, par le travers de cette pointe sud-ouest, un rocher élevé qui ressemble à un château ruiné lorsqu'on regarde de certains endroits.

L'île présente, du côté de la mer, des rochers nus en pente, environnés d'une grève qui a peu d'étendue, et qui est semée de gros cailloux, entremêlés en quelques endroits d'un sable argileux brunâtre, que la mer semble y déposer après les avoir roulés dans son sein et les avoir reçus des parties plus élevées, d'où ils sont entraînés par les ruisseaux ou les torrens. Ces rochers sont d'une pierre bleuâtre, qui est partout dans un état de décomposition, si j'en excepte quelques endroits. Il y a des parties de la côte qu'interrompent de petites vallées ou des gorges. Chacune de celles-ci recèle un ruisseau ou un torrent qui se précipite avec une impétuosité considérable : on peut supposer que les ruisseaux et les torrens dont je parle sont approvisionnés par la neige, et qu'ils tarissent après qu'elle est fondue.

Des pins qui commencent au bord de la mer, mais qui se prolongent seulement jusqu'à mi-chemin de la partie la plus haute, ou du milieu de l'île, remplissent les vallées. La partie boisée commence partout immédiatement au-dessus des rochers, et elle va aussi avant que la première bordure d'arbres que je viens de décrire, en sorte que l'île offre une large ceinture de bois, étendue sur celui de ses

côtés qui est renfermé entre le sommet de la côte, semée de rochers, et les parties plus élevées qui se trouvent au centre. La grosseur des arbres n'a rien de remarquable; il en est peu qu'on ne puisse entourer avec les bras; leur hauteur est de quarante à cinquante pieds : ainsi on n'en tirerait que des mâts de perroquet, ou d'autres choses pareilles. Il est difficile de déterminer la grosseur de ceux qui croissent sur le continent voisin; mais parmi les bois qu'ont déposés les flots sur la grève de l'île, nous n'en aperçûmes pas de plus gros. Tous les pins semblaient être de la même espèce, et nous n'y vîmes ni pins du Canada, ni cyprès; mais il y en a quelques-uns qui nous parurent des aunes; ceux-ci étaient petits, et leurs feuilles n'avaient pas encore poussé.

Je remarquai sur la bordure des rochers, et sur quelques-uns des terrains en pente, une espèce de gazon d'environ un pied et demi d'épaisseur, lequel semblait être de la mousse ordinaire : le sommet, ou la partie supérieure de l'île, avait à peu près la même apparence de couleur; mais quelle qu'en fût la cause, nous y jugeâmes la verdure plus épaisse. J'observai parmi les arbres des groseilliers, des aubépines; une petite violette à fleurs jaunes; les feuilles de quelques autres plantes qui n'étaient pas encore en fleur, et une en particulier que M. Anderson prit pour l'heracleum de Linnée, et

l'herbe douce : Steller, qui accompagna Behring, imagine que les Américains apprêtent celle-ci pour s'en nourrir, et qu'ils suivent la méthode des naturels du Kamtschatka.

Nous aperçûmes une corneille qui voltigeait autour du bois; deux ou trois des aigles à tête blanche dont j'ai parlé en faisant la description de l'entrée de Nootka; une autre espèce, à peu près de la même grosseur, qui paraissait aussi de la même couleur, ou plus noire, et qui n'avait de blanc que la poitrine. En passant du vaisseau à la côte, nous vîmes une multitude d'oiseaux posés sur les flots, ou voltigeant près de nous, en troupe ou en couples : les principaux étaient des quebrantahuesos, en petit nombre, des plongeons, des canards ou de gros pétrels, des goëlands, des nigauds et des burres[1]. Nous distinguâmes deux sortes de plongeons; l'un très gros, qui était noir, et qui avait le ventre et l'estomac blancs; l'autre, plus petit, offrait un bec plus long et plus épointé, et nous jugeâmes que c'est le guillemot ordinaire. Nous aperçûmes également deux espèces de canards, dont l'une, brunâtre, avait la tête et le col noirs ou d'un bleu foncé; et c'est peut-être le canard de pierre décrit par Steller : les autres s'envolent en troupes nombreuses; ils sont plus petits que ceux-

[1] On ignore le nom que porte cet oiseau dans l'Ornithologie française.

ci, et d'un noir sale. Les goëlands étaient de l'espèce ordinaire, et ils s'envolaient aussi en troupes. Les nigauds avaient une grande taille et la robe noire, et au moment où ils s'envolaient, on leur voyait une tache blanche derrière les ailes; au reste, il est probable que c'étaient seulement des cormorans d'eau, de l'espèce la plus grosse. Nous remarquâmes en outre un oiseau solitaire, qui nous semblait de l'espèce des goëlands; il était d'un blanc de neige, et il portait du noir dans une partie du côté supérieur de ses ailes. Un renard sortit du fond du bois à l'endroit où nous débarquâmes; il nous regarda avec peu d'inquiétude, car il se promena tranquillement, sans montrer aucun signe de crainte : il était d'un jaune rougeâtre; sa peau ressemblait à quelques-unes de celles que nous avions achetées à Nootka, mais elle avait peu d'étendue. Nous vîmes d'ailleurs deux ou trois petits veaux marins en travers de la côte; mais les quadrupèdes et les oiseaux dont je viens de parler sont les seuls qui frappèrent nos regards. Rien ne nous indiqua que des hommes eussent été sur cette île.

Je revins à bord à deux heures et demie du soir, et, à l'aide d'une brise légère de l'est, je gouvernai vers la partie sud-ouest de l'île, que nous doublâmes à huit heures. Je mis ensuite le cap sur la terre la plus occidentale qui fût alors en vue, laquelle à cette

époque nous restait au nord-ouest. On trouve, au côté nord-ouest de l'extrémité nord-est de l'île de Kaye, une seconde île qui se prolonge au sud-est et au nord-ouest l'espace d'environ trois lieues, à trois lieues aussi de l'extrémité nord-ouest de la baie que j'ai décrite plus haut, et à laquelle j'ai donné le nom de baie du *Contrôleur*. A mesure que nous nous élevâmes au nord-ouest, nous découvrîmes une plus grande étendue de terrain.

De la baie du Contrôleur à une pointe orientale, que j'ai nommée le cap *Hinchingbroke*, le gisement de la côte est à peu près est et ouest. Par-delà la pointe dont je parle ici, elle semblait s'incliner au sud, direction si contraire aux cartes modernes fondées sur les dernières découvertes des Russes, que nous avions lieu d'espérer un passage au nord par l'entrée qui se trouvait devant nous. Nous jugeâmes aussi que la terre à l'ouest et au sud-ouest n'était vraisemblablement qu'un groupe d'îles. D'ailleurs le vent soufflait du sud-est, et nous étions menacés d'une brume et d'une tempête : il devenait nécessaire de me réfugier dans un port, afin d'y arrêter notre voie d'eau avant d'affronter un autre orage. Ces raisons me déterminèrent à porter le cap sur l'entrée; nous l'eûmes à peine atteint que le ciel se couvrit d'une brume très épaisse : nous ne voyions pas à un mille devant nous, et il fallait absolument mettre mes vaisseaux en sûreté

jusqu'à ce que l'atmosphère fût plus claire. Dans cette vue j'allai me placer au-dessous du cap Hinchingbroke, et je mouillai à l'ouverture d'une petite anse un peu en dedans du cap, à environ un quart de mille de la côte.

Je mis tout de suite les canots à la mer; j'ordonnai aux uns de sonder, et aux autres de s'occuper de pêche. Nous tirâmes la seine dans l'anse, mais ce fut sans succès, car le filet était déchiré. Il y eut de courtes éclaircies qui nous montrèrent les terres dont nous étions environnés.

Au sud-est on voyait des îles de rochers : je chargeai M. Gore de descendre sur ces îles, et d'y tuer, s'il était possible, quelques oiseaux bons à manger. Du moment où il en approcha, vingt hommes se montrèrent sur deux grosses pirogues, et il crut devoir regagner les vaisseaux. Les sauvages qui le suivirent ne voulurent pas venir à la hanche de nos bâtimens, mais ils se tinrent à une certaine distance en poussant des cris, en étendant et en rapprochant leurs bras, et ils entonnèrent bientôt une chanson qui ressemblait exactement à celles des habitans de Nootka : leurs têtes étaient aussi poudrées de plumes. L'un d'eux agitait en l'air un habit blanc, que nous prîmes pour un témoignage d'amitié; un autre se tint presque un quart d'heure debout dans sa pirogue, entièrement nu, ses bras étendus en croix, et sans se mouvoir. Les

embarcations n'étaient pas de bois, comme celles de l'entrée du Roi Georges ou de Nootka : des lattes simples en composaient la charpente, et des peaux de veaux de mer ou d'autres animaux pareils en formaient le bordage extérieur. Nous répondîmes à toutes leurs marques de bienveillance ; nous employâmes les gestes les plus expressifs et les plus affectueux pour les engager à venir à la hanche des vaisseaux, mais nous ne pûmes les y déterminer. Quelques-uns de nos gens répétèrent plusieurs des mots ordinaires de la langue de Nootka, et les sauvages ne parurent pas les comprendre. Après avoir reçu des présens que nous leur jetâmes, ils se retirèrent vers cette partie de la côte où ils s'étaient embarqués : ils nous firent entendre par signes que nous les reverrions le lendemain. Deux d'entre eux cependant, qui montaient une petite pirogue, demeurèrent près de nous la nuit, vraisemblablement avec le projet de piller quelque chose tandis que nous serions endormis, car ils s'en allèrent dès qu'ils s'aperçurent qu'on les avait découverts.

Dès que nous eûmes dépassé la pointe nord-ouest de la baie, nous reconnûmes que dans cette partie la côte tourne brusquement à l'est : je n'en suivis pas la direction, mais je continuai à marcher au nord, vers une pointe de terre que nous aperçûmes dans cette direction.

Les naturels qui étaient venus nous faire visite la veille au soir revinrent le matin sur cinq ou six pirogues, mais ils arrivèrent lorsque nous étions déjà sous voile ; ils nous suivirent une demi-heure sans pouvoir nous atteindre. Le mauvais temps reparut avant deux heures de l'après-midi : la brume était si épaisse, que nous ne pouvions voir d'autre terre que la pointe dont je parlais tout à l'heure. A quatre heures et demie nous étions par le travers de cette pointe : nous trouvâmes que c'est une petite île située à environ deux milles du continent, et nous découvrîmes sur la bande orientale une belle baie, ou plutôt un havre. Le vent soufflait avec force du sud-est en rafales extrêmement impétueuses et accompagnées de pluie. Nous apercevions par intervalles la terre dans toutes les directions; mais en général le ciel était si brumeux, que nous pouvions voir seulement les côtes de la baie vers laquelle nous marchions. Enfin à huit heures la violence des rafales nous obligea à mouiller avant que nous eussions pénétré dans la baie aussi loin que je le projetais; mais nous nous crûmes heureux d'avoir déjà atteint un assez bon poste, car la nuit fut extrêmement orageuse.

Le mauvais temps n'empêcha pas trois des naturels de venir nous voir ; ils arrivèrent sur deux pirogues qui n'auraient pu en porter un plus grand nombre, car elles étaient construites de la même

manière que celles des Esquimaux : l'une avait deux trous, et l'autre n'en avait qu'un. Chacun de ces sauvages tenait un bâton d'environ trois pieds de longueur, auquel étaient attachées de grosses plumes ou des ailes entières d'oiseaux. Ils tournèrent souvent ces bâtons vers nous, et, selon ce que nous conjecturâmes, dans la vue de nous annoncer leurs dispositions pacifiques [1].

Plusieurs autres, déterminés par l'accueil que nous fîmes à ceux-ci, vinrent nous voir sur de grandes et de petites pirogues, entre une et deux heures du matin du jour suivant. Ils se hasardèrent à monter à bord, mais après que quelques-uns de nos gens furent entrés dans leurs embarcations. Parmi ceux qui arrivèrent sur *la Résolution*, je distinguai un homme d'un moyen âge, qui avait une physionomie intéressante, et que je reconnus ensuite pour le chef. Des peaux de loutre de mer composaient son vêtement, et un chapeau orné de grains de verre bleu de ciel, de la taille d'un gros pois, et pareil à ceux que portent les habitans de l'entrée de Nootka, couvrait sa tête. Il paraissait attacher beaucoup plus de prix à ces grains de

[1] L'équipage de Behring fut reçu, en 1741, exactement de la même manière aux îles Schumagin, situées sur cette côte. Voici le passage de Muller : « On sait ce que c'est que le calumet que les Américains septentrionaux présentent en signe de paix : ceux-ci en tenaient de pareils à la main. C'étaient des bâtons avec des ailes de faucon attachées au bout. »

verre qu'à nos grains de verre blancs. Ces sauvages estimaient d'ailleurs les grains de verre, de quelque espèce qu'ils fussent, et pour en avoir ils s'empressèrent de nous donner en échange tout ce qu'ils possédaient, même leurs belles peaux de loutre de mer. Je dois observer qu'ils mirent plus de valeur à ces fourrures qu'aux autres, mais que ce fut après que nos gens eurent montré plus d'empressement pour s'en procurer, et même que, depuis cette époque, ils aimèrent mieux nous céder des habits de peaux de loutre de mer que des habits de peaux de chat sauvage ou de martre. La même chose était arrivée à l'entrée de Nootka.

Ils désiraient aussi du fer; mais ils nous en demandèrent des morceaux d'au moins huit à dix pouces de longueur et de trois ou quatre doigts de largeur : ils rejetèrent absolument les petites pièces, et cet article étant devenu rare dans nos deux vaisseaux, ils en obtinrent de nous une quantité peu considérable. Les pointes de quelques-unes de leurs piques ou lances étaient de ce métal, d'autres étaient de cuivre : il y en avait un petit nombre d'os, matière dont les pointes de leurs dards, de leurs traits, etc., se trouvèrent composées. Je ne pus déterminer le chef à descendre sous le pont; et ni lui ni ses camarades ne demeurèrent longtemps à bord : mais, tant que dura leur visite, il fallut les surveiller soigneusement, car ils montrè-

rent bientôt leurs dispositions pour le vol. Quand ils eurent passé trois ou quatre heures à la hanche de *la Résolution*, ils nous quittèrent tous, et ils se rendirent auprès de *la Découverte:* aucun d'eux n'y avait été jusqu'alors, si j'en excepte un homme qui en arriva au moment où ils s'éloignaient de nous, et qui les y remena. Je pensai qu'il avait remarqué sur le vaisseau des choses qu'il savait être plus du goût de ses compatriotes que ce qu'il avait aperçu sur *la Résolution;* je me trompais, ainsi qu'on le verra bientôt.

Dès qu'ils furent partis, un de mes canots alla sonder le fond de la baie. Comme le vent était modéré, je songeais à échouer *la Résolution*, si je venais à bout de trouver un endroit propre à arrêter notre voie d'eau. Les sauvages ne tardèrent pas à s'éloigner de *la Découverte*, et au lieu de revenir près de nous, ils marchèrent vers le canot occupé à prendre des sondes. L'officier qui le commandait, observant leur manœuvre, revint à bord, et il fut suivi de toutes les pirogues. Le détachement fut à peine rentré sur *la Résolution*, que quelques-uns des Américains sautèrent dans le canot, malgré les deux hommes de garde que nous y avions laissés. Les uns présentèrent leurs piques à nos deux sentinelles, d'autres s'emparèrent de la corde qui attachait le canot à *la Résolution*, et le reste entreprit de l'emmener à la remorque; mais ils le relâchè-

rent dès qu'ils nous virent disposés à le défendre par la force : ils en sortirent pour remonter sur leurs embarcations. Ils nous firent signe de mettre bas les armes, et ils semblaient aussi tranquilles que s'ils n'avaient rien fait de malhonnête.

Ils avaient formé à la hanche de *la Découverte* une autre entreprise peut-être encore plus audacieuse. L'homme qui était venu près de nous, et qui avait mené ses compatriotes vers l'autre vaisseau, avait examiné toutes les écoutilles de *la Découverte*, et n'apercevant que l'officier de garde et un ou deux matelots, il crut sans doute qu'à l'aide de ses camarades il pourrait aisément piller le vaisseau du capitaine Clerke; ce projet lui parut d'autant plus facile, que *la Résolution* se trouvait à quelque distance : c'est sûrement dans cette intention qu'ils s'y rendirent tous. Plusieurs d'entre eux montèrent à bord sans aucune cérémonie; ils tirèrent leurs couteaux; ils firent signe à l'officier et à l'un des matelots qui étaient sur le pont de se tenir à l'écart, et ils promenèrent leurs regards de côté et d'autre, afin de voler ce qui leur conviendrait. Ils s'emparèrent d'abord du gouvernail d'un des canots, et ils le jetèrent à ceux d'entre eux qui se tenaient dans les pirogues. Ils n'avaient pas eu le temps de découvrir un autre objet qui plût à leur imagination, lorsque l'équipage de *la Découverte* prit l'alarme et se montra armé de cou-

telas. A cet aspect les voleurs se retirèrent dans leurs embarcations avec autant d'assurance et de sang-froid qu'ils avaient abandonné le canot de *la Résolution ;* selon l'observation du capitaine Clerke, ils racontèrent à ceux qui n'avaient pas été à bord de combien les couteaux du vaisseau étaient plus longs que les leurs. Mon canot prenait des sondes sur ces entrefaites ; ils l'aperçurent, et ainsi que je l'ai déjà dit, ils l'abordèrent après avoir vu échouer leur projet contre *la Découverte.* Je suis persuadé que s'ils vinrent nous voir de si grand matin, ils comptaient nous trouver endormis et nous voler à leur aise.

Ne peut-on pas conclure raisonnablement qu'ils ne connaissaient point les armes à feu ? S'ils avaient eu la moindre idée de ces machines meurtrières, ils n'auraient pas essayé d'enlever un de mes canots à la portée de mon artillerie et à la face de cent hommes ; car il faut ajouter que la plupart de nos gens les regardaient. Nous souffrîmes leur audace et leur insolence, et j'ai la satisfaction de dire que nous les avons laissés, sur ce point, dans l'ignorance où nous les avons trouvés. Ils ne nous ont jamais vus tirer que des oiseaux.

Au moment où nous allions appareiller afin de pénétrer plus loin dans la baie, le vent et la pluie reprirent avec la même force qu'auparavant, en sorte que nous fûmes obligés de resserrer le câble,

et de garder notre mouillage : voyant sur le soir que l'orage ne diminuait pas, et qu'il faudrait peut-être attendre quelques jours pour remonter la baie, je résolus de mettre mon vaisseau à la bande, à l'endroit où nous étions, et je l'amarrai avec une petite ancre.

Les naturels qui nous avaient quittés la veille au retour du mauvais temps, nous firent une autre visite dans la matinée; ceux qui arrivèrent les premiers montaient de petites pirogues, et d'autres parurent ensuite sur de grandes embarcations dont l'une portait vingt femmes et un homme, outre des enfans.

Le 16 mai le ciel s'éclaircit, et nous vîmes que la terre nous environnait de tous côtés. Nous étions à l'ancre, au côté septentrional de l'entrée, dans un endroit que j'appelai *Snug Corner bay*, ou *baie du réduit fermé*. C'est en effet un lieu bien fermé et bien abrité. Je pris avec moi quelques officiers, et j'allai en examiner le fond : nous le trouvâmes à l'abri de tous les vents, et la sonde y rapportait de sept à trois brasses, fond de vase. Le terrain est bas près de la côte, en partie nu et en partie boisé. La partie nue était couverte de deux ou trois pieds de neige; mais on en apercevait très peu dans les bois. Le sommet des collines voisines était également boisé; mais celles qui sont plus avant dans l'intérieur du pays paraissaient des ro-

chers pelés, ensevelis sous les neiges. L'ouverture qui produisait notre voie d'eau ayant été fermée, nous appareillâmes le 17. Je gouvernai au nord-ouest, à l'aide d'une brise légère de l'est-nord-est; jugeant que si cette entrée offrait un passage au nord, il devait être dans cette direction.

Nous fûmes à peine sous voile, que les naturels arrivèrent sur de grandes et de petites pirogues. Cette visite nous procura une nouvelle occasion d'examiner leur figure, leurs vêtemens, etc., et je communiquerai bientôt aux lecteurs les observations que nous recueillîmes; ils ne paraissaient avoir d'autre but que de satisfaire leur curiosité, car ils ne firent avec nous aucune espèce d'échange. Quand nous eûmes doublé la pointe dont j'ai parlé plus haut, nous rencontrâmes un grand nombre de rochers submergés, situés au milieu même du canal, qui a ici cinq ou six lieues de largeur. Le vent nous manqua à cette époque, et il fut remplacé par des calmes et des souffles légers de tous les points du compas, en sorte que nous eûmes un peu de peine à sortir du danger qui nous menaçait; enfin, à une heure, à l'aide de nos canots nous parvînmes à jeter l'ancre au-dessous de la côte orientale par treize brasses, et environ quatre lieues au nord de notre dernier mouillage. Le ciel avait été très brumeux dans la matinée, mais il s'éclaircit ensuite, et nous eûmes une vue

distincte de toutes les terres qui nous environnaient, et en particulier de la portion située au nord où la côte semblait être fermée. Il nous resta peu d'espoir de trouver un passage ici, ou même de tout autre côté si nous ne regagnions pas la haute mer.

Comme durant la matinée le vent était devenu favorable pour regagner la haute mer, je résolus de ne pas employer plus de temps à chercher un passage dans un endroit qui promettait si peu de succès. Je considérai d'ailleurs, qu'en supposant la terre à l'ouest composée d'îles, conformément aux dernières découvertes des Russes, nous ne manquerions pas de nous élever assez avant dans le nord, et d'arriver à une haute latitude dans la saison convenable, si nous ne perdions pas notre temps à examiner trop en détail des lieux où un passage était non-seulement douteux, mais invraisemblable. Nous étions alors à plus de cinq cent vingt lieues, à l'ouest, d'une partie quelconque de la baie de Baffin, ou de la baie d'Hudson; s'il y avait un passage, il devait se trouver en entier, ou du moins en partie, au nord du soixante-douzième degré de latitude.

Ayant ainsi pris ma résolution, nous appareillâmes le 18; nous marchâmes au sud, et nous redescendîmes l'entrée; nous rencontrâmes des fonds de mauvaise tenue, ainsi que le jour précé-

dent : nous ne tardâmes cependant pas à nous en dégager, et ensuite une ligne de quarante brasses ne rapporta jamais de fond. Nous découvrîmes alors une sortie au sud-ouest de celle par laquelle nous étions entrés ; elle abrégeait notre chemin, et nous en profitâmes : elle est séparée de l'autre par une île qui se prolonge à dix-huit lieues dans la direction du nord-est et du sud-ouest. J'ai donné à cette île le nom de *Montagu*.

Il y a plusieurs îles dans le canal sud-ouest : celles qui gisent à l'entrée, près de la haute mer, sont élevées et de roche ; mais celles qui se trouvent en dedans sont basses : comme elles n'offraient point de neiges, et qu'elles étaient couvertes de bois et de verdure, je les ai appelées *îles Vertes*.

En retournant vers l'île Montagu, nous découvrîmes une chaîne de rochers, dont les uns étaient au-dessus de l'eau, et les autres submergés ; ils gisent à cinq milles en dedans, ou au nord de la pointe septentrionale des îles Vertes. Nous en aperçûmes ensuite quelques autres au milieu du canal, et plus au large que les îles. Quoique la nuit ne fût pas très sombre, ces rochers me firent croire que la navigation ne serait pas sûre, et j'attendis le jour en louvoyant au-dessous de l'île Montagu, car la profondeur de l'eau était trop considérable pour mouiller.

Le lendemain à la pointe du jour le vent devint plus favorable, et nous portâmes sur le canal, entre l'île Montagu et les îles Vertes : la largeur de ce canal est de deux à trois lieues, et sa profondeur de trente-quatre à dix-sept brasses. Le vent fut très faible durant toute la journée, et à huit heures du soir nous eûmes un calme plat : nous mouillâmes alors par vingt-une brasses, fond de vase, à environ deux milles de l'île Montagu. Le calme dura jusqu'à dix heures du matin du jour suivant, qu'il s'éleva une petite brise du nord à l'aide de laquelle nous appareillâmes : à six heures du soir nous nous retrouvions dans la haute mer, et nous nous aperçûmes que la côte se prolongeait à l'ouest, aussi loin que pouvait s'étendre la vue.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIXIÈME VOLUME.

Pages

LIVRE QUATRIÈME. — CHAPITRE III. — Troisième voyage de Cook (1776-1780). Suite. 1

DEUXIÈME SECTION.

§ 9. Description d'une grande fête appelée *natche* relative au fils du roi. Processions et autres cérémonies qui eurent lieu le premier jour. Nuit passée dans la maison du roi. Continuation de la fête le lendemain. Conjectures sur son objet. Départ de Tongatabou et arrivée à Eooa. Description de cette île, et récit de ce qui nous y arriva. *ib.*

§ 10. Avantages que nous procura notre séjour aux îles des Amis. Remarques sur les articles les plus propres aux échanges avec les naturels. Rafraîchissemens qu'on peut s'y procurer. Nombre des îles et leurs noms. Les îles de Keppel et de Boscawen en dépendent. Remarques sur Vavaoo, Hamoa, Feejee. Voyages de long cours que les naturels font sur leurs pirogues. Combien il est difficile d'obtenir des informations exactes. Détails sur la personne des insulaires de l'un et l'autre sexe; sur la couleur de leur peau, leurs maladies, leur caractère. De quelle manière ils portent leurs cheveux; piquetures de leur corps; habits et ornemens dont ils se parent; propreté personnelle. 37

§ 11. Occupations des femmes des îles des Amis. Occupations des hommes. Agriculture; construction des maisons; outils, cordages et instrumens de pêche; instrumens de musique; armes; nourriture et manière d'apprêter les alimens. Amusemens. Mariages. Cérémonies

Pages.

funèbres. Divinités du pays. Idées sur l'âme et sur une autre vie. Temples. Gouvernement. Hommages qu'on rend au roi. Détails sur la famille royale. Remarques sur la langue. 65

TROISIÈME SECTION.

Relâche à Taïti et aux îles de la Société. Suite du voyage jusqu'à notre arrivée sur la côte d'Amérique.

§ 1. Observation d'une éclipse de lune. Découverte de l'île Toobouai. Sa situation, son étendue et son aspect. Entrevues avec les habitans. Description de leur figure, de leurs vêtemens et de leurs pirogues. Arrivée à Oheitepeha, l'une des baies de Taïti. De quelle manière Omaï est reçu. Imprudence de sa conduite. Entrevue avec le chef du district d'Oheitepeha. L'olla ou le dieu de Bolabola. Arrivée dans la baie de Matavaï. 97

§ 2. Entrevue avec O-Too, roi de Taïti. Conduite imprudente d'Omaï. Nos occupations à terre. Débarquement de nos quadrupèdes d'Europe. Détails sur Œdidée. Révolte d'Eïmeo. Guerre contre cette île résolue dans un conseil des chefs. Sacrifice humain qui eut lieu à cette occasion. Description particulière des cérémonies pratiquées au grand moraï, où l'on offrit la victime. Autres coutumes barbares de ce peuple. 112

§ 3. Conférence avec Towha. Description de quelques heïvas. Omaï et Œdidée nous donnent à dîner. Feux d'artifice. Magnifique présent d'étoffes qu'on nous fait. Manière de conserver les cadavres des chefs. Un autre sacrifice humain. Promenade à val. Soins d'O-Too pour nous fournir des provisions et empêcher les vols. Quadrupèdes que je lui donne. Étari et les députés d'un chef du pays obtiennent une audience. Combat simulé de deux pirogues de guerre. Force navale de ces îles. Comment elles font la guerre. 135

§ 4. Le jour de notre appareillage fixé, Taïti fait sa paix avec Eïmeo. Débats sur ce point. La conduite d'O-Too est blâmée. Cérémonies pratiquées au moraï en cette occasion, et décrites par M. King. Remarques sur ces céré-

Pages

monies. Trait d'artifice de la part d'O-Too. Omaï obtient une pirogue de guerre. Réflexions sur sa conduite. Présent que m'offre O-Too pour le roi de la Grande-Bretagne, et ce qu'il me chargea de dire à Sa Majesté. Observations sur les échanges que nous fîmes, et sur la manière dont nous fûmes reçus à Taïti. Détails sur les voyages qu'y ont faits les Espagnols. 152

§ 5. Arrivée à Eimeo. On y trouve deux havres. Description de ces deux havres. Nous recevons une visite de Maheine, chef de l'île. Description de sa personne. Les insulaires nous volent une chèvre. Ils la renvoient ensuite avec le voleur. Vol d'une autre chèvre que les naturels ont soin de cacher. Mesures que je pris à cette occasion. Expédition militaire dans l'île. Nous brûlons des maisons et des pirogues. On nous rend la chèvre et la paix se rétablit. Détails sur l'île. 170

§ 6. Arrivée à Huaheine. Conseil des chefs. Présens et discours d'Omaï aux chefs du pays. Son établissement dans cette île est décidé. Nous lui bâtissons une maison et nous lui formons un jardin. Remarques sur l'état où il se trouvait. Mesures que nous prenons pour le mettre en sûreté. Dégât fait par les blattes à bord de nos vaisseaux. Voleur découvert et puni. Feux d'artifice. Animaux que nous laissâmes à Omaï. Observations sur sa famille. Ses armes. Inscription que nous mîmes sur sa maison. Sa conduite lors de notre départ. Observations générales sur sa conduite et son caractère. Détails sur les deux jeunes gens qu'il avait pris à la Nouvelle-Zélande. 177

§ 7. Arrivée à Uliétéa. Un soldat de marine déserte, et les insulaires le ramènent. Je reçois des nouvelles d'Omaï. Instruction que je donne au capitaine Clerke. Les deux vaisseaux appareillent. Rafraîchissemens que nous prîmes à Uliétéa. État de cette île comparé à l'état où nous l'avions trouvée autrefois. 194

§ 8. Arrivée à Bolabola. Entrevue avec le roi Opoony. Raisons qui me déterminent à acheter l'ancre de M. de Bougainville. Départ des îles de la Société. Détails sur Bola-

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410